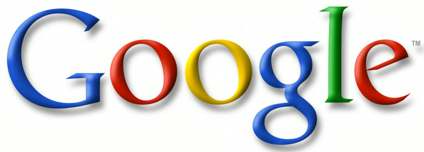


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

ALPHONSE PICARD & FILS EDITEURS ... PARTE ... OND.
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION COMMISSION LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ETRANGERS

Ch 150.59

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF

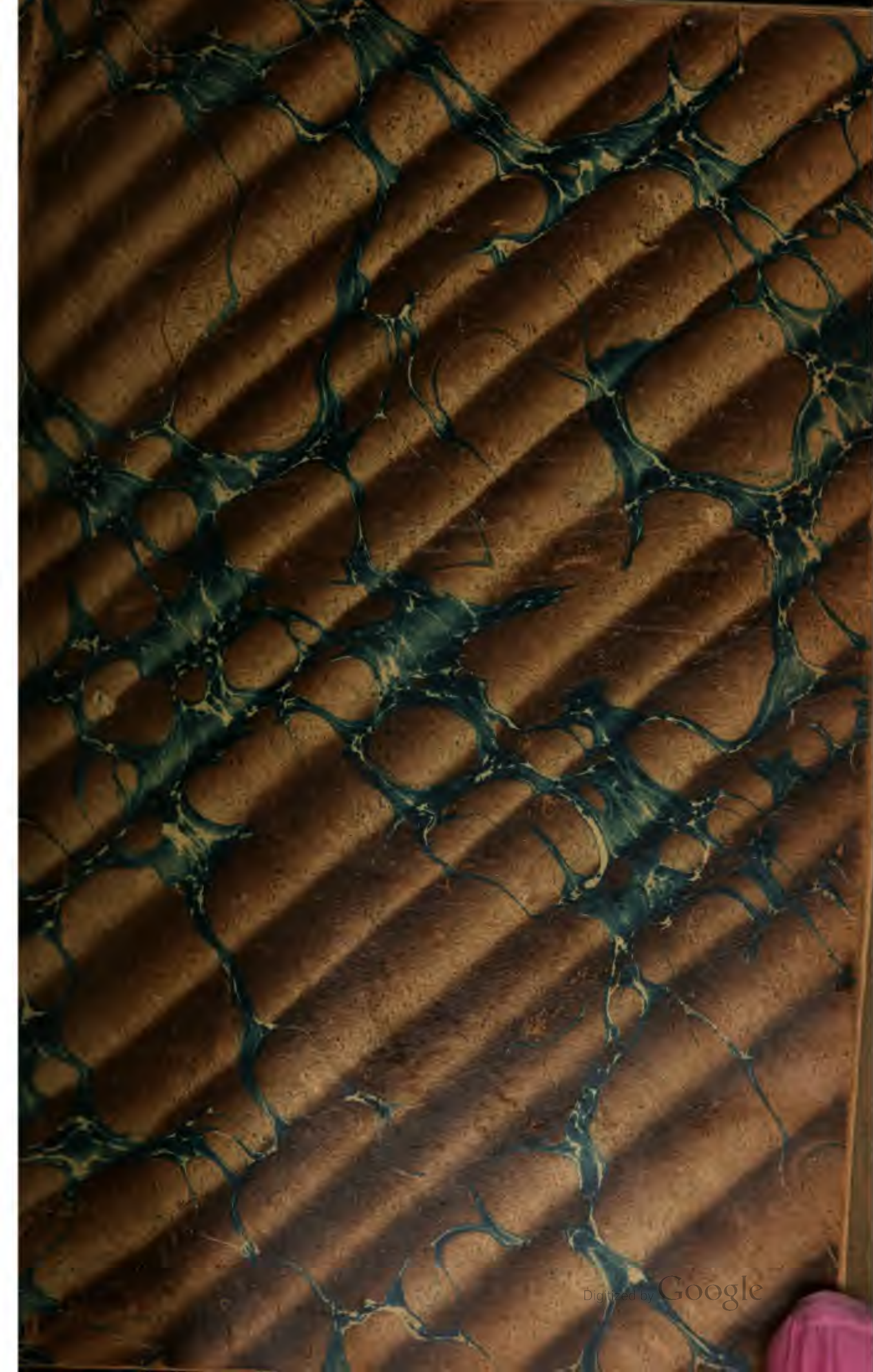
Harold Jefferson Coolidge

(Class of 1892)

OF BOSTON

For the purchase of Books relating to China

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A. DAOULAS

Lieutenant de Vaisseau



LE SIÈGE DE TIEN-TSIN

L. ROGER

IMP. GADREAU

LITHOGRAPHIE ET TYPOGRAPHIE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SIÈGE

DE

TIEN-TSIN

Digitized by Google

L'auteur déclare réserver ses droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers y compris la Suède et la Norwège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en septembre 1903.

Brest, Imprimerie Gadreau, rue Monge, 26

Digitized by Google

LE SIÈGE

DE

TIEN-TSIN

15 Juin 15 Juillet 1900

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU

ALEXIS DAOULAS

Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte hors texte

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

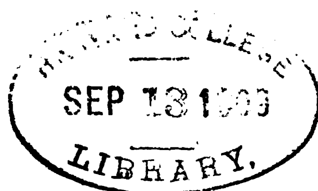
NANCY
18, RUE DES GLACIS, 18

1903

Tous droits réservés

Digitized by Google

Ch 150.59



Gift of
H. J. Coolidge

Digitized by Google

A notre Commandant supérieur
le Capitaine de vaisseau **DE MAROLLES**

A nos braves Marins et Soldats
tombés en défendant
la Concesssion française de Tien-Tsin

A tous nos Camarades de lutte
pendant ces trente jours de siège

1902.

ALEXIS DAOULAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Brest, 27 septembre 1903.

Mon cher Daoulas,

Vous avez été un des ouvriers de la première heure de la défense de Tien-Tsin. Vous êtes donc tout désigné pour rappeler les péripéties de cette époque si particulière.

Au moment où le premier récit en arrivait en Europe, l'attention en a été un peu détournée par l'importance des évènements que transmettait le télégraphe et par l'attente anxieuse de la délivrance des Légations.

Et, pourtant, cette inébranlable résistance des alliés sur ce terrain ouvert des Concessions a permis d'attendre les premiers renforts, de recueillir les restes de la colonne Seymour et de conserver le point d'appui indispensable pour la marche future sur Pékin.

Le rôle de ceux de nos détachements qui y ont pris part a donc été des plus importants. Il s'est continué de même pendant la deuxième période, celle où notre effectif s'étant un peu grossi nous a valu d'être laissés à peu près seuls sur notre Concession, tous en avant-poste perpétuel jour et nuit, jusqu'au moment où l'afflux brusqne des renforts a permis de passer à l'offensive.

J'accepte de grand cœur que mon nom figure en tête de vos souvenirs, et je vous remercie de m'y associer à tous les braves qui nous ont donné sans ménager leur dévouement, et dont les qualités d'endurance, de discipline et de confiance dans leurs chefs ont été si bien mis en lumière là-bas, ainsi que nos alliés étrangers en ont témoigné.

Amitiés.

De MAROLLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SIÈGE DE TIEN-TSIN

DÉFENSE DES CONCESSIONS ÉTRANGÈRES

(15 JUIN-15 JUILLET 1900)

CHAPITRE PREMIER

Le *Pascal* à Yokohama. — En partance pour Saïgon. — Mauvaises nouvelles de Chine. — L'amiral rappelle le *Pascal* à Takou. — En mer. — Les Escadres étrangères à l'embouchure du Peï-Ho. — Le *Pascal* envoie 80 hommes à Tien-Tsin défendre la Concession française.

Mai 1900. — Yokohama. — A bord du « PASCAL ». — Notre séjour au Japon si longtemps attendu, si souvent promis et si souvent différé, est, enfin, chose acquise, et touche même à sa fin. Dans quelques jours nous quitterons les frondaisons nipponnes, les légers bois de bambou, les chayas grises nichées dans la verdure ; nous dirons adieu aux mousmés rieuses, et nous descendrons, une fois de plus, l'âpre côte de Chine pour aller chercher à Saïgon notre nouvel équipage qui nous arrive de France.

Ce changement n'est pas, je l'avoue, sans me contrarier un peu. A force de vivre au milieu de nos hommes je les connais presque tous, je me suis attaché à eux, et cela m'attriste de les voir partir. Leur joie aussi, que

Digitized by Google

je comprends pourtant si bien, leur joie de s'en aller, après trois longues années d'exil en ces pays jaunes, me serre un peu le cœur, et me donne une envie folle de m'en aller, moi-même, rejoindre ceux que j'ai laissés là-bas aux confins de la terre bretonne.....

Ils partent joyeux de cette bonne fin de campagne sur laquelle ils ne comptaient plus, et, chacun d'eux empile, avec mille précautions, dans des boites qui sortent, comme par enchantement, de tous les coins du navire, des bibelots de toutes sortes, qu'ils croient très rares, qu'ils ont payé très cher, et qui sont, pour la plupart, très ordinaires... Qu'importe! A leurs yeux, ces mille riens seront, plus tard, des souvenirs précieux de cette lointaine terre d'Asie, des formes étranges qui garderont, quand même, leur cachet d'originalité, des étoffes curieuses, où les grands vols d'oiseaux conserveront longtemps, longtemps, leur odeur singulière...

Je les regarde arranger minutieusement tout cela, vivement intéressé par leurs réflexions joyeusement naïves, et je me dis que l'amiral serait heureux, aussi, de les entendre et de les regarder faire, heureux de leur avoir donné cette satisfaction, après les mornes séjours de Quang-Tchéou-Ouan, et les stations indéfinies dans les rades foraines de Manille, d'Hoia-ho, de Pé-taï-ho et de Takou.

Depuis ce matin notre commandant est parti. Il est allé à Tokyo, rendre visite au ministre de France; les exercices sont suspendus et, tout à l'heure, j'irai, à mon tour, à terre, flâner dans les boutiques,

Digitized by Google

essayer de trouver aussi, pour mon hôme lointain, un objet rare que je confierai à l'un de nos heureux partants.

8 Juin. — *Yokohama.* — Une mauvaise nouvelle et une grosse déception m'attendaient, aujourd'hui, à mon retour de terre. Le commandant a reçu, en revenant de Tokyo, une dépêche de l'amiral qui lui ordonne de faire son plein de charbon, de prendre des vivres pour trois mois, d'embarquer le plus grand nombre possible de bœufs et de moutons vivants pour la division navale et, aussitôt prêt, de rallier son pavillon. Voilà qui nous promet un beau séjour à Takou.

Autour de moi je ne vois que des visages déconfits, la gaieté s'est envolée, et je crois bien que, cette fois, elle n'est pas prêt de revenir. Adieu, en effet, les remplacements prochains, adieu l'escalade du paquebot libérateur, adieu tous les rêves dont la réalisation semblait si proche, adieu toutes les petites caisses, tous les petis colis amoureusement confectionnés !... Avec la joie générale s'est évanoui le beau rêve du retour... Un morne ennui enveloppe tout le bâtiment comme d'un suaire, on ne chante plus, et c'est à peine si l'on se parle. C'est que nous commençons à le connaître ce mouillage de Pe-Tchili, et Dieu sait s'il est fastidieux !... Les alluvions séculaires du Huang-Ho ont, peu à peu, comblé les bords du golfe, et le mouillage des grands navires de notre taille est tellement rejeté au large que de notre poste

Digitized by Google

on ne peut distinguer la terre, pas même la bouée d'entrée du Peï-Ho.

Ce qui nous intrigue, mes camarades et moi, c'est d'être dans l'ignorance complète de ce qui a pu motiver notre rappel. Il a fallu qu'un évènement bien grave s'accomplisse, là-bas, pour que la présence de trois de nos grands croiseurs ne soit plus jugée suffisante, et que l'addition de nos canons aux autres déjà sur rade, soit subitement devenue nécessaire.

Quoi qu'il en soit, des marchés ont été passés à la hâte, et, dès ce soir commencera l'embarquement du charbon et des vivres. Demain matin nous saurons sans doute, par les journaux, ce qui se passe, et les dépêches nous mettront au courant.

9 Juin. — En mer. — Le travail, continué à bord toute la nuit et poussé très activement, nous a permis d'appareiller ce matin pour notre destination.

Nous emportons, avec nous, deux passagers : M. le baron d'Anthouard, consul général de France à Pékin, et sa jeune femme. Ils étaient ici, comme nous, en villégiature depuis quelques jours, lorsqu'une dépêche du ministre de France est venue mettre fin à leur voyage en leur dépeignant la situation en Chine sous un jour très sombre. M. d'Anthouard a cru de son devoir de rentrer de suite, et il a demandé passage à notre commandant. Comme nous, il ignore les évènements réels, la situation véritable, et il ne sait que ce que nous savons nous-mêmes, ce que nous ont appris ce matin les journaux et les dépêches, arrivés à bord avant l'appareillage.

Digitized by Google

Ils apportent des nouvelles bien alarmantes, ailleurs, ces journaux.

La situation, assez tendue en Chine depuis plusieurs mois, vient, subitement, de se révéler très grave.

Des bandes nombreuses de fanatiques, connus sous le nom générique de « Boxeurs », parties des villages extrêmes du Shantung, se sont mises en marche sur Pékin. Leur but avoué, proclamé bien haut, affiché sur leur passage, est le massacre ou l'expulsion de Chine de tous les étrangers. Ils veulent, bon gré mal gré, contraindre la Cour à les aider dans leur mission exterminatrice. Celle-ci les laissera-t-elle faire, les aidera-t-elle ou les contraindra-t-elle à se dissoudre ?... Mystère !...

Pour le moment, les vice-rois du Shantung et du Tchili n'ont rien fait, le premier pour empêcher cet exode, le second pour arrêter les rebelles dans leur marche à travers sa province. Et la première conséquence de cette inertie a été la chute immédiate de Pao-Ting-Fou. Le gouverneur de cette place de deux cent mille âmes semble, d'ailleurs, n'avoir résisté que pour la forme ; il a laissé les Boxeurs détruire la voie ferrée, massacrer les chrétiens indigènes et les quelques Européens dont ils ont pu s'emparer. Les ingénieurs français et belges de la ligne Hankeou-Pékin et leurs familles n'ont dû leur salut qu'à une fuite précipitée et à une retraite pénible sur Tien-Tsin, le long du canal impérial.

Digitized by Google

La dernière dépêche dit, qu'à l'annonce de ces excès, les amiraux présents à Takou ont immédiatement débarqué des marins, en armes, pour assurer la protection de leurs nationaux. C'est sans doute pour contribuer à augmenter ces contingents qu'on nous rappelle. Tel est, à bord, l'avis général, et, pour ne pas être pris au dépourvu, nous préparons minutieusement la mise à terre d'une cinquantaine d'hommes.

Le premier résultat de ces nouvelles, si inattendues hier encore, a été de transformer complètement l'état d'esprit de nos matelots. L'ennui, le morne ennui a subitement fait place à une activité fébrile, à une agitation sourde. La préparation secrète du corps de débarquement n'a pas tardé à transpirer dans l'équipage, et il n'est plus question que de cela dans les groupes formés un peu dans tous les coins. Chacun espère être du nombre des élus ; on suppute les chances que l'on a d'être choisi, on dénombre les punitions encourues, qui peuvent être une cause d'élimination, et on discute à perte de vue sur ce que l'on fera, si on a le bonheur d'aller se battre. Ils ne pensent plus qu'à cela nos braves gens, et il n'est plus du tout question, pour eux, de retour en France.

Il était pourtant bien attendu ce retour ! Mais le voici, tout à coup, relégué à l'arrière-plan, devenu le dernier de leurs soucis. Ce désir de faire partie du groupe d'hommes qu'on mettra, peut-être, à terre est, chez eux, tellement intense qu'il les conduit à des démarches tout à fait inusitées et, de leur part, invraisemblables. Des intrigues se nouent ; une lutte

Digitized by Google

ıfluence, pleine d'astuce, a lieu pour être désigné de férence au voisin, et, les plus malins, les plus lacieux aussi, viennent, secrètement, demander à ırs officiers, comme une récompense de leurs bons técédents et de leur travail, de leur faire choisir our nous suivre. Mon Dieu ! je comprends bien que et évènement les trouble, nos matelots, puisqu'il ous préoccupe nous-mêmes à un pareil degré.

J'ai lu tous les journaux avec attention et, maintenant que nous les avons commentés, mes camarades et moi, sous toutes les formes, je vais avant le dîner faire les cent pas sur la dunette. Le paysage, d'ailleurs, vaut ce soir plus que jamais, la peine qu'on le contemple. Sous nos yeux défilent rapides les fines dentelures des côtes d'Yeddo, derrière nous s'efface, en un lointain vaporeux, le grand Fusi-Yama saupoudré de neige, tandis que nous longeons, très vite, des ilots volcaniques très sombres, au sommet desquels flottent, menaçants, les éternels panaches de fumée...

13 Juin. — Nous avons assez vite contourné le sud du Japon, cotoyé l'île abrupte et inhospitalière de « Quelpaert », qui garde dans son isolement sauvage les plus antiques coutumes de Corée, et nous voici arrivés à l'extrémité de la mer Jaune.

Devant nous, un peu au sud, les crêtes arides du Shantung, trouant la buée matinale, montent hardiment dans l'air : coupées de leur base par des bancs de brume très dense, qui les surélèvent de façon singulière,

Digitized by Google

elles nous apparaissent, jetées entre ciel et terre, ainsi que des montagnes de légende.

A quelques milles à l'ouest, un aviso à roues vient reconnaître, comme nous, le phare dressé à cette extrême promontoire de la terre chinoise. Nos routes convergentes nous rapprochent très vite et, bientôt, nous distinguons nettement son nom, écrit en lettres jaunes, à son arrière. C'est le *Monocacy*, le stationnaire que la marine des Etats-Unis entretient à Hong-Kong et sur la côte de Chine, et qui se rend, sans doute, lui aussi, à Takou. Notre vitesse est bien supérieure à la sienne, et nous avons très vite fait de le dépasser et de le perdre de vue. Très vite aussi, nous nous sommes rapprochés de la terre et, maintenant, nous distinguons nettement, sous le phare, le sémaphore qui, sur ses maisons blanches, vient d'arborer son pavillon national.

La brise le fait claquer fièrement, ce drapeau jaune, sur le fond duquel le dragon impérial se tord dans l'éternelle poursuite d'un sanglant soleil et, tout de suite, cet étendard étrange me rappelle à la réalité, que ces trois jours de traversée nous avait fait oublier quelque peu. Il me paraît hostile ce pavillon triangulaire, hostile comme les roches sombres que nous cotoyons, hostile comme toute cette population qui s'étend, immense, de cette province septentrionale aux solitudes du Thibet. Il est bien réellement l'emblême de la haine des Célestes, ce morceau d'étamine doré par le soleil levant ; il reflète bien toute la pensée intime de cette Chine,

Digitized by Google

dont mon esprit évoque, dans une image rapide, et la duplicité sans pareille, et la politique impénétrable, et la civilisation vieillotte — qui fut merveilleuse — et, surtout, la cruauté tranquille et froide, la haine séculaire, permanente et inapaisée, de tout ce qui est étranger.

Près de moi, M. d'Anthouard se livre, peut-être, à des réflexions semblables, et je n'hésite pas à troubler sa rêverie pour essayer de savoir ce qu'il pense, lui qui vit, depuis de si longs mois, au cœur même de cette terre chinoise.

Il est très optimiste, notre consul général ; et il me déclare qu'il ne croit guère à l'imminence d'un réel péril. On a dû beaucoup assombrir les choses, outrer le tableau, afin d'obtenir pour les légations des gardes très sérieuses ; mais les chinois sont incapables d'une pareille agression et la Cour se souvient trop bien de ce que lui coûta l'invasion japonaise pour commettre l'insigne folie d'attaquer le monde entier dans la personne de ses représentants.

De tous temps il y a eu dans l'empire des révoltes pareilles, en Mongolie, aux deux Kiangs, au Yunnam et au Thibet. Pour étouffer cette dernière, relativement récente, il fallut, même, faire appel au général Mâ et à ses soldats musulmans ; mais cette fois tant de têtes tombèrent que l'exemple a porté. Les Boxeurs ne tarderont pas à être dispersés et détruits, comme furent anéantis les insurgés des lointaines frontières. Et un fait, bien minime en soi, vient me prouver que ses paroles concordent étroitement avec sa foi

Digitized by Google

intime : il apporte deux serres minuscules, emplies de fougères délicates et de rosiers nippons. Il n'y a point de fleurs à Pékin, la ville des constantes et terribles poussières, et ces petits jardins d'hiver égayeront sa résidence et celle de notre ministre dans l'enceinte maussade de la légation de France.

Takou, 14 juin. — Eh ! bien nous ne nous étions pas trompés de beaucoup dans nos prévisions sinistres, et nous n'avions même pas prévu, en leur entier, les nouvelles mauvaises.

En arrivant ce matin sur rade nous avons trouvé, réunis devant l'entrée du Peï-Ho, tous les bâtiments de combat que les nations étrangères entretiennent, à grands frais, dans les mers de Chine. Maintenant que nous y sommes ancrés nous-mêmes, on peut dire qu'il n'y manque vraiment pas une seule unité.

Les flottes sont mouillées par nation. Notre pavillon occupe le centre avec le d'*Entrecasteaux*, le *Descartes*, et le *Jean-Bart*. A notre droite, relativement près de nous, les bâtiments russes sont groupés autour de l'immense *Rossia ;* ils sont tous blancs dans le soleil, et, c'est d'un cœur joyeux qu'on les salue, après les fêtes si belles qu'ils nous ont offertes, il y a trois semaines, à Port-Arthur. A notre gauche, et devant nous, sont ancrés les Autrichiens, les Allemands et les Italiens, la triple alliance, observent nos camarades, et, tout au-delà des Russes, formant autour d'eux un immense arc de cercle, les Anglais, les Japonais et les Américains, Les Hollandais, dont le pavillon porte,

Digitized by Google

horizontalement, nos trois couleurs, sont plus rapprochés de la terre, et semblent détachés par les forces internationales pour surveiller de plus près trois beaux croiseurs chinois mouillés devant la barre. C'est évidemment leur droit de stationner, aussi, sur cette rade; mais c'est, il me semble, de leur part, une bien grosse imprudence...

Dès que nous sommes à portée de signaux, l'amiral nous ordonne de mouiller entre le *Jean-Bart* et lui et, avant même que nous n'ayons atteint notre place au milieu de tous ces navires, il appelle notre commandant à l'ordre. Pendant qu'il se rend en baleinière au d'*Entrecasteaux*, un signal à bras m'appelle, à mon tour, à bord de l'amiral, et je me hâte de m'y rendre, un peu intrigué, je l'avoue, me demandant quelle mission on peut bien vouloir me confier. Serait-ce pour descendre à terre ?... Mais non, nous sommes arrivés trop tard sur cette rade, et le temps n'a pas manqué pour faire appel à d'autres, pendant nos jours d'absence. Qui sait pourtant ?...

A peine ai-je escaladé la coupée que je suis renseigné. Le chef d'Etat-Major, sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir à maintes reprises, me donne, en souriant, la clef de l'énigme — allez vite chez l'amiral, il vous attend ! — Puis-je savoir la raison ?... — oui, vous êtes désigné pour commander des hommes à terre, cette nuit même..., mais allez recevoir vos instructions, vous passerez ensuite à mon bureau prendre vos lettres de service,

Digitized by Google

Voilà donc le rêve de ma campagne qui se réalise... En une seconde je suis chez l'amiral, et je le trouve soucieux, un pli profond barrant le front, au sommet de sa haute taille dressée. Il vient à moi — Bonjour M. Daoulas, je me suis souvenu que vous êtes l'adjudant-major du corps de débarquement de la division navale, et j'ai décidé de vous envoyer à Tien-Tsin, cette nuit. Vous serez accompagné de quatre-vingts hommes et du canon de 65 m/m du *Pascal*, qui seront plus spécialement placés sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Laurent. Ils emporteront trois jours de vivres, des munitions et leur couchage. Un remorqueur de la douane viendra, cette nuit, vous prendre, à marée haute, pour franchir la barre et vous mettre à terre à Tong-Kou, où j'ai pris des mesures pour qu'un train sous pression vous attende. En arrivant à Tien-Tsin vous prendrez immédiatement le commandement de tous les Français que vous y trouverez ; il doit rester, au consulat de France, une centaine d'hommes du *Descartes* et deux canons de 65 m/m du *Jean-Bart*, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Douguet. Notre consul général à Tien-Tsin, M. du Chaylard, avec lequel vous vous mettrez en rapport, vous donnera tous les renseignements qui pourront vous être utiles, et vous aidera, de tout son pouvoir, j'en suis certain.

La situation, autant que je la connais, est la suivante : Votre camarade Darcy a été envoyé, par le commandant de Marolles, à Pékin pour défendre, avec des hommes du *d'Entrecasteaux* et du *Descartes*, la

Digitized by Google

légation de France et la mission catholique, si elles sont attaquées. Depuis plusieurs jours les communications entre Pékin et Tien-Tsin n'existent plus, et je ne sais ce qu'il devient avec sa poignée d'hommes. D'autre part, le commandant de Marolles, à la tête de la compagnie du *Jean-Bart*, et des autres hommes du *d'Entrecasteaux*, s'est joint à une colonne de troupes internationales, sous les ordres de l'amiral Seymour, et a tenté d'atteindre Pékin. Cette tentative n'a malheureusement pas réussi, et la colonne de secours n'a pu dépasser la station de Lang-Fang. Attaqués par les Boxeurs qui ont coupé la voie ferrée devant eux et derrière eux, les alliés sont isolés dans la plaine. Vont-ils tenter néanmoins d'atteindre les légations ou seront-ils obligés de revenir sur leurs pas? Je l'ignore. Ce qui m'inquiète, c'est que dans la certitude d'entrer à Pékin le soir même la colonne n'a emporté que deux jours de vivres et relativement peu de munitions. Cette situation me cause les plus vives appréhensions et je sens d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues du commandant de Marolles que lui-même les partage.

Au surplus, voici sa lettre, tenez ! — et l'amiral me tend un papier froissé, maculé de boue, qu'un émissaire chinois lui a apporté, et, sur lequel, sont brièvement relatées, au crayon, les nouvelles si fâcheuses que je viens d'entendre.

Voici deux longs jours que j'ai reçu ce message, ajoute l'amiral, et j'ai bien peur qu'à l'heure actuelle la colonne tout entière ne soit anéantie. Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, je vous prie, en arrivant à Tien-Tsin, de faire tous vos efforts pour vous mettre en communication avec le commandant de Marolles, s'il est encore vivant, et lui apprendre que vous êtes arrivé avec des renforts. Je vous autorise, si vous le jugez possible, à tenter de le rejoindre ; mes instructions se résument en deux mots : renseignez-vous et faites pour le mieux! — La mission que je vous confie vous plaît-elle ? Si elle me plaît ?... Mais l'amiral ne voit donc pas qu'il me comble de joie ? — Je suis ravi que vous ayez pensé à moi, amiral, et je ne saurais trop vous en remercier. — Allons! tant mieux, il me faut des gens contents ; bonne chance ! ajoute-t-il, en me reconduisant, et... au revoir !...

En deux pas je suis chez le chef d'Etat-Major que je remercie ; car je n'ignore pas que c'est à lui et à mon commandant que j'ai dû d'être choisi, et, mes ordres en poche, je retourne à force de rames au *Pascal*. Tout de suite j'annonce à Laurent la nouvelle et nous nous félécitons de cette chance inespérée.

Lorsque je remonte sur le pont j'y trouve déjà le remue-ménage qu'amènent toujours ces situations inattendues. Quatre-vingts hommes ! Personne ne rêvait un pareil chiffre, et l'officier en second compulse les listes des spécialités, se creuse la tête, et désespère de trouver, sans rompre l'harmonie du service à bord, le double du nombre d'hommes dont il avait préparé le départ. Nous le laissons à son travail ingrat pour disposer à notre tour une cantine sérieuse et indispensable. Assez tôt dans la soirée nous avons terminé nos préparatifs et mis de l'ordre

Digitized by Google

dans les papiers et objets divers que nous laissons derrière nous.

Maintenant que j'ai tout assujetti pour les roulis et les tangages à venir, probables, qu'un étranger peut, sans me gêner le moindrement, et sans se gêner lui-même, occuper ma chambrette, en mon absence, je descends au carré pour bavarder avec mes camarades, en attendant le remorqueur. Je remarque que leur attitude inquiète et leur air préoccupé contrastent singulièrement avec notre exubérance. Peut-être jugent-ils plus sainement que nous ce qui se passe, peut-être craignent-ils que cette aventure, vers laquelle nous allons si joyeux, ne finisse en catastrophe, et que cette province chinoise, au cœur de laquelle nous allons nous enfoncer à toute vapeur, ne nous retienne tous de façon définitive...

Digitized by Google

CHAPITRE II

De Tong-Kou à Tien-Tsin. — La voie gardée militairement. — Rencontre de deux convois chinois. — Arrivée à Tien-Tsin. — Des troupes russes partent pour Shu-lien-Shan. — Les marins s'installent à la *Municipalité*. — Première nuit mouvementée sur la Concession. — Attaques répétées des Boxeurs.

Tien-Tsin. — 15 juin. — Enfin ! nous voilà à Tien-Tsin ; mais au prix de quels efforts !... Toute la nuit nous avons, vainement, attendu sur rade le remorqueur promis, et ce n'est que ce matin, à 7 heures, qu'il a daigné faire apparition. Il est armé par des gens à la solde de la douane et, comme ces gens sont chinois, ils nous le font tout de suite sentir. D'abord le patron se refuse d'une façon absolue à nous accoster ; tous les raisonnements du monde n'ont aucune prise sur sa cervelle obtuse de tartare et, après une demi-heure de vains pourparlers, où le pidjin le plus incroyable se mêle au patois incompréhensible du Tchili, c'est nous qui cédons et nous résignons à opérer, au moyen de nos embarcations, le transbordement de nos hamacs, de nos vivres, de nos munitions et de notre artillerie.

Oh ! ce chinois têtu et impassible ! comme mes hommes auraient vite fait de le jeter à la mer si

Digitized by Google

je le permettais ! Lorsque tout le monde est à bord et que nous croyons, raisonnablement, que l'on va se mettre enfin en route, le pilote vient, avec force saluts, me dire qu'il est trop tard, à présent, et que, bien sûr, nous n'aurons pas assez d'eau pour franchir la barre ! Parbleu ! c'est sans doute pour faire manquer le départ que ce drôle a fait tant de manières ! et j'ordonne qu'on appareille quand même, pour me rendre compte, vraiment, de l'impossibilité. Le patron ne veut pas obéir, il se démène comme un beau diable, se rebiffe et s'obstine ;



COMPAGNIE DE DÉBARQUEMENT DU « PASCAL »

mais les arguments que je lui présente sont, cette fois, de telle nature qu'il s'incline bien vite et que nous partons.

Au bout de vingt minutes de marche nous arrivons aux canonnières mouillées en dehors de la barre, et nous passons entre le *Bobr* et le *Koreetz*, qui nous

Digitized by Google

acclament longuement de hourrahs sans fin. Nous sommes encore fort occupés à leur répondre de notre mieux que déjà nous arrivons aux premières balises indicatrices du chenal. Tout de suite je constate l'inutilité de notre tentative, le coolie qui sonde, près de moi, avec un long bambou, touche le fond très vite; il y a à peine cinq pieds d'eau sur la barre et nous en calons bien davantage, surchargés comme nous le sommes. Il nous faut stopper et virer de bord sous peine de talonner et de fausser notre hélice.

Quel ennui vraiment ! Je me demande que faire ? Attendre jusqu'à une heure pour avoir la pleine mer ?... Non ! — J'estime qu'il vaut mieux retourner à bord. Cela nous économisera un repas de marche, d'abord, et puis nous serons mieux chez nous que sur ce méchant remorqueur. En route donc pour le *Pascal*, où notre faux départ provoque une gaieté générale. Nos camarades profitent du fameux contre-temps qui nous arrive pour nous offrir un grand dîner d'adieu et émettre, à notre endroit, les vœux les plus divers.

A midi nous repartons et « pour de bon » cette fois. Nos amis Russes nous acclament de nouveau quand nous repassons près d'eux et, si nous ne les savions si francs et si bons camarades, nous nous imaginerions sans peine qu'ils se moquent agréablement de nous.

La barre du Peï-Ho est enfin franchie sans encombre, au milieu des embruns et du clapotis, et nous atteignons très rapidement l'entrée de la rivière. Elle n'a point changé d'aspect, cette embouchure,

Digitized by Google

vis en plein hiver, en venant à la rencontre des marins qui, déjà, avaient tenu garnison à la légation de France. A droite et à gauche s'élèvent toujours les grandes murailles grises des forts chinois et je remarque, aujourd'hui, que les défenses qui nous surplombent de fort près et s'enfoncent en retrait dans le fleuve sont armées de pièces toutes neuves de 15 centimètres à pivot central. Sur notre gauche, des ouvrages, vierges il y a quelques mois de toute artillerie, portent aujourd'hui huit pièces de 24 centimètres à l'installation desquelles on semble, d'ailleurs, travailler encore. Elles sont pointées vers le large, semblant menacer, pour ainsi dire, la flotte internationale mouillée, là-bas, à perte de vue, et dont les unités les plus majestueuses nous semblent des mouettes blanches tâchant à peine l'horizon.

Au moment précis où nous pénétrons dans la rivière, un artilleur chinois, perché au sommet du premier bastion de la rive gauche, enlève, paisiblement, le capot de toile imperméable qui recouvre une pièce de gros calibre, et je songe que nous sommes à la merci de cet homme, que nous serions perdus s'il imaginait de nous envoyer de là-haut, un simple et unique projectile. Cette idée mauvaise ne hante heureusement pas pour l'instant son cerveau et, dans son indifférence, et, sans doute aussi, son mépris pour nous, il ne s'interrompt même pas en sa besogne pour nous regarder passer.

Nous sommes, maintenant, bien engagés dans la rivière limoneuse, et nous ne nous arrêtons, un

Digitized by Google

depuis l'an dernier où, pour la première fois, je la instant, que pour prendre un contrôleur européen de la douane qui vient dénombrer les hommes que j'emmène avec moi. Plus tard, l'Etat paiera, sans doute, très cher le transport si mouvementé de mon petit détachement.

Pendant que cet agent prend ses notes, défilent devant nous les tristes maisons de Ta-Kou, construites avec la vase du fleuve, les bassins de radoub impériaux, creusés à même dans la berge de la rive droite, et le mur étroit de l'arsenal maritime, que nous visitâmes l'an dernier, qui contient à côté des objets les plus modernes, les antiquités les plus invraisemblables, et dresse un peu partout vers le ciel ses grimaçantes chimères de porcelaine. Au loin, dominant la monotone plaine de vase, le sémaphore et les maisons blanches de la douane se détachent sur le pâle azur, tandis qu'entre la mer et nous, s'élève et se déroule à l'infini comme une immense barrière la dentelure sombre des grands forts chinois.

Nous arrivons à Tong-Kou vers trois heures et là, aux Chinois près qui nous environnent, nous tombons brusquement en pleine Europe. Les Japonais et les Russes occupent la gare, conjointement avec les employés célestes de la compagnie, et y débarquent une très grande quantité de matériel qui vient de je ne sais où. Au moment où je me renseigne auprès du commandant du *Monocacy*, accosté à quai, sur notre avant, l'aide de camp de l'amiral, le lieutenant de vaisseau Fatou, arrive et m'indique le train que nous devons prendre. Il me propose de donner moi-même

Digitized by Google

le signal du départ quand je serai prêt et me conseille de me hâter. Je ne demande pas mieux et j'attelle tout mon monde à la besogne. Moyennant quelques



MENDIANTS CHINOIS SUR LA VOIE FERRÉE

sapèques, l'armée de coolies qui nous regardent curieusement me fournit de précieux auxiliaires, et nos impedimenta forcés sont embarqués avec toute la célérité possible.

Tout est bientôt prêt ; et, mes matelots répartis, en armes, dans les wagons, je m'apprête à monter, moi-même, dans mon compartiment, lorsque j'assiste, tout à coup, à un spectacle absolument inattendu. C'est un énorme convoi de réguliers chinois qui entre en gare par la voie descendante et s'arrête à nous toucher. Ils sont au moins un millier de soldats dans ce train qui n'en finit plus ; on les a empilés dans

Digitized by Google

des wagons de marchandises et ils amènent avec eux des tentes sans nombre, un matériel de campement considérable et d'innombrables caisses de munitions abritées sous de grands drapeaux jaunes frangés de pourpre... Que diable ces contingents chinois peuvent-ils bien venir faire à Tong-Kou ? Nous nous le demandons tous, tandis que notre train, à son tour, démarre, franchit les dernières maisons de la gare et accélère peu à peu sa vitesse.

M. et Mme d'Anthouard ont voulu nous accompagner et, malgré les mauvaises nouvelles, remonter aussi jusqu'à Tien-Tsin. Nous causons avec eux de l'avenir, qui se dessine si sombre, nous efforçant toutefois de paraître très gais et très rassurés.

Bientôt la chaleur devient intolérable, malgré la vitesse du train, et nous chasse hors de notre compartiment, nous réunit sur la plate-forme du wagon, Laurent, l'aspirant Roquebert et moi. Nous observons aussitôt, ce qui nous avait échappé, que la voie est militairement gardée sur tout son parcours. Tous les deux cents mètres, des sentinelles chinoises, armées de mausers, montent paisiblement la garde et, à chacune des têtes de ponts jetés sur les nombreux arroyos que nous traversons, des escouades ou des sections de réguliers, sont, selon l'importance de l'ouvrage, chargées de la surveillance.

Nous trouvons excessives ces précautions si grandes contre les « Boxeurs » ; mais nous ne tardons pas à être renseignés on ne peut plus exactement sur

Digitized by Google

ce déploiement inusité de forces : le chef d'un de ces groupes de soldats nous fait, en effet, au passage, le geste très européen de nous couper le cou... A la bonne heure ! voilà une indication précise sur les excellentes intentions de ces braves gens ! Au moment où nous approchons de Shu-lien-Shan, la station la plus importante entre Tien-Tsin et Takou, située presque à mi-chemin entre ces deux points, un second convoi de réguliers nous croise à contre-voie. Il est encore plus important que celui que nous avons vu arriver tout à l'heure, et il faudrait être désormais bien aveugle pour ne pas comprendre que toutes ces troupes vont armer les forts de Takou ou en renforcer les garnisons. La voie ferrée, si bien gardée, ne l'est évidemment que pour assurer le passage des régiments impériaux, leur permettre d'établir derrière nous des obstacles dangereux, une ligne de défense qui, avec le temps, pourrait bien devenir infranchissable...

L'esprit un peu inquiet nous rentrons dans notre compartiment, au moment même où Mme d'Anthouard qui, elle aussi, a remarqué cet échelonnement de troupes, demande à son mari ce que cela peut bien vouloir dire. Nous lui affirmons, très sérieusement, que c'est une mesure de sûreté indispensable prise par les autorités impériales contre les Boxeurs ; mais nous voyons très bien qu'elle n'ajoute qu'une foi relative à nos affirmations et qu'elle devine les raisons de cet optimisme — tout de circonstance.

L'illusion devient d'ailleurs de minute en minute plus impossible aux gens les moins clairvoyants.

Digitized by Google

Arrêt très court à Shu-Lien-Shan. Le mécanicien chinois de notre locomotive est heureusement aussi pressé que nous d'arriver à Tien-Tsin. Il sait, à n'en pas douter, combien il risque à nous conduire, et il a grand hâte d'être rendu. Peut-être nous laisserait-il, d'ailleurs, volontiers, en détresse au milieu de la plaine, s'il ne savait que les deux soldats qui le surveillent sur sa machine n'hésiteraient pas à le supprimer, de la façon la plus sommaire, à la première erreur de métier un peu trop choquante. J'ai, pendant un arrêt, ordonné à tous mes gradés de faire en sorte que nos hommes ne se montrent pas à la portière ; c'est le moyen d'échapper à tout geste de menace et, peut-être aussi, de tromper l'ennemi sur notre nombre.

Nous marchons à présent à toute vapeur. Les sentinelles chinoises me semblent plus espacées et les petits postes moins nombreux. De notre remblai, pourtant peu élevé, nous dominons la plaine jusqu'à l'horizon. De temps à autre, le Peï-Ho, que nous avons quitté à Tong-Kou, faisant un coude brusque vers la voie ferrée, dessine une avancée très grande, puis s'éloigne de nouveau, très bas, très encaissé entre ses berges. Il ne nous révèle plus, alors, son existence que par les mâts de jonques qui jalonnent son lit, et dont les sommets noirs font flotter au vent de grandes girouettes rouges. De loin en loin, en cette immensité morne, surgissent des villages, cachés dans de maigres bouquets d'arbres, entourés de palissades de sorgho séché, et, aussi, de ces tumuli sans nombre qui parsèment toute la terre de Chine et qui sont des tombeaux.

Digitized by Google

Elle est d'une infinie tristesse cette partie du Tchili que nous traversons. L'ardent soleil qui descend du ciel implacablement bleu boit toute l'humidité de ce sol de glaise, le dessèche à outrance et en fait sortir des émanations dangereuses. C'est par excellence le pays du sel et du sorgho. Aussi loin que notre vue peut s'étendre nous n'apercevons dans cette uniformité mélancolique que des tâches verdâtres qui, çà et là, sont des champs de cultures retardataires, des herbes rares, des sorghos jeunes, ou bien encore des plaques brillantes, salines naturelles qui étincellent sous le soleil de plomb.


LES BORDS DU PEÏ-HO

Au bout de deux heures de marche la voie se rapproche brusquement de la rivière pour ne plus la quitter désormais. Des indices certains montrent que nous approchons de Tien-Tsin. Les maisons se pressent au bord du fleuve en groupes plus épais et plus sombres, des animaux domestiques en liberté sillonnent les maigres herbages, et la rivière s'encombre d'un nombre de jonques de plus en plus invraisemblable.

Elles sont énormes celles-ci ; ce sont les grands caboteurs qui sillonnent, été comme hiver, toutes les

Digitized by Google

côtes de Chine, qui vont porter jusqu'à Canton les fourrures de Mongolie et le sel de cette province, en échange des étoffes soyeuses et du riz, aliment indispensable du chinois. Entre temps ces jonques se livrent aussi très volontiers à la piraterie, et les bandits qui les montent n'hésitent pas, lorsque l'occasion leur paraît propice, à ravir ici des fillettes qu'ils vont revendre très-cher sur les marchés spéciaux des environs de Canton. Les Chinois ne manquent naturellement pas d'accuser nos missionnaires de ces rapts odieux ; les yeux de ces petites malheureuses leur servant, assurent-ils, à préparer certains médicaments horribles; mais souverains contre leurs incurables maladies ! Et toujours, ainsi, la haine de l'étranger est entretenue avec soin, le feu qui couve attisé sans cesse au cœur crédule du peuple, le préparant aux pires excès, aux plus atroces vengeances éventuelles...

Nous arrivons en gare de Tien-Tsin au milieu d'une agitation extrême; mais qui n'entraîne cependant aucune confusion. Sur le quai une compagnie de tirailleurs sibériens, munie de pièces d'artillerie, se prépare à partir pour Shu-lien-Shan par un train disposé sur la voie descendante. Un peu plus loin les soldats chinois qui occupent encore la gare (!) assistent avec un intérêt béat à cet embarquement, et un aspirant du *Descartes*, M. Dreyer, est aussi là, à côté des Russes, avec quelques matelots et un canon du *Jean-Bart*. L'idée toute naturelle qui nous vient est que Douguet l'a envoyé à notre rencontre, avec ordre de se mettre à notre disposition ; mais c'est une

Digitized by Google

erreur, il paraît qu'on ignorait totalement notre arrivée et que rien n'a été préparé pour nous recevoir. Je suis pourtant certain que notre départ a été télégraphié de Tong-Kou et la présence, sur le quai, de M. du Chaylard, consul général de France à Tien-Tsin, venu au-devant de M. et de Mme d'Anthouard, semble me donner raison. Ma dépêche avant d'arriver a évidemment dû passer par les ciseaux de la censure chinoise...

Je vais présenter mes devoirs au consul général et reviens ensuite questionner Dreyer. Il m'explique que Douguet l'a détaché, avec quelques hommes, pour accompagner les Russes et les aider dans la tâche qu'ils vont entreprendre et qui consiste à empêcher les troupes chinoises de détruire la voie ferrée. C'est en effet, paraît-il, ainsi que nous le supposions d'ailleurs, le travail auquel doivent procédér, cette nuit même, les sentinelles célestes après le passage des derniers convois impériaux. Je pense que, s'il en est ainsi, les Russes feront bien de se hâter, et j'approuve pleinement l'idée de notre jeune camarade qui fera flotter nos couleurs au moins sur une station de la longue ligne ferrée.

Le train que nous quittons, aussitôt débarrassé de nos bagages, va repartir pour Tong-Kou et nous hâtons ce travail, autant pour rendre bien vite les wagons disponibles que pour tout transporter avant la nuit sur notre Concession. Je charge un gradé et quelques hommes de surveiller le matériel que nous laissons à la gare, et nous nous mettons en route pour la

Digitized by Google

Concession française, suivis par toute une file de charrettes chinoises sur lesquelles nos matelots ont empilé à la hâte divers impedimenta.

La rue qui mène de la gare au Peï-Ho a une longueur approximative de trois cents mètres. Elle est large, limitée, à gauche, par le mur d'enceinte de la cour des marchandises qui descend jusqu'au fleuve, et à droite par de coquettes boutiques chinoises, en briques rouges, construites tout récemment et qui, quoi que à peine achevées, sont déjà toutes habitées par des commerçants chinois. C'est le conseil municipal français qui a fait percer, à ses frais, cette jolie rue dans le sordide faubourg et lorsqu'elle sera tout à fait nivelée, que la bordure des trottoirs — inconnus en Chine — sera achevée, la voie nouvelle sera vraiment jolie, très mouvementée et fort commode.

Il y a un mois à peine, à mon dernier passage, il n'y avait là qu'un sentier innomable, coupé de fondrières, où deux charrettes avaient peine à passer de front, et tout à fait insuffisant pour la circulation très active qui s'y déroulait.

Le pont de bateaux qui donne accès sur l'autre rive n'a point, en revanche, changé d'aspect, et c'est, toujours, le même tablier de grosses planches disjointes, jeté sur une série de jonques de différentes tailles et à des niveaux différents. Les djinricksas japonais, d'importation récente à Tien-Tsin, se lancent sur ce pont à toute vitesse, heurtent violemment les arêtes successives dénivelées, et je me demande comment les frêles véhicules résistent à ces chocs répétés.

Digitized by Google

Par le quai de France nous gagnons la *Municipalité*, que le consul général a mise à notre disposition, et devant laquelle nous attendent Douguet et M. Sabouréau, l'architecte de la Concession française, qui remplit, en ce moment, les fonctions de chancelier du consulat. Notre jeune camarade, désolé du contretemps qui nous arrive, a fait l'impossible pour le réparer de son mieux, et ses hommes préparent en hâte, pour notre détachement, de la soupe et des vivres chauds. Ce sommaire repas sera prêt dans un moment et, tandis que nos hommes se reposent, que des corvées du *Descartes* vont à la gare prendre notre matériel, nous visitons rapidement les locaux disponibles de l'hôtel municipal.

C'est un fort joli monument. Au rez-de-chaussée, très élevé au-dessus de la rue, et auquel on accède par un superbe perron, se succèdent un certain nombre de salles spacieuses, dont les plus belles servent de salle de réunion pour le conseil et de bibliothèque pour les Français d'ici. Le premier étage est occupé par le logement du chancelier et les bureaux municipaux. Quant aux sous-sols très vastes, très propres, blanchis à la chaux, bien éclairés, ils donnent sur une vaste cour intérieure et me semblent tout indiqués pour servir de logements à mes hommes. De cette façon nos marins seront tous groupés, bien chez eux, et pourront aller et venir à leur guise, sans gêne aucune, et sans salir ni détériorer quoi que ce soit.

La décision prise, le détachement dispose de suite les hamacs à terre, le long des murs, et les faisceaux sont

Digitized by Google

formés au milieu des chambrées. Nous les laissons s'installer gaiement, ravis de la situation nouvelle qui les change si agréablement du service à bord et, tandis qu'on leur distribue les vivres, nous montons nous-même dîner chez M. Saboureau.

Nous avons une faim de loup ce soir, et faisons honneur à la cuisine du chancelier. Très aimablement il nous offre aussi l'hospitalité, et nous acceptons avec plaisir de passer la nuit dans les grands fauteuils de cuir de son cabinet de travail. Demain nous aurons tout le temps nécessaire pour chercher un logement commode et définitif.

Vers neuf heures, grâce à la bonne volonté générale, nous sommes complètement installés et en possession de tous nos bagages. Nos hommes bientôt s'endorment sous la garde de leurs camarades du *Descartes*, moins fatigués qu'eux et, peu à peu, tout bruit s'éteint dans notre cantonnement. Lorsque, notre ronde terminée, nous rejoignons le chancelier nous trouvons près de lui l'officier mécanicien Mognier, qui a été occupé toute la journée à divers travaux du côté de la gare et qui rentre à présent, seulement, à la *Municipalité*. Sa présence inattendue nous retient un instant et alimente à nouveau la causerie.

Cependant il se fait tard et il est vraiment grand temps d'imiter nos hommes, d'aller dormir aussi. C'est le parti très sage que nous prenons, enfin, et, nous allons nous retirer, lorsqu'un tumulte de voix féminines vient, tout à coup, nous surprendre, tandis que de grands éclats de rire fusent dans le salon voisin.

Digitized by Google

Qu'est-ce à dire ? Notre amphytrion donnerait-il une soirée par hasard ? Nos regards anxieux l'interrogent. Non, Dieu merci ; notre inquiétude est vaine. Ce sont, tout simplement, quelques jeunes femmes qui ont appris notre arrivée tardive et ont voulu venir, avec leurs maris, nous souhaiter la bienvenue.

Ces charmantes françaises auxquelles on nous présente viennent d'échapper, paraît-il, à de très grands dangers. Elles ont été très courageuses, très braves, assure le chancelier, et, malgré notre extrême lassitude, nous pensons que la politesse la plus élémentaire nous fait un devoir de solliciter d'elles le récit détaillé de leur dramatique aventure. Elles s'exécutent aussitôt fort gentiment nos compatriotes, très simplement aussi, et, avec une modestie vraiment peu commune.

Il y a un mois elles étaient, nous disent-elles, à Pao-Ting-Fou, où elles formaient, avec quelques Belges, la colonie étrangère. Leurs maris, ingénieurs et entrepreneurs de la grande ligne Hankéou-Pékin — le futur Paris-Lyon-Méditerranée de « l'Empire du Milieu » — avaient déjà poussé la construction de la voie ferrée jusqu'à quelques kilomètres au sud de la grande ville lorsque la révolte des Boxeurs a éclaté comme un coup de foudre dans la province voisine du Shantung.

En quelques jours les bandits ont atteint Pao-Ting et les étrangers n'ont eu que le temps de fuir précipitamment pour échapper à un massacre certain. Le gouverneur de la ville, connu pour ses senti-

Digitized by Google

ments xénophobes, a craint cependant des représailles s'il permettait l'assassinat des étrangers dans ses murs; aussi a-t-il feint de s'intéresser au contraire à leur sécurité. Il leur a fait donner deux jonques, des pilotes et une petite escorte de soldats. Les fugitifs ne se sont beureusement pas fait d'illusions sur l'efficacité de cette protection officielle, et leur expérience de la duplicité chinoise les a, en la circonstance, merveilleusement servis. Ils ont compris que cette escorte, chargée, en apparence, de les conduire à bon port devait, en réalité, avoir pour mission secrète de les égarer, d'entraver leur fuite, et de les massacrer, dans la plaine, à la première occasion favorable.

Nos compatriotes, toujours armés et prêts à se défendre, se sont si bien tenus, constamment, sur leurs gardes que désespérant; en effet, de les surprendre, les réguliers ont finalement pris le parti de les échouer sur un des nombreux bancs qui ensablent le canal Impérial et de les y abandonner pendant la nuit. Au petit jour, on s'est aperçu que les pilotes et les soldats avaient disparu en emportant la moitié des vivres.

Livrés à eux-mêmes les fugitifs ont aussitôt tenu conseil, décidé d'abandonner les jonques et de poursuivre la route à pied vers Tien-Tsin. Alors a commencé cette odyssée si pénible qui devait durer huit jours. Talonnée par la crainte perpétuelle de voir apparaître les Boxeurs, la petite colonne s'est immédiatement mise en marche, en suivant la berge du canal, afin de ne pas s'égarer. A travers les arroyos

Digitized by Google

empestés, pataugeant dans les boues des marécages, presque sans vivres, n'ayant pour se désaltérer que l'eau saumâtre du canal, on a marché vers l'Est, sans trêve, nuit et jour ; les femmes traînant ou portant les enfants, les hommes chargés des provisions restantes, ouvrant et fermant la marche.

Lorsqu'on apercevait un village on s'en écartait prudemment, ou bien s'il n'était que de peu d'importance on s'en approchait au contraire et on y pénétrait pour réquisitionner, les armes à la main, la nourriture indispensable. C'était évidemment autant d'ennemis qu'on laissait derrière soi, et qui se vengeaient à la première occasion. Deux ingénieurs belges qui se sont, un soir, trop éloignés du gros de la colonne en ont fait la triste expérience. Ils n'ont jamais reparu et ont certainement été assassinés par les paysans.

Enfin, au soir du huitième jour, le groupe lamentable apercevait dans le lointain les hautes murailles de la cité chinoise, les maisons blanches des concessions de Tien-Tsin. C'était le salut ! Exténués, brisés de fatigue, les pieds en sang, les vêtements en lambeaux — quelques femmes n'en ayant pour ainsi dire plus — hâves, dénués de tout, plusieurs hommes blessés de coup de feu, les malheureux fuyards faisaient, quelques heures plus tard, leur entrée sur la Concession française où M du Chaylard les recueillait aussitôt...

Depuis ce jour plusieurs de ces réfugiés ont pu gagner Takou et rentrer en France. Seuls nos compa-

Digitized by Google

triotes sont demeurés, ayant, malgré tout, une foi tenace dans des jours meilleurs.

C'est en riant que nos charmantes interlocutrices nous racontent toutes ces misères et nous les écoutons avec joie, avec une secrète fierté, aussi, de les sentir si bien de notre race si audacieusement et si gaiement insouciantes.

Tandis qu'elles nous narrent toutes les péripéties de cette invraisemblable retraite nous ne cessons de les contempler. Il faut avoir longtemps vécu en ces pays mornes, n'avoir eu, durant plusieurs mois sous les yeux, que les impénétrables et laides figures chinoises pour comprendre tout le charme qui se dégage d'une française intelligente et jolie. Nos compatriotes le sont toutes ce soir, et c'est, pour nous, un véritable régal de suivre l'expression de leurs yeux expressifs et brillants, de voir leurs joues pâlies se teinter d'aurore, d'admirer leurs beaux fronts auréolés de fins cheveux.

Maintenant qu'elles sont sorties indemnes de cette angoissante aventure nous sommes certains qu'elles sont ravies d'en avoir été les involontaires héroïnes; et nous les félicitons de tout cœur de leur courage avec d'autant plus de sincérité que nous les admirons vraiment. A présent que nous sommes là elles sont assurées d'une protection efficace et elles dormiront plus tranquillement.

Il est très tard quand nous nous séparons, et nous ne tardons pas à nous endormir profondément, drapés dans nos couvertures de voyage.

Digitized by Google

Nuit du 15 au 16. — Eh ! bien elle aura été plutôt mouvementée cette première nuit que je m'imaginais devoir être si réparatrice et si paisible !

Vers onze heures, en effet, au moment où nous venons de nous endormir, de nombreux coups de fusil déchirent l'air et nous mettent immédiatement sur pied. Tandis que nous descendons ils redoublent d'intensité du côté du fleuve et nous sommes, à n'en pas douter, attaqués très sérieusement.

Les hommes du *Pascal* ne sont pas encore compris dans le plan de défense, n'ont pas de postes déterminés à occuper, et je me borne à envoyer une section au haut de la rue « du Chemin de Fer », pour soutenir, au besoin, le canon de 65 m/m du *Jean-Bart* qui doit, le cas échéant, battre toute cette rue. La deuxième section sous les ordres de l'aspirant Roquebert restera en réserve à la *Municipalité*.

Ceci réglé, je pars avec Laurent et vais aux nouvelles dans la direction des coups de fusil. Chemin faisant nous rencontrons dans la rue bon nombre de concitoyens que cette fusillade a inquiétés et qui se sont armés pour venir aux nouvelles. Ce sont eux qui nous donnent cependant les premiers renseignements. Les coups de feu qu'on entend sont, nous affirment-ils, tirés par les avant-postes japonais sur des bandes de Boxeurs qui essayent d'incendier les maisons extrêmes de notre Concession. C'est possible ; mais à coup sûr les Chinois aussi tiraillent, car des balles nombreuses passent en sifflant autour de nous. Quoi qu'il en soit, c'est la première tentative que les

Digitized by Google

Boxeurs font contre nous, et elle me paraît assez sérieuse ; ce n'est que vers deux heures que l'intensité du feu diminue progressivement pour cesser tout à fait peu de temps après.

Le calme paraissant complètement rétabli, nous regagnons notre cantonnement et mes hommes se recouchent. Va-t-on nous laisser dormir cette fois ? Nous en avons, est-il besoin de le dire, une furieuse envie. Décidément non, les Boxeurs en ont jugé autrement. A quatre heures, en effet, ils essayent de pénétrer de nouveau sur la Concession française, et il faut, pour les en empêcher, un feu vraiment nourri. Cette fois le jour très pâle qui commence à se lever sur la ville va nous permettre de nous rendre compte de ce qui se passe.

Au bas de la rue du « Chemin de Fer », que je descends avec Laurent, nous trouvons une compagnie entière de tirailleurs de Sibérie, et, un peu plus loin, quelques officiers russes qui attendent que les évènements se dessinent pour donner des ordres. Non loin d'eux, des groupes de curieux se promènent sous les arbres et, à mon grand étonnement, quelques femmes en peignoir matinal sont aussi là, qui regardent dans de petites jumelles de théâtre.

La scène qui se déroule sous nos yeux mérite d'ailleurs d'être vue ; car elle ne manque pas d'originalité.

Dans l'aube, un peu embrumaillée par les buées du fleuve, on distingue suffisamment bien, déjà, les va et vient dans le faubourg chinois. A moins de quatre cents mètres de nous, des Chinois habillés de

Digitized by Google

bleu, ceinturonnés d'une écharpe rouge, et coiffés d'un bonnet écarlate, paraissent et disparaissent dans les maisons du bord de la rivière une torche enflammée à la main. Partout où l'on en voit passer, un commencement d'incendie ne tarde pas à se déclarer.

Une compagnie d'infanterie japonaise, postée au bas de la rue de Tien-Tsin, fait feu sur tous ceux qui se montrent. Les incendiaires n'en paraissent d'ailleurs nullement gênés, ils vont et viennent avec le plus grand calme, continuant, audacieusement, leur œuvre de destruction, et c'est à peine s'ils daignent, de temps à autre, se dissimuler dans les encoignures des maisons de torchis, lorsque la pluie de balles qu'on fait tomber sur eux leur arrive vraiment par trop forte. Ce jeu de cache-cache, aussi singulier qu'imprévu, dure encore une bonne heure ; mais à la longue les Boxeurs doivent le trouver trop dangereux et trop meurtrier, car les porteurs de torches se font plus rares, en même temps que de notre côté cesse, peu à peu, la fusillade.

Nous rentrons suffisamment édifiés, et sommes salués, au passage, par deux ou trois coups de fusil, partis des tas de sel qui jalonnent l'autre berge du fleuve. Ce sont les premiers que nous essuyons, ils n'atteignent heureusement personne ; mais font rentrer précipitamment au logis nos matinales promeneuses et impressionnent désagréablement les oreilles de quelques volontaires qui, de ci de là, flânent encore par les rues. Plus tard nous trouverons sûrement parmi eux de vrais soldats ; mais combien aussi nous font déjà l'impression de militaires d'opéra-comique ?

Digitized by Google

CHAPITRE III

La Concession française est défendue par les Français, les Russes et les Japonais. — Tension évidente entre les Russes et les Nippons. — Rencontre du docteur Depasse. — Occupation de l'Ecole de médecine chinoise. — Au Consulat de France. — Inquiétudes générales au sujet de la colonne Seymour. — Conférence des commandants de détachements chez le colonel de Vogack. — Le docteur Houillon. — Le pharmacien Huet. — Les Boxeurs incendient la cathédrale et les chrétientés de la Cité Murée. — Attaque sur la gare. — Ultimatum des amiraux au commandant chinois des forts de Takou.

16 Juin. — Tout comme la nuit dernière, ma journée a été remplie et bien remplie. Je suis tout d'abord allé de très bonne heure au Consulat demander des renseignements dont j'ai besoin. Mais le premier interprète du consul général, un Chinois depuis fort longtemps à notre solde, M. Ly, m'a dit que M. du Chaylard avait travaillé assez tard et reposait encore. Une djinricksa passant à ce moment devant la grille du jardin, je m'en suis emparé et, pendant que nos hommes se livraient aux soins de leur toilette et à la mise en ordre de leurs sacs, j'ai parcouru un certain nombre de rues, le plan de la Concession à la main, afin de me rendre compte de ce que l'on pourrait faire.

Digitized by Google

Je dispose, en effet, d'un détachement qui, s'il n'est pas exceptionnellement robuste, n'en est pas moins une quantité assez appréciable. Les forces auxquelles je commande se composent de vingt mécaniciens qui ont à leur tête le mécanicien principal Mognier du d'*Entrecasteaux*, de 73 hommes du *Pascal*, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Laurent, de 44 hommes du *Descartes* commandés par l'enseigne de vaisseau Douguet et enfin d'un groupe de 26 hommes du *Jean-Bart* et du *Descartes* qui arment les deux canons de 65 m/m de ces bâtiments. C'est en somme un effectif de 170 hommes et 5 officiers. Hors de mon rayon d'action immédiat se trouve encore, à Shu-lien-Shan, le petit groupe de l'aspirant Dreyer, parti hier au soir, avec un canon de 65 m/m. Je le note pour la forme, car j'ignore quand il pourra nous rejoindre et s'il pourra même nous rallier un jour.

Il me paraît que ce n'est pas avec un groupe d'hommes aussi faible qu'on peut songer à défendre la Concession française si des ennemis, décidés à vaincre, l'attaquent jamais sérieusement. Et, cependant, c'est notre territoire qu'il faut à tout prix, et avant tous les autres interdire absolument aux Chinois. Un simple coup d'œil jeté sur la carte montre à quel point elle est le bouclier qui couvre toutes les autres, et combien vite sa perte entraînerait la chute de toutes les Concessions. Douguet m'a dit, hier au soir, que notre consul général a, dès la première heure, compris ce danger, et a pris des mesures pour y parer. Depuis plusieurs jours il a offert aux Russes et aux Japonais d'établir

Digitized by Google

chez nous leurs cantonnements provisoires ; ils ont accepté et c'est aujourd'hui chose faite.

Autant que je puis le savoir, les troupes russes, campées entre notre *Municipalité* et le fleuve, comptent environ deux mille hommes, tant cosaques de l'Amour que tirailleurs sibériens. Ils ont une batterie de campagne de 80 m/m, un détachement du génie, et des marins de l'escadre avec deux canons de débarquement semblables aux nôtres. J'estime qu'ils ont, au total, sept compagnies complètes, la huitième ayant quitté, hier, Tien-Tsin sous nos yeux. Les troupes japonaises ont installé leurs bivouacs partie sur le quai de France près de nous, à la banque nipponne, partie à l'autre extrémité de la Concession française, et leurs avant-postes sont à Takou-road où les Boxeurs sont venus se heurter la nuit dernière. Leur Concession propre, qui était située au-delà de nos extrêmes faubourgs, le long du fleuve, n'existe plus déjà. Elle était d'ailleurs de peu d'importance, formée de maisons chinoises agglomérées, qu'ils ont, pour la plupart, brûlées avant de les évacuer. Nous n'avons sur leur nombre que des renseignements très imprécis, très vagues et, sans doute, fort loin de la vérité. Je pense pourtant qu'ils ne dépassent pas en ce moment le chiffre de 300, tant soldats que marins. Quant à essayer de savoir au juste combien nombreux sont les Anglais, les Allemands et les Américains, qui occupent derrière nous leurs Concessions respectives, il ne faut pas y songer. Dès aujourd'hui j'ai l'impression très nette que chacun ne

Digitized by Google

pense qu'à soi dans ce danger imminent, que chacun garde jalousement pour soi tous les renseignements qu'il possède et qui ne sont pas absolument indispensables à la défense commune.

Dans cette réunion de soldats de toutes nations, ceux qui me paraissent présenter les caractères les plus disparates sont, à coup sûr, les Russes et les Japonais. Une inimitié sourde règne depuis longtemps entre ces deux pays, et elle n'a fait que croître depuis la guerre sino-japonaise. Lorsque nous séjournions à Port-Arthur, il y a quelques jours à peine, elle avait atteint un tel degré d'acuité que la rupture définitive semblait ne devoir plus être qu'une question d'heures. C'était le moment où la flotte russe toute entière était concentrée à Port-Arthur, d'autres navires étaient en route pour la rejoindre d'urgence, et la flotte japonaise, elle aussi, toute groupée à Kobé, n'attendait, pour appareiller, que le signal du grand Etat-Major, qui poussait, au quartier général d'Hiroshima, la mobilisation des troupes nipponnes...

Pour personne, en Extrême-Orient, ce n'était un mystère que la corde était tendue à se rompre, et les officiers qui nous promenaient dans le grand port russe dénombraient, à plaisir, devant nous, les navires de combat rapidement armés et les chances problématiques de succès. Les esprits étaient très montés, vraiment, et nos camarades ne cachaient pas leur mécontentement et leurs rancunes. « Ils ne nous pardonnent pas de les avoir remplacés à Port-Arthur, me disait l'un d'eux,

Digitized by Google

et quand ils ont évacué ce point admirable, ils n'y ont rien laissé debout. Ils ont embarqué tout ce qu'ils ont pu à destination du Japon, et détruit tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, tout ce qu'ils avaient créé, croyant à une occupation définitive : les forts comme les machines-outils, les magasins comme les ateliers et les travaux du dock. » J'acquiesçais par politesse ; mais, au fond, force était de m'avouer que la façon de faire des Nippons était quelque peu excusable, qu'ils avaient, après tout, raison d'être fâchés de voir tomber entre des mains adverses des conquêtes qu'ils avaient eu tant de peine à organiser, après les avoir si péniblement réalisées.

Il me semble évident que cet antagonisme d'aspirations et de races n'a pu s'évanouir depuis hier, et je me demande ce qui pourra bien en sortir, si nous sommes attaqués. Peut-être la pensée du péril commun fera-t-elle taire ces ressentiments, produira-t-elle, sur ce sol du Pe-Tchili, la réconciliation internationale. Cela m'étonnerait ; mais, si tel doit être, cependant, le premier résultat de cette aventure, où nous semblons tous si follement engagés, il ne sera vraiment pas mince.

En attendant je constate que le plan de défense tel qu'il a été élaboré, devra être modifié profondément, au moins en ce qui concerne le rôle de notre détachement. Jusqu'ici les marins du *Descartes* ont plutôt rempli, grâce à leur petit nombre, le rôle de réserves et de garde consulaire. Dans le plan général de défense ils occupaient la rue de Tien-Tsin, le quai de France,

Digitized by Google

en aval des Japonais, et la rue du Chemin de Fer, c'est-à-dire une sorte de ligne générale de soutien entre la ligne extérieure de défense et notre Consulat, considéré comme point de ralliement définitif et de suprême résistance. Maintenant que nous sommes plus nombreux, nous allons nous étendre et prendre une place sérieuse à la périphérie.

Ma promenade solitaire m'a conduit jusqu'à « Tempérance-Hall » un bâtiment de briques sanglantes, disgracieux et lourd, près duquel j'ai trouvé installés les avant-postes anglais et américains. C'est la limite de nos deux Concessions, que la rue Saint-Louis sépare. Au-delà la plaine s'étend morne et marécageuse, coupée, à quelques centaines de mètres, par la silhouette des tribunes du champ de course, et par le « mur en terre », fortification passagère, élevée à la hâte, sur une longueur de plusieurs kilomètres, par les Chinois en 1894, lors du débarquement des Japonais en Mandchourie.

Je reviens tout doucement vers le Consulat, par la rue de France, lorsque j'ai le plaisir de rencontrer tout à coup le docteur Depasse, qui se rend de son côté à l'hôpital. C'est un de mes vieux compagnons d'études, un ami d'antan, et ce m'est une joie véritable de le trouver là, dans cette cohue de Célestes. Il a été charmant pour moi il y a quelques semaines, lors de mon passage ici ; j'allais alors à Pékin, en touriste, avec des camarades du *Pascal* et, aussi, sans inquiétude et sans la moindre escorte, porter mon étonnement respectueux aux vieux tombeaux Mings sur les confins de la

Digitized by Google

Mongolie... J'avoue humblement que je ne recommencerais pas, aujourd'hui, avec la même insouciance, un pareil voyage...

Il ne me parait pas bien du tout aujourd'hui, mon ami ; une laryngite, très forte, contractée depuis longtemps, le fatigue et le mine, le détruit pour ainsi dire un peu plus chaque jour, et je ne pense pas qu'il ait, lui-même, une foi bien profonde en sa guérison prochaine. Son énergie cependant ne se dément pas un seul instant, et c'est pour m'entretenir de mesures de défense qu'il est tout de suite venu à moi. Ses conseils au surplus ne peuvent que m'être utiles et je suis enchanté de l'écouter. Le docteur Depasse est, en effet, un des Européens qui connaissent le mieux la Chine, il en parle très bien la langue, et le gouvernement impérial l'a nommé depuis longtemps déjà directeur de l'Ecole de médecine chinoise à Tien-Tsin. Il remplit, de l'avis de tous, cette mission difficile avec un tact parfait, une conscience rare et une science que tout le monde, ici, reconnaît très profonde.

C'est justement de son Ecole qu'il m'entretient et il me demande de vouloir bien la faire occuper, le plus tôt possible, par une partie de mes matelots. Il me dit que si je ne le fais sans tarder les Américains et les Anglais, qui, déjà, ont placé leurs postes dans les églises protestantes et les écoles de Takou-road, ne manqueront pas de prendre aussi cette place et, ce qui sera très ennuyeux, nous n'aurons contre eux aucun recours. Cette école est, en

Digitized by Google

effet, propriété chinoise, et ne relève que du Céleste Empire. Il me la dépeint très grande, très vaste, me fait comprendre à quel point elle nous sera utile pour nos blessés futurs, si les évènements prennent, ce qui est probable, une tournure très grave; combien aussi elle sera précieuse pour loger les renforts qui ne tarderont pas à nous venir d'Indo-Chine et, ce qui enfin me décide, il m'affirme que c'est un poste d'observation de tout premier ordre, dominant à perte de vue l'immense plaine qui se déroule entre les Concessions et la lointaine ville murée chinoise.

De toutes les raisons qu'il m'a données, plus excellentes et plus convaincantes les unes que les autres, c'est évidemment à la dernière que j'ai le plus volontiers prêté l'oreille, à présent que je suis résolu à prendre une place effective dans la ligne des postes extérieurs de défense.

C'est entendu, nous occuperons son Ecole et, dès cet après-midi, nous irons l'y voir Laurent et moi et, avec lui, la visiter attentivement pour en tirer le meilleur parti possible.

Nous sommes, chemin faisant, arrivés devant le consulat et nous allons ensemble saluer M. du Chaylard, qui nous reçoit avec son gai sourire et sa bonne humeur accoutumée. Il aime beaucoup le docteur Depasse, le consul général, il l'a en haute estime; mais je ne crois pas qu'il nourrisse la même affection pour l'œuvre qu'il dirige si savamment. Il doit avoir ses raisons pour cela et, peut-être, la juge-t-il à certains points de vue dangereuse ? Je ne tarde

Digitized by Google

pas à m'apercevoir de cette hostilité, peu déguisée, lorsque je l'entretiens de mon projet d'occuper l'école de médecine.

Occuper cette école? et pourquoi faire? Allons! c'est encore ce bon docteur qui vous a persuadé de l'aider à sauver ses vilaines faces d'élèves! Il a joliment tort de tant s'en occuper, de se donner tant de peine pour un tas de gens qui, quoi qu'il prétende, ne lui en sauront jamais le moindre gré! Et, pendant que Depasse proteste de son mieux — Enfin, vous ferez ce que vous voudrez, mon cher capitaine, — (c'est son appellation favorite quand il me parle); mais si je ne m'oppose pas à votre idée vous me permettrez, pour aujourd'hui, du moins, de n'être point de votre avis... et le consul général me dénombre toutes les raisons qui rendent cette occupation périlleuse. Il est évident qu'il sera très en l'air, ce poste, de l'autre côté du quartier chinois et de la Concession; si, trop fortement attaqué, il est obligé d'évacuer et de se replier sur nous il aura mille peines à traverser sans encombre les ruelles tortueuses, et, d'autre part, le ravitaillement journalier ne pourra se faire que très lentement et ne sera pas sans dangers.

M. du Chaylard développe, avec aisance et conviction, toutes ces considérations au fond très justes, et qui paraissent combattre victorieusement les avantages mis en lumière par le docteur et, pourtant, tandis que je l'écoute, une impression se glisse en mon esprit, très faible d'abord, et qui, très vite, s'y fortifie. Il m'apparaît, oh! je me trompe sans doute;

Digitized by Google

il me semble, qu'à son insu, le consul général a une tendance à conserver autour de ce monument où nous sommes, et sur lequel flotte au vent notre drapeau, le plus grand nombre possible de mes marins. Peut-être laisserait-il trop volontiers la défense des lignes extrêmes aux troupes russes et japonaises plus nombreuses c'est certain, et aussi mieux approvisionnées que nous. Cette idée que je me fais, est fausse sans doute et toute imaginative, et, pourtant, elle me détermine finalement à prendre aussitôt que possible possession de l'Ecole de Médecine.

Nous présentons avant de sortir nos hommages à Mme d'Anthouard et je rentre déjeuner chez l'aimable chancelier, pour causer tranquillement avec Laurent.

Plein d'entrain ce premier déjeuner à Tien-Tsin ; mais déjà se font sentir les premières conséquences des troubles : ce sont surtout des conserves qui forment le fond de notre repas. Ce matin, en me promenant, j'ai constaté que si l'ancien hôtel où nous descendions jadis n'est pas tout à fait fermé, j'avais néanmoins trop compté sur lui. Il n'a pas encore mis en place ses vantaux de fermeture, mais il ne reçoit plus personne et il n'y reste qu'un matériel déjà réduit sous la garde d'un pseudo-gérant. Tant pis ! il nous faudra chercher autre chose ; mais cet exode déjà si prononcé au cœur même de notre Concession est, pour nous qui arrivons, bien désagréable.

Après notre déjeuner nous descendons au milieu de nos hommes pour voir comment ils se sont installés. Des marins à terre sont toujours plus embar-

Digitized by Google

rassés que des soldats et je constate, avec d'autant plus de plaisir, que nos matelots ont disposé avec ordre leurs postes de couchage, qu'ils ont pu se laver ce matin dans la cour, à grande eau, comme à bord et qu'ils paraissent enchantés de leur nouvelle vie. A la porte d'honneur de la *Municipalité* le petit canon du *Jean-Bart* a, près de lui, son caisson de projectiles et la sentinelle qui le garde surveille en même temps le quai de France et la berge opposée.

Un domestique du consulat vient interrompre notre tournée et me dire que le consul général a quelque chose de pressé à me communiquer. Pourvu que ce ne soit pas la reprise de la conversation de ce matin ! Mais non, notre entrevue est motivée par un autre objet. C'est un officier russe, M. Netchovolodoff, détaché par l'état-major allié, près de M. du Chaylard, qui m'annonce que dans un instant une conférence de tous les chefs de détachements doit avoir lieu, tout près de chez nous, chez le consul de Russie ; il est chargé de me prier de m'y rendre. Le temps qui me sépare de cette réunion est tellement court que je me décide à rester bavarder au consulat, et bien m'en prend ; car j'arrive à connaître ainsi d'une façon sommaire, il est vrai, mais suffisamment instructive, ce qui s'est passé jusqu'ici.

Le consul général auquel j'ai demandé des nouvelles de la colonne Seymour m'a déclaré qu'il n'en avait aucune ; il a vainement essayé de communiquer avec elle par des émissaires de choix, en leur promettant de les payer au poids de l'or s'ils réussissaient dans

Digitized by Google

leur mission ; plusieurs se sont offerts et sont partis ; mais aucun d'eux n'est jamais revenu. Et je songe que le billet du commandant de Marolles qui annonçait à l'amiral l'incendie des convois et la tentative de retraite sur Tien-Tsin est daté du 12 juin ! Depuis, rien ne nous est plus parvenu. A cette heure la colonne est certainement détruite, et ce n'est pas sans une angoisse mortelle que je pense à tous mes camarades disparus dans cette catastrophe... Qui sait pourtant ? Et, malgré moi, je conserve tout au fond de mon âme une très vague, très imprécise espérance. C'est que le commandant de Marolles qui, dans cette colonne des « huit nations », comme on l'appelle, commande à la fraction française, n'est pas pour nous un inconnu. Jadis, rien ne put au fameux « *Pont de papier* » troubler son énergie tranquille, et c'est à lui que les débris de la colonne Rivière durent d'échapper à une totale destruction. Pourquoi son expérience ne serait-elle pas de nouveau triomphante, devant les mêmes ennemis, dans ce plus vaste guet-apens ?

Notre consul général a, paraît-il, tout fait pour empêcher la constitution et le départ de cette colonne ; mais il a été malheureusement impuissant. L'expédition fatale a été décidée dans une réunion générale des consuls, à laquelle assistaient tous les commandants militaires. Le représentant de l'Angleterre en a émis le premier l'idée, assurant qu'en un jour les renforts internationaux pourraient, par chemin de fer, atteindre Pékin. Le consul de France, énergiquement soutenu par le consul d'Allemagne, a montré

Digitized by Google

à ses collègues l'immense danger d'une pareille entreprise. Il leur a rappelé les difficultés de toutes sortes, soulevées par le vice-roi Yu-Lu, au moment du départ du dernier détachement pour Pékin, son *veto* presque formel, et il a cru pouvoir assurer que les troupes impériales arrêteraient, dans leur marche vers la capitale, les soldats d'un troisième convoi. Si cela arrivait que feraient les troupes alliées sous les murs de Pékin, au cas plus que probable où les portes resteraient, pour elles, hermétiquement closes? C'était une aventure sans nom, et il s'y opposait de toutes ses forces; c'était à son avis envoyer de gaieté de cœur des soldats à une destruction certaine.

Malgré cette opposition, si raisonnable, l'envoi fut décidé, et M. du Chaylard, la mort dans l'âme, traita le projet d'enfantin, ce qui eut le don de mettre le représentant britannique de fort méchante humeur. Depuis ce jour les deux consuls se font, dit-on, grise mine.

M. du Chaylard, hélas! a eu raison; le fait a suivi de très près l'idée, personne ne croit plus au succès; la colonne coupée de Pékin, coupée de Tien-Tsin, harcelée sans cesse, ne donne plus de signe de vie et tout le monde garde rigueur au consul d'Angleterre.

La réunion à laquelle j'ai assisté n'a pas laissé que de m'intéresser vivement. J'ai trouvé, réunis dans le grand salon du consulat russe, un commodore anglais du *Centurion*, je crois, doublé d'un lieutenant de vaisseau, deux officiers japonais, un italien, deux allemands, un américain et le colonel de Vogack;

Digitized by Google

l'attaché militaire russe à Pékin, accompagné d'un capitaine de tirailleurs sibériens.

C'est le colonel de Vogack qui nous a, personnellement, servi d'interprète à tous, et je ne me lassais pas d'admirer la facilité étonnante avec laquelle il saisissait, dans tant de langues diverses, les moindres désirs de chacun pour les transmettre à tous les autres. Il a été vraiment pour moi, durant toute une heure, un gros sujet d'envie, et m'a rappelé, à son insu, d'une façon pratique, une vieille maxime chère à l'un de mes anciens professeurs : « On est autant de fois homme qu'on sait de langues étrangères. »

La conclusion, fatalement très longue à obtenir au milieu de tant d'idées diverses, est que nous tenterons simplement, demain, de restaurer la voie le plus loin possible à partir de la gare Nous conserverons tous, par ailleurs, les positions que nous occupons. Les mécaniciens anglais et les nôtres seront plus spécialement chargés de ce travail ingrat sous la protection d'une sérieuse escorte russe.

Je rentre pour annoncer à mes camarades cette insignifiante nouvelle, et prévenir Mognier qu'il lui faudra fournir demain, de très bonne heure, une forte équipe de mécaniciens conduite par un second-maître. Le consul général m'a, d'autre part, signalé les tentatives d'accaparement des troupes anglaises qui, sous le fallacieux prétexte que la compagnie Tien-Tsin-Takou a été fondée par les capitaux d'Outre-Manche, seraient enchantées de mettre la main sur tout le matériel roulant et le service de la

Digitized by Google

voie. Les Russes leur ont déjà fait savoir qu'ils n'admettraient, en aucun cas, cette façon de faire, et M. du Chaylard tient, absolument de son côté, à la possession effective d'une locomotive. J'envoie, dès ce soir, à la gare, des mécaniciens et quatre matelots en armes qui assureront la garde de notre unique machine.

Il se fait tard, déjà, et je me hâte, avec Laurent, vers l'Ecole de médecine. La journée a été jusqu'à présent admirablement calme, rien ne fait prévoir de nouvelles attaques et nous partons, laissant, au camp, Roquebert afin qu'il puisse prendre, au besoin, des mesures immédiates pendant notre absence.

Elle est évidemment très loin de notre cantonnement cette Ecole, et sous ce rapport, au moins, le consul général avait raison. Il nous faut pour y arriver nous engager dans des rues extrêmement étroites, faire des circuits sans fin, et revenir cent fois sur nos pas avant de déboucher, tout à fait à l'improviste, assez haut dans la rue de Takou. Après la traversée de ces ruelles tortueuses, bordées de murs gris derrière lesquels grouille une population évidemment hostile, il semble qu'on respire mieux dans cette avenue relativement large et droite qui descend vers le fleuve...

L'Ecole de médecine est à main gauche en allant à la rivière. C'est un yamen énorme, formé de trois corps de bâtiments à un étage, enclos dans une double enceinte de murs de briques. L'établissement se compose des maisons particulières des élèves

Digitized by Google

et des domestiques, des salles d'études et de l'hôpital chinois. Les bâtiments principaux, meublés de façon luxueuse, moitié à l'européenne et moitié à la chinoise, renferment les beaux logis des professeurs et les salons, très vastes, où sont reçus, avec le cérémonial accoutumé, les mandarins de passage, les lettrés et les personnages de marque.

Notre ami Depasse nous présente le docteur Houillon, son principal lieutenant, ici, qui s'est fait, comme lui, placer hors cadre afin de le suivre, et M. Huet, pharmacien de la marine, que je suis on ne peut plus étonné de trouver là. Il y a, en effet, bientôt deux ans que nous avons quitté en même temps la France, et que le même paquebot nous a amenés en Chine. Il était envoyé en mission spéciale par le ministère de l'Instruction publique et il emportait un matériel considérable et très complet pour aller fonder, dans le haut Yang-Tzé, à Tchong-King, au-dessus d'I-tchang, une station à la fois météorologique et bactériologique. Je ne l'avais pas revu depuis Saïgon et le croyais encore au fin fond du Sé-Tchouen. Il me raconte qu'il a vraiment séjourné dans ce poste perdu qu'on lui avait assigné ; mais quand il y est arrivé, au prix de mille fatigues et de transbordements sans nombre, il n'a rien trouvé de ce qu'on lui avait promis. Contrairement à son attente, non seulement il n'a pu louer aucun local pour y installer ses instruments, mais il a éprouvé les difficultés les plus grandes pour se loger lui-même. Les missionnaires italiens, sur lesquels il croyait pou-

Digitized by Google

voir compter, loin de l'aider, l'ont plutôt traité en intrus et lui ont suscité tellement d'ennuis, qu'au bout de quelque temps, trouvant la tâche impossible, il a pris le parti très sage de rembarquer ses bagages et ses cornues et de redescendre à Shang-Haï, d'où le ministre l'a envoyé ici. Il me raconte tout cela lentement, sans rancune, avec un calme souriant, et je le vois très bien quittant la frontière thibétaine avec la sérénité d'âme qu'il l'y avait amené, au grand dommage de ces gens pour lesquels il eut été d'une aide si précieuse et qui ont dû bien des fois, depuis, regretter son absence.

Depasse nous présente aussi le docteur Lin, le directeur chinois de l'Ecole. C'est un superbe Céleste, à la figure très fine et très intelligente, qui parle anglais comme le meilleur fils d'Albion et porte une fausse natte, ainsi, d'ailleurs, que ses élèves. Il a commencé ses études à l'Université de San-Francisco et n'a pas hésité à faire à l'américanisme cette concession sérieuse. « Il ne faut pas avoir trop de préjugés quand on voyage à l'étranger, et puis, conclut-il en riant, c'est chose fort commode : selon les circonstances je mets ma natte ou je l'enlève.... » Très moderne ce docteur Lin !

Nous faisons avec nos amis « le tour du propriétaire ». Puisque ce sont eux qui ont créé cette école, ils peuvent vraiment en être fiers ; car nous la trouvons superbe. Nos hommes seront trop bien logés dans ce palais, et les sentinelles qui monteront la garde sous les vérandahs supérieures jouiront d'un coup d'œil

Digitized by Google

magnifique. Nous dominons tout de là-haut, et suivons avec intérêt les indications que nous donnent nos camarades sur les diverses constructions qui, çà et là, surgissent dans la plaine.

A gauche, du côté de « Recréation-Ground », sur l'extra concession britannique, sont des maisons toutes neuves et d'autres dont la construction a été suspendue depuis quelques jours; devant nous, à quatorze ou quinze cents mètres, une agglomération de maisons basses, encloses dans un mur continu, et d'où s'élèvent de hautes cheminées d'usine : c'est l'arsenal chinois de l'ouest, protégé, à quelque distance au sud, par un petit fortin. Sur notre droite se dresse l'immense ville chinoise dont les sombres murailles enserrent, dit-on, un million d'habitants. D'énormes faubourgs la débordent, la prolongent très loin, vers le nord, et, dévalant au sud le long de la rivière, viennent à travers la concession japonaise, opérer, au bas de Takou-road, leur jonction avec nos dernières maisons. A la limite de la plaine, derrière l'interminable « mur en terre », de maigres bouquets d'arbres plaquent, sur l'extrême horizon, d'indécises tâches grises, et, dans le crépuscule qui déjà tombe, ce décor de champs incultes, d'usines maussades et de hautes murailles inquiétantes me produit une impression d'hostilité incompréhensible et de mélancolique tristesse.

Nous quittons nos amis pour revenir au camp ; mais cette fois, au lieu de passer par les ruelles déjà pleines d'ombre, nous allons rejoindre le sommet de la rue de Tien-Tsin par le haut de Takou-road. Chemin

Digitized by Google

faisant nous trouvons que le nom de « rue des Eglises » lui conviendrait beaucoup mieux. Les temples, les missions les plus diverses jalonnent, en effet, les deux côtés de la rue et l'on dirait que toutes les confessions religieuses se sont donné rendez-vous ici. Sur tous les frontons des jolies maisons de briques, qui sont des églises, se déroulent les versets bibliques les plus variés, et ces écoles différentes paraissent se coudoyer sans trop d'intolérance, sans trop de jalousie mutuelle. C'est égal, un Chinois qui entreprendrait de parfaire son salut serait, il me semble, quelque peu perplexe devant les manifestations si diverses d'un culte que nous lui enseignons être unique !

La nuit est faite lorsque, après toutes ces allées et venues, nous nous mettons à table. Ce brave M. Saboureau continue vraiment à faire l'impossible pour nous être agréable. Il a réuni, je ne sais comment, des mets, qui, pour nous, sont positivement introuvables et, malgré notre fatigue déjà grande, nous faisons honneur à son repas. Il a dîné avant nous en compagnie de Douguet et nous profitons de ce moment où nous sommes seuls Laurent, Roquebert et moi pour nous entretenir de nos projets. Le docteur Depasse nous a informé qu'il a fait préparer des lits pour nous dans sa villa, à cinquante mètres de la *Municipalité,* et nous décidons d'accepter, au moins en principe, son aimable hospitalité. Quant à notre popote nous l'installerons quelque part, n'importe où ; mais le plus tôt possible. Nous ne voulons absolument pas abuser plus longtemps du bon vouloir si cordial de notre hôte.

Digitized by Google

A la fin du repas, Mognier fait son apparition accompagné de Douguet et du chancelier. Il revient de la gare, où il a choisi la meilleure locomotive et sur laquelle il a installé nos mécaniciens et nos hommes de garde ; elle remorquera un wagon rempli de rails et de boulons, et un second wagon, sur la plate-forme duquel on a installé, à faux frais, un canon à tir rapide. Demain matin nous enverrons deux jours de vivres à ces hommes et Mognier partira avec eux. Il nous dit qu'en revenant sur les concessions il a aperçu, dans le lointain, d'assez gros incendies et qu'il a rencontré des troupes russes allant renforcer les sections de garde de l'autre côté du Peï-Ho. Ces nouvelles nous ennuient quelque peu ; car nous y sentons l'imminence de nouvelles attaques nocturnes. Du toit de la *Municipalité*, où nous grimpons, et où nous trouvons des commerçants français déjà installés, nous constatons que notre camarade n'a nullement exagéré. Des incendies s'allument en effet çà et là, un peu partout dans la ville chinoise ; mais, outre qu'ils ne nous menacent nullement, ils ne paraissent pas pour le moment avoir une importance très grande. M. Saboureau me dit que du pigeonnier du Consulat nous aurions un rayon d'observation plus étendu, et je me décide à y aller avec lui, tandis que Laurent se rend, avec une section du *Pascal*, à l'Ecole de médecine pour y passer la nuit.

En sortant, j'interroge la sentinelle de faction à la porte et lui demande si elle n'a rien vu

Digitized by Google

d'anormal. Non, tout est paisible aux environs ; mais elle se plaint d'être gênée dans son service de veille par nos compatriotes qui passent et repassent sans cesse devant elle en chantant, sur le quai de France. Je prie aussitôt les promeneurs et les promeneuses nocturnes de nous laisser la vue libre ; mais je suis énervé de fatigue et ma prière me semble à moi-même un peu dépourvue de formes. Je m'en aperçois à la façon rapide dont tout le monde disparaît et, aussi, à certaines protestations qui accompagnent la retraite. Lorsque je traverse, quelques instants plus tard, la cour d'honneur du Consulat, j'y trouve réuni le groupe de tout à l'heure. Les hommes font cercle autour des femmes, assises à terre sur les marches du bureau du chancelier, et je saisis au passage une réflexion qui me vise et voudrait être blessante. Une folle envie de rire me prend, que j'ai toutes les peines du monde à réprimer, en reconnaissant la voix méridionale bien timbrée du pharmacien que j'ai tant de fois rencontré ce matin par les rues, vêtu comme un trappeur de l'Arkansas, armé de plusieurs revolvers et d'un fusil à « deux fois ».

Le consul général est, me dit-on, sur le mirador avec M. d'Anthouard et deux ou trois Français, et je monte l'y rejoindre.

Autour de nous l'ombre est presque parfaite : impossible de se reconnaître à deux pas. C'est une de ces nuits merveilleuses du Pe-Tchili, une de ces nuits sans lune admirablement sereine et pure où respire

Digitized by Google

une paix profonde et une parfaite tranquillité. Les constellations amies, auxquelles nos yeux de marin sont si accoutumés, brillent ce soir sur nos têtes d'un éclat sans pareil et la voie lactée jette au fond du ciel septentrional son éternelle traînée blanche.

Si beau et si digne d'admiration que soit ce spectacle, ce n'est cependant pas vers lui que va notre regard. Il se fixe là-bas sur l'immense ville chinoise où, depuis quelques instants, se déroulent méthodiquement les actes successifs d'une terrible tragédie. A deux ou trois mille mètres de nous, dans les faubourgs de la ville murée, les incendies, aperçus tout à l'heure, augmentent sensiblement d'intensité et d'étendue. Leur nombre aussi s'accroît avec une effrayante rapidité. Par moments, dans les échancrures des rues et des places, il nous est facile de voir passer de longs défilés de lanternes rouges, fixées au sommet de grands bambous, et partout où s'arrête, un instant, ce sinistre monôme, éclate aussitôt un nouvel incendie. Elles serpentent dans toute la ville, ces processions lugubres de boxeurs, et semblent finalement se diriger toutes vers le yamen du vice-roi. Ça et là, au faîte d'une maison, un feu très vif s'allume et dure un instant, et nous comprenons, tout de suite, que ce sont des signaux optiques de ralliement, des indications spéciales que les bandits se transmettent ainsi dans la nuit.

— Eh! bien, mon cher capitaine, me dit tout à coup M. du Chaylard, que pensez-vous de ce spectacle?

Digitized by Google

— Ma foi, monsieur le consul général, je pense tout simplement que cela promet pour l'avenir !

— Et même pour le présent allez ! Ecoutez plutôt !...

Deux feux de salve viennent tout à coup de déchirer le silence nocturne. Ils viennent de la direction de la gare, et sont suivis de quatre ou cinq autres, que couvrent, presque aussitôt, des clameurs épouvantables. Des lanternes rouges fuient éperdues dans la nuit et nous les voyons courir et s'enfoncer dans la ville.

— Ah ! ah ! voilà nos amis russes qui font de bonne besogne et ce n'est pas encore ce soir que les bandits incendieront la gare !...

En revanche, M. d'Anthouard nous signale un gros incendie derrière nous, entre le champ de course et la concession anglaise. Celui-là, ce sont sans doute les domestiques chinois de l'immeuble qui ont dû l'allumer, et nous ferons bien de veiller sur les nôtres.

A présent c'est au milieu de la ville chinoise que se concentre l'effort des incendiaires et, sans doute, ce sont les maisons chrétiennes qu'ils détruisent de plus en plus nombreuses. Par instants leurs lueurs sinistres s'élèvent à de telles hauteurs qu'elles enluminent les grandes constructions du yamen vice-royal et le mirador du grand fort bétonné qui lui fait face.

— Ah ! s'ils pouvaient rôtir leur vice-roi ! murmure le consul général ; mais ils n'y songent guère, une autre besogne les absorbe.

Dans mes jumelles marines je vois, peu à peu, s'empourprer, devant moi, toute une série de fenêtres gothiques et je demande à M. du Chaylard s'il ne pense pas que c'est la cathédrale, qu'à son tour, on incendie.

Digitized by Google

Oh! non, me répond-il, ce matin encore j'ai reçu du vice-roi Yu-Lu une lettre autographe dans laquelle il me promet que, quoi qu'il arrive, il ne permettra pas qu'on touche à notre église, et puis, les piliers du clocher portent les plaquettes impériales qui autorisent l'érection du monument et, pour les Chinois les plus malveillants, ce sont là choses très sacrées. D'ailleurs Yu-Lu me connaît, il sait ce que lui coûterait un tel manque de parole !...

Allons ! tant mieux ! je voudrais bien croire tout ce que je viens d'entendre ; mais je n'en continue pas moins à suivre avec inquiétude la lueur qui, de plus en plus, s'accentue. Le consul général pense que ce sont les réverbérations des incendies allumés en arrière qui font, ainsi, flamboyer les vitraux de l'Eglise ; hélas ! son espoir n'est pas de longue durée : d'un seul coup, brusquement, comme sous l'effet d'une étincelle électrique, l'énorme clocher s'allume de la base au sommet. Toutes les fenêtres ogivales de l'abside vomissent des torrents de flammes et, bientôt, la toiture de l'admirable cathédrale explose bruyamment, s'effondre, sous nos yeux, dans un immense tourbillon d'étincelles et de débris. C'est le bouquet final de ce feu d'artifice d'un nouveau genre ; peu à peu le brasier diminue, le clocher reste seul, éclairant, ainsi qu'un cierge géant, les maisons agonisantes qui l'environnent et les mornes profondeurs de la ville chinoise.

On est tout déconcerté, et comme consterné, quand

Digitized by Google

on songe à la quantité de pétrole que ces fanatiques ont dû dépenser pour obtenir, en si peu de temps, de pareils résultats.

Le consul général a contemplé ce spectacle sans mot dire ; tout à coup sa colère éclate : « Oh ! le... misérable il me paiera ce forfait de sa tête ! » et il descend téléphoner par le téléphone de la douane, le seul que les Célestes aient oublié de couper, la triste nouvelle à l'amiral Courrejolles.



PROCLAMATION DES BOXEURS

Les Boxeurs ont tenu parole, ils ont commencé, ce soir, à mettre à exécution les menaces que leurs grandes affiches rouges étalaient audacieusement jusque sur les murs de notre Concession. Elles étaient suggestives ces affiches, elles nous annonçaient une guerre

Digitized by Google

sans merci, la destruction prochaine de tout ce qui nous est cher, et, spécialement, l'incendie des chrétientés et de la cathédrale, le jour anniversaire de leur première destruction en 1870. Leurs proclamations disaient, aussi, qu'ils chasseraient de la terre de Chine « Ta-fa » la « Grande France, » et que les diables étrangers des autres nations occidentales seraient tellement effrayés de cette victoire qu'ils s'en iraient tout seuls au plus vite vers la mer... C'était flatteur pour notre amour-propre national ; mais nous nous passerions fort bien ce soir de cette préférence.

Cet évènement inouï, qui vient de se produire en pleine paix, est, pour nous, une indication certaine de l'avenir. Le doute n'est plus possible, le vice-roi et les autorités chinoises sont de connivence avec les boxeurs. Un mot de Yu-Lu eut, en effet, empêché ces derniers crimes, et les douze mille hommes de troupes régulières du général Nieh, dont nous savons qu'il dispose, dans la ville même, étaient plus que suffisants pour mettre à la raison une poignée de fanatiques et protéger les maisons étrangères. Désormais il est évident que nous ne tarderons pas à être attaqués par les troupes impériales, et nous ferons bien de nous préparer à les recevoir. C'est égal, il faut que ce néfaste vice-roi ait une solide confiance dans ses forces et dans le succès final pour se permettre de pareilles fantaisies ! Il sait, à n'en pas douter, que M. du Chaylard n'est pas homme à oublier de pareils attentats et que, s'il est vaincu, ce qui finalement ne

Digitized by Google

manquera pas d'arriver, sa tête, à coup sûr, tombera. L'énergie de fer de notre éminent consul général lui a créé ici une réputation extraordinaire, et il inspire aux Chinois de tous rangs et de tous ordres une sorte d'épouvante et de crainte superstitieuses. Ils l'appellent « du Chaylard » tout court, et, quand ils ont commis un acte un peu trop répréhensible, on les entend s'en aller en murmurant avec inquiétude : « C'est très joli ce que nous avons fait là ! mais que va dire, que va faire à présent, du Chaylard ? » — C'est aussi, sans doute, ce que se demandera ce soir, en son sommeil troublé, le triste mandarin qui règne de l'autre côté du fleuve...

Ce qui se passe, à présent, dans les faubourgs chinois ne peut plus avoir, pour nous, qu'un intérêt médiocre, et nous descendons tous pour regagner nos demeures respectives. En bas, dans le salon, M. du Chaylard tient, depuis un moment, compagnie à Mme d'Anthouard.

Eh bien ! nous dit-il au passage, croyez-vous que j'aie bien fait de lui envoyer mon ultimatum, à ce doux Céleste ?

— Quel ultimatum, monsieur le consul général ?

— Mais l'ordre d'avoir à nous remettre, cette nuit même, les forts de Takou, mon cher capitaine ! Il ne m'a pas répondu, et je m'y attendais bien ; mais je sais que mon papier lui a été remis en mains propres. Je n'ignore pas, de même, que les amiraux ont remis leur exemplaire au commandant chinois des forts de Takou. Si les ouvrages ne sont pas livrés aux alliés à

Digitized by Google

deux heures, cette nuit, il est prévenu qu'on les prendra de vive force !

— Comme il dit cela naturellement notre consul : On les prendra de vive force !... Positivement il est extraordinaire !...

— Mais avec quoi, monsieur le consul général, comptez-vous les réduire ? Pas avec les canonnières seules, je suppose ?

— Avec les canonnières aidées des troupes russes et japonaises. Vous ne croyez pas au succès ?

— Ma foi, je voudrais bien y croire; mais vraiment, à moins d'un miracle, je ne vois pas bien les pauvres petits bâtiments alliés réduisant au silence les canons de 21 et 24 centimètres que j'ai vus en batterie sur les cavaliers des forts qui dominent la rivière, et les pièces de moyen calibre si nombreuses qui battent toute l'embouchure du Peï-Ho. Il y a, en outre, des troupes régulières en nombre appréciable dans les ouvrages, nous en avons vu, pour notre part, arriver quelques-unes, hier encore, et, si vraiment, ces gens-là veulent tenir derrière leurs formidables défenses, je mets qui que ce soit au défi de les déloger.

— Oui... je sais, je les connais très bien, moi aussi, ces ouvrages... mais, que voulez-vous ? ce sera tant pis ! Il n'y a pas d'autre moyen de sauver la situation. Il faut à tout prix que ces forts soient entre nos mains, et que nos communications avec la mer soient libres, ou bien nous sommes perdus.

Et je m'en vais avec, en l'esprit, cette nouvelle et si grande inquiétude...

Digitized by Google

Maintenant je commence à très bien comprendre la tolérance du vice-roi pour les incendiaires, et j'ai bien peur que le drame terrible qui, dans deux heures, va se dérouler à Takou, ne soit pour nous le prélude d'un véritable désastre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Prise des forts de Takou. — Rôle brillant du *Lion*, - M. Ly. — Une lettre du vice-roi du Tchili. — Confiscation de sa chaloupe à vapeur. — Visite au quartier chinois de la concession. — Les chinois déménagent. — Les idées de M. du Chaylard. — Commencement du bombardement des Concessions par les forts chinois. — Nos marins incendient les quartiers chinois. — Les trois pagodes.

17 juin.— J'ai mal dormi, cette fois encore, malgré mon extrême fatigue. Cet ultimatum m'a travaillé l'esprit toute la nuit, et le soleil levant m'a trouvé debout, bien inutilement d'ailleurs. Le consulat est profondément endormi, et je ne peux m'y procurer la moindre nouvelle. Au cantonnement nos hommes dorment aussi à poings fermés et je respecte ce repos qui leur est si indispensable.

Seuls, devant la *Municipalité*, Mognier et quelques hommes font, ainsi qu'il a été convenu hier, leurs préparatifs de départ. Un peu plus tard c'est Douguet qui passe avec la section de relève de l'Ecole de Médecine, et Roquebert qui, réveillé aussi, accourt aux renseignements. Je n'en ai pas encore ; mais le soleil est à présent suffisamment haut pour justifier une deuxième tentative, et cette fois elle aboutit.

— Eh bien ! mon cher capitaine, me dit le consul, dès que je parais à la porte de son cabinet de travail ; nous les tenons les forts de Takou ! ils sont à nous, tous ! tous ! M. Fatou vient de me le téléphoner à la minute !

—Les forts de Takou sont pris ? Ce n'est pas possible !

Digitized by Google

— Mais puisque je vous le dis ! Ah ! cela n'a pas été sans peine par exemple ! Le commandant chinois a ouvert le feu sur les canonnières à une heure du matin, c'est-à-dire une heure avant le moment fixé pour la reddition et, tout de suite, le duel terrible a commencé. Le *Lion*, que vous avez vu mouillé à Tong-Kou, a immédiatement appareillé pour prendre part à l'action qui a duré quatre heures et demie. Une colonne d'assaut, formée de Russes et de Japonais, s'est emparée des forts de la rive gauche, aidée dans son attaque par les Anglais et les Allemands. Une fois maîtres de ces ouvrages on s'en est servi pour faire taire le feu des forts de la rive droite. Un coup heureux du *Lion* a déterminé l'explosion de la grande poudrière du fort Sud et a fait dans le mur d'enceinte une brêche par laquelle les troupes russo-japonaises ont donné l'assaut définitif et ont massacré les derniers artilleurs impériaux sur leurs pièces. A cinq heures un quart les drapeaux alliés flottaient, me dit-on, partout !

— Et les canonnières, monsieur le consul général, que sont-elles devenues dans tout cela ?

— Elles ont beaucoup souffert, paraît-il, le *Lion* très peu ; il n'a qu'un homme hors de combat, quoiqu'il ait occupé constamment les postes les plus périlleux. Ses va et vient nombreux ont dû rendre le tir sur lui très difficile ; mais les autres canonnières sont très éprouvées ; le *Korcetz*, le *Bobr* et le *Gilliak* ont les deux tiers de leurs hommes tués ou blessés, l'*Iltis* a perdu la moitié de son monde et

Digitized by Google

l'*Algérine* a une dizaine de morts. Un seul aviso n'a pas pris part au combat : le *Monocacy*, qui a quitté le champ de bataille, son commandant n'ayant pas d'ordre, paraît-il, pour prendre part à l'action ; le malheureux aviso n'en a pas moins reçu deux projectiles dans sa coque en remontant la rivière. Les pertes alliées sont donc bien lourdes ; la victoire a été chèrement payée, mais le but est atteint et il faut nous en féliciter. Voyez-vous, mon cher capitaine, ajoute le consul général dans un énigmatique sourire, en ce bas monde il ne faut jamais douter de rien, les choses les plus invraisemblables arrivent !...

Il a raison M. du Chaylard, cette aventure tient du merveilleux. Je lui demande la permission d'aller annoncer à mes camarades l'incroyable nouvelle et je promets de revenir sans tarder pour aller, avec lui, faire un tour à la limite de la concession chinoise.

La nouvelle paraît à mes amis tellement invraisemblable que, tout d'abord, ils se demandent si je ne me livre pas à leur dépens à une mauvaise plaisanterie ; mais non, c'est la vérité toute simple que je leur apporte et c'est, à l'instant, chez eux comme en moi une joie intense et profonde. Dès ce moment l'avenir se dégage pour nous un peu plus rassurant. Ces fortifications formidables barraient en effet la route aux renforts que le consul général a demandés en toute hâte à l'Indo-Chine, et tant que le dragon impérial flottait sur leurs murailles, il ne fallait songer ni à un débarquement quelconque, ni à une tentative de ravitaillement par le Peï-Ho. Maintenant

Digitized by Google

la route est libre et, lorsque nos troupes auront occupé les villages des berges, la rivière sera un chemin très pratique et très sûr pour nos communications avec la mer.

Ma commission est faite et je me dispose à regagner le Consulat lorsqu'un de mes matelots vient en courant me prévenir que les Anglais veulent absolument nous déloger de notre locomotive et s'en emparer. Mognier est parti dès l'aube sur la machine d'avant-garde avec des Russes et des ingénieurs américains, laissant notre locomotive à la garde d'un second-maître mécanicien, et c'est celui-ci qui a refusé d'obéir aux officiers anglais et de quitter son poste tant qu'il n'en aurait pas reçu de moi l'ordre formel. A la bonne heure! voilà un homme intelligent et, grâce à lui, rien n'est perdu. D'un bond je suis chez le consul général que je mets au courant de l'incident et, tout de suite, il me prie d'envoyer un de mes officiers dire, de sa part, au commodore anglais qui commande, à la gare, le détachement britannique, que mes hommes résisteront, au besoin, par la force, à toute tentative de ses marins sur notre matériel.

Je trouve plus simple de faire la communication moi-même. Le commodore que je trouve au milieu de ses officiers et auquel j'expose ma réclamation ainsi que les ordres formels que j'ai donnés me reçoit avec la plus grande amabilité et ne fait aucune difficulté pour me donner satisfaction. Il m'explique que son but n'était nullement de nous chasser de notre machine; mais bien d'en renforcer l'armement par

Digitized by Google

ses matelots afin de l'expédier de suite au secours d'une autre machine qui reçoit, paraît-il, à l'extrémité de la plaine, de nombreux coups de fusil. Allons, tant mieux, mais j'observe que notre machine a tout juste de la pression ce qui, avec le sourire ironique de mon interlocuteur, réduit l'explication à sa juste valeur. Quoiqu'il en soit, afin d'éviter de nouvelles difficultés je fais arborer de petits pavillons français sur la locomotive, le tender et nos wagons, et renouvelle au gradé, avec mes compliments pour sa conduite, l'ordre de partir aussitôt prêt, là où le commandant de la gare jugera bon de l'envoyer.

Au Consulat j'informe M. du Chaylard que tout est arrangé, et nous nous amusons de l'incroyable capacité d'accaparement que possèdent nos voisins d'Outre-Manche. Je lui raconte, entre temps, les renseignements que je viens aussi de recueillir à la gare au sujet des coups de feu de cette nuit. Les Boxeurs ont fait une tentative sérieuse sur la « station ». Ils étaient environ 250 à 300 munis de torches, armés de sabres et de lances et venaient, avec des imprécations de toutes sortes, brûler la gare et les wagons. Les Russes, abrités derrière le remblai de la voie ferrée, les ont laissés s'approcher à une centaine de mètres et ont alors fait dans le tas, presque à bout portant, les feux de salve successifs que nous avons entendus. Il est probable que fort peu de ces bandits auront réussi à s'échapper ; car les cosaques les ont ensuite poursuivis à la baïonnette jusque dans les rues du faubourg voisin et en ont fait un horrible

Digitized by Google

massacre. Nous pensons que la leçon suffira et qu'ils ne reparaîtront plus d'ici longtemps.

Pour revenir aux concessions j'ai enjambé des quantités de cadavres que personne ne songe, je crois, à ramasser. Il y en a dans toutes les ruelles qui avoisinent la gare et nous ferons bien, si nous ne voulons pas qu'ils nous empoisonnent, les enterrer dans une tranchée quelconque ou les jeter à la rivière.

Au moment où nous nous disposons à sortir M. Ly, l'interprète du consulat, paraît à la porte du cabinet de travail de M. du Chaylard, un rouleau de soie bleue à la main. Il a son air malicieux, ce matin, notre fonctionnaire céleste et, sans doute, il vient nous annoncer quelque chose d'amusant.

— Qu'est-ce qu'il y a monsieur Ly ? interroge le Consul général.

— C'est une lettre du vice-roi qu'un de ses secrétaires vient d'apporter, sans doute la réponse à votre dernier courrier, monsieur le Consul.

— Ah ! ah ! très bien ! et, comme j'esquisse un mouvement de retraite :

— Non, non, restez, je vous prie, vous n'êtes pas de trop pour entendre la lecture de ce factum; lisez monsieur Ly !

Gravement notre Chinois assure ses lunettes rondes bordées d'écaille, sort de sa gaine soyeuse le document et le déroule avec le respect que tout fils de Han professe pour les caractères. Ce papier mandarinal est très long et débute par les formules de

Digitized by Google

politesse que n'oublie jamais un chinois lettré. Le vice-roi dit :

1° Que l'Empereur lui ayant confié le gouvernement et la défense du Pe-Tchili et du Peï-Ho, dont les forts de Takou sont la clef, il ne peut pas rendre ces forts sans commettre le crime de désobéissance.

Il dit que, la Chine étant en paix avec tout le monde, il pense que cette demande n'a pas de raison d'être, et il ne comprend pas qu'on le mette dans une pareille situation, lui, vice-roi du Tchili.

Il dit qu'il déplore les envois de troupes de plus en plus considérables à Tien-Tsin et à Pékin, envois qui font très mauvais effet sur les populations et suscitent le mécontentement général.

Il dit que, malgré toutes ces vexations et les menaces des amiraux étrangers, il espère que la paix ne sera pas troublée, et que l'Empire, ne demandant qu'à entretenir de bonnes relations avec les puissances, il pense que les consuls à Tien-Tsin lui faciliteront, à lui vice-roi, les moyens d'écarter les causes des malentendus. (*)

Il dit que...

— C'est bien ! c'est bien ! interrompt brusquement M. du Chaylard, laissez la lettre, monsieur Ly, nous en continuerons la lecture un autre jour. — Ce vieux roublard a attendu le sort des armes pour me répondre; une fois de plus il a réussi à sauver sa vilaine face ! En attendant, mon cher capitaine, nous allons, si vous le voulez bien, lui

(*) J'ai respecté la forme chinoise des divers paragraphes du parchemin.

Digitized by Google

confisquer sa chaloupe à vapeur, ce sera toujours autant de gagné. Qu'on la garde à l'appontement et qu'on laisse partir pédestrement sa noble estaffette.

Je fais tout de suite saisir le joli steam-launch vice-royal, que nos matelots arment quelques instants plus tard et sur lequel ils arborent avec joie notre pavillon. C'est notre première prise, et, plus tard, elle nous sera certainement très précieuse, soit pour porter nos dépêches à Takou soit pour remorquer nos jonques.

Il fait un temps superbe aujourd'hui et, du ciel admirablement bleu, tombe un soleil ardent qui nous oblige à prendre notre casque. A travers les rues où nous nous enfonçons, le consul général, M. d'Anthouard et moi, nous sommes encadrés par des agents de police chinois à notre solde, dont le chapeau de paille conique porte une cocarde tricolore bien évidente, et qui brandissent de longues lances luisantes empanachées de houppettes rouges. Je suis tellement habitué à mes sombres escortes de marins que je trouve à ces chinois quelque chose de risible. Involontairement ils évoquent en moi des réminiscences d'opérettes lointaines, où des soldats accoutrés d'aussi grotesque façon gardent férocement la vertu de quelque princesse amoureuse au grand dommage d'un prince charmant. Pourtant, si singulier que soit leur uniforme, il est impossible de nier l'influence réelle qu'il exerce sur leurs congénères : on se range très vite sur notre passage, et sans la moindre protestation.

Digitized by Google

Je remarque, chemin faisant, que les rues qui avoisinent notre Consulat deviennent de moins en moins mouvementées. La vie se retire évidemment du cœur de notre Concession ; les djinricksas, hier encore si nombreuses, ont complètement disparu, et c'est à peine si quelques rares brouettes mono-roues errent encore, ça et là, en quête d'un transport rémunérateur. Sous la grande chaleur les maisons européennes sont closes, et, seule, la porte de l'*Amirauté chinoise* est ouverte à deux battants. Ici, en revanche, c'est un mouvement ininterrompu de fonctionnaires et de coolies. On dirait une fourmilière en déménagement. Il entre un nombre inouï de porteurs dans cet immeuble immense et tous en ressortent, en file indienne interminable, portant, aux deux extrémités de leur traditionnel bambou, les malles blanches ou rouges barrées de grands caractères noirs. A la porte, un jeune chinois vêtu d'une longue robe de soie bleue prend note des objets qui sortent et surveille attentivement ce déménagement. Il nous suit longuement des yeux lorsque nous passons, et je me rends parfaitement compte, en le dévisageant à mon tour, qu'il y a dans son regard bridé, avec pas mal de moqueuse insolence, une très grosse inquiétude de me voir arrêter subitement le mouvement insolite auquel il préside. J'en ai une furieuse envie, tout d'abord, et puis je me dis que ces gens-là habitent sur notre territoire, ne nous font, après tout, aucun mal et je les laisse faire.

Au bas de la rue de Paris, où nous nous arrêtons, très près du fleuve, le consul général pénètre dans

Digitized by Google

une belle maison toute neuve à trois étages et je grimpe avec lui, comme sœur Anne, aussi haut qu'on peut monter. Cette villa, que nous violons ainsi sans plus de façon, est l'habitation d'une riche Céleste, entièrement vide depuis quelques jours. Le propriétaire a cru prudent de mettre en sûreté ses richesses, son mobilier et sa précieuse personne, et il n'a laissé derrière lui que quelques meubles intransportables sous la garde de deux domestiques. Les pauvres diables ne sont que médiocrement rassurés en nous ouvrant. Ce déploiement de lanciers franco-chinois les inquiète évidemment beaucoup ; mais ils comprennent bien vite que ce n'est pas pour les rendre responsables de la fuite de leur maître que nous sommes venus, et peu à peu ils se tranquillisent.

Du sommet de cet immeuble, le plus haut de Tien-Tsin, on domine toute l'agglomération chinoise qui s'étend entre la rue de Paris et Takou-road, et c'est cela que le consul général a voulu me montrer. Plus loin encore, la vue embrasse les avant-postes japonais, les débris de leur concession détruite et la deuxième boucle formée par le Peï-Ho. M. du Chaylard a vraiment trouvé là un merveilleux observatoire. Il jette un long regard sur cet océan de toitures grises puis, brusquement, se tournant vers moi :

— Voyez-vous, là-bas, un peu sur notre droite, ce petit yamen, mon cher capitaine ? La toiture domine un peu les autres maisons qui l'entourent, elle est reconnaissable aux grandes chimères retroussées qui la décorent.

Digitized by Google

— Oui, monsieur le consul général.

— Eh bien ! ce yamen est en bordure d'une voie assez large qui vient, à quelques mètres de là, se terminer brusquement par un mur épais. De cette sorte de cul-de-sac partent deux étroites ruelles qui viennent déboucher, l'une près du quai, et l'autre un peu à gauche de notre poste d'observation. Ces deux passages sont de véritables chemins de guet-apens dont je vous recommande de beaucoup vous méfier. C'est par ces débouchés-là que les avant-postes nippons ont été attaqués la nuit de votre arrivée, et ils auraient parfaitement pu être tournés. Voici donc le projet que j'ai en tête et que je voudrais que vous mettiez à exécution, aujourd'hui même, si vous trouvez la chose possible. Je voudrais que vos hommes démolissent le pâté de maisons qui sépare la rue de Tien-Tsin de ce cul-de-sac et que, dans l'intérêt même de notre défense, vous prolongiez, jusqu'à nous, cette avenue actuellement barrée. Plus tard quand nous aurons mis la Chine à la raison, ce qui ne saurait manquer d'arriver à bref délai, je profiterai des troubles actuels pour occuper l'extra-concession qui s'étend au-delà de ce faubourg, et nous ferons là un superbe boulevard planté d'arbres pour y atteindre...

Il a dit cela tout tranquillement, de sa voix grave, M. du Chaylard, et je ne puis m'empêcher de le regarder à la dérobée avec un étonnement profond. Comment! c'est au moment où les Ministres sont assiégés dans leurs légations à Pékin par les troupes impériales, au moment où la colonne Seymour est

Digitized by Google

sans doute détruite, au moment où les lignes télégraphiques et téléphoniques sont coupées, la voie ferrée jusqu'à Shu-lien-Shan jetée dans le fleuve, où nous sommes nous-mêmes isolés dans Tien-Tsin qu'il songe à agrandir la Concession française et à percer des avenues et des boulevards ! Eh bien ! à la bonne heure ! notre consul général ne manque pas d'une certaine dose de confiance et d'énergie !

— Que pensez-vous de mon idée ?

— Mon Dieu qu'elle est évidemment bonne en soi et réalisable ; seulement ce sera un peu long à démolir ces maisons de torchis et de briques, et je me figure qu'en y mettant le feu le travail serait mieux exécuté et surtout plus rapidement...

Ah ! le feu ! oui, bien sûr.... mais c'est que c'est une arme à double tranchant le feu ! s'il est facile à allumer il est plus difficile à circonscrire et à arrêter à un point déterminé !... Enfin, choisissez votre moyen, vous êtes militairement responsable de toute destruction, et si vous incendiez ces cagnas chinoises, tâchez de ne pas nous rôtir ensuite, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, et mon boulevard coûterait trop cher !

— C'est bien, j'aviserai ; quand commencerons-nous ?

— Dans deux heures si vous voulez.

— Je vais faire prévenir les habitants qu'ils aient à déménager. Les chinois déménagent une ville en moins d'une heure, ils auront donc le temps de déguerpir.

Digitized by Google

— Entendu ! et nous quittons notre belvédère.

Le consul général a raison et nous le constatons de suite. En revenant au Consulat par la rue de Paris et la rue de Tien-Tsin nous sommes on ne peut plus surpris du spectacle inattendu qui se déroule sous nos yeux. Ces deux rues principales du quartier chinois, si commerçantes et si mouvementées il y a deux jours encore, le long desquelles grouillait une foule invraisemblable de chinois affairés, présentent aujourd'hui un aspect tout différent et tout à fait singulier. Tous les propriétaires et marchands célestes de ces rues, sans en excepter un seul, procèdent, avec une activité prodigieuse, à la mise en caisses et en ballots de toutes les marchandises de leurs magasins et de leurs meubles. Plusieurs boutiques déjà sont complètement vides et leurs vantaux sont fermés. Seules les grandes enseignes dorées, qui étalent encore aux toitures et aux portes leurs superbes caractères, révèlent le genre de commerce qu'exerçait le fugitif. De tous les côtés des milliers de coolies fourmillent, chargeant, sans discontinuer, les paquets les plus divers aux extrémités de leurs gros bambous, et tout cela disparaît dans une direction unique qui est celle de la mystérieuse et lointaine ville murée. Au hasard j'interpelle un de ces commerçants, un épicier, qui empile avec une hâte extrême des bonbons chinois dans une caisse énorme :

— Pourquoi déménages-tu ?

— Moi partir ville chinoise, tous partir !

— Pourquoi tous partir ?

Digitized by Google

— Boxeurs venir ce soir tuer tout, brûler tout ici, et, du doigt, il m'indique une grande affiche rouge que je n'avais point tout d'abord remarquée, qui a été posée nuitamment sur ses vitres par un bandit anonyme, et qui annonce, effectivement, l'attaque imminente. Puis, voyant que je ne l'inquiète pas davantage, il se remet à la besogne, fièvreusement.

Cette émigration si complète et si rapide de tout un énorme et populeux quartier est une des choses les plus curieuses, et aussi, les plus lamentables qu'il soit donné de voir ; c'est une déroute, une fuite éperdue vers un abri problématique et souvent même inconnu des fuyards. Combien de ces malheureux seront pillés et dévalisés en route avant d'arriver en lieu sûr ! Pour presque tous cet exode est la ruine et, pour nombre d'entre eux, ce sera la mort !

Mauvais signe, me dit le consul général, quand les rats d'un navire l'abandonnent c'est qu'il va couler, dites-vous ? quand les Chinois émigrent et déménagent avec un pareil entrain c'est qu'un danger réel approche et qu'il faut se tenir sur ses gardes. Merci du renseignement, nous en savons quelque chose depuis l'occupation de Quang-Tchéou-Ouan, où la désertion des villages les plus proches de notre camp fut la préface de l'attaque de nos postes par les troupes cantonnaises.

Au coin du quai de France j'abandonne le consul général et son escorte et je rentre au cantonnement. Laurent y arrive à son tour venant de l'Ecole de médecine, où il a été remplacé par l'aspirant Roque-

Digitized by Google

bert, et nous nous mettons à table, dévorant les conserves achetées par Douguet chez M. Mondon. Je mets mes camarades au courant du désir du consul et du travail à parfaire tout à l'heure et, comme à moi, cela leur paraît bien difficultueux et bien long.

Vers deux heures, la compagnie du *Descartes* restant en repos au consulat, nous allons partir avec les hommes du *Pascal*, armés de pelles et de pioches pour accomplir, le mieux possible, notre œuvre de terrassiers lorsqu'un grondement sourd et lointain nous arrive, tandis qu'une gerbe d'eau gicle du fleuve à toucher la chaloupe à vapeur confisquée ce matin. Qu'est-ce à dire, serait-ce un coup de canon ? Une seconde détonation suit aussitôt la première, puis une troisième qui font tressaillir la Concession, et deux obus tombent dans le fleuve et sur le quai de France, à quelques mètres de nous. Diable ! mais ce sont les forts chinois qui nous bombardent ! Il n'y a plus de doute possible et voilà la véritable explication de l'exode précipité des célestes de « la rue de Paris ». La réponse officielle au bombardement des ouvrages de Takou ne se sera pas fait attendre et ceux d'entre nous qui avaient encore des illusions ou des scrupules pourront à présent les laisser de côté.

Tandis que les coups de canon continuent à gronder sur la rive gauche, sans que nous puissions savoir exactement d'où ils viennent, que les projectiles continuent à tomber méthodiquement, à intervalles réguliers, autour du consulat de France et dans la rivière, devant la *Municipalité*, nous continuons notre

6

Digitized by Google

route et nous transportons rapidement au bas de la rue de « Tien-Tsin ». Nous nous servons d'abord honnêtement de la pioche individuelle pour arriver à nos fins ; mais nous nous apercevons vite que nous n'arriverons jamais à exécuter ainsi un pareil travail et nous nous arrêtons au bout d'un instant.

Le vent souffle du sud-est. Il semble nous être envoyé par Dieu lui-même et je consulte mes deux camarades pour avoir leur avis. Ils me le donnent conforme à mon secret désir et, tout de suite, je donne l'ordre à nos hommes d'aller quérir des fagots de sorgho. Les maisons de torchis en sont en un clin d'œil bourrées et on allume sur quatre ou cinq points différents. Les pauvres cases flambent d'admirable façon tandis qu'au loin les grosses pièces chinoises continuent le bombardement.

Aucun projectile ne vient de notre côté, ne nous dérange dans notre œuvre de destruction systématique ; sans doute les canonniers impériaux supposent que ce sont leurs agents qui allument ces incendies, et les batteries célestes respectent ce quartier qui bientôt n'existera plus. En moins d'une heure les maisons qui séparent la future avenue des quais du fleuve ne forment plus qu'un amas informe de débris fumants. Elle va très bien la destruction entreprise, elle va même trop bien à mon avis, le feu en effet se propage vers le sud avec une rapidité bien grande, et je voudrais, maintenant, l'arrêter si possible avant qu'il n'ait atteint le carrefour de la « rue de Paris » et de la « rue de Tien-Tsin ». En cet endroit, un peu plus resserré, les maisons chinoises des riches

Digitized by Google

commerçants surplombent des deux côtés la rue, à la façon des bâtisses moyennageuses de nos vieilles cités de France, et je crains fort de ne pouvoir empêcher l'incendie de sauter la rue, d'embraser les maisons d'en face. Le vent, aussi, tourne un peu au sud et je donne des ordres rapides pour qu'on démolisse en toute hâte les jolis balcons de bois ouvragés les plus proéminants. Je suis très inquiet, en vérité, de la tournure que prennent les choses.

Mais le consul général qui survient à ce moment me tranquillise immédiatement.

— Non, non ! n'ayez aucune crainte, c'est très bien au contraire, ce n'est pas encore assez, il faut que tout ce quartier chinois disparaisse, nous le reconstruirons mieux plus tard. Préservez seulement le plus possible les maisons qui font face au brasier.

C'est bien difficile cela et nous faisons tout ce que nous pouvons.

Pendant que mes deux camarades se transforment en pompiers remarquables, après avoir été des incendiaires d'occasion, qu'ils prèchent d'exemple et dirigent habilement nos marins dans ce travail souverainement pénible et ingrat, M. du Chaylard m'entraîne au haut de la rue de Tien-Tsin jalonnée par nos sentinelles. Il s'arrête devant un mur gris percé d'une unique porte massive et qui déroule sa crête de tuiles vernissées dans un grand retrait de la rue.

— Voyez-vous ce mur, capitaine ? Eh bien ! il circonscrit un terrain assez vaste qui, d'après les traités,

Digitized by Google

est resté « terre chinoise » et ne relève que des autorités impériales. Il abrite une très vieille pagode qui a, de tous temps, servi de prétexte au vice-roi pour s'opposer à la rétrocession de ce domaine à la France, rétrocession que tous mes prédécesseurs ici n'ont jamais cessé de demander. Tous les ennuis que j'ai éprouvés depuis mon arrivée à Tien-Tsin me sont venus de ce morceau de terre maudit enfoncé et isolé au cœur de notre belle concession. De tout temps cette pagode a été un foyer d'intrigues et d'espionnage, un obstacle à notre tranquillité, et je voudrais que vous me la détruisiez de fond en comble, qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ; rasez-la, si c'est possible, au point qu'on ignore jusqu'à l'endroit où elle dressait ses autels. Les Chinois ne rebâtissent jamais ce qui a été totalement détruit.... Le moment est d'ailleurs unique, ils ont brûlé notre cathédrale, anéantissons leur sanctuaire vénéré... et, joignant le geste à la parole, il s'empare du pic d'un de nos marins et en frappe vigoureusement la porte de chêne. Enfin je l'aurai le premier violé ce temple du diable !...

A ce signal, venu de si haut, nos hommes se précipitent et, en un instant, défoncent le lourd vantail. Quelques chinois retardataires qui errent aux alentours les regardent faire avec une épouvante nullement dissimulée. Pour eux, si intensément superstitieux, cette profanation abominable d'une de leurs plus antiques pagodes est la préface certaine des plus affreux malheurs et ils se demandent, avec une terreur profonde, de quoi nous serons capables si

Digitized by Google

nous commençons par violer ainsi leurs autels les plus respectés.

La porte éventrée nous pénétrons dans l'intérieur lentement et avec mille précautions. Des fanatiques ont pu s'y abriter pour nous surprendre et il est bon de ne pas se faire bêtement assassiner.

Notre prudence est cependant inutile, tout est désert dans l'enceinte sacrée, désertes les cours, déserts les logements des bonzes et des soldats. Nous découvrons que ce vieux temple boudhique est en réalité formé de trois pagodes successives que séparent des cours très grandes et bien dallées. Sur les côtés des quadrilatères s'alignent de petites maisons basses, aux façades précieusement ajourées, qui sont les habitations des prêtres, des employés du culte, des soldats de garde et, aussi, les magasins d'ornements, où s'accumulent, à la grande joie des bonzes, les offrandes les plus variées. Des jardins minuscules, où végètent des arbres rabougris et torturés de façon singulière, émaillent ces cours énormes, et, malgré le soleil qui, encore à cette heure tardive, nous brûle impitoyablement, ces maisons désertées, ces espaces trop vastes et trop vides, ces pagodes trapues accroupies sur leurs colonnes de cèdre me paraissent très froides et souverainement tristes.

Tout d'abord nous fouillons un à un les logis latéraux et les premiers objets, qu'à notre grand étonnement nous y découvrons, sont des uniformes tout neufs de réguliers chinois et des fusils de toutes sortes, parmi lesquels les « manlichers » abondent avec une

Digitized by Google

quantité invraisemblable de cartouches, disposées d'avance, cinq par cinq, dans des chargeurs.

Eh bien ! mais il n'était que temps que nous envahissions ce repaire, comme l'appelle M. du Chaylard, et c'est désormais sans le moindre scrupule que nous procéderons à sa démolition.

Tandis que toutes ces armes et ces munitions s'empilent dans la première cour, mes matelots rapportent des objets de toutes sortes et une quantité vraiment étonnante de peaux de chèvres de Mongolie. Ils en ignorent complètement la valeur, les piétinent sans ménagement de leurs souliers boueux et je les autorise à les emporter au camp où ils leur serviront ce soir de matelas moelleux.

Dans la pagode centrale, où nous pénétrons d'abord, les vieux guerriers de carton enluminés nous dévisagent au passage d'un air particulièrement féroce ; perchés sur leurs consoles dorées, ils retroussent vers le ciel leurs moustaches et leurs cils de crins, et brandissent sur nos têtes des sabres de bois très antiques. Ils ont un aspect terrible ces dieux peinturlurés de couleurs vives, et il faut être vraiment très brave pour franchir sans faiblesse leurs rangées grimaçantes et marcher jusqu'au grand boudha tranquille qui trône, béat, au fond du sanctuaire. D'un coup de pioche ou de baton nos marins ont vite fait de jeter dans la cour ces divinités menaçantes qui se brisent et tombent en poussière, faites qu'elles sont de paille pilée et hachée, mêlée à de la glaise qui fut jadis très dure et que le temps a rendu friable à l'excès.

Digitized by Google

Ainsi que nous l'avait annoncé nos camarades d'ici, plus au courant que nous des mœurs chinoises, nous trouvons dans leur poitrine des sacs de soie emplis de bijoux de bazar, dont le cuivre s'est oxydé, et toute une collection de pierres de couleurs. Les boudhas d'or ou de bronze qui peuplent les pagodes renommées de l'empire recèlent, paraît-il, dans leur sein, des valeurs incalculables, des diamants et des perles du plus grand prix ; mais ceux-ci sont sans doute des boudhas de catégorie inférieure et dont les vertus ne méritaient pas de pareils dons.

Si toutes ces idoles, fort communes, ne méritent pas qu'on s'y attarde, nous découvrons en revanche, à leurs pieds, sur les entablements de l'autel des figurines délicieuses on ne peut plus délicates et d'un travail parfait. Elles sont très nombreuses ici et représentent la femme chinoise dans les postures les plus diverses, et quelquefois même dans des situations très particulières, difficiles à dépeindre. Ces statuettes de pâte fine sont une spécialité de Tien-Tsin et j'en découvre au hasard quelques-unes qui dans leurs longues boîtes sculptées m'apparaissent vraiment très étranges. Je les apporte au consul général qui m'explique que ce sont des *ex-voto* spéciaux particuliers à ce coin de la terre de Chine.

— Voyez-vous, me dit-il, l'homme est partout le même, sous toutes les latitudes, et toujours il nous apparaît superstitieux à sa manière...

Ces statuettes ont dû, en effet, être apportées là dans un mouvement de foi profonde et, tout à coup,

Digitized by Google

l'œuvre de destruction à laquelle il est pourtant nécessaire que je me livre m'apparaît sacrilège et barbare ; j'ai le regret profond de ne pouvoir ni sauver ces mignonnes figurines, ni les rendre aux inconnus qui pieusement les déposèrent ici.

Le temps presse à présent, les heures se sont écoulées très vite et il ne faut pas nous attarder à ce carrefour. J'ai d'ailleurs vu tout ce que je voulais voir et je promets au consul général de venir, demain matin, faire sauter à la dynamite les trois fameuses pagodes qui tant lui déplaisent.

Tandis que nous descendons la rue de Tien-Tsin pour rejoindre les autres sections, maîtresses enfin de l'incendie qui avait déjà sauté la rue, nous entendons coup sur coup une fusillade assez nourrie dans la direction de la gare, et, au sud, du côté de la concession allemande, une détonation très forte et assez lointaine suivie de crépitements sourds très nombreux. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Serions-nous par hasard attaqués à la fois à l'est et au sud ?

Nous rentrons à la *Municipalité* par la rue de l'Amirauté, qui est la plus directe, et nous trouvons notre cantonnement tout à fait en ordre et paisible sous la garde du petit poste que j'y avais laissé. Un missionnaire qui passe sur le quai et que nous interrogeons nous donne l'explication des détonations inquiétantes entendues il y a un instant. A la gare les Russes ayant aperçu une batterie de campagne chinoise qui essayait de s'installer devant notre Concession pour la battre de plein fouet, ont envoyé une compagnie

Digitized by Google

dans la plaine avec ordre de s'en emparer. Les tirailleurs sibériens ont été reçus à coups de fusil, mais ont poursuivi leur marche en ripostant et ne sont pas encore rentrés. Au sud ce sont les Allemands qui se sont emparés sans coup férir de l'Ecole militaire chinoise, située sur la rive gauche du Peï-Ho, en face de leur Concession, et qui, après s'être approvisionnés le plus possible de cartouches et de mausers dernier modèle, tout récemment arrivés d'Allemagne, ont fait sauter, en partant, l'énorme quantité de munitions restantes qu'ils n'ont pu emporter.

En somme, la journée, jusqu'à présent, n'a pas été trop mauvaise. Le bombardement a cessé complètement à la tombée de la nuit ; mal dirigée la canonnade des Chinois, assez intermittente d'ailleurs, n'a, par bonheur, fait aucune victime ; mais j'ai bien peur que l'avenir ne ressemble pas au présent et que les bombardements futurs ne soient plus efficaces que celui d'aujourd'hui. A part quelques obus bien adressés au consulat de France par le grand fort de la ville chinoise, et quelques éraflures aux maisons qui font face au nord il n'y a aucun dégât chez nous ; tous les coups ont été heureusement trop longs et sont allés tomber soit dans la rivière soit dans la concession allemande. Les femmes et les enfants se sont réfugiés dans les sous-sols de l'hôtel « de la Poste » au coin de la rue Saint-Louis, et seront, ainsi, complètement à l'abri ; les missionnaires et les frères ont élu domicile à l'hôpital français, où ils aideront à soigner les blessés, et, quant aux Chinois chrétiens qui n'ont pas fui, ils

Digitized by Google

ont été parqués dans les dépendances de la maison des sœurs qui fait suite aux communs du Consulat.

Tout semble rentrer dans le calme à mesure que la nuit se fait; mais les circonstances sont telles, le danger si proche et si menaçant que, contrairement à notre projet d'aller loger chez le docteur Depasse, nous jugeons préférable de rester au milieu de nos hommes et de nous installer encore une fois, tant bien que mal, chez M. Saboureau.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Les marins font sauter la pagode chinoise. — Attaque générale des Concessions par l'armée impériale. — Bombardement de la gare et de notre Concession.— Situation critique à la gare. — Conseil de guerre au Consulat de France. — Offensive générale des alliés. — L'armée chinoise presque victorieuse. — Coup de théâtre ! — Les Chinois pris à revers se replient sur leurs faubourgs. — La plaine des tombeaux.

18 juin. — Oh ! l'horrible et lugubre journée que celle qui s'achève et comme elle aura été pour tous inquiétante et pénible !

Le bombardement, qui avait cessé hier au crépuscule, a recommencé à sept heures ce matin avec une violence extrême et une précision, cette fois, extraordinaire. Aussitôt levé je suis allé avec Mognier et une quinzaine d'hommes faire sauter, ainsi qu'il avait été convenu, la fameuse pagode. Lorsque nous y sommes arrivés nous avons constaté que, malgré nos sentinelles, les chinois l'avaient pendant la nuit complètement pillée, dévalisée et en avaient emporté les moindres objets utilisables au fond de leurs rares demeures épargnées par l'incendie, au centre du quartier brûlé. Dans les cours s'amoncellent les objets les plus disparates, des vêtements de femmes très ordinaires et tout usés, des brûle-parfums sans valeur — ceux qui en valaient la peine ont disparu dès hier au soir — des paquets de batonnets odoriférants, et, çà et là, dans des platras sans nom, des

Digitized by Google

statues de dieux et de guerriers célèbres éventrées, manchotes ou décapitées. A la porte du temple, un marchand de légumes a, comme aux jours paisibles d'antan, disposé sa boutique et je lui fais savoir, par l'intermédiaire d'un des « ma-fous » du Consulat, qui nous accompagnent, qu'il faut déménager au plus vite s'il ne tient pas à sauter avec les derniers sanctuaires. Ce céleste obstiné paraît tout stupéfait de cet avis, et c'est à regret qu'il charge, sur des brouettes, toute sa pauvre marchandise. Nous lui donnons quelques sapèques pour le consoler autant que possible et il s'enfonce, désolé, dans les ruelles épargnées par les flammes.

Nous décidons de faire sauter d'abord la grande pagode centrale : si l'explosion ne fait pas écrouler les voisines nous les détruirons ensuite chacune à son tour. Les mécaniciens-torpilleurs ont vite fait de fixer leurs cartouches de fulmi-coton aux énormes colonnes de la pagode et, lorsque tout est prêt, nous parcourons une dernière fois les habitations et les temples afin d'être certain qu'il n'y reste plus aucun marin ni aucun chinois.

Tout le monde se gare au coin de la rue de France et on allume. Une détonation terrible se produit qui nous éclabousse de débris de vitres et de fragments de tuiles tandis qu'une poussière noirâtre nous enveloppe d'un nuage opaque, nous prend à la gorge et nous empêche de respirer. Nous nous précipitons pour juger du résultat. Il dépasse de beaucoup nos prévisions et nos espérances ; et il ne reste rien, abso-

Digitized by Google

lument rien, de ce qui fut le vieux temple vénéré du quartier chinois. Les trois pagodes se sont effondrées, ne forment plus qu'un immense monceau de débris au-dessus duquel, à une hauteur invraisemblable, s'élève une épaisse colonne de fumée noire...

Le consul général sera content, son désir aura été exécuté de parfaite façon. Et, pendant que près de nous, autour de nous, sur nous, cette poussière millénaire reste en suspens dans l'air matinal nous commençons notre retraite vers la *Municipalité*. Nous faisons bien, d'ailleurs, de nous hâter; car à peine avons-nous accusé notre départ que cinq projectiles viennent éclater à quelques mètres à peine du groupe compact que nous formons. Par miracle personne ne reçoit d'éclaboussures ; mais je crains beaucoup pour nos caissons de fulmi-coton et je fais presser le mouvement. L'énorme colonne de poussière et la détonation formidable ont attiré l'attention des batteries du canal de Lutaï, et ce sont elles qui nous pourchassent avec une précision vraiment surprenante. Elles semblent nous suivre, qui plus est, dans notre marche rétrograde, et, au moment où nous longeons le mur de l'hôpital français, un obus de 57 m/m l'écrête, en enlève une tuile vernissée qui nous range la tête pour aller s'écraser de l'autre côté de la rue. Au pas gymnastique les caissons sont emportés comme une plume et ils arrivent, Dieu merci, intacts dans les caves de la *Municipalité* tandis que je vais rendre compte à M. du Chaylard du succès complet de ma mission.

Digitized by Google

Tout heureux, le Consul général me serre amicalement la main et me retient un instant. La canonnade, au sujet de laquelle je l'interroge, ne semble pas l'inquiéter outre mesure et, pourtant, je la trouve d'instant en instant plus active et plus violente. L'idée me vient, puisque je suis tout rendu, de monter sur le mirador du consulat pour essayer de me rendre



LE CONSULAT DE FRANCE

compte de ce qui se passe. Je trouve deux Russes sur la plate-forme : un officier de cosaques, M. Netchovolodoff, qui parle admirablement notre langue, et que le colonel de Vogack a attaché, pour cette raison, à la personne de notre Consul général, et un soldat sibérien, son ordonnance. Il regarde au loin dans ses jumelles, avec une très grande attention, sans se soucier des balles qui pleuvent autour de lui et s'aplatissent avec un bruit sec sur les créneaux de briques.

Digitized by Google

Au grincement de la porte il se retourne brusquement.

— Ah ! c'est vous, capitaine ! baissez-vous ; car il tombe ici une quantité de balles qui, pour être perdues, n'en tueraient pas moins leur homme. Vous venez sans doute, comme moi, essayer de voir ce qui se dessine ?

— Ma foi oui, mon cher, savez-vous ce que l'on fait ou ce que l'on veut faire ?

— Un peu, au moins les mouvements qui concernent nos troupes. Voyez-vous, là-bas, ce train assez long qui descend lentement au-delà de l'Ecole militaire ? Il emporte trois de nos compagnies cosaques qui vont, avec une section d'artillerie, essayer de dégager la compagnie partie hier au soir. Nos camarades ont été, pendant la nuit, complètement enveloppés par les réguliers et ils ont été obligés de se retrancher à quelques kilomètres d'ici. L'émissaire qu'ils ont réussi à nous envoyer annonce qu'ils ont beaucoup de blessés et que leur situation est très critique... J'espère cependant que les renforts arriveront à temps pour les dégager.

Pendant qu'il me renseigne trois ou quatre obus passent en sifflant au-dessus de nous et vont tomber dans la Concession anglaise. Ceux-ci, c'est le fort bétonné de la ville chinoise qui nous les envoie ; mais sans doute ils nous sont adressés par erreur. Le tir qui, tout à l'heure, nous gênait tant, à la pagode, oblique, en effet, de plus en plus vers l'est et c'est, visiblement, le train russe que cherchent à démolir

Digitized by Google

les batteries impériales. Le pointage ne tarde pas d'ailleurs à être rectifié de très sérieuse façon ; car je vois le remblai, sur lequel avance lentement le convoi, recevoir, coup sur coup, une demi-douzaine de projectiles. Je vois aussi le train s'arrêter, les troupes amies en descendre, et prendre dans la plaine, au-delà des wagons, leurs premières formations de combat.

Tandis que nous suivons, très intéressés, ce déploiement au-delà du mur en terre, les Chinois se chargent de fixer notre attention d'un tout autre côté. La fusillade d'abord très lointaine et très vague prend, dans la direction de la gare, une allure tellement vive qu'il est évident qu'une forte attaque se dessine de ce côté. Les hautes maisons de la Concession nous bouchent complètement la vue et je descends de suite pour rentrer au plus vite à l'Hôtel Municipal. Chemin faisant je remarque que déjà les murailles du Consulat ont reçu des projectiles de petit calibre et que les vitres du vestibule ont été quelque peu trouées par les balles qui pleuvent de tous côtés. Dans la cour de la *Municipalité*, Laurent a rassemblé ses hommes et achève, quand j'arrive, de faire distribuer à la compagnie les derniers paquets de cartouches. Il me dit que Douguet, ne sachant où me rejoindre, vient de partir à la gare avec la moitié de son détachement en ne laissant au Consulat que la deuxième section pour servir, au besoin, de garde consulaire. Malgré le feu d'enfer qui a salué son passage du pont de bateaux il n'a eu aucune perte à déplorer.

Une demi-compagnie anglaise vient paraît-il de

Digitized by Google

passer devant notre cantonnement en suivant la même direction. Tout de suite nous désignons les sentinelles qui doivent veiller sur nos locaux et nous partons, à notre tour, avec tout notre monde pour la gare, où l'attaque se produit on ne peut plus violente déjà. Le quai de France sur lequel nous nous engageons est maintenant tellement balayé par les obus qu'il me faut, à peine sorti, faire dédoubler les files, obliquer le long des maisons et prendre le pas gymnastique. Nous passons en courant devant la banque japonaise, où les troupes nipponnes se disposent aussi à sortir, et nous ralentissons, un peu plus loin, notre allure pour nous remettre en ordre au coin du quai de France et de la rue du « Baron-Gros ». Un officier russe est là qui nous arrête, nous dit que le pont de bateaux est en ce moment on ne plus encombré par le passage des troupes sibériennes et nous demande de rester momentanément avec lui. Ils sont assez nombreux encore à ce carrefour, tout une compagnie de tirailleurs de Sibérie avec quatre canons attelés. Toutes les autres compagnies sont déjà parties à la gare appelées successivement par le colonel Dessino qui, sur la rive gauche, dirige le combat. L'officier qui nous a interpellés forme la dernière réserve russe avec le drapeau du régiment dont il a la garde, et ces pièces de campagne qu'il commande.

Nous entrons à sa suite dans la rue du « Baron-Gros » et profitons de l'abri provisoire que forment les maisons du quai pour nous reformer. Une

partie de la compagnie russe est appuyée au mur l'arme au pied, l'autre est occupée à démolir rapidement un mur de jardin en briques trop élevé et le rase jusqu'à hauteur d'homme, de façon à s'en servir comme de parapet, si besoin est. Les troupes non employées au feu barricadent fiévreusement toutes les têtes de rues et nous les aidons de notre mieux en ce travail. Le capitaine russe (dont le nom m'est sorti de la mémoire) me dit être on ne peut plus inquiet sur le résultat de la journée. Je commence à l'être moi-même de sérieuse façon. Il est, en effet, dix heures à peine et la fête bat son plein.

Le quai de France, qui nous est perpendiculaire, est terriblement labouré par les batteries chinoises, et les Japonais qui essaient de s'y déployer derrière des ballots de marchandises, afin de protéger au besoin la retraite des Russes refoulés sur la gare, ne peuvent s'y maintenir que quelques instants. La grêle de projectiles qui s'abat comme une trombe sur cette partie du quai leur occasionne en quelques minutes des pertes très lourdes et les oblige à nous imiter, à rentrer aussi, dans les rues perpendiculaires au plan de tir. D'instant en instant la fusillade à la gare devient plus dense, les détonations plus sèches, plus rapprochées. Il est très facile, au bruit des coups de feu, de se rendre compte que l'ennemi gagne du terrain, que les troupes russes plient, battent en retraite lentement, mais régulièrement. L'officier russe est de plus en plus sombre. Croyant bien faire il me prie d'essayer d'occuper avec mes hommes la toiture de la maison voisine ;

Digitized by Google

— De là-haut, me dit-il, vous verrez tout et vous pourrez nous renseigner ; vous dominerez le pont de bateaux, la rive gauche assez loin et vous pourrez tirer.

Je ne suis pas du tout de son avis. D'abord les arbres des quais nous masqueront la vue vers la gare, de plus nous constituons la réserve, nous n'avons donc pas à tirer pour le moment, enfin nous serons vus et nous donnerons ainsi à l'ennemi des renseignements précieux sur les positions des réserves alliées. D'autre part, si le pont de bateaux est forcé nous tirerons très mal de là-haut et nous serons cernés, avant même d'avoir pu descendre. Je lui explique comme je puis l'inutilité de cette manœuvre ; mais il insiste tellement que je finis par céder à son désir et essayer d'accéder à la toiture par l'intérieur de la maison.

Elle est luxueuse cette villa. Dès le début du bombardement les propriétaires s'en sont enfuis épouvantés et tout est resté en l'état, même les portraits de famille étalés sur les meubles ou appendus au milieu des très riches tentures. Les murs sont déjà tout éventrés par les coups de canon qui y arrivent de plein fouet. Nous parcourons vainement toutes les pièces du premier étage à la recherche de l'escalier conduisant à la terrasse, nous ne trouvons rien et nous nous décidons à grimper comme des chats par les communs y attenant. Aussitôt arrivés je dispose les hommes sur trois faces de la toiture, à genoux derrière les créneaux de briques blanches et rouges qui ornent la terrasse de la villa.

Digitized by Google

Ainsi que nous l'avions prévu nous ne voyons rien ; les frondaisons estivales, encore épaisses, non seulement affleurent notre parapet, mais nous masquent absolument le pont des jonques, la gare et, même, à nos pieds, les deux côtés du quai. Nous ne voyons rien, c'est évident, mais en revanche, malheureusement, nous avons été vus et il nous est donné de constater, séance tenante, une chose qui nous intéresserait vivement si nous n'étions pas l'objet même de la constatation : la rapidité incroyable avec laquelle les batteries de campagne chinoises règlent leur tir. A peine, en effet, sommes-nous installés que les pièces de 80 m/m que les Impériaux ont installées au coude de la rivière, au bas de Takou-road, dans l'ex-concession japonaise, ouvrent le feu sur nous. Le premier coup qu'elles nous envoient est trop court et éclate devant la façade, les deux qui suivent, un peu trop longs, vont tomber dans la rue du Baron-Gros ; mais le quatrième nous couvre magnifiquement. C'est ce que les artilleurs appellent le « coup de la fourchette ». Par bonheur aucun de mes hommes n'est touché, c'est un vrai miracle qui ne se renouvellerait pas deux fois, et je fais évacuer rapidement, sans l'ombre d'une hésitation, cette position inutile, souverainement dangereuse et qui n'a même pas le mérite d'être un observatoire convenable.

Avant d'abandonner à notre tour la plate-forme nous avons, cependant, le temps de relever la position de la maudite batterie qui rend si périlleux le passage du pont de bateaux, battu par elle à moins de 800 mètres.

Digitized by Google

Cette batterie si proche a déjà depuis quelques heures fortement gêné les alliés et elle est, sans doute, destinée, par la suite, à nous faire beaucoup plus de de mal encore. J'indique aux Russes sa situation en amont du fleuve.

La fusillade continue à faire rage. A peine sommes-nous de nouveau dans la rue depuis quelques instants que le colonel de Vogack envoie l'ordre à la dernière réserve de se porter à la gare, où les alliés sont littéralement écrasés.

Deux canons russes commandés par un officier viennent au galop prendre position sur le quai de France, au coin de la rue du Baron-Gros, remplaçant, ainsi, les pièces qui viennent de partir et le colonel me fait prier de rester avec nos deux sections en soutien de ces pièces. Tout le monde est parti, la rue est déserte, nous sommes seuls à ce bout de rue ; les pièces sont pointées à 200 mètres sur la tête du pont de bateaux pour couvrir la retraite qui se dessine de plus en plus et empêcher les troupes chinoises de pénétrer à la suite des alliés sur les Concessions.

La fusillade se rapproche toujours, de façon désormais très alarmante. Les balles pleuvent à présent autour de nous, coupant les feuilles des arbres, hachant les branches hautes et il nous est facile de juger que l'ennemi n'est plus qu'à 4 ou 500 mètres de nous. Les pièces chinoises tirent maintenant à pleine vitesse inondant de projectiles la gare, le pont de bateaux et le quai de France, littéralement balayé et défoncé dans toute sa longueur. Je

Digitized by Google

place mes hommes contre un mur de maison un peu épais afin de les abriter le plus possible. Des obus arrivent en véritables rafales, écrètent les terrasses, défoncent les façades, nous couvrent de débris de briques et de platras. Un projectile de 15 c/m traverse les fenêtres de la maison à laquelle nous sommes adossés et vient éclater au mur qui nous fait face sans blesser personne.

Nous plaisantons et rions, Laurent et moi, afin de garder intact le courage de nos hommes ; mais nous sommes au fond on ne peut plus inquiets. Mieux que tous, en effet, nous sommes bien placés pour juger la situation qui empire de minute en minute et ne va pas tarder à devenir désespérée. Les Russes ont donné leur suprême effort et il va falloir faire appel aux derniers soutiens peu nombreux épars ça et là sur les Concessions.

A moins de 200 mètres de nous de l'autre côté du fleuve un obus défonce à la base le réservoir d'eau douce de la gare tandis que les suivants éventrent les locomotives et mettent le feu à nos derniers wagons. C'est tout le matériel roulant perdu, et, quoiqu'il arrive, désormais, il ne faudra plus songer à se servir des locomotives armées qui nous étaient d'un si précieux secours dans nos reconnaissances. Le réservoir, qui sous nos yeux se vide, nous distrait un moment. C'est une cascade énorme qui serait amusante à regarder si le moment n'était si lugubre.

Depuis notre apparition malheureuse sur la fameuse toiture, tout le quartier à l'angle duquel nous nous

Digitized by Google

trouvons est bombardé et fusillé de terrible façon. A la gare la fusillade crépite, sans une seconde de répit, avec une intensité inouïe; mais pour la première fois depuis ce matin les détonations semblent indiquer un état stationnaire.

Les alliés, écrasés par l'artillerie de campagne et la mousqueterie chinoises, tiennent désespérément. Le colonel de Vogack fait demander Laurent et l'envoie prévenir les commandants Nippons, Anglais et Allemand de la gravité de la situation.

J'accompagne mon camarade jusqu'au coin de la rue du Chemin de Fer, et, tandis qu'il nous quitte pour accomplir sa mission, j'essaye d'obtenir des renseignements exacts sur la situation à la gare. Les officiers russes sont visiblement de plus en plus inquiets. Des files énormes de morts et de blessés rentrent sur la Concession et on les dirige au fur et à mesure sur l'hôpital français derrière notre Consulat. De grandes capotes grises recouvrent les brancards hors desquels pendent les longues bottes de cosaques ensanglantées. Au moment où j'arrive défilent deux corps défigurés qu'aux passe-poils rouges de leurs vertes culottes bouffantes je reconnais être des officiers. Nous saluons militairement les corps de nos camarades. Deux estafettes successives arrivent à ce moment coup sur coup de la gare, et, en les écoutant, la figure du colonel de Vogack s'assombrit encore.

Puis c'est presque aussitôt un lieutenant-colonel, trapu, grisonnant, la figure empreinte d'une énergie tranquille qui, posément, vient mettre le colonel au

Digitized by Google

courant de la marche du combat. Je donnerais je ne sais quoi pour comprendre ou deviner ce qu'il raconte ; mais les deux interlocuteurs gardent une physionomie muette et fermée, indéchiffrable. Le colloque terminé, le colonel de Vogack m'entraîne dans l'intérieur de la maison par un étroit couloir où des officiers blessés s'entretiennent gravement. Tout en me faisant servir une tasse de thé il m'apprend qu'il a déjà perdu 235 cosaques et tirailleurs, morts ou blessés, sans compter les blessés du *Descartes* qu'il a fait emporter par ses brancardiers, et ceux des Anglais dont il ignore le nombre. Il me dit que la situation n'est pas désespérée encore ; mais qu'elle est assez critique pour nécessiter l'entrée en ligne de tous les alliés. On tient, en effet, comme on peut à la gare ; mais on se demande avec une grosse inquiétude ce que peuvent bien être des troupes assez nombreuses qui viennent de faire leur apparition du côté de l'arsenal de l'Est.

A peine suis-je de retour au milieu de mes hommes que l'ordre arrive de rallier le Consulat général où tous les commandants sont réunis. La discussion est courte ; on décide de prononcer immédiatement une sérieuse attaque sur la rive droite, par Takou-road, afin de dégager la gare et d'obliger les Chinois à diviser leurs forces.

Les Japonais, les batteries russes, les Anglais et les Américains vont dessiner ce mouvement, tandis que je reçois l'ordre d'aller renforcer l'effectif de la gare avec une compagnie allemande qui se forme près de

Digitized by Google

nous. Diable ! voilà qui troublerait le plus fier optimisme ! Je retourne à mes sections où Laurent vient me rejoindre, sa mission accomplie. Il me dit avoir fait route avec un officier allemand, tout jeune, qui saluait les obus de façon amusante. Mon Dieu ! c'était ce que nous faisions hier encore, nous aussi ; mais, à présent, nous y sommes accoutumés, et notre système nerveux ne bronche plus.

Nous partons en ordre, rejoints par la compagnie allemande, qui s'engage à notre suite dans la rue du Chemin de Fer. Au moment précis où nous débouchons devant le quartier général russe un cosaque arrive au galop et remet une communication au colonel de Vogack, dont le visage s'épanouit aussitôt. Tout de suite il contremande notre mouvement et envoie un aide de camp arrêter celui des Japonais. Un coup de théâtre providentiel vient de se produire à la stupéfaction de tous. Les masses inconnues de tout à l'heure ne sont autres que les trois compagnies russes, au départ desquelles j'ai assisté ce matin, qui ont délivré la compagnie partie hier au soir et qui, arrivant avec elle, attaquent violemment à revers les troupes impériales presque victorieuses. Le décor change à vue d'œil et le colonel Dessino juge que pour le moment il a assez de monde.

Le combat ne tarde pas, en effet, à changer de tournure. Une fusillade lointaine, assez nourrie, arrive jusqu'à nous tandis que celle de la gare se fait moins violente et, qu'autour de notre point de stationnement, la chute des balles diminue. Les batteries chi-

Digitized by Google

noises cessent aussi par intervalles, le bombardement des concessions, tout occupées qu'elles sont à répondre à présent aux sections d'artillerie russe et aux troupes qui les assaillent de flanc. Cette attaque inopinée sur leurs derrières, attaque à laquelle elles ne s'attendaient nullement, a surpris les troupes chinoises et les a visiblement découragées. Elles se replient, peu à peu, par échelons, sur la ville, sous le couvert de leurs batteries de campagne, poursuivies maintenant par nos troupes qui, sorties de leurs tranchées, les rejettent sur la Cité.

Nous sommes sauvés ! nous tenons la victoire ; mais cela n'a pas été sans peine et il s'en est fallu d'un cheveu que nous ne soyons obligés d'évacuer la gare. C'était alors la défaite, la déroute, la guerre de rues et, à coup sûr, le massacre général dans les Concessions.

Un officier vient avertir le colonel de Vogack que la situation est tout à fait claire à la gare, que nous sommes maîtres du champ de bataille. Les Allemands rentrent chez eux ainsi que les Japonais.

Un instant plus tard, au moment où nous nous apprêtons à partir, à notre tour, pour notre cantonnement, une fusillade assez vive éclate brusquement au sud de la Concession anglaise : ce sont les réserves allemandes qui, cette fois, sont vivement attaquées le long du mur en terre, du côté de « Recréation-ground ». Tout de suite le colonel nous envoie porter secours. Pour couper au plus court nous passons par la rue de Tien-Tsin. Le trajet est terrible. Le feu mal éteint

Digitized by Google

ou rallumé par des malveillants a, pour de bon, cette fois, sauté la rue, et, sous la légère brise d'ouest, le quartier qui s'étend entre la rue de Paris et la rue de France brûle progressivement et sera, sans doute, totalement consumé cette nuit. Nous enjambons des poutres enflammées, les joues et les mains brûlées par les reverbérations de l'incendie, et nous prenons le pas de course pour sortir le plus vite possible de cet enfer. Au haut de la rue Saint-Louis, où nous arrivons enfin, et où nous nous reformons à la hâte, des frères, aidés par des Anglais, ont fait une barricade. Nous l'enjambons et repartons aussitôt. Lorsque nous arrivons enfin au champ de courses, les Allemands ont réussi à repousser les Boxeurs qui tentaient de pénétrer de ce côté sur les Concessions. Quelques coups de fusil partent encore çà et là; mais les Chinois déçus dans leur tentative contre cette partie des Concessions qu'ils comptaient surprendre se retirent sur l'Arsenal de l'Ouest, et il n'apparait plus, çà et là, derrière les rares mouvements de terrain, que quelques tirailleurs isolés disséminés dans la plaine.

En revenant chez nous, je laisse une section à Laurent pour aller faire la relève à l'Ecole de Médecine et je rentre, avec l'autre, au quartier général, prévenir le colonel que l'attaque du Sud n'a rien été et prendre ses ordres pour la nuit. Le colonel me reçoit très aimablement, me fait servir de nouveau une tasse de thé, prise à l'énorme samovar improvisé qui, depuis ce matin, fonctionne sans relâche, et me

Digitized by Google

dit qu'il serait satisfait de la journée s'il n'avait pas tant de morts et de blessés. Il me laisse entendre que nous avons eu sur les bras la meilleure armée de Chine, les douze mille hommes du général Nieh, et que l'ennemi a dû éprouver de son côté des pertes sérieuses. Au moment de nous séparer, et, comme je lui exprime le regret de n'avoir pas été plus utilement employé durant cette lutte si meurtrière, il me demande si j'ai quelques hommes sous la main. Il doit rester pas mal de morts et de blessés sur le champ de bataille et il me serait reconnaissant de les ramasser avant la nuit... Nous courons à la *Municipalité* prendre tous nos brancards, et en route !...

Le pont de bateaux, où nous arrivons d'abord, a un aspect lamentable ; la plupart des jonques qui le forment sont défoncées, font de l'eau et ne tiennent plus contre le courant que par des amarres à demi-brûlées ; d'autres flottent à environ un mètre en contre-bas de leurs voisines. Mes hommes le traversent comme des chats, font des rétablissements sur les poignets, à faire pâlir de jalousie leurs instructeurs du bord, et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous faisons notre entrée inattendue dans la gare des marchandises. Oh ! les malheureux bâtiments, si beaux encore il y a deux jours ! Les murailles sont percées comme des écumoires, les fenêtres n'existent plus et les toitures seules, ajourées par les projectiles, résistent encore tant bien que mal dans leur ensemble. Au fond de la grande salle vide des Russes fument et causent paisiblement.

Digitized by Google

Dans un coin, près d'eux, sont dressés contre la muraille six brancards ensanglantés dont mes hommes s'emparent immédiatement. Des flaques de sang inondent les larges dalles de la pièce, on a comme la vague impression qu'on traverse un abattoir.

— Où allez-vous, capitaine, me demande un officier sibérien ?

— Mais ramasser les morts et les blessés qui restent, parbleu !

— Non ! non ! ne faites pas cela de grâce ! et il m'affirme que tous les morts ont été évacués, qu'il n'en reste plus du tout, que mon départ sera inutile et dangereux, car les Chinois en voyant sortir de la gare les vêtements blancs de mes hommes vont recommencer à tirer de ce côté.

Ils ont peut-être raison nos amis ; mais cette fois j'ai des ordres et je veux les exécuter. Au surplus je suis agacé d'être depuis ce matin en réserve et je sens très bien que mes marins pensent comme moi. En deux bonds nous franchissons la voie ferrée qui a servi depuis ce matin de tranchée, nous descendons le terre-plein de débarquement et nous nous perdons au milieu des tombeaux.

Les Russes n'avaient pas tort et leurs prévisions étaient exactes. A peine nous a-t-on vus enjamber le parapet de pierres de taille que l'on nous décoche trois shrapnels, coup sur coup. Ils sont par bonheur un peu trop longs et vont éclater derrière nous sur la façade de la gare. Nous courons comme des lièvres, avec nos brancards pliés, nous dissimulant le mieux

Digitized by Google

possible derrière les tombes. Au bout de 200 mètres, environ, les cadavres commencent à devenir nombreux. Au fond d'une tranchée-abri, barbelée de fils de fer, des chinois mutilés par les projectiles russes dorment leur dernier sommeil dans les positions les plus diverses. Au bout du fossé artificiel je crois reconnaître le vêtement sombre d'un cosaque ; mais c'est au contraire un Chinois de grande taille littéralement coupé en deux par un obus. La section du corps est si étonnamment nette qu'on la dirait faite au couteau. Nous continuons notre course, en éventail, et tombons tout à coup sur une tranchée formidable, en avant de laquelle, sur une profondeur de plusieurs mètres, les Célestes ont disposé des ronces artificielles, enchevêtrées dans tous les sens, et creusé des trous profonds garnis de pieux acérés. Sur les « banquettes » de cet ouvrage, construit selon les plus récents enseignements des manuels européens, gisent, abandonnées, des caisses de munitions pour « Mauser » dernier modèle (!) et qui sont à moitié pleines encore. Sans doute dans leur retraite, un peu rapide, les impériaux n'ont pas eu le temps de les emporter et les ont laissées là. Faut-il que ces gens-là soient riches en munitions pour se permettre de semblables fantaisies! Pas un cadavre dans cette grande tranchée ; çà et là, seulement, de larges taches rouges plaquent le sol jaunâtre, montrant à quel point la lutte fut acharnée en cet endroit. Mais c'est tout ; les réguliers ont emporté leurs morts. Nous ne nous attardons pas dans cet ouvrage et reprenons notre marche en avant.

Digitized by Google

Les batteries chinoises, qui nous suivent assez facilement dans notre course, nous ont vus arriver là, et, sans doute, elles nous prennent pour des réserves russes ; car elles nous adressent aussitôt plusieurs obus. L'un d'eux tombe au milieu de nous au fond du fossé, et n'éclate heureusement pas ; mais il nous inonde de boue. Nous accélérons notre course vers la ligne de feu ; nous ne découvrons, en effet, aucun cadavre d'Européen dans cette plaine immense et nos brancards nous paraissent gênants. Nous avons hâte aussi, de rejoindre, avant la nuit, une troupe quelconque pour n'être plus si peu nombreux et si seuls au milieu de ces innombrables tumuli.

Tout à coup, à quelques mètres de nous, dans un repli de terrain, surgissent des vestes grises et des cols bleus. C'est le *Descartes !*

— Cachez-vous ! me crie Douguet, ça pleut ici !

C'est vrai que cela tombe ; notre arrivée est saluée par un feu nourri. Lorsque je rejoins au bout d'un instant notre camarade, je le trouve au milieu de quelques hommes, la mâchoire enveloppée d'un mouchoir ensanglanté ainsi que son veston blanc.

— Qu'est-ce qu'il y a, Douguet ? Vous êtes blessé ?

— Oh ! ce n'est rien, un petit morceau de fer dans la joue, j'ai eu de la veine ; car un peu plus haut je perdais l'œil. Vous n'avez rien à boire ? Je meurs de soif.

— Ma foi non, mon ami ; nous sommes tous comme vous, nous n'avons rien pris depuis hier soir. Nous

Digitized by Google

nous rattraperons cette nuit s'il plaît aux Célestes. Avez-vous beaucoup de morts ?

— Non, un seul, mon pauvre clairon Cosquéric et trois blessés, les Russes les ont emportés.

— Diable ! c'est beaucoup ; car il y en a d'autres que vous ignorez !

En effet le second-maître que Douguet avait laissé ce matin au Consulat a essayé de le rejoindre à mon insu ; il n'a pu y réussir, mais il a été grièvement blessé au pont de bateaux avec cinq de ses hommes.

Derrière le gros tumulus — un tombeau de chef de famille, sans doute — où nous nous abritons, mon camarade me met au courant de tout ce qui s'est passé, et, c'est en détail, ce que le colonel de Vogack m'a raconté par fragments au long de cette terrible journée. En ce moment les tirailleurs russes sont déployés à notre gauche, et, à deux cents mètres sur notre droite, s'échelonnent les matelots anglais. L'un d'eux s'est égaré parmi nous et discute avec un de nos marins sur les affaires du Transvaal (!!) Ils se comprennent tant bien que mal en employant des mots bretons (1) mêlés de mots anglais que scandent leurs gestes, et cela me produit une impression singulière d'entendre la vieille langue maternelle surgir ici du milieu de ces tombes chinoises.

De temps en temps un coup de feu part d'un de nos groupes, ce sont nos vedettes qui tiraillent de ci de là sur les rares fantassins célestes qui se montrent

(1) Les Bretons de la Cornouaille anglaise parlent le même idiome que les Bretons armoricains.

Digitized by Google

encore dans le crépuscule. Depuis déjà quelque temps le soleil est couché et la nuit ne tombe que lentement sur cette terre septentrionale. La brume du soir légère et bleue n'est plus éclairée que par les coups de canon des batteries russes qui, derrière nous, à plus d'un kilomètre, envoient leurs derniers projectiles aux batteries chinoises du canal de Lutaï. Celles-ci leur répondent de plus en plus mollement, maintenant, comme lassées de leur journée, et tous les coups passent en sifflant assez haut au-dessus de nos têtes. Le feu mollit sensiblement de part et d'autre pour cesser tout à fait vers sept heures et demie du soir.

Je profite de ce répit pour appuyer jusqu'à la droite des Sibériens. Le colonel Dessino, auquel nous présentons nos hommages, nous serre énergiquement la main.

— Eh bien ! nous dit-il, c'est une bonne journée ! nous les avons rossés !

— Oui, mon colonel ; mais ça nous coûte cher !

— Bast ! on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, comme vous dites en France !

Il a dit cela si drôlement et si gaiement que ma sympathie va immédiatement à lui, et, tandis que, sur une carte de visite, il écrit minutieusement nos deux noms et nos grades, — Dieu sait dans quel but ! — nous avons tout le loisir d'admirer sa bonne figure franche, encadrée d'une jolie barbe blonde, éclairée de grands yeux bleus.

— J'ai dit aux Anglais qu'ils pouvaient rentrer, continue-t-il, si vous voulez, vous partirez ensuite

Digitized by Google

et nous vous suivrons, un peu plus tard, afin de ne pas encombrer la gare et le pont de bateaux.

— C'est entendu, mon colonel, et nous le quittons pour rassembler nos hommes et regagner les Concessions.

Avant de nous en retourner, je ne puis m'empêcher de regarder longuement cette plaine immense où tant d'hommes aujourd'hui sont morts. Sous le crépuscule qui maintenant s'accentue elle m'apparaît lugubre et menaçante aussi. Des tranchées-abris la coupent dans tous les sens, des terrassements, comme seuls savent en construire ces grands remueurs de terre que sont les Chinois, dressent de tous côtés leurs masses épaisses et relient entre eux les tombeaux qui bossellent l'étendue jusqu'à l'horizon. Au milieu de ces tumuli innombrables et de toutes les tailles notre petit groupe d'Européens nous parait absolument perdu. Un immense cercle de feu nous enveloppe de toutes parts, semble devenir plus formidable, nous enserrer davantage à mesure que l'ombre s'épaissit : Les batteries russes ont fini par incendier les premières maisons du faubourg de Lutaï, une poignée de tirailleurs a poussé, avant de rétrograder de façon définitive, une pointe brusque sur un gros village devant nous et a réussi à y mettre le feu, à notre droite les Anglais en ont incendié un autre. Dans la ville murée chinoise, et surtout dans les faubourgs immédiats qui l'avoisinent, les énormes incendies allumés par les Boxeurs s'étendent de plus en plus, et, derrière nous, le gros arsenal de l'Est

Digitized by Google

brûle, tandis que, plus loin, au-delà de la gare, les concessions européennes semblent converties en un immense et unique brasier. Celui-là c'est nous qui l'avons allumé hier ; mais il grandit, malgré nous, au-delà des limites raisonnables.

Ce spectacle, je le sens, me restera fortement gravé dans la mémoire, et, dussé-je vivre à l'égal des patriarches d'antan, je n'oublierai jamais son caractère grandiose et puissamment sinistre.

Nous revenons rapidement vers la gare, parcourant en sens inverse l'immense champ de repos, et nous rendons aux Russes les brancards que, tout à l'heure, nous leur avons pris. Dans la cour les Anglais massés évacuent par section, et nous nous reformons comme eux pour partir à notre tour. Au moment où nous nous ébranlons et voyons arriver, après nous, les premiers soldats russes, les batteries de Lutaï nous envoient les trois derniers projectiles de la soirée. L'un d'eux jette à terre, à côté de nous, une des rares cheminées de briques épargnées par le bombardement de la journée et les débris tombent à nos pieds sans blesser personne. Ce sont sans doute les vestes blanches des Cosaques qui nous valent ce dernier salut.

Une compagnie entière de ces derniers reste de garde à la gare, afin de parer à toute surprise, et tous les autres détachements rentrent sans encombre sur les Concessions.

Les quelques hommes restés au Consulat ont eu l'excellente idée de nous préparer de la soupe, dans les cuisines du *Descartes*, et nos marins lui font

Digitized by Google

honneur, dévorent littéralement les conserves de bœuf qu'on leur distribue. Nous les imitons avec joie Douguet et moi ; car nous mourons comme eux de soif et de faim. A dix heures les sentinelles sont toutes placées, les hommes, couchés tout équipés, dorment du sommeil du juste et nous allons, avant de reposer ausssi, souhaiter le bonsoir au Consul général. Il cause dans son salon avec M. et Mme d'Anthouard et, tout de suite, il nous fait servir une citronelle exquise que nous avalons d'un trait sans souci des convenances. Ce grand soleil implacable qui nous brûle depuis ce matin, ces courses rapides dans tous les sens nous ont altérés outre mesure et nous avalerions, je crois, la mer et les poissons.

Nous échangeons nos impressions dans ce grand salon, si luxueux d'ordinaire, et qui, depuis quelques jours, a pris un air de déménagement. Nous avons peine à partager l'optimisme invincible de M. du Chaylard qui, vraiment, est surprenant de confiance en l'avenir. Nous gardons pour nous, par égard pour Mme d'Anthouard, bien des choses que nous voudrions dire ; mais la courageuse jeune femme sent bien, malgré tout, nos inquiétudes. Si la première journée est évidemment gagnée il n'en est pas moins vrai que le résultat obtenu n'est pas extraordinairement brillant. Nous avons payé le succès de pertes trop lourdes pour avoir le droit d'être tout à fait joyeux. La gare, que nous avions pu protéger jusqu'ici, est à moitié détruite, les wagons incendiés, les machines hors d'usage et les lignes télégraphiques et télépho-

Digitized by Google

niques qui nous reliaient à Takou sont coupées. Nous sommes complètement isolés dans Tien-Tsin. La situation n'apparaît pas très favorable. Si les Chinois renouvellent tous les jours leur violente attaque d'aujourd'hui, et c'est plus que probable, étant donné leur nombre, il est certain que nous ne pourrons pas résister longtemps. Que faire alors ? Plier bagages, battre en retraite sur Takou ? Ce serait peut-être faisable si les Concessions ne renfermaient que des soldats ; mais comment encadrer dans un effectif si restreint toutes les femmes, les vieillards et les enfants qui sont encore ici ? Comment surtout les protéger de façon efficace jusqu'à Takou, à travers cette plaine sans routes, coupée d'arroyos innombrables, semée de hautes cultures de sorgho et de marécages ? Ce serait courir de gaieté de cœur à un désastre certain.

Une autre inquiétude nous tourmente aussi de façon constante : que devient la colonne Seymour ? Après le terrible combat d'aujourd'hui tout nous porte à croire qu'elle aura été, de son côté, assaillie par l'armée impériale et, sans doute, détruite ; les réguliers chinois si riches en batteries de campagne ont dû en avoir raison à moins, cependant, qu'elle n'ait pu atteindre Pékin, en forcer les portes, et y pénétrer. C'est notre unique espérance, et elle est si peu fondée !... Non, décidément, l'avenir n'apparaît pas très brillant.

Nous prenons congé et rejoignons nos marins.

Les factionnaires que je suis obligé de placer sur les

Digitized by Google

quais sont exposés toute la nuit à une fusillade effrénée qui part de la rive gauche en face de nous, c'est-à-dire presque à bout portant. Mes hommes auxquels j'ai fait la leçon et recommandé le plus grand calme ne répondent pas ; on ne voit rien d'ailleurs dans la nuit qui est noire comme de l'encre, pas même la lueur des coups de feu. Agir autrement serait gâcher inutilement et dangereusement nos munitions puisque nos coups de fusil révéleraient aux tirailleurs ennemis l'emplacement de nos sentinelles. C'est d'ailleurs plutôt à des Boxeurs qu'à des soldats réguliers que nous avons affaire. Depuis quelques jours ils ont inauguré une manœuvre qu'ils renouvellent fidèlement toutes les nuits. Descendant le long du fleuve par les faubourgs chinois ils viennent, d'une part, tirailler sur le petit poste que nous avons installé au bas de la rue de France et de l'autre se dissimuler en face de nous dans les tas de sel qui leur forment d'excellents abris. Les Anglais et les Américains n'imitent pas notre prudence et se livrent de temps à autre à des fusillades insensées. Sur qui et sur quoi peuvent-ils bien tirer ainsi, grands dieux ?... Quand ils se sont livrés pendant un quart d'heure à cette débauche de coups de fusil inutiles, les batteries chinoises envoient aux concessions une dizaine d'obus qui font rentrer bien vite sous terre tous ces matamores. Malheureusement, il y a toujours deux ou trois mauvais coups pour notre concession pourtant bien innocente de tout ce bruit.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Dans le cabinet du chancelier. — Attaque et bombardement de la gare par les Chinois. — A l'hôpital de France. — La *Municipalité* bombardée. — Mort de M. Saboureau et de deux marins. — Départ d'une chaloupe anglaise pour Takou avec le courrier. — Fausse alerte. — Occupation de l'amirauté chinoise. — Saisie de lettres curieuses. — Espions partout ! — Chez le docteur Depasse.

19 juin. — A cinq heures du matin le bombardement recommence avec une fureur et une intensité inouïes. Nous nous disons, pour nous consoler, qu'à ce train les Chinois useront bien vite toutes leurs munitions. A sept heures, l'officier russe avec lequel j'ai passé hier une partie de la journée vient me rejoindre, avec quelques gradés, dans le cabinet de travail de M. Saboureau, au premier étage de la *Municipalité.* Comme nous, il vient se rendre compte à la jumelle des mouvements d'une batterie chinoise qui s'installe tranquillement derrière le remblai de la voie ferrée en face et à environ douze cents mètres de nous. A quelques pas de la batterie des réguliers sont occupés à déboulonner les derniers rails de la voie ferrée. Je poste quatre de mes meilleurs tireurs aux fenêtres afin de pouvoir les abattre s'ils se rapprochent imprudemment. Entre temps nous discutons sur la distance exacte à laquelle peut bien se trouver la batterie chinoise et notre camarade s'apprête à descendre pour faire pointer ses pièces sur elle

Digitized by Google

lorsque nous voyons un éclair sur le remblai de la voie. Une détonation épouvantable retentit ; le projectile est entré par la dernière fenêtre du cabinet de travail à un mètre au-dessus de l'un de mes marins et est allé éclater dans la salle à manger du chancelier. Un second coup suit le premier et va s'écraser sur le coffre-fort de la *Municipalité* qu'il défonce complètement. Je regarde autour de moi ; tout le monde est couvert de platras et de poussière ; mais personne n'est blessé, et c'est extraordinaire, vraiment, car le plancher est couvert de fragments de fonte et de débris de vitres et de briques. Nous sommes trop bien repérés pour rester là et nous dégringolons rapidement les escaliers en entraînant M. Saboureau, que tout ce bruit a réveillé en sursaut, et qui s'est sommairement vêtu. Deux ou trois coups viennent encore abîmer la façade de l'Hôtel Municipal sans égratigner personne. Les Chinois nous ont évidemment vus à la fenêtre ; mais si leur batterie est venue se poster là, si délibérément, c'est qu'on a dû les renseigner et qu'ils savent que nous logeons ici. Nous venons pour cette fois de l'échapper belle, nous n'aurions sans doute pas deux fois de suite le même bonheur. Aussi, tandis que les canons russes répondent aux pièces chinoises et les obligent à changer de position, je songe très sérieusement à déménager. Oui, mais où aller ? Les projectiles pleuvent partout et en somme notre logement dans les sous-sols de la *Municipalité* nous offre, malgré tout, une sécurité relative.

Vers huit heures la fusillade devient très vive à la

Digitized by Google

gare, où les Russes sont fortement attaqués. Est-ce que l'ennemi va nous donner une réédition de la journée d'hier ?... Je laisse au repos la compagnie du *Descartes* trop éprouvée par le dernier combat ainsi que le canon de 65 m/m du *Jean Bart* et je file au quartier général russe avec les sections du *Pascal.* Le petit canon du *Jean-Bart*, commandé par un second-maître, a passé toute la journée d'hier à la barricade du bas de la rue de France et, soutenu par des tirailleurs sibériens, il a tiré sur des Chinois qui essayaient de pénétrer dans les Concessions par le bas de Takou-road. Il y a fait, de l'avis de tous, d'excellente besogne et a eu deux blessés.

Au quartier russe le colonel veut de nouveau nous garder en réserve et, comme les rues sont pleines de troupes, il nous prie de stationner momentanément à côté de la villa du docteur Depasse le long de la rue du Chemin de Fer. Les rues transversales sont pleines de cosaques et de tirailleurs sibériens. Je proteste et me plains au colonel de Vogack de n'être pas employé assez utilement. Hier il m'a pourtant déclaré qu'il n'hésiterait pas à se servir de ma poignée d'hommes à la première occasion ; cette fois il me dit que trois compagnies russes défendent déjà la gare et que la nouvelle vient de lui parvenir que cette force est disproportionnée avec l'importance de l'attaque et la longueur des tranchées à occuper. Il me donne de nouveau l'assurance qu'à la première alerte sérieuse il me fera appeler et se servira de nous.

Digitized by Google

Je ne suis que médiocrement satisfait de cette promesse, et cela se lit si bien sur mon visage qu'il me la renouvelle aussitôt, en me faisant remarquer très judicieusement d'ailleurs, que nous sommes bien peu nombreux. Aujourd'hui, il a raison, les chinois ne prononcent pas d'attaque sérieuse et, vers onze heures, la fusillade cesse complètement, non sans avoir encore fait de vilaine besogne. Un officier que j'ai connu à Port-Arthur, et auquel j'ai serré la main tout à l'heure, chez le colonel, rentre soutenu par deux cosaques; il a une balle dans la jambe. Une dizaine de tirailleurs passent sur des brancards; plusieurs d'entre eux sont mortellement atteints. On les porte dans un hôpital auxiliaire qu'on vient à la hâte d'improviser, en face de nous, dans des jardins particuliers, car l'hôpital de France regorge de blessés, et ne peut plus rien recevoir.

La fusillade a cessé; mais le bombardement continue avec une fureur extraordinaire semant la mort et la ruine dans notre concession, et c'est avec rage que nous constatons qu'il nous est imposible de faire quoi que ce soit pour l'arrêter. Devant nous, un projectile de quinze éventre un cheval de l'attelage d'une pièce qui rentre et qui s'abat au milieu de la rue. Nous le dételons et le traînons plus loin ; puis ce sont les maisons qui nous entourent que l'artillerie ennemie défonce ou, çà et là, incendie. Vers midi le déluge de fer cesse presque complètement et les troupes profitent de l'accalmie. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire les marmites sont dressées au milieu

Digitized by Google

des rues et chaque compagnie fait cuire rapidement son « Shi y kacha ». Ce met sommaire est un brouet noir dont les spartiates d'aujourd'hui ne voudraient certainement pas. Sa vue seule a, dans tous les cas, le don de prouver à nos marins que leur « endaubage » est décidément une nourriture exquise et supérieure dont ils seraient vraiment mal venus à se plaindre. Tandis que j'observe curieusement cette cuisine nouvelle un cosaque passe qui, très aimablement, me fait de la dextre un parfait salut militaire et de la main gauche me tend, ouverte, une boîte de biscuits. C'est très tentant, j'ai une faim de loup et, sans méfiance, je puise à même immédiatement imité par mes marins les plus rapprochés. Malheureusement, je ne tarde pas à me repentir de ce mouvement si naturel ; d'autres cosaques débouchent, en effet, dans la rue et, comme le premier, ils ont dans les mains une quantité de boîtes vraiment inquiétante. Où diable se sont-ils procuré tout cela ? Je ne tarde pas à découvrir le pot aux roses. Cette manne inattendue vient tout bonnement d'un magasin de la concession française, déserté par son propriétaire, que les cosaques ont consciencieusement mis à contribution. Un officier sibérien, qui a de loin suivi toute la scène, m'aborde en souriant, et détruit d'un seul mot mon mécontentement naissant :

— Il ne faut pas leur en vouloir, mon capitaine ! l'Etat ne fournit à nos cosaques de l'Amour que leur uniforme, leurs armes et leurs chevaux, leur solde est nulle et leur nouriture, dont vous pouvez juger, si

Digitized by Google

primitive qu'ils sont vraiment excusables — lorsque cela ne nuit à personne, et c'est aujourd'hui le cas — d'essayer de se procurer de temps à autre quelque supplément.

Nous rentrons au camp, nous aussi, afin de nous restaurer. On ne sait pas ce qui peut survenir tout à l'heure et il est prudent de profiter des moments de répit que les Célestes nous accordent, à présent, avec tant de parcimonie. Vers une heure, le bombardement recommence très violent, tandis que nous sommes encore à table dans les cuisines de la *Municipalité*. Les chinois ont décidément juré de ne pas nous laisser tranquille une minute, et c'est vraiment dommage ; car, nous étions, cette fois, presque rendus au café.

Les Russes viennent de recevoir dans leur camp, mitoyen du nôtre, une quinzaine d'obus qui leur ont tué pas mal d'hommes et grièvement atteint des soldats déjà blessés ; ils ont décidé d'évacuer la place, et, pour ce faire, nous demandent notre concours.

Le *Pascal* va aider les amis à plier leurs tentes et à déménager. Cette opération très simple en apparence, mais plus compliquée qu'on ne le croirait, se fait en silence, non toutefois sans un désordre assez compréhensible, étant donné que les projectiles tombent sans discontinuer et semblent, pendant ce travail, se donner tous rendez-vous dans cet enclos. Tant bien que mal nos alliés s'établissent dans les rues perpendiculaires au quai de France et je renvoie nos marins au cantonnement, avec ordre de les laisser faire la sieste. Cela leur fera du bien ; les malheureux sont exténués et comme il fait, d'autre part, une

Digitized by Google

chaleur intolérable, nous éviterons des insolations possibles et peut-être aussi quelques projectiles. Laurent rentre avec eux et, pendant qu'il les surveille, je vais à l'hôpital, où je n'ai pu me rendre encore, voir nos blessés et prendre de leurs nouvelles.

Le spectacle qui s'étale sous mes yeux dépasse de beaucoup en horreur tout ce que je m'étais imaginé avant d'entrer. Une salle est réservée aux morts, les autres regorgent de blessés. Tous les lits ont été occupés dès la première heure et l'on a été obligé de déposer les derniers à terre, au fur et à mesure de leur arrivée, sur des matelas apportés à la hâte d'un peu partout. Ils sont en nombre tel, ceux-ci, qu'ils se touchent vraiment et qu'ils débordent jusque dans les couloirs et sur les parquets cirés de la vérandah. La chapelle où je pénètre est bondée elle aussi ; les blessés y sont alignés à droite et à gauche d'une travée centrale qui va de la porte au chœur, et qu'on a laissée vide, afin de permettre la circulation des médecins et de leurs aides ; le chœur lui-même en est empli et sur l'autel, devant le tabernacle, un grand sous-officier russe est allongé, la tête cachée à demi sous sa capote grise. Ainsi posé, la figure blême, enveloppée de bandelettes sanglantes, il semble être une victime expiatoire offerte en holocauste au grand christ qui le domine et laisse tomber sur lui un regard d'indicible pitié. Ce fait seul dit assez combien est déjà grand le nombre des victimes de ces deux jours et combien il dépasse toutes nos prévisions.

Un silence de mort plane dans l'enceinte bénie, un

Digitized by Google

silence qui n'est interrompu de temps à autre que par une plainte vague, un hoquet d'agonie. Des sœurs glissent comme des ombres au milieu de ces mourants, et leurs cornettes blanches se mêlent aux soutanes noires des frères, qui, eux aussi, se multiplient, apportent des remèdes, soulèvent des têtes lourdes, aident les malheureux impotents à prendre une position meilleure, et emportent sur des brancards ceux qui, çà et là, ont cessé de vivre ou que les médecins ont désignés pour la table d'opération.

Tous ces blessés sont des Russes ou des Français; les Anglais ayant directement évacué leurs soldats sur leur hôpital propre, dans leur concession britannique.

Au milieu de tous ces corps pareils je cherche où l'on a déposé nos pauvres marins Ils sont difficiles à découvrir dans cette foule serrée, depuis qu'on leur a enlevé, pour les panser, leur chemise à col bleu qui les eut tout de suite désignés à ma vue. Je les trouve un à un ces braves, et je constate que les sœurs ont pris la précaution de poser à la tête de leur couchette, comme à celle des Russes d'ailleurs, une étiquette blanche où se lisent et leur nom et la nature de leurs blessures. Sans cette mesure indispensable des erreurs pourraient se produire, qui seraient terribles dans leurs conséquences futures.

Ils sont neuf couchés là sous les frêles ogives blanches, sept du *Descartes* et deux du *Jean-Bart*, et, malgré leurs graves blessures, tous sont remplis d'espoir et superbes d'énergie. Je les recommande tout

Digitized by Google

particulièrement à la sœur qui m'accompagne et je la prie de me tenir au courant de leurs désirs. Ces braves gens ont un moral extraordinaire et pourtant plusieurs d'entre eux ont des blessures très sérieuses dont il ne se relèveront sans doute jamais. Le fusilier Mauvaise, à lui tout seul, a cinq blessures ; Marchand, le canonnier, est blessé à l'œil gauche ; un autre canonnier, Le Brun, a été blessé au bas ventre ; Cabic est blessé à l'épaule et au côté, et Postic, notre quartier-maître du *Jean-Bart*, très grièvement touché, a le bassin traversé. Les autres, atteints aux bras ou aux jambes, se rétabliront plus facilement.

Dans une salle spéciale du rez-de-chaussée gît un autre de mes gradés, le second maître Delaporte. La sœur me dit qu'il est perdu. Il a l'abdomen traversé par une balle, les intestins ont dû être lésés, car il ne peut rien manger et souffre beaucoup. Il essaye de bouger et de parler quand j'arrive ; mais je lui intime tout de suite l'ordre de garder l'immobilité et le silence et tout bas, à son oreille, je lui laisse espérer que la croix d'honneur bouchera sa blessure ; seulement, pour la porter, il faudra qu'il soit, pendant quelques semaines, bien raisonnable et bien sage... Pauvre Delaporte, quel miracle il faudrait pour le tirer de là ! Je viens de lui mentir effrontément à ce brave homme ; car ce que je lui ai promis il n'est pas en mon pouvoir de le lui donner, et tout ce que je pourrai faire, ce sera de le demander pour lui, plus tard, ce talisman sans pareil, ce petit ruban rouge. Ce beau rêve l'a rendu tellement heureux, que ses

Digitized by Google

joues pâles se sont un instant empourprées et qu'il a repris courage. Qui sait, cela suffira peut-être à le sauver ?

Ma tournée finie, dans ces salles de souffrances, je ne veux pas quitter l'hôpital sans serrer la main du docteur Depasse et du docteur Houillon. Ils sont à la salle d'opérations occupés, avec deux petits médecins russes, à amputer un cosaque endormi. Tous les deux me promettent de soigner particulièrement nos blessés, et le docteur Houillon me déclare qu'il a le ferme espoir de les sauver tous, grâce à l'énergie dont ils font preuve, à l'exception toutefois de ce malheureux Delaporte qui, sans doute, s'éteindra dans la nuit. Il me dit, aussi, que les Russes l'ont informé qu'ils ont, hier au soir, creusé une tranchée pour enterrer leurs morts et qu'ils y ont enseveli, en même temps, nos deux marins tués dans la journée.

Le temps pressait et ils ont cru bien faire, les honneurs militaires leur ont été rendus. Allons ! c'est bien ainsi ; mais, j'aurais voulu en être averti plus tôt afin de pouvoir envoyer, à leurs funérailles, quelques-uns de nos hommes.

Ils sont vraiment admirables, ces quatre médecins, au milieu de ce charnier humain. Ils n'ont ni dormi ni pour ainsi dire mangé depuis quarante-huit heures, et ils se donnent corps et âme à ce travail ingrat et difficile, essayant, bien que dépourvus des moyens et même des médicaments les plus indispensables, d'arracher à la mort tous ces hommes pantelants. Ils font une besogne surhumaine vraiment et, je ne puis

Digitized by Google

m'empêcher d'admirer le calme surprenant et l'inlassable énergie avec lesquels ils accomplissent une tâche si absorbante et si pénible.

C'est le cœur serré et tout triste que je suis venu près d'eux, c'est l'âme réconfortée par leur dévouement tranquille que je les quitte, pour retourner au quartier général.

Le bombardement continue toujours; mais très lent et très irrégulier, on dirait que les batteries chinoises sont fatiguées d'un tel surmenage. Ça et là, un obus tombe, seul, encore au hasard dans les jardins français ou dans les rues, sur les façades des maisons qu'il écorne ou sur une toiture qu'il éventre bruyamment. Au haut de la rue du Chemin de Fer je rencontre un officier russe, dont j'ai fait la connaissance à Nagazaki, et, tout heureux de nous revoir, nous nous serrons la main lorsqu'un projectile éclate au-dessus de nous, et si près, qu'instinctivement nous rentrons brusquement la tête dans les épaules. Ce n'est pourtant pas encore celui-là qui nous tuera et nous rions de notre geste simultané en descendant vers la demeure du colonel. Devant le quartier général nous tombons sur un groupe de six ou sept officiers russes qui tous regardent en discutant dans la direction de notre consulat. Intrigués, nous nous approchons pour nous informer de l'objet de leur curiosité. Oh ! il est très simple, c'est un chinois qui, sur notre *Municipalité*, a, depuis quelques instants, arboré un grand drapeau rouge qu'il incline lentement à droite et à gauche. Ah ! par exemple ! voilà qui n'est pas

Digitized by Google

banal ! A mon tour, je regarde attentivement et il me paraît que ce n'est pas chez nous qu'on fait ce signal à l'ennemi. Le drapeau me semble être installé sur la maison voisine qui, précisément, appartient à un grand commerçant russe. Mes camarades affirment que je me trompe et me passent des jumelles. Cette fois, le doute n'est plus permis, et je me rends à l'évidence ; c'est bien au-dessus de notre toiture qu'est agité ce singulier pavillon. Je plante là les officiers russes et j'arrive au galop à la *Municipalité*. Tout y est on ne peut plus tranquille et silencieux. Presque tout le monde dort dans les chambrées. Dans un coin de la cour quelques marins, assis sur des pièces de bois, causent et fument la cigarette, et les factionnaires seuls se promènent lentement sous le soleil torride en veillant de leur mieux. Du poste qu'ils occupent il leur est malheureusement impossible d'apercevoir ce signal qui m'amène et ils sont stupéfaits quand, très vite, je leur donne mes nouveaux ordres : Fermer toutes les portes et issues et ne laisser sortir aucun Chinois de la cour. Laurent qui bavarde avec M. Saboureau et quelques Français dans les sous-sols de la *Municipalité*, est on ne plus étonné de me voir arriver si brusquement et tout en nage. Je le mets ainsi que ses amis au courant de ce que je viens de voir ; ils en sont stupéfiés et je les sens absolument incrédules. Mes affirmations cependant sont si formelles qu'ils sortent avec moi dans la cour et m'aident à boucher et à surveiller tous les passages tandis qu'avec deux hommes armés je grimpe sur le toit.

Digitized by Google

Personne ! la toiture à pans pyramidaux est vide, vide de chinois, vide de pavillon. Je l'ai pourtant vu et bien vu, ce satané Céleste, manœuvrant son drapeau ! Sans doute, il a dû me voir accourir du quartier russe, ou bien, ce qui est plus probable, il a été averti par un complice de ma soudaine arrivée.

Après avoir minutieusement fouillé tous les combles je redescends bredouille et très inquiet. C'est la première fois que pareille aventure nous arrive et l'inutilité de mes recherches me prouve, on ne peut plus clairement, que nos domestiques chinois sont de connivence avec leurs confrères de l'autre côté du fleuve, qu'il faudra les surveiller de très près et sans doute même nous en débarrasser complètement. Je fais part à Laurent des mes craintes ; mais il ne les partage pas et me dit que j'ai dû me tromper, et mal voir. Soit ! mais alors nous sommes dix à avoir eu la berlue !....

Les convives que j'ai inutilement troublés sont tous rentrés dans les cuisines et nous restons seuls, Laurent, Saboureau et moi, discuter sur l'évènement dans un coin de la cour. Quelques marins curieux de saisir des bribes de notre conversation se sont approchés de nous, et mon sergent d'armes Laugraud vient me rendre compte de l'exécution d'un ordre que je lui ai donné tout à l'heure, lorsque tout à coup une brusque et violente détonation éclate au milieu du groupe que nous formons tandis qu'un épais nuage de poussière nous enveloppe tous de la tête aux pieds. Des cris déchirants éclatent dans la chambrée, Lau-

Digitized by Google

rent s'y précipite pendant que, devant moi, Saboureau faisant un demi-tour sur lui-même s'abat tout de son long à mes pieds avant que je n'aie pu faire un mouvement pour le soutenir.

— Qu'est-ce qu'il y a, Saboureau ? vous êtes blessé ?

— Oh ! capitaine, je suis coupé en deux ! laissez-moi, je vous prie ! occupez-vous de vos hommes, je suis perdu !

— Mais non, voyons, Saboureau, on va vous porter à l'hôpital, du courage que diable !

La chemise sous le gilet laisse couler du sang en abondance, l'abdomen est évidemment ouvert.

— Vite, les enfants, une planche ! emportez M. Saboureau !

Tandis qu'il crie qu'on va le laisser tomber, nos marins accourus glissent, avec mille précautions, sous le chancelier une large planche de hêtre et l'emportent dans la rue de l'Amirauté.

Laurent, aussitôt la détonation, a couru à la chambrée où tout le monde s'est réveillé en sursaut. Il a vite mis de l'ordre dans ce piétinement confus d'hommes un peu affolés, et les marins sortent peu à peu. Une odeur suffocante a envahi la vaste pièce et lorsque la fumée s'est un peu dissipée nous trouvons à terre deux de nos malheureux marins étendus. L'un d'eux a été tué net, la poitrine défoncée, c'est Feuvrier ; l'autre, le malheureux Guilbeau, qui respire encore faiblement, a les reins brisés, le bassin broyé. Tout de suite on les emporte à l'hôpital et la compagnie est massée dans la cour, alignée et en ordre. Le

Digitized by Google

sergent d'armes Laugraud manque à l'appel ; mais nous le trouvons assis près du mur, blessé lui aussi. Il a un éclat d'obus dans la jambe ; sa blessure n'est heureusement pas très grave, et il me dit que, soutenu par deux hommes, il pourra marcher jusqu'à l'hôpital.

Les hommes, surpris dans leur sommeil, sont encore un peu pâles et plusieurs d'entre eux saluent les obus qui passent en sifflant autour de la *Municipalité.* Il faut absolument les ressaisir et trois fois nous recommençons le mouvement de « par le flanc droit » qui laisse à désirer. A la troisième fois la compagnie manœuvre comme à l'exercice et je l'envoie momentanément se mettre à l'abri dans la rue du Chemin de Fer.

Bientôt, le bombardement se ralentissant de notre côté, nous revenons au cantonnement délaissé et je fais rompre les rangs. Les hommes s'éparpillent par petits groupes, rallument la cigarette interrompue en commentant le funeste évènement, tandis que nous essayons de nous rendre compte du trajet du projectile. Nous constatons que l'obus a défoncé la muraille extérieure au ras du sol et, qu'après avoir tué nos deux hommes, il est venu éclater devant la porte ouverte de la chambrée près de laquelle nous bavardions. Que cette porte eut été fermée, et nous avions à coup sûr bien d'autres pertes à déplorer. Quoiqu'il en soit, il est extraordinaire que ce projectile éclatant au milieu du groupe si dense que nous formions nous ait ainsi épargnés mon cama-

Digitized by Google

rade et moi. Voilà la dernière fois depuis ce matin que j'échappe pour ma part au bombardement.

Tandis que Laurent reste au milieu des hommes pour parer, le cas échéant, à une autre éventualité mauvaise, je vais à l'hôpital voir ce que deviennent nos malheureux blessés. Lorsque j'arrive, Guilbeau est mort. Il a si rapidement perdu tout son sang qu'il est déjà tout à fait méconnaissable. Deux pas plus loin Feuvrier dort, lui aussi, son dernier sommeil. Au premier étage M. Saboureau a conservé toute sa connaissance. Il a dans l'aîne un éclat d'obus qui le fait affreusement souffrir. On désespère de le sauver et on lui fait prendre des anesthésiants de toutes sortes pour diminuer ses souffrances.

En revenant au cantonnement, je passe au consulat pour annoncer au consul général la mort de mes deux hommes et la blessure mortelle de son chancelier. M. du Chaylard est très ému de ces mauvaises nouvelles, il aime beaucoup nos marins, que si souvent il a vus à l'œuvre, et nourrit une affection très grande pour M. Saboureau, qu'il fit venir jadis à Tien-Tsin, afin de le charger des travaux d'art de la Concession française. Avant de se rendre à l'hôpital il me dit qu'il a reçu de ses espions des renseignements de toutes sortes, dont le plus important est le suivant : « Cette nuit les grandes jonques qui sont amarrées en face de nous, le long des tas de sel de la rive gauche, se rempliront de troupes régulières et passeront le fleuve pour nous attaquer de front, directement ».

Digitized by Google

Diable! voilà une nouvelle sérieuse dont je ferai part tout à l'heure aux Russes et aux Japonais logés près de nous sur le quai.

Pour notre compte nous allons veiller plus encore que de coutume et doubler nos factionnaires, car le consul ne nous donne jamais que des renseignements exacts et précis. Je décide aussi de faire coucher cette nuit nos marins dans les sous-sols du centre de la *Municipalité*. En attendant que nous ayons trouvé un meilleur cantonnement nous y serons mieux protégés contre l'artillerie chinoise par le grand perron en pierres de taille, qui nous servira de bouclier.

Nous dînons tous chez le docteur Depasse ; mais sans entrain et sans appétit; cette journée qui s'achève nous laisse une impression pénible et triste à la fois. Personne ne doute plus à présent que j'aie bien vu le maudit pavillon indicateur sur notre toiture et on se promet de mieux surveiller, dorénavant, les domestiques chinois. Il est bien ennuyeux que nous ne puissions pas nous en passer complètement dans la Concession.

Nous avons tous, ce soir, écrit à la hâte un petit mot à notre famille. Personnellement je me suis efforcé de rassurer les miens, le plus possible, en leur dissimulant la gravité de la situation et en affectant une sérénité d'âme que je suis loin d'avoir.

Le sac de lettres qui contient les dépêches du consul général pour l'amiral et pour Paris, a été confié à l'officier mécanicien Mognier. A la nuit tombante il a pris passage sur une chaloupe à vapeur anglaise

Digitized by Google

qui sera, pendant le trajet de Tien-Tsin à Tong-Kou, défendue par des soldats anglais et américains triés sur le volet. Arrivera-t-il jusqu'à Tong-Kou? La chose n'est rien moins que certaine et il a assumé là une tâche bien lourde. Les réguliers ont dû en effet placer des postes d'informations tout le long de la rivière et, sans doute, installer des barrages près des villages principaux que traverse le Peï-Ho. Nous faisons des vœux ardents pour la réussite de notre camarade, afin que nos familles soient un peu rassurées au milieu de leurs alarmes; mais, surtout, pour que l'amiral apprenne l'extrême péril qui nous menace, soit mis au courant de notre situation si critique et qui devient chaque jour plus précaire...

20 juin. — Cette nuit qui devait être si désagréable et si pleine d'émotions s'est écoulée tout à fait calme et paisible. La fusillade ordinaire qui, chaque soir, part des tas de sel, nous a seule tenus en éveil. Nous avons tant bien que mal sommeillé sur des tables avec, dans l'esprit, la menace dont le Consul nous a fait part hier au soir. A sept heures, ce matin, le factionnaire du quai de France nous prévient qu'une jonque qui paraît vide vient de démarrer de la rive gauche et s'en va au fil de l'eau. Alerte! car une autre la suit, presqu'aussitôt, et ce doit être le commencement du mouvement attendu. Pas un coup de feu, cependant, ne part des tas de sel. Je fais amener le canon de 65 m/m du *Jean-Bart* et ce pendant que le long des quais nos hommes s'échelonnent derrière tous les abris qu'ils trouvent, je fais tirer sur la

Digitized by Google

jonque, à la flottaison, afin de la couler. Le coup est bien envoyé ; mais la jonque continue à flotter jusqu'au moment où elle s'échoue sur la rive gauche un peu plus bas. Une troisième jonque démarre, puis une quatrième, puis une cinquième. Si cela continue cela va former un superbe pont de bateaux. Nous tirons sur tout ce qui se montre; c'est d'ailleurs à présent une foule de jonques qui s'en vont à la dérive. Tout à coup j'aperçois en amont un certain nombre de soldats russes et je fais cesser le feu pour ne pas les atteindre ; Laurent, qui est à l'extrême gauche a, de son côté, interrogé un officier de cosaques et il vient en courant me dire que ce sont nos alliés qui font évacuer toutes ces jonques afin de brûler à leur aise les fameux tas de sel. Un petit poste japonais lui a confirmé la chose ! Nous rions de notre erreur bien explicable et rentrons aussitôt à la *Municipalité*.

Les Russes pendant ce temps mettent le feu aux nattes de paille qui recouvrent les tas de sel et les protègent des pluies torrentielles de ce pays. Je ne saisis pas très bien l'utilité de cette besogne ; car si les nattes brûlent de façon merveilleuse, les tas de sel eux ne brûlent évidemment pas. En revanche je comprends mieux l'exode forcée des jonques qui doivent, à coup sûr, servir de refuge aux tirailleurs ennemis quand ils sont serrés de trop près par nos patrouilles. Cette alerte n'aura cependant pas été tout à fait inutile pour nous. Nous nous sommes, en effet, emparés sans coup férir d'un certain nombre de jonques de

Digitized by Google

marchandises, à fond plat, qui, plus tard, nous seront très utiles lorsque nous pourrons descendre et remonter tranquillement le Peï-Ho.



LES TAS DE SEL, LE PEÏ-HO ET LA MUNICIPALITÉ

Pendant toutes ces opérations le soleil a tourné, il est plus de midi et, comme d'habitude, les Chinois recommencent à nous bombarder activement. Cette fois c'est la *Municipalité* qui leur sert de but. A coup sûr ils y savent nos hommes casernés, et nous sommes soumis à un tir si précis et si violent que je me décide à changer de cantonnement et à demander au Consul général de camper, dorénavant, près du Consulat, à l'*Amirauté chinoise.* M. du Chaylard me l'accorde aussitôt et le déménagement commence.

L'Amirauté est très belle, très vaste, nous y serons bien plus à l'aise ; mais peut-être encore moins en

Digitized by Google

sûreté qu'à la *Municipalité*. D'autre part, qu'y faire ? Où aller ? Les obus tombent un peu partout et autant vaut les recevoir là qu'ailleurs ! Le dernier marin qui traverse la rue, son hamac sur l'épaule, voit tomber près de lui le dernier projectile adressé à l'Hôtel Municipal.

L'Amirauté chinoise, où nous nous installons, est un yamen fort bien compris et très vaste. Les chambres de l'amiral et de ses officiers donnent sur une vérandah qui court le long d'un joli jardin bien soigné. Les logements des domestiques sont derrière, et ceux du secrétaire de l'amiral donnent sur le quai de France à travers une succession de hauts portiques. A l'ouest sont les bureaux, et, plus loin, l' « Ecole du Télégraphe », que nous trouvons emplie d'un nombre invraisemblable d'appareils « Morse » et d'appareils téléphoniques dont les fils ne sont pas coupés, et qui ont sûrement dû fonctionner longtemps à nos dépens. Décidément nous avions là, tout près de nous, une officine de renseignements bien dangereuse et il était temps vraiment d'y pénétrer.

Nous installons nos hommes dans les énormes salles du rez-de-chaussée et prenons, personnellement, possession des chambres à coucher et du bureau de l'amiral Yeh. Tout y est resté parfaitement en ordre, comme si son « Excellence » était, tout simplement, allée faire sur les quais sa promenade journalière et devait rentrer dans un instant. Le bureau est intact, les tiroirs ont leurs clefs et la fumerie d'opium, précipitamment abandonnée, s'étale sur un guéridon,

Digitized by Google

près d'un large divan de soie cerise. Tout à l'heure nous reviendrons à ce bureau, Laurent et moi, nous le visiterons avec soin et sans doute nous y trouverons des paperasses curieuses; mais, pour le moment nous le confions à la garde d'une sentinelle et nous nous occupons de faire disposer deux chambres et deux lits convenables, sur lesquels nous nous étendrons ce soir avec délices, si les Chinois veulent bien ne pas nous déranger.

Mes matelots, qui sont de grands enfants, s'amusent énormément à cette installation nouvelle. Très pratiques, ils découvrent un peu partout de grandes cuvettes de terre, des bailles ventrues dans lesquelles ils pourront prendre à plaisir les ablutions accoutumées, dont ils sont si privés depuis quelques jours; et, aussi, d'énormes jarres toutes neuves, dans lesquelles nous mettrons à déposer l'eau limoneuse du Peï-Ho. Nous n'avons pas d'eau potable, en effet, toutes les conduites ont été coupées dès le premier jour, et nous en sommes réduits à boire cette eau malsaine dont nous précipitons les impuretés à pleines poignées d'alun. Nous n'avons malheureusement ni le temps ni les moyens de la filtrer ou de la faire bouillir et ce sera miracle si nous échappons à la dysenterie.

En fouillant les chambres du premier étage quelques hommes ont fait une autre découverte, fort précieuse elle aussi. Ils ont déniché tout un lot de grenades extinctrices d'incendie que, tout de suite, nous répartissons dans les locaux où nous stationnerons plus particulièrement. Tout cela se fait avec beaucoup

Digitized by Google

d'ordre et sans démolitions inutiles. J'ai prescrit que rien ne soit déplacé sans raison, qu'aucun meuble ne soit éventré ou dégradé, et c'est en locataires soigneux et très raisonnables que nous occupons ce palais dont nous aurions depuis longtemps pris possession si nous avions soupçonné qu'il fut si bien installé et si confortable... Toute l'après-midi se passe en nettoyage, les Chinois ignorent en effet les plus élémentaires principes de propreté et nos marins ont fort à faire pour rapproprier leurs nouvelles chambrées.

Tandis qu'ils s'occupent activement de tous côtés sous la direction de leurs gradés, nous revenons au bureau de l'amiral et à ses appartements particuliers, dont nous entreprenons la visite méthodique et minutieuse.

L'ennemi nous laisse momentanément tranquilles ; la canonnade et la fusillade n'ont duré que jusqu'à trois heures et, encore, assez mollement. On dirait que nous n'avons plus de troupes devant nous et nous supposons que le général Nieh a dû se porter, avec tout son monde, au-devant de la colonne Seymour qui, d'après des renseignements apportés ce matin par des émissaires, bat péniblement en retraite sur Tien-Tsin.

Le bureau de l'amiral, que nous visitons jusque dans ses moindres recoins, contient des papiers de toutes sortes abandonnés, tels quels, par son Excellence Céleste, dans sa fuite précipitée, et nous les classons avec soin, selon leur importance, afin de remettre au Consul général ceux qui, vraiment, en vaudront la peine. Toutes les lettres que nous décou-

Digitized by Google

vrons sont écrites en anglais, et notre travail de traduction nous parait assez long et insipide, hors de proportion avec l'intérêt de ce que contiennent ces missives. Nous sommes même sur le point de jeter au feu toutes ces paperasses qui, pour la plupart, ne sont que des reçus ou des avis d'expédition de matériel divers, lorsque nous avons la bonne fortune de découvrir tous deux, presque simultanément, deux épîtres du plus haut intérêt et qui nous dédommagent amplement de toute notre peine. Celle sur laquelle je viens personnellement de mettre la main est une missive qui émane d'un officier anglais de Takou et dans laquelle celui-ci exprime à l'amiral Yeh le regret qu'il éprouve de n'avoir pu venir le voir à Tien-Tsin, comme il le lui avait promis, et lui envoie par écrit les renseignements convenus. Un état est joint à cette missive, sur lequel figurent tous les noms des bâtiments présents devant la barre de Takou, les noms des commandants, le nombre d'hommes de chaque navire, le nombre des canons et leur calibre, l'approvisionnement en combustible de chaque unité de combat et le nombre d'hommes que tous ces bâtiments peuvent mettre à terre, sans trop se dégarnir et gêner leur appareillage possible.

Un tout petit fait nous montre à quel point ces renseignements sont exacts et ont été minutieusement relevés : Le nom du commandant du *Descartes* est rayé au crayon, de la main même du secrétaire chinois, et remplacé par celui du nouveau capitaine. C'est la seule erreur de cet état. Nous vérifions en

Digitized by Google

effet pour nos propres navires toutes les données fournies ; elles sont exactes et nous en concluons qu'elles doivent l'être aussi pour les autres flottes alliées. Un seul bateau manque dans l'énumération, le nôtre, le *Pascal*, arrivé sur rade de Takou le 14 au matin seulement. La lettre est datée de la veille, du 13 juin !...

L'épître que, de son côté, Laurent s'occupe à déchiffrer, ne manque pas non plus d'un certain intérêt. On pourrait presque dire qu'elle complète admirablement celle que je viens de traduire. Elle est signée Krupp d'Essen, et datée de fin avril (!) Le célèbre industriel allemand annonce à l'amiral un envoi considérable de munitions de tous calibres ainsi qu'un stock important de fusées de différents modèles. Il informe son « cher amiral » que la poudre qu'il lui envoie pour les douilles de ses canons à tir rapide n'est pas la même que celle qui est en usage dans l'armée allemande. Etant donnés les grands écarts de température qui se produisent dans le Pe-Tchili il a fabriqué pour les batteries de cette province une poudre spéciale, beaucoup plus stable et dont l'amiral, espère-t-il, sera très content. Parmi les fusées qu'il envoie, il appelle l'attention de Son Excellence sur le lot qui porte le n° 5. C'est la fusée qui, au polygone d'Essen, lui a donné, aux essais, les meilleurs résultats. La lettre se termine par l'annonce d'un prochain envoi de munitions pour les grosses pièces nouvelles qui arment les forts de Ta-Kou et de Shan-haï-Kouan et pour une trentaine de batteries de campagne.

Digitized by Google

Eh bien ! à la bonne heure ! Voilà des prévenances qui vraiment nous touchent.

Nous pouvons dès à présent vérifier quelques paragraphes de cette charmante missive. Les obus segmentés que les canons chinois nous adressent avec prodigalité depuis quelques jours sont en effet en excellent acier, et c'est, en Europe, le dernier cri de guerre. Quant aux fusées nº 5, M. Krupp n'a pas non plus volé son vieil ami. Elles fonctionnent à la perfection, et très exactement aux distances pour lesquelles les artilleurs célestes en débouchent les évents.

Notre dépouillement terminé, nous portons nos précieuses trouvailles au consul général. M. du Chaylard en est au bonheur. Dès que les courriers pourront fonctionner sans danger jusqu'à Takou il enverra ces pièces originales à Paris, au ministère des Affaires étrangères.

Le consul général nous informe, aussi, que les anglais, qui se sont chargés pour tout le monde de l'ensevelissement des morts, ont procédé, avec son assentiment, aux funérailles de nos deux matelots. Les honneurs militaires leur ont été rendus ce matin, à l'aube, par le détachement anglo-russe de service. A sept heures et demie nous enterrons M. Saboureau dans la cour de la *Municipalité.* Le cortège se forme à l'hôpital et se déroule lentement, par le quai de France, trop lentement, me semble-t-il, car des coups de feu partent de temps en temps autour de nous. Il y a beaucoup de monde à ces funérailles, tous les amis du chancelier sont là et aussi une femme, une seule, Mme d'Anthouard qui bravement se fait un devoir d'accompa-

Digitized by Google

gner à leur dernière demeure tous nos pauvres disparus. Elle est admirable de sang-froid et de charité calme, cette jeune femme égarée dans ce guet-apens, et ses journées se passent à prodiguer à nos blessés les douces consolations et les espoirs qu'une femme seule peut apporter aux moribonds. Une section du *Descartes* rend les honneurs militaires à la dépouille du chancelier, hier encore si plein de vie et d'entrain, et le consul général dit à sa dépouille un émouvant adieu.

A huit heures nous allons dîner chez Depasse et nous nous y attardons beaucoup, vivement intéressés par toutes les histoires qu'il nous raconte. Il a vu beaucoup de choses, notre ami, depuis tant d'années qu'il connaît à fond la Chine et la traverse dans tous les sens ; son nom y est partout répandu, et son savoir fort apprécié dans toutes les villes importantes du Tchili. Il y a deux mois, un mandarin provincial le fit appeler, pour soigner ses enfants malades, à 600 *lis* (1) dans l'ouest de Tien-Tsin, et le brave docteur s'en fut tout seul, sans escorte, vers le yamen lointain. Il y resta trois semaines, guérit la famille chinoise et revint chez lui entouré d'égards, en triomphateur. Chemin faisant il fit, nous dit-il, une constatation singulière. Les boxeurs, formant tâche d'huile, envoyaient déjà des prédicateurs fanatiques pour convertir à leurs théories sanguinaires les villages paisibles du Tchili central, et il remarqua que toutes les agglomérations importantes qui s'embrigadaient sous la bannière révolutionnaire

(1) Le li chinois est d'environ 600 mètres.

Digitized by Google

élisaient pour chef suprême des enfants de quinze à seize ans que les vieillards les plus sages suivaient aveuglément et vénéraient comme des saints. Quelle force pour les troupes impériales de pouvoir disposer de pareils fanatiques !

De dix à onze heures nous entendons une canonnade très lointaine, sont-ce des renforts qui vers nous montent, ou la colonne Seymour qui est aux prises avec les chinois ? Mystère !...



FOULE CHINOISE DANS LE QUARTIER BRULÉ

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Bombardement méthodique des Concessions. — Un tub interrompu. — Le sergent Mahé. — Le général Mà opère sa jonction avec le général Nieh. — Le graphophone du docteur. — Le jour des messagers. — La colonne Seymour à Si-Kou. — Canonnade dans le sud. — Un parc à bœufs providentiel. — Les cadavres dans le Peï-Ho.

Le bombardement des Concessions recommence dès cinq heures du matin avec la violence accoutumée ; le répit que nous ont accordé les Impériaux n'a pas été long. Les pièces de campagne russes et anglaises tirent sur le grand fort de la ville chinoise et essaient vainement pendant deux heures de faire taire son feu. Naturellement ce n'est pas à elles que répondent les batteries de l'ennemi ; c'est à nous, qu'une fois de plus, elles adressent tous leurs coups ; si cela continue notre malheureuse Concession, déjà si éprouvée, ne tardera pas à être tout à fait ruinée. La pluie de projectiles s'abat aujourd'hui sur nos logements et sur le Consulat de France avec une précision vraiment désespérante. Il est à remarquer qu'avant notre arrivée ici l'*Amirauté* n'a reçu que deux obus, tombés là par erreur, et manifestement destinés au Consulat ; la *Municipalité* au contraire en a été criblée. Or, à présent elle n'en reçoit plus du tout, et c'est sur notre yamen que le feu de l'ennemi se concentre. Il est certain que les Célestes sont

Digitized by Google

exactement et rapidement renseignés sur nos moindres mouvements et il apparaît nettement que nous avons, parmi nos domestiques chinois, des espions très audacieux.

Dans la Concession anglaise on en a fusillé un. Un de nos caporaux en a surpris trois, occupés à faire des signaux à leurs compatriotes sur la toiture de « l'Ecole du Télégraphe » qui nous touche, au moment même où Laurent fouillait avec une escouade l'intérieur de l'immeuble. Enfin une de mes sentinelles a tiré sur un chinois qui agitait un drapeau sur le toit même du Consulat ! C'est l'avertissement de la *Municipalité* qui se renouvelle et je donne l'ordre de licencier immédiatement tous nos domestiques chinois. Tous ceux, plus ou moins chrétiens, qui se recommanderont des missionnaires leur seront envoyés avec prière de les garder dans l'enceinte de l'Ecole des frères ; tout Chinois errant dans nos rues, sans une autorisation signée, sera aussitôt arrêté et emprisonné pour interrogatoire. De cette façon nous serons peut-être plus tranquilles ; ces gens-là deviennent vraiment trop dangereux.

Mes camarades approuvent sans hésiter ma détermination.

J'ai déjà remarqué, d'autre part, que des jonques qui étaient amarrées le long de la rive gauche du fleuve arboraient de temps en temps, sous leurs girouettes, de petits pavillons rouges et j'ai cru voir dans ces carrés d'étamine des indications de pointage précieuses données à l'ennemi. Presque toujours, en effet, les maisons situées sur le quai de France, en face, et

Digitized by Google

dans le prolongement de ces signaux provisoires, étaient, dans la journée, soumises à un bombardement méthodique très régulier et très précis. Dans la matinée du 19 nous avons observé une chose assez singulière. Un simple fil courait de tas de sel en tas de sel, supporté, au sommet de chacun d'eux, par un petit poteau de 2 à 3 mètres de hauteur. En amont nous perdions sa trace devant le bas de la Concession anglaise, mais en aval on le voyait tomber brusquement à 45° et disparaître dans le gros tas de sel situé juste en face de la rue de l'Amirauté. Sur ce tas de sel une grande natte, tendue verticalement et formée de deux parties raccordées à angle droit, s'agitait parfois de façon régulière, ainsi que deux ailes de moulin, sans que la moindre brise put justifier l'amplitude de ces mouvements alternatifs. Nous avons supposé que c'était là un poste télégraphique ou téléphonique relié aux lignes chinoises lointaines et les tenant constamment au courant de nos mouvements dans la Concession. Depuis la fameuse patrouille des Russes tout cela n'existe plus et les pavillons indicateurs des jonques ont eux-mêmes disparu.

Vers huit heures, le feu des batteries chinoises cessant presque complètement, nous profitons de l'accalmie pour aller chez le docteur Depasse procéder à une toilette sérieuse. Depuis notre arrivée à Tien-Tsin, nous ne nous sommes ni déchaussés ni déshabillés; nous n'avons dormi que d'un œil et nous éprouvons le besoin impérieux de nous livrer à des ablutions qui nous délasseront un peu, atténueront notre fatigue.

Digitized by Google

Le docteur est absent, il est allé faire un tour à son hôpital de l'Ecole de Médecine ; mais il a laissé des ordres, et ses domestiques ont vite fait de nous préparer un gigantesque tub. La vue de cette eau froide et relativement claire, qui nous fait tant défaut, nous occasionne, à elle seule, une jouissance réelle. Le tub est unique, je me baignerai d'abord et Laurent me succèdera. En attendant il redescend au rez-de-chaussée, s'allonge sous la vérandah et s'endort épuisé de fatigue. Je m'éternise dans cette eau fraîche et je prolonge, à plaisir, mon bain, lorsqu'une détonation épouvantable se produit à me toucher. Le bruit est tel que je m'attends à voir le plafond s'effondrer sur ma tête. Il n'en est rien ; mais c'est, tout près de moi, un bruit confus de matériaux qui s'écroulent et, dégringolant dans l'escalier, prolongent encore l'explosion. Dans la chambre rien ne bouge ; mais je songe brusquement à Laurent et je me précipite sur le palier, dans un costume plutôt sommaire. La cage de l'escalier est remplie de poussière et de fumée, les marches disparaissent sous un amoncellement de briques brisées et de platras. Dans toute cette poussière j'aperçois Laurent qui me demande si je ne suis pas blessé.

— Non ! Dieu merci ! je n'ai rien et lui non plus ; mais nous venons de l'échapper belle.

La cause de ce dommage est, en effet, un projectile de 80 m/m qui, par bonheur, est entré dans la villa par l'encoignure, où les briques sont en épaisseur quadruple ; il y a fait un trou énorme et est venu

Digitized by Google

exploser contre la mince cloison qui me séparait de l'escalier ! Il est à craindre que d'autres coups ne suivent celui-ci et nous décidons de quitter momentanément la maison du docteur Depasse. Pourtant, avant de nous en aller, nous tenons à déjeuner. Les domestiques chinois du docteur nous ont, en effet, tout préparé et ce serait paraître avoir peur que de partir sans nous restaurer.

Nous trouvons les boys groupés devant la cuisine et regardant en tremblant la conduite de zinc qui a été coupée par le projectile et dont les débris pendent lamentablement le long du mur. Ils nous servent à la hâte ; mais je sens très bien que nous ne pourrons pas compter longtemps ni sur leur fidélité ni sur leur courage. C'est le premier obus que reçoit la jolie maison de notre ami et maintenant que les Chinois savent sans doute que nous y avons installé notre popote il est probable que ce ne sera pas le dernier.

Ce brave sinophile de Depasse, que nous rencontrons en sortant, et auquel nous racontons la chose, en est absolument navré. Chaque jour son rêve s'effondre un peu plus. Une à une ses illusions s'en vont, et son découragement fait vraiment peine à voir. Jusqu'au dernier moment il s'est refusé à admettre le terrible mouvement xénophobe qui, cependant, s'étend déjà à toutes les provinces septentrionales de l'Empire ; la Chine batailleuse lui semble un paradoxe, un non-sens prodigieux, et lui qui, jusqu'ici, n'a vu que des Célestes paisibles et calmes, désireux de commercer et de s'instruire, qui a cru

Digitized by Google

pénétrer et comprendre ces âmes indéchiffrables d'Asiatiques, il demeure profondément stupéfait.

La matinée s'écoule dans le calme le plus profond et j'en profite pour permettre aux hommes de se livrer à un blanchissage général. Il faut connaître nos marins pour comprendre le plaisir qu'ils éprouvent à l'annonce d'une semblable permission ; c'est une vraie fête pour eux et je suis sûr de n'avoir, ce soir, aucun reproche à adresser, aucune réprimande à faire.

A midi nous retournons en bande déjeuner chez le docteur. Nous sommes très nombreux autour de sa table hospitalière, presque au complet, ma foi ! Il ne manque que Mognier dont nous sommes sans nouvelles ; mais sa place ne reste pas vide.

Notre amphitrion nous présente en effet un nouveau camarade, auquel nous faisons, est-il besoin de le dire, l'accueil le plus amical. Monsieur Mahé est notre compatriote et doublement le mien. Il est né à Lannion et ce m'est une grande joie, en même temps qu'une grande surprise, de retrouver, en ces circonstances si spéciales, un breton bretonnant égaré aux antipodes de notre terre celtique. C'est le consul général qui la fait venir ici. Après son service militaire qu'il quitta avec le grade de sergent, son humeur aventureuse le conduisit dans les mers de Chine, et M. du Chaylard obtint pour lui, à Tien-Tsin, le poste de professeur de français à l'Université chinoise. M. Mahé connaît Tien-Tsin à fond et nous sera, à coup sûr, d'une utilité très grande. Son Université

Digitized by Google

est en ce moment occupée par les troupes allemandes, et, professeur sans élèves et sans chaire, il nous dit en riant qu'il se considère comme en congé; ses camarades des lycées de France ne seront-ils pas bientôt en grandes vacances? ....

Tous les jours nous découvrons ainsi de nouveaux compatriotes, et de nouvelles bonnes volontés viennent nous demander de se joindre aux nôtres. Tous ces Français doivent, pour la plupart, au consul général, les situations importantes qu'ils détiennent ici au détriment des étrangers.

Si nous occupons une Concession si belle, une place si prépondérante dans le commerce général, c'est à l'homme éminent qu'est M. du Chaylard que nous le devons, c'est à l'inlassable énergie avec laquelle il fait appel en France à tous nos éléments les meilleurs. Etonnamment calme, d'une bravoure froide et réfléchie dans les circonstances normales, son courage semble, dans ces jours d'épreuves que nous traversons, s'exalter d'heure en heure et puiser dans nos sacrifices toujours plus lourds, une ardeur plus juvénile, une force plus intrépide. Nos marins l'aiment d'instinct, pour son sang-froid, son énergie tranquille et son invariable belle humeur. Nous, nous avons en lui un conseiller sagace, un guide habile et sûr. Presque chaque jour un fait nouveau survient qui nous permet de mesurer les effets de sa sage et prévoyante diplomatie. Hier dans son cabinet de travail il m'a été donné, tout à fait par hasard, d'admirer sans réserves son esprit politique et sa prudente fermeté. Le Consul

Digitized by Google

général d'Angleterre, voyant la Concession française en ruines et le Consulat de son collègue bombardé sans trève ni merci, vint offrir à M. du Chaylard une hospitalité momentanée, pour lui et tout son personnel, au Consulat britannique, beaucoup plus éloigné que le sien des batteries chinoises. Il mettait en même temps à la disposition des Français encore présents divers locaux de la Concession anglaise, faisant judicieusement valoir que nos compatriotes y seraient pour ainsi dire complètement à l'abri. M. du Chaylard réfléchit un instant et, quoique l'offre spontanée qui lui était faite fut sûrement dictée par le désir sincère de lui être agréable et utile, il songea que le fait seul d'aller habiter chez son collègue entraînerait une diminution de son autorité et de son prestige, le placerait en quelque sorte dans sa dépendance. Son parti fut aussitôt pris. Il remercia de l'offre gracieuse et je crois encore entendre ses mâles paroles vibrer à mes oreilles :

— Non, voyez-vous, mon cher ami, il m'est absolument impossible, à mon très grand regret, d'accepter votre hospitalité si aimable ; la place d'un consul de France est dans son consulat, et, pour ma part, je compte y demeurer tant qu'il restera une brique debout dans la Concession française et un de mes marins pour la défendre.....

Aujourd'hui, le déjeuner se passe gaiement chez le docteur, d'autant plus gaiement que les Chinois respectent notre repas. Ce soir, si nous sommes bien sages, Depasse nous enclanchera son excellent graphophone et notre camarade Douguet nous chantera

Digitized by Google

ses plus joyeuses chansons. On cause, on cause beaucoup aujourd'hui et notre bavardage dure longtemps dans ce salon moelleux; le bruit d'une fusillade intermittente ne nous dérange même plus, nous savons que ce sont là des balles perdues, tirées à toute hausse par des isolés lointains que l'on ne voit pas, auxquels il est impossible de répondre, et qui, d'ailleurs, ne nous font aucun mal. De plus en plus, nous sommes persuadés que nous n'avons plus de réguliers autour de nous et que les troupes impériales se sont portées en masse soit au-devant de la colonne Seymour, soit au-devant des renforts partis de Takou et qui montent à notre secours. Si nous ne nous trompons, ce silence cache une surprise désagréable, sans doute une nouvelle et forte attaque sur les Concessions. C'est, un peu, croyons-nous, l'avis général. Pourtant le colonel de Vogack ne nous a pas convoqués en conférence, aujourd'hui, et j'en suis réduit à aller vers six heures du soir, au Consulat, à la recherche de renseignements. Peut-être, y sait-on quelque chose d'inédit et, a-t-on reçu des informations à peu près exactes au sujet des coups de canon nombreux entendus la nuit dernière.

Le Consul général, M. d'Anthouard, M. Netchovolodoff et un officier d'artillerie russe sont, me dit-on, sur le pigeonnier du Consulat et profitent du calme de la journée pour prendre l'air et fumer une cigarette. Lorsque j'arrive ils ont tous les jumelles à la main et discutent sérieusement sur des tâches sombres et très lointaines qui paraissent dans le nord-est des

Digitized by Google

Concessions. Le ciel, d'une pureté parfaite depuis ce matin, se voile à présent d'une brume légère ; la buée qui s'élève du canal de Lutaï se mêlant aux fumées grises des derniers faubourgs estompe et noie les contours des objets et rend la perception exacte de leurs formes sinon tout à fait impossible, du moins très difficile. A force d'attention j'aperçois à mon tour dans la direction indiquée l'objet de la discussion. Ce sont trois masses distinctes qui s'échelonnent presque de front au delà du grand arsenal de l'Est. Ces masses semblent se mouvoir vers nous, oh ! très lentement, étant donnée leur extrême distance ; mais elles se déplacent assurément. Ce sont là, je gage, des troupes régulières en marche sur Tien-Tsin. Le groupe de gauche, très haut, doit être de la cavalerie ; celui du centre bas, dense et profond, des bataillons d'infanterie, et celui de droite, distribué en petits paquets, coupés les uns des autres par des éclaircies de terre jaune, une formation élastique d'artillerie de campagne. Les deux officiers russes sont de mon avis ; mais M. d'Anthouard croit pouvoir affirmer que ces tâches noirâtres ne sont tout simplement que des champs de sorgho, très haut en ce moment et dont le crépuscule fait de plus en plus ressortir les ombres. Le consul général appuie faiblement cet avis. Tant mieux ! après tout je donnerais beaucoup pour que M. d'Anthouard et le consul général aient raison ; mais j'ai la sensation trop nette que ces sorghos remuent et marchent vers nous pour partager leur optimisme. L'avenir, d'ailleurs, se chargera de nous mettre d'accord et M. Netchovolodoff m'avertit, en

Digitized by Google

descendant, qu'afin de n'être pas pris au dépourvu il va prévenir son colonel de ce qu'il vient d'observer.

Chez Depasse, où nous dînons, nous causons naturellement de l'incident et Mahé vient au milieu du repas nous confirmer notre demi-certitude. Du haut d'une maison chinoise de la rue Dillon, sur la toiture de laquelle il a installé une superbe lunette terrestre, il nous dit avoir suivi la même scène que nous. Mais, mieux outillé que nous ne l'étions, il affirme que ce sont de nombreuses troupes chinoises qui viennent d'arriver. Il nous dit aussi que, pendant toute l'après-midi, d'innombrables coolies ont fait le va-et-vient entre la Ville Murée et l'arsenal de l'Ouest et qu'ils ont dû déménager complètement celui-ci. Laurent, qui est allé voir ce qui se passe à l'Ecole de Médecine, confirme l'information de notre ami. Il ajoute qu'il a trouvé Roquebert et ses hommes tout à fait bien, enchantés de la façon dont ils sont traités.

Tout est donc pour le mieux dans la plus jolie des Concessions assiégées, et, n'était cette nouvelle inquiétude, dont nous n'avions nul besoin, notre soirée serait vraiment très agréable. Le docteur Depasse, en effet, nous tient parole et son graphophone nous fait applaudir tour à tour les nouveaux succès de Paulus et d'Yvette Guilbert, les dernières chansons à la mode, là-bas, sur les boulevards de France, et tous ces airs joyeux et nasillards, ces éclats de rire nerveux qui fusent en cascade sur les cylindres de cire, ces notes précipitées, drolatiquement suraiguës, nous font oublier un moment que nous

Digitized by Google

sommes ici, de l'autre côté de la terre, bombardés et fusillés sans répit nuit et jour par des phalanges ennemies que chaque jour qui s'écoule fait un peu plus nombreuses...

22 juin. — Les Chinois qui se sont tenus, hier, si tranquilles, n'ont pas perdu leur temps. Ils ont sans doute été occupés à charger de nouveaux projectiles et à se réapprovisionner en munitions ; car le bombardement des Concessions recommence à l'aube avec une activité et une intensité sans précédents. Aujourd'hui c'est de tous les côtés indifféremment que nous viennent les obus et il en arrive même de l'ouest, pour la première fois depuis le commencement du siège. Les rues transversales qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas trop souffert sont, elles aussi, soumises au feu violent de l'ennemi et leur occupation par les troupes devient presque impossible. Il semble évident que nous allons avoir une réédition des journées du 18 et du 19. Les Chinois, comme ce jour-là, procèdent par intimidation et, sans doute, cette débauche inouïe de munitions a pour but de nous ébranler et de préparer le terrain pour une attaque vigoureuse de leur infanterie. Seulement, cette fois ils ne nous prendront pas au dépourvu. Les Russes occupent très fortement la gare et ses abords, les tranchées ont été prolongées du côté du magasin des machines, et les réserves sont toutes prêtes, massées à l'avance dans la rue du Baron-Gros. Les Japonais surveillent le bas de la rue de France et les maisons du faubourg qui remontent vers la Cité Murée ; l'Ecole

Digitized by Google

de Médecine, défendue par nos marins, les relie aux Anglais, aux Américains et aux Allemands installés derrière « Recréation-Ground » et, nous-mêmes, nous faisons face à l'est pour nous opposer au besoin à toute tentative du passage direct de la rivière. Du quai de France nous nous porterons sur le point où l'attaque se dessinera.

Ces positions prises, il ne nous reste plus qu'à attendre stoïquement sous ce feu d'enfer que les Chinois veuillent bien prononcer leur attaque sur les Concessions. Ce mouvement que nous croyions imminent se fait attendre ; les heures s'écoulent, le soleil monte de plus de plus dans le ciel d'un bleu profond, et aucune fusillade ne vient révéler la présence des troupes impériales. Qu'est-ce que cela veut dire ? Notre inquiétude s'accroît de cette inaction, que nous ne comprenons pas, et nous nous demandons ce qui se prépare. Vers dix heures, une pluie d'obus s'abat sur la rue Dillon et sur la rue du Baron-Gros, où, peut-être, les batteries chinoises savent déjà concentrées les réserves russes. Le résultat de ce déluge de fer ne se fait pas attendre : trois énormes maisons de la rue prennent feu simultanément. L'incendie est si considérable, il se propage si vite qu'on en est réduit à protéger les maisons voisines, et qu'il est impossible de songer à se rendre maître du feu. Ces maisons se sont allumées si rapidement, que je ne puis en croire mes yeux et que je me demande si les domestiques chinois, — que, malgré tout, certains commerçants se sont obstinés à garder

Digitized by Google

— ne sont pas un peu responsables de ce désastre. Nous finirons par brûler aussi, si cela continue. Par bonheur, il n'y a pas un souffle d'air aujourd'hui, le moindre vent du nord pousserait sur les toitures de notre grand yamen des flammèches très dangereuses, dont nous ne pourrions pas surveiller partout la chute, et qui pourraient nous incendier à notre tour.

Vers midi, nous apprenons qu'un courrier est arrivé au Consulat. C'est un émissaire envoyé par sir Robert Hart et qui a fait à pied, en deux jours, le trajet de Pékin à Tien-Tsin. Il a été arrêté quatre ou cinq fois en route, à Yang-Tsoun d'abord par les Boxeurs qui l'ont roué de coups et dépouillé de tout; puis par les troupes régulières qui, soupçonnant en lui un espion des diables d'Occident, l'ont de nouveau maltraité. Il a fait un très grand détour pour éviter la ville chinoise et venir se présenter aux avant-postes anglais qui l'ont reçu à coups de fusil. Blessé à l'épaule, le malheureux a eu la présence d'esprit de se coucher par terre et de faire le mort. Il s'est peu à peu traîné jusqu'à nos sentinelles de l'Ecole de Médecine devant lesquelles il s'est relevé en agitant le bras. Nos marins ont compris que cet homme ne venait pas, seul et sans armes, s'emparer de la Concession, l'ont laissé s'approcher et l'ont recueilli et conduit au Consulat général où il a remis le petit mot qu'il porte depuis deux jours dans la semelle de son espadrille. Le billet est signé de l'inspecteur général des douanes célestes et nous informe que les Ministres et les légations ont reçu, de la Cour, le 18 juin, l'ordre formel de quitter

Digitized by Google

Pékin dans les quarante-huit heures, sous la protection d'une escorte de troupes régulières chinoises, qui, à cent lis de la capitale, les remettraient aux avant-gardes de la colonne Seymour.

L'émissaire dit qu'après une longue conférence les Ministres ont, à l'unanimité, refusé de partir. Nous pensons tous qu'ils ont agi fort sagement et, ainsi, échappé à un massacre certain. Une fois en plaine, leur escorte n'aurait pas manqué de leur faire subir le sort de leurs prédécesseurs de 1859. Le messager ne sait rien de plus et ne peut nous renseigner ni sur ce qui se passe à Pékin, ni sur le sort de la colonne Seymour, dont la route oblique qu'il a suivie l'a d'ailleurs écarté. Le malheureux est tellement rompu, tellement exténué de fatigue, qu'on lui offre de se reposer un jour ou deux au Consulat ; rien ne presse, désormais, et il s'en retournera quand il aura retrouvé des forces indispensables. Tel n'est cependant pas l'avis de cet extraordinaire fils de Han, il ne veut rien accepter ni rien entendre et, payé de son message, il repart aussitôt pour aller annoncer aux légations que nous sommes étroitement bloqués comme elles et que nous ne pourrons marcher à leur secours que lorsque des renforts sérieux nous seront venus, que nous aurons réussi à nous dégager nous mêmes, à rompre le cercle de feu qui nous enserre.

Vers une heure le bombardement diminue d'intensité et je profite du calme relatif pour faire déjeuner nos hommes et déjeuner aussi. Notre repas terminé, nous nous entretenons de la situation à Pékin, lors-

Digitized by Google

qu'on m'annonce qu'un Chinois qui, celui-là, vient de la Ville murée et a franchi, je ne sais comment, nos lignes, demande à me parler. C'est un pauvre diable tout déguenillé qui a fui notre Concession, il y a quelques jours, et qui y revient dans l'espoir que l'information qu'il nous apporte lui vaudra quelque argent. Il nous annonce que de nouvelles troupes chinoises sont entrées, hier au soir, dans la Ville murée et que le général Mâ, venant de Shan-haï-Kouan, a fait, à la tête d'une dizaine de mille hommes, sa jonction avec le général Nieh. Il ajoute qu'il a entendu dire que les troupes du Shantung ont quitté cette province et marchent elles aussi sur la ville de Tien-Tsin. Allons! c'est bien, encore un peu et nous aurons sur les bras toutes les troupes exercées de « l'Empire du Milieu ». Je fais bonne figure à ces nouvelles désagréables et cela semble étonner beaucoup notre bon Chinois. Son regard est tel que je le soupçonne un peu de nous avoir été dépêché par Mâ lui-même, afin de nous démoraliser, ou tout au moins de nous intimider ; mais les preuves me manquent et je le relâche avec quelques sous. Sa commission mérite bien salaire; car dans tout ce qu'il nous a raconté il y a au moins un point que nous avons contrôlé. Voilà nos divergences de vues d'hier au soir bien tranchées et, malheureusement, dans le sens le plus défavorable. Sans doute il a exagéré, cet espion, et le chiffre qu'il nous a donné est au-dessus de la vérité ; mais, en réfléchissant, je me souviens avoir récemment constaté, le long de la voie ferrée qui va de Shan-haï-Kouan à Takou, l'existence de six ou sept camps énormes bien

Digitized by Google

capables de contenir un nombre de soldats fort respectable... Enfin nous verrons bien !

Vers deux heures le bombardement qui avait cessé reprend avec fureur. Le jardin du docteur Depasse est défoncé par les projectiles qui éclatent, avec un bruit strident, dans les plates-bandes soignées et fauchent bruyamment les hautes tiges des roses trémières. La rue de l'Amirauté est battue dans toute sa longueur et nous la traversons au pas de course pour rejoindre notre cantonnement. Le trajet par le quai de France est devenu si dangereux que j'ai fait pratiquer une brèche dans le mur d'enceinte de notre yamen en face de la maison du docteur. Le chemin est ainsi plus direct, et nos allées et venues sont dissimulées par la barricade en balles de coton comprimé qui termine la rue. Toutes les rues de notre Concession sont à l'heure actuelle bouchées de cette façon.

A peine sommes-nous rentrés qu'une fusillade d'abord légère, mais qui prend tout de suite une certaine importance éclate au sud de la Concession anglaise. Qu'est-ce que cela peut-être ? Nous n'avons jamais encore été attaqués de ce côté. En écoutant les détonations nous nous rendons vite compte que c'est de chez nous qu'on tire et, chose singulière, aucune balle ne nous arrive en réponse à ce tir violent. J'ai bien vite l'explication du phénomène. Du coin de la rue Saint-Louis, mon regard embrasse toute la longueur du « Bund » britannique et je vois que, de presque toutes les maisons du quai, on tire sur les

Digitized by Google

tas de sel de l'autre rive. Au balcon du Consulat anglais des matelots du *Centurion* et deux soldats russes s'excitent mutuellement et tirent à qui mieux mieux. J'y monte aussitôt et leur demande la raison de tout ce bruit. Ils me répondent qu'ils font feu sur des soldats chinois dissimulés dans les tas de sel de la rive gauche et derrière le remblai de la voie du chemin de fer. Mais j'ai beau me crever les yeux dans mes jumelles je ne vois, de l'autre côté du fleuve, aucun être vivant, et force m'est de croire que tous ces gens désœuvrés s'amusent à tirer sur les cochons noirs et les chiens errants qui vagabondent çà et là dans les débris des maisons brûlées. Il faut qu'ils soient joliment riches en munitions pour se livrer à de pareils exercices ! D'un mot, j'obtiens la cessation momentanée de ce jeu déplacé et je reviens tranquillement sur mes pas.

Au bout du quai de France, une estafette russe s'arrête devant moi et me demande, de la part du colonel de Vogack, par qui nous sommes attaqués et ce que signifie cette fusillade. Je lui fais répondre que ce sont nos voisins qui se distraient et brûlent joyeusement leur poudre aux moineaux.

Si l'infanterie chinoise n'apparaît sur aucun point, il n'en est pas de même de l'artillerie qui vraiment continue à nous gêner beaucoup. Les bureaux du Consulat de France sont anéantis, notre camp reçoit trois obus qui, coup sur coup, démolissent un grand portique de cèdre et éclatent sans blesser personne sur la façade de l'Ecole du Télégraphe ; d'autres projectiles traversent de part en part notre premier

Digitized by Google

étage sans y mettre le feu, mais en crèvent complètement l'escalier central. Un officier russe passe, avec sa batterie, sur le quai, devant notre porte, et me demande à monter sur le toit de la *Municipalité*, afin d'essayer de relever la batterie qui nous fait tant de mal. Nous grimpons ensemble et découvrons aussitôt de notre observatoire trois pièces chinoises en batterie devant nous à 1.000 mètres environ au delà du remblai de la voie ferrée. Ce sont elles qui depuis une heure nous envoient transversalement tous ces coups. Mon camarade crie à sa batterie des indications de pointage et fait commencer le feu. Deux coups sont envoyés, qui portent en deçà ; mais la hausse est vite corrigée et les coups suivants couvrent de merveilleuse façon les trois pièces chinoises.

Nous voyons aussitôt l'armement de celles-ci se livrer à un rapide remue-ménage et s'éloigner dans la direction des faubourgs avec un seul de leurs canons. Nous en concluons que nous leur avons mis deux pièces hors de service et tué sans doute quelques servants. Que ne pouvons-nous faire subir un sort pareil aux batteries qui s'échelonnent le long du canal de Lutaï !

Peu à peu cependant le feu se ralentit et vers trois heures il cesse complètement. Un nouvel émissaire arrive, à ce moment, à la gare et se livre aux soldats sibériens. Décidément c'est le jour des renseignements. Le messager qui nous rejoint est un de nos courriers officiels, un Chinois à la solde de notre Consulat. Il nous apporte une nouvelle plus

Digitized by Google

grave que toutes celles que nous avons reçues depuis ce matin. Il nous apprend que la colonne Seymour, qui se replie péniblement sur nous, le long du fleuve, s'est arrêtée au village de Si-Kou, à dix kilomètres environ au nord de Tien-Tsin. Elle s'est emparée de l'arsenal, faiblement défendu, et s'est retranchée solidement dans le village ; mais le nombre considérable de ses blessés paralysent ses mouvements ; elle ne peut plus avancer, manque totalement de vivres, et demande qu'on aille le plus vite possible à son secours.

Le colonel de Vogack réunit aussitôt au Consulat de Russie tous les chefs de détachements étrangers et leur expose la situation. On discute longuement avant de prendre une décision. L'opinion personnelle du colonel, partagée d'ailleurs par le plus grand nombre, est que la presque totalité des troupes chinoises a dû se porter, non plus au nord comme on pouvait le croire, mais au sud, vers Shu-Lien-Shan, au-devant des colonnes de secours pour tenter de les arrêter. Nous devons donc avoir le terrain relativement libre devant nous et il est d'avis d'en profiter sans retard. L'accord se fait définitivement sur le projet suivant : On attendra jusqu'à demain matin l'arrivée des troupes de Ta-Kou. — Depuis quelque temps nous entendons assez nettement le bruit d'une forte canonnade dans la direction de la mer et nous avons tout lieu de croire que ce sont enfin nos gens qui montent. — Si la colonne n'arrive pas, on laissera une forte garde aux Concessions et les troupes russes,

Digitized by Google

japonaises et allemandes se porteront avec toute l'artillerie alliée sur Si-Kou au-devant de l'amiral Seymour. Quant à nous, nous occuperons fortement la gare avec tout notre monde, et les autres troupes, restant dans les Concessions, formeront notre soutien. Si, contrairement aux prévisions, les secours arrivent plus tôt on partira aussitôt leur arrivée. Chacun se dispose immédiatement à exécuter le mouvement décidé et je rentre à l'Amirauté annoncer à mes camarades la résolution prise.

Tandis que la compagnie s'organise pour demain, je vais rendre compte au Consul général du plan d'opérations. Il approuve pleinement ce projet, enchanté de voir que l'on va enfin essayer de prendre un peu l'offensive, et M. d'Anthouard vient nous rejoindre, causer un peu avec nous. Il a aussi appris l'arrivée du général Mâ ; mais il se refuse à croire à la mise en marche des troupes du Shantung. Le vice-roi de cette province, « Yuan-Shi-Kaï », craint trop les Allemands qui l'avoisinent et, jamais, il ne dégarnira les environs de Kiao-Tchéou en envoyant ses soldats contre nous. M. d'Anthouard doit avoir raison. Dans ce pays étrange chaque vice-roi travaille, au fond, beaucoup pour soi et le gouverneur du Shantung, qui sait fort bien qu'en définitive le dernier mot restera aux armées alliées, ne manquera sans doute pas de s'arranger habilement pour ménager l'avenir.

Je suis sur le point de me retirer lorsqu'un cosaque arrive avec un mot fermé pour le Consul général,

Digitized by Google

Ma curiosité naturelle — bien excusable on l'avouera dans ces circonstances si spéciales — me retient un moment et j'apprends ainsi que le colonel de Vogack informe M. du Chaylard qu'on aperçoit très loin, au sud de l' « Ecole Militaire », une forte colonne, sans pavillons, qui avance en combattant. De ce que ces troupes n'ont pas d'étendards on conclut que ce sont les secours tant attendus qui, enfin, arrivent, et cela doit être, en effet; car les Chinois déploient généralement au mileu de leurs formations d'énormes pavillons triangulaires rouges ou jaunes visibles à de très grandes distances. En attendant d'être fixé sur ce point capital, je juge prudent d'aller à l'Ecole de Médecine mettre Roquebert au courant de l'opération de demain et me rendre compte de ce qui s'est passé, dans la journée, à cet avant-poste.

Le bombardement a complètement cessé et la nuit semble devoir être calme. Lorsque j'arrive par Taku-road devant le grand portail de l'Ecole, je le trouve gardé par un de nos marins qui tout de suite me fait ouvrir. L'établissement est on ne peut plus paisible, on dirait une énorme villa endormie, et on ne se douterait certainement pas à l'observer ainsi qu'il a reçu, lui aussi, depuis l'aube, tant de coups de fusil et tant de projectiles. Le docteur Huet et Roquebert viennent à ma rencontre, et nous nous promenons tous trois aux divers étages de l'énorme bâtiment. Dans la salle à manger des médecins européens, un projectile est entré de plein fouet, a démoli la table de chêne et coupé net les pieds des chaises de

Digitized by Google

mes deux compagnons. Par hasard ils venaient de quitter la pièce depuis quelques minutes pour vaquer à leurs occupations spéciales, si bien que les dégâts ne sont, Dieu merci ! que purement matériels. Aucun de nos hommes non plus n'a été blessé et, vraiment, dans ce bombardement si intense et cette fusillade incessante, c'est quelque chose d'inconcevable. On dirait qu'une force supérieure nous protège dans nos va-et-vient forcément constants, écarte soigneusement de nous les balles qui passent et les éclats d'obus.

Tout en continuant ma ronde dans tous les coins, je remarque que notre jeune camarade a très judicieusement distribué les postes de veille et de défense dans cette si vaste école, et que dans la confection du tableau de service journalier de ses hommes il a eu des initiatives très heureuses. M. Huet me fait, entre deux portes, le plus grand éloge de son sang-froid et de son calme et m'assure que les hommes ont en lui, malgré sa grande jeunesse, une confiance absolue. Je suis tout heureux de l'entendre me dire ces choses et je lui promets de lui laisser Roquebert aussi longtemps que cela dépendra de moi.

En me promenant sur les vérandahs supérieures de l'Ecole de Médecine j'ai remarqué deux choses importantes : Dans la plaine, à une centaine de mètres de l'Ecole, un groupe de maisons de torchis a entouré toutes ses cheminées de percaline rouge. C'est tout simplement l'insigne « boxeur » que ce village a audacieusement arboré si près de nous ! Ce groupe ainsi placé sous l'égide des bandits appartient,

Digitized by Google

m'assure-t-on, aux Pères Lazaristes et c'est pourquoi ces masures ont été épargnées jusqu'ici par nos troupes ; mais toutes les nuits des Chinois isolés viennent s'y abriter pour tirailler sur nos sentinelles et nous décidons que nous détruirons demain ce repaire dangereux. En contournant l'Ecole, je constate aussi que, sur le côté nord de nos bâtiments, un marchand de bestiaux s'est installé, se plaçant pour ainsi dire de cette façon à la fois sous la protection de nos hommes et sous celle des médecins chinois de l'hôpital. Il y a dans cet enclos des bêtes superbes qui se promènent, et je réfléchis que nos provisions s'épuisent très vite et que ces animaux nous seraient d'une utilité incontestable. Il est fort probable, d'ailleurs, que si nous ne les réquisitionnons pas, d'autres, moins scrupuleux que nous, viendront qui s'en empareront, purement et simplement, sans hésitation aucune. Je fais part de mon idée à Laurent qui vient d'arriver aussi pour voir nos camarades, et il partage absolument ma façon de voir. Nous décidons, séance tenante, l'enlèvement de tout ce bétail. Le propriétaire de ce magnifique troupeau nous regarde faire d'un air si désolé et si morne que j'ai pitié de lui et que je m'efforce de le rassurer de mon mieux. Un des médecins chinois de l'Ecole me sert d'interprète et lui affirme que le Consulat de France lui paiera plus tard scrupuleusement tout ce que nous lui prenons. Je lui fais observer en outre qu'il a une chance relative et qu'au lieu de se désespérer il devrait se féliciter de notre opération, puisque

Digitized by Google

si je ne lui réquisitionnais pas ses bestiaux, d'autres les lui enlèveraient avec, sans doute, beaucoup moins de formes. Hésitant tout d'abord il finit cependant par se laisser convaincre et s'offre même à aider nos marins dans la conduite de son troupeau.

Ce n'est pas une petite affaire d'ailleurs que ce déménagement ! Les bœufs nous reniflent de vilaine façon et se livreraient sans doute, contre nous, à une « corrida » en règle si nous n'avions pris la précaution de les entraver ; les vaches plus paisibles sont suivies fidèlement de leurs petits veaux ; mais les porcs très nombreux sont tout à fait rebelles à cet exode. Ils veulent s'enfoncer dans toutes les ruelles qu'ils rencontrent et agitent frénétiquement, au bas de leur échine toute noire, leur queue minuscule et tirbouchonnante. Il faut des courses folles pour ramener dans le droit chemin ces fugitifs obstinés et nos hommes s'amusent, on ne peut plus, à cet exercice imprévu qui fait, tout au long de Taku-road, la joie des sentinelles américaines. Tant bien que mal, cependant, notre convoi bêlant et meuglant arrive au Consulat et, pour le mettre, durant la nuit, à l'abri des projectiles ou des tentatives d'enlèvement, nous attachons nos bêtes dans le jardin, le long du mur. Notre fin de journée n'aura pas été perdue et nous voilà désormais assurés de ne pas manquer de viande fraîche d'ici quelque temps.

En revanche c'est le pain qui va nous faire défaut. Les boulangers chinois ont tous fui la Concession, après l'incendie de leurs fours, et il va nous falloir

Digitized by Google

sans délai en construire d'autres. L'eau potable aussi nous manque presque complètement. Les trois seuls filtres que j'aie pu me procurer à des prix exorbitants ne nous donnent, qu'une quantité d'eau bien insuffisante, par cette extrême chaleur, et nous n'avons pas toujours, malheureusement, le temps de faire bouillir sérieusement celle que nos marins vont, tous les jours, chercher à la rivière. Nous en sommes réduits à la boire, le plus souvent, telle qu'elle, après en avoir, d'une poignée d'alun, précipité la plus grande partie des impuretés, au fond des cuves. Ce m'est une grosse inquiétude que cette question de l'eau.

Tous les jours, à présent, le Peï-Ho charrie des quantités de cadavres qui l'empoisonnent, le contaminent naturellement de plus en plus. Ce sont presque tous des Chinois ou des bêtes mortes qui passent ainsi, gonflés, noirâtres et, tous les matins, il nous faut envoyer, à l'appontement du Consulat de France, une corvée de marins munis de longues perches qui rejettent au fil de l'eau ces noyés sans nombre enchevêtrés confusément parmi les piliers de fer de notre quai Ils défilent maintenant de plus en plus nombreux; les uns dépouillés de tout vêtement; les autres portant la blouse flottante des troupes mandchoues, et je me demande si ce ne sont pas là les victimes de nos derniers combats qu'on jette ainsi à la rivière, dans la ville chinoise, ou bien des indigènes massacrés par les Boxeurs dans les villages épars le long du fleuve entre Tien-Tsin et Pékin.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Dans le quartier brûlé. — A la recherche de farine et de riz. — Une mine de... glace. — Arrivée du général Stœssel avec la première colonne de secours. — Le capitaine Guillaumat. — Les batteries russes bombardent l'arsenal de l'Est. — Les Russes vont camper sur la rive gauche du fleuve. — A l'hôpital de France. — Les alliés jettent un deuxième pont sur le Peï-Ho.

23 Juin. — La nuit s'est écoulée dans le plus grand calme et nous avons enfin pu dormir consciencieusement. Contrairement à notre attente, les dispositions arrêtées hier n'ont été suivies d'aucune sanction. Les Russes ont continué à occuper la gare et, pour des raisons que j'ignore, la colonne russo-japonaise ne s'est pas mise en marche vers le nord. Quant aux fameux secours qu'on croyait devoir arriver dans la nuit, on n'en a plus aucune nouvelle et on ne sait ce qu'ils sont devenus. C'est pour tout le monde une désillusion très grande ; car on comptait réellement cette fois sur leur venue. Ce matin encore les Chinois semblent disposés à nous laisser tranquilles et je profite de ce répit pour aller, avec une forte patrouille, visiter un « go-down » que nos hommes ont découvert dans les maisons brûlées et qui, paraît-il, est rempli de sacs de farine et de sacs de riz.

Cet immense magasin est situé au cœur même du quartier détruit, et, pour l'atteindre, il faut traverser des ruelles suspectes, des pâtés de maisons au centre desquels l'incendie couve encore et dévore tranquille-

Digitized by Google

ment des fragments de corniches, des tentures pendantes ou des meubles brisés. Une odeur indéfinissable plane sur ce désastre, sur ces monceaux de débris qui furent un immense et riche quartier, odeur particulière faite de la combustion des bois spéciaux de ce pays et, aussi, de l'incinération d'un grand nombre de cadavres de Chinois ou d'animaux surpris par le brasier.

La légère brise du nord qui nous vient des déserts de Mongolie se charge, en passant, d'effluves pestilentiels qu'elle répand ensuite sur l'ensemble des Concessions ; mais ici, au milieu de ces ruines, l'atmosphère en est saturée, on se sent pris à la gorge, l'air est empesté, vraiment irrespirable...

Que de ruines autour de nous ! Que de drames ont dû se dérouler dans l'épouvante de cette destruction, dans l'effrayante panique de la fuite des premiers jours ! Un silence de mort plane à présent sur tous ces débris au milieu desquels cependant se cachent encore, m'affirme-t-on, quelques familles terrées dans les rares maisons miraculeusement préservées, et au travers desquels se glissent, de temps à autre, des espions audacieux ou des boxeurs résolus. De ci de là un coup de feu part en effet de ces maisons brûlées et l'on y serait sans doute assassiné si l'on s'y aventurait tout seul.

Le « go-down » que l'on m'a signalé est situé dans l'une des impasses les plus étroites de ce lugubre quartier et, à notre grand étonnement, nous constatons que presque toutes les maisons de cette ruelle ont été

Digitized by Google

épargnées par le feu. Elles sont toutes abandonnées, par exemple, et nous en visitons quelques-unes avec la plus grande prudence. Partout les objets transportables ont été enlevés ou pillés par les derniers fuyards; et dans quelques appartements seuls les meubles sont restés à leur place primitive et semblent attendre le retour du propriétaire.

La maison du riche commerçant qui précède notre « go-down » est en bordure sur la rue et paraît absolument intacte. A l'intérieur, chaque objet familier occupe encore la place accoutumée, et dans une des pièces latérales se dresse un grand lit incrusté d'ivoires semblable à ceux que l'on fabrique à Ning-Po, et dont la forme rappelle de façon curieuse les « lits clos » de nos campagnes bretonnes. C'est la première fois que je pénètre, vraiment, dans le mystère d'un intérieur chinois et je me livre avec une curiosité très grande à cette première visite domiciliaire.

Le gynécée, très vaste, nous démontre que le seigneur du lieu possédait une nombreuse famille et qu'il professait pour elle une profonde affection; car ce quartier des femmes est très ornementé. De belles lanternes, enguirlandées de perles multicolores, pendent du plafond et des kakimonos fort anciens, d'une finesse de dessin très grande, déroulent au long des murs les histoires ancestrales. Ces aquarelles si délicates m'arrêtent assez longtemps. Mieux que tous les récits des livres elles me révèlent les costumes hiératiques d'autrefois, disparus depuis des siècles en dépit des traditions si puissantes en ce pays, et que je retrouve là,

Digitized by Google

presque pareils à ceux du vieux Japon. Au centre de la maison, encadré de boiseries laquées, très découpées et très fines, un boudha ventru et doré est assis sur l'autel des ancêtres. Les yeux tirés aux tempes ne lui donnent pas un air trop méchant et sa moustache noire retombante en fait une idole d'aspect général assez débonnaire. Quand on le fixe longtemps il semble même sourire, nous souhaiter la bienvenue, nous dire qu'il est resté là, tout seul, pour veiller sur le foyer désert et le protéger de tout malheur irréparable. Il a déjà réussi en partie, ce dieu tranquille, et pour qu'il ait tout à fait raison je défends qu'on prenne la moindre vétille dans ce logis ouvert.

Derrière le minuscule jardinet, où se tordent dans des vases de porcelaine des arbustes plus minuscules encore, s'ouvre la porte massive du fameux magasin. Nos marins ont fait une trouvaille ; car, devant nous, s'entassent et s'empilent, jusqu'aux énormes solives de la toiture intacte, des sacs innombrables de farine de première qualité et de riz très blanc. Il y a aussi des sacs de pommes de terre de Tchéfou, si différentes des éternelles patates douces de la côte de Chine, et tout un stock d'approvisionnements divers. Le craintif propriétaire de toutes ces richesses a eu bien tort de s'enfuir ; sa présence nous eut obligés à les réquisitionner et à lui payer tout cela, tandis qu'en son absence nous nous contenterons de le dévaliser sans scrupule. Cette fois nous sommes assurés de ne pas mourir de faim. Il y a certainement là des vivres suffisants pour nourrir pendant deux mois un bon millier d'hommes !...

Digitized by Google

En sortant de ces magasins, que nous refermons soigneusement derrière nous, et que nous ferons déménager avec ordre cet après-midi, nous repassons, pour gagner la rue, devant notre boudha solitaire. Un de mes hommes a malicieusement exagéré la consigne de tout à l'heure. Dans le grand vase de bronze empli de cendre, posé devant le dieu, il a piqué autant de baguettes de fiante de chameaux que nous sommes d'envahisseurs, et, ces bâtonnets odoriférants, qui, chez tout bon Céleste, ne s'éteignent jamais, brûlent de nouveau aux pieds des tablettes des ancêtres, envoient vers l'idole souriante leurs petites spirales bleues et redonnent à ce logis abandonné un air de vie subitement retrouvée...

Notre déjeuner est on ne peut plus gai aujourd'hui, les Chinois nous laissent étonnamment tranquilles et semblent même avoir disparu ; la trouvaille que nous venons de faire, et que je raconte, nous met à l'abri des repas au biscuit qui étaient tant à craindre, et le docteur Depasse achève de nous mettre de belle humeur en nous annonçant que tous nos blessés vont mieux et pourront sûrement se rétablir. Une seule chose nous ennuie sans trêve, c'est la chaleur torride qui nous accable et favorise l'éclosion d'un nombre invraisemblable de mouches dont le tourbillonnement incessant ne nous laisse pas un instant de repos.

Notre ami Mahé qui vient nous rejoindre à la fin du repas, nous fait une proposition qui est accueillie d'enthousiasme. A deux kilomètres de notre Concession, il a découvert une mine de... glace et, si je veux bien

Digitized by Google

lui confier un de mes caissons d'artillerie et quelques hommes armés, il se fait fort de nous rapporter assez d'ice-bergs pour assurer le service de l'hôpital, du Consulat général et de tout notre cantonnement. Voilà certes une offre sur laquelle nous ne comptions guère et que nous serions bien mal venus à repousser! Nous sommes pourtant sceptiques quant à la quantité ; mais le docteur Depasse nous explique que les vice-rois du Tchili sont tenus d'avoir constamment à la disposition de la Cour des approvisionnements de sel et de glace pour trois ans. Le sel accumulé en tas le long du fleuve est recouvert de nattes qu'on change de temps en temps, et la glace, récoltée pendant l'hiver sur la rivière, est amoncelée dans la plaine, aux environs des Concessions, et protégée par une épaisse couche de terre contre les chaleurs torrides de l'été. Ainsi approvisionné, Tien-Tsin est un centre d'expédition de toutes natures, et c'est d'ici que partent, vers les provinces les plus éloignées de l'Empire, les viandes conservées et les innombrables caisses de poisson salé dont les Chinois sont si friands.

A deux heures nous bavardons encore lorsqu'un voisin fait irruption et nous annonce que les renforts arrivent sur les Concessions. Ils sont assez importants ; mais, à notre vif regret, ne comportent aucune troupe française. La colonne qui vient de nous rejoindre est formée de deux mille Russes avec 4 canons sous les ordres du général Stœssel, de trois cents Allemands, et d'autant d'Anglais et d'Américains. Avant d'arriver à hauteur de l'arsenal de l'Est,

Digitized by Google

les Russes ont eu à repousser une forte attaque chinoise pour dégager leur droite ; mais les Allemands et les Anglais qui ont, à quelques kilomètres, abandonné leurs alliés pour pousser rapidement leur marche en avant et pénétrer les premiers sur les Concessions, ont imprudemment trop obliqué à gauche et sont venus se heurter à l'arsenal de l'Ouest, où les Chinois, bien abrités, leur ont fait perdre en quelques minutes un nombre d'hommes important. Hier c'était la journée des courriers de mauvaise augure, aujourd'hui c'est celle des nouvelles agréables.

Ainsi que je l'ai ordonné ce matin, nos hommes procèdent avec rapidité au transfert dans notre cantonnement des vivres que nous avons découverts. Afin d'éviter tout abus je surveille moi-même ce travail, et la besogne est si activement menée que l'opération est achevée avant le soir et que je puis aller annoncer au Consul général que nous serons dorénavant à l'abri de la misère. A ma grande surprise nous trouvons dans son cabinet un capitaine de la légion étrangère, et M. du Chaylard nous présente aussitôt l'un à l'autre. M. le capitaine Guillaumat, en villégiature sur les côtes de Chine, est venu, à la première nouvelle des hostilités, se mettre à la disposition de l'amiral qui l'a envoyé à Tien-Tsin avec le général Stœssel « pour occuper les fonctions que lui confèrent son grade et son ancienneté de service ». M. Guillaumat étant un peu plus ancien que moi, il est entendu que je lui céderai, dès demain matin, le commandement de la garnison française.

Digitized by Google

Lorsque je rentre au cantonnement, Laurent me rend compte d'une petite opération à laquelle il vient de procéder. Pendant mon absence, tout à l'heure, le colonel de Vogack m'a envoyé le billet suivant que mon camarade a ouvert : « Voulez-vous avoir l'obligeance d'envoyer votre canon au bas de la rue de France pour tirer sur des Chinois qui empêchent nos soldats de passer le fleuve. Votre canon a déjà tiré sur ce point le 18, qu'il vienne promptement et ne se montre pas avant de savoir ce qu'il faut faire ». Laurent s'est tout de suite mis en route avec le petit canon du *Jean-Bart*. Au bas de la rue de France il a trouvé un canon russe de 80 m/m qui avait une avarie de mise à feu. Il a pris sa place et canonné des groupes de Chinois massés au coude de la rivière. La pièce russe rapidement réparée n'a pas tardé à reprendre elle aussi son feu. Au bout d'un moment une compagnie de tirailleurs sibériens s'est engagée dans les maisons brûlées pour gagner le coude de la rivière ; mais quelques minutes plus tard elle est revenue sur ses pas en ramenant deux tués dont un officier et de nombreux blessés. Nous nous demandons tous quel but poursuivait cette compagnie et ce que l'état-major russe a bien voulu faire de ce côté ?

24 Juin. — En grimpant ce matin sur la terrasse de l'Amirauté pour étudier le moyen d'abattre le grand mât de pavillon qui s'y élève et sert aux Chinois d'indication trop précieuse pour leur tir, il m'a été donné d'assister à un spectacle tout à fait inattendu. J'ai vu quatre canons russes se mettre en batterie devant le

Digitized by Google

grand arsenal de l'Est et en commencer méthodiquement le bombardement. Au bout d'une dizaine de coups, environ, ils ont réussi à mettre le feu à l'un des magasins de munitions de l'extrémité nord de l'arsenal et à provoquer un feu d'artifice qui a duré plus de deux heures. Ce sont surtout des munitions d'infanterie qui ont sauté, et c'était très amusant de voir retomber les balles en avant de la batterie. Chacune en touchant terre, après s'être élevée à une fort grande hauteur, déterminait dans ce sol friable et desséché une petite colonne de poussière et on aurait dit une sarabande indéfinie de feux follets innombrables. L'air étant très calme, et les magasins sans doute isolés les uns des autres dans l'immense enclos, l'incendie ne s'est pas propagé et, seule, l'extrémité de l'arsenal attaquée a été détruite.

Les Russes qui semblent n'avoir procédé à ce bombardement anodin que pour chasser les Chinois qui pouvaient se trouver encore là et dégager complètement leur droite ont alors cessé le feu et sont rentrés à leur cantonnement. Le général Stœssel a installé son camp sur la rive gauche en face de la Concession allemande, derrière l'Ecole Militaire, et toutes les troupes russes qui avaient leurs quartiers sur notre Concession les ont quittés pour aller rejoindre leur général.

Un peu avant midi le capitaine Guillaumat me prie d'envoyer Laurent avec trente hommes au bas des Concessions afin d'aider les Russes à construire, devant leur camp, un pont de bateaux sur la rivière.

Digitized by Google

Nos alliés trouvent, non sans raison, que le pont de la gare est trop loin de leurs nouveaux cantonnements, qu'il est dans un état pitoyable, et que son passage sous le feu des batteries chinoises est inutilement dangereux. Les marins, qui s'apprêtaient à déjeuner, emportent dans leurs musettes du pain, des conserves et un peu de vin et partent immédiatement sous les ordres de Laurent. L'autre fraction du détachement reste en repos, lave le linge et démonte les armes qui n'ont pas été nettoyées depuis quelques jours.

Je profite de la tranquillité de l'après-midi pour aller à l'hôpital faire visite à nos blessés. Ils vont tous relativement bien ; les blessures ont bonne apparence et seul, pâle comme les draps blancs de son lit, Delaporte continue, dans la petite chambre où il est à présent sans compagnons, son long et douloureux martyre. Le docteur Houillon m'a dit au passage que mon sous-officier l'étonne, qu'il fait preuve d'une énergie extraordinaire et que, maintenant qu'il a résisté si longtemps, il pourrait très bien se faire qu'on réussisse à le sauver. Il m'a accompagné près du blessé qu'il vient voir, lui-même, le plus souvent possible ; mais il me recommande de ne pas le fatiguer et nous continuons ensemble notre pèlerinage à travers les autres salles de souffrances. Elles sont plus vides aujourd'hui. Tous les Russes transportables ont été évacués sur le camp du général Stœssel et il ne reste, dans les chambres du rez-de-chaussée, que quelques officiers abominablement défigurés par

Digitized by Google

d'atroces blessures. Près de chacun d'eux un cosaque veille et agite, avec une patience de mère, de légers éventails de bambou, chasse sans se lasser les multitudes de mouches bleues qui pullulent ici, comme partout, et se posent ainsi que des gouttes de saphir sur les bandages sanglants. Ceux qui sont les plus grièvement atteints sont deux officiers de cosaques qui ont, voici bientôt quinze jours, conduit une reconnaissance d'une trentaine d'hommes dans la direction de Pao-Ting-Fou. A quelques kilomètres des Concessions, ils ont rencontré une bande de trois cents Boxeurs, et, au lieu de les fusiller à distance, ils ont commis la très grosse imprudence de les charger à l'arme blanche. Les Boxeurs les ont laissés s'approcher, et leur foule fanatique s'est refermée sur cette poignée de soldats admirables qui n'ont dû leur salut final qu'à leur héroïque bravoure et à la solidité de leurs armes. Plusieurs d'entre eux ont trouvé la mort dans cette lutte inégale et ceux qui sont revenus vivants ont reçu dans le combat des blessures horribles, sont tailladés d'atroce façon, n'ont plus, pour ainsi dire, figure humaine...

En rentrant au camp, le soir, mon camarade me raconte sa journée qui n'a pas été tout à fait dépourvue d'intérêt. Il a trouvé les Russes à l'Ecole Militaire ; comme toujours, les alliés lui ont fait un charmant accueil ; mais dès qu'ils ont su pourquoi il venait, ils ont, selon leur habitude, à peu près décliné ses offres de service en prétextant qu'ils étaient assez nombreux pour ce travail et, qu'en outre, ils dispo-

Digitized by Google

saient d'une section de pontonniers spécialement dressés à ce genre de besogne. Cette fois Laurent ne s'est pas tenu pour battu et ne s'est pas retiré. Au bout de quelque temps, petit à petit et sans y paraître, nos matelots se sont de ci de là rendus utiles, se sont glissés un peu partout et ont fini par prendre une part effective à tous les travaux. Les ancres mouillées par les pontonniers étant trop légères, le pont s'est tout d'abord disloqué sous la force du courant ; nos marins ont alors embarqué dans des jonques des ancres beaucoup plus fortes et, malgré l'opposition des Russes qui craignaient de voir chavirer les chalands improvisés, ont réussi au prix de mille peines à les mouiller dans d'excellentes conditions au beau milieu de la rivière. Les ancres tenant, cette fois, pour de bon, le pont de bateaux a été solidement et rapidement achevé, à la joie générale, et nos matelots sont revenus à l'Amirauté couverts de vase ; mais avec une réputation bien établie de travailleurs intelligents, actifs et débrouillards.

Maintenant que les renforts sont arrivés, on a décidé de mettre à exécution la résolution, arrêtée naguère, d'aller dégager la colonne Seymour. Le programme a été remanié et l'opération aura lieu en deux fractions. Une première colonne, formée de Russes et de quelques Anglais, partira à minuit de l'Ecole Militaire ; une deuxième colonne, formée au camp russe par des Japonais et des Allemands, se tiendra prête au point du jour à appuyer le mouvement si c'est nécessaire. Le général Stœssel demande

Digitized by Google

au capitaine Guillaumat de se rendre demain matin à son camp avec quarante hommes pour se joindre à la deuxième colonne. Ce détachement sera commandé par Laurent. Le reste du détachement, sous mes ordres, occupera la gare ainsi qu'il avait été précédemment convenu.

Nos dispositions sont vite prises pour demain et nous allons tous en chœur dîner chez le docteur Depasse. Notre camarade Mahé a tenu parole et, pour la première fois depuis notre arrivée à Tien-Tsin, nous pouvons, grâce à lui, boire frais. Il n'a pas perdu son temps aujourd'hui ; car non seulement il nous a rapporté assez de glace pour refroidir tous nos liquides, mais plus qu'il n'en faut pour glacer délicieusement demain matin l'eau de notre toilette. Oh ! la joie, par ces chaleurs écrasantes, de boire à une température convenable, de pouvoir se baigner dans de l'eau froide ! Nous lui faisons une véritable ovation bien méritée, qui redouble encore quand il nous promet d'accomplir tous les matins le même travail malgré le feu des batteries chinoises.

Le dîner est très gai ce soir. Le docteur Depasse, qui se porte beaucoup mieux, nous raconte les petits potins et les histoires drolatiques du Tien-Tsin d'avant la guerre et le capitaine Guillaumat nous donne, à son tour, les dernières nouvelles de l'escadre, nous met au courant des diverses péripéties qui ont marqué la marche du général Stœssel sur Tien-Tsin.

L'épisode le plus important, qui n'a même pas laissé que d'être assez grave, s'est déroulé à quelques kilo-

Digitized by Google

mètres de nous, la veille de l'entrée des secours sur les Concessions. L'avant-garde de la colonne, forte d'environ cinq cents hommes, qui s'avançait sans s'éclairer suffisamment, s'est tout-à-coup heurtée aux extrêmes lignes chinoises d'investissement, considérablement renforcées par le corps du général Mâ, et décidées à barrer la route de Tien-Tsin aux alliés. Le colonel, qui la commandait, lança sans hésiter ses troupes contre les positions ennemies. Mal lui en prit ; car les chinois, bien retranchés et bien défilés, soutinrent le choc sans faiblir et l'avant-garde russe, fusillée à découvert, subit en quelques instants des pertes si cruelles qu'elle se vit obligée de se replier précipitamment sur le gros de la colonne. Le général Stœssel décidé cependant à se frayer, coûte que coûte, un passage à travers les lignes chinoises, mais rendu plus circonspect par cet échauffourée inattendue, fit préparer à distance, par son artillerie, l'attaque des tranchées ennemies et marcha ensuite sur elles avec toutes ses forces. Au bout d'une heure de combat les Chinois, menacés d'être tournés sur leur gauche par une fraction importante de la colonne, abandonnèrent la lutte et se replièrent vers l'Est, dans la direction du canal de Lutaï. Cet engagement a, paraît-il, coûté aux Russes une cinquantaine d'hommes, tués ou blessés, et aux Allemands une dizaine de soldats. Ainsi s'explique la canonnade entendue au loin, avant-hier, et l'inaction apparente de l'armée impériale. Nous comprenons aussi que les Chinois ne nous ont bombardés, ce jour-là, avec une telle fureur, que pour

Digitized by Google

nous immobiliser dans les Concessions, en nous faisant craindre une attaque de leur infanterie, et nous enlever la tentation de nous porter au-devant des troupes de secours. Force nous est d'avouer, d'ailleurs, que leur tactique a parfaitement réussi.

Notre causerie se prolonge ainsi très animée, très intéressante aussi par les concordances judicieuses que tous ces renseignements nous permettent d'établir.

Il est très tard quand nous nous séparons pour rentrer au camp et la nuit est si paisible, le ciel d'une pureté si admirable que je m'attarde à plaisir sous la vérandah du silencieux yamen. Des myriades d'étoiles scintillent dans l'azur profond, saupoudrent la voûte céleste de leur impondérable poussière blanche, et, dans la direction de la sombre ville chinoise, la « polaire » brille d'un incomparable éclat. Là-bas, en Bretagne, de l'autre côté de la terre, les miens la voient aussi, cette étoile, à la même place, presque à la même hauteur au-dessus de l'horizon, et, subitement, je songe à l'énormité de la distance qui, ce soir, nous sépare. Fixée ainsi qu'un clou d'or au fond de la draperie nocturne elle semble, comme autrefois l'étoile de Judée, nous montrer le chemin de Pékin, le chemin de la cité lointaine, semé d'obstacles sans nombre, au centre de laquelle nos camarades, plus que nous encore, sont, sans doute, en péril de mort....

La colonne russe aura cette nuit un temps vraiment admirable pour marcher au secours de l'amiral Seymour,

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Départ de la colonne russe au-devant de l'amiral Seymour. — Bombardement des Concessions. — Le feu au Consulat de France. — Chez le docteur Depasse. — Reconnaissance malheureuse au bas de Takou-road. — Rentrée de la colonne Seymour sur la Concession. — Les marins français de la colonne campent à l'Amirauté.

25 Juin. — Laurent part à cinq heures du matin avec le détachement organisé hier. Le général Stœssel l'accueille on ne peut plus aimablement et notre camarade trouve, tout de suite, au camp russe, un grand nombre d'officiers dont il a fait, tout récemment, la connaissance à Port-Arthur. Une forte colonne, exclusivement formée de cosaques et de tirailleurs sibériens, est partie cette nuit dans la direction de Si-Kou ; mais, quoique le bruit d'une sérieuse canonnade nous vienne de cette direction, le général ne donne pas l'ordre de départ à la deuxième colonne d'appui. Il doit, évidemment, avoir des raisons pour agir ainsi. Quoi qu'il en soit, vers neuf heures, il nous renvoie notre petit détachement en disant qu'on ne ferait plus rien pour le moment. Le capitaine Guillaumat, un peu énervé, me dit qu'il ne comprend rien à cette apathie ; nous le consolons de notre mieux en lui disant que nous y sommes habitués depuis longtemps et que cela ne nous étonne plus.

Au moment où Laurent rentre au cantonnement avec ses hommes, les batteries chinoises, qui sem-

Digitized by Google

blaient, depuis l'aube, gronder dans une autre direction, recommencent furieusement le bombardement des Concessions. Cette fois, c'est le Consulat et ses dépendances qui reçoivent presque tous les coups, et les obus à balles éclatent si dru dans la cour, où nos matelots sont occupés à construire des fours, sous la direction de notre boulanger, que je me vois obligé de faire cesser le travail et de mettre tout mon monde à l'abri derrière le deuxième mur du Consulat. Notre yamen est, en effet, tellement criblé d'obus, que nous n'y pouvons tenir. Protégés par ces deux murs, les seuls murs de pierre des environs, nous aurons des chances d'être moins atteints. A peine y sommes-nous qu'un matelot vient en courant me dire que le feu est au Consulat. Une épaisse fumée s'échappe, en effet, d'une fenêtre du premier étage et je m'y précipite avec Douguet et quelques-uns de nos marins. En un clin d'œil, les boiseries enflammées sont brisées et arrachées, les tentures jetées par les fenêtres, et le commencement d'incendie noyé sous des seaux d'eau.

Le péril conjuré, nous regardons autour de nous et constatons que c'est un projectile de quinze qui a causé tout ce mal. Il a défoncé la façade nord de la maison et après avoir traversé les cloisons des deux chambres contiguës est venu tomber sur le lit de la gouvernante, auquel il a mis le feu. Mlle Camille X***, dont le courage et le sang-froid ne se sont pas démentis un seul instant depuis le commencement du siège, est on ne peut plus ennuyée de voir sa jolie petite chambre en si piteux état. Elle a perdu,

Digitized by Google

nous dit-elle, dans la bagarre, un petit bijou sans valeur réelle, mais auquel elle tenait beaucoup, et nous avons toutes les peines du monde à consoler la pauvre femme.

Pendant deux heures encore le bombardement continue avec une allure extraordinaire, toutes les pièces chinoises sont entrées en jeu et font pleuvoir sur nous un véritable ouragan de fer. Des tuiles volent en éclats de toutes parts, les murailles se lézardent et tandis que, çà et là, s'allument des incendies, des arbres sont coupés dans le jardin du Consulat, dont nous occupons l'angle, et s'abattent sous nos yeux avec un grand bruit de branches brisées. Deux obus destinés à la façade du Consulat sont, par bonheur pour nous, interceptés par la maison du chancelier, dont un pan de mur s'écroule, tandis qu'une grêle de balles, venant d'on ne sait où, étoilent ou font voler en éclats les vitres du cabinet de travail de M. du Chaylard. Au bout de deux heures, le feu cependant se ralentit enfin, sensiblement, et nous nous décidons à retourner à nos travaux interrompus.

Le Consul général qui nous a imité s'est à peine assis à son bureau qu'un petit projectile de 57 $^{m}/_{m}$ fait bruyamment son entrée et, passant sur sa tête, va s'encastrer sans éclater dans le mur qui lui fait face. Il nous le montre en riant lorsque nous le rejoignons et faisant allusion au plan de « Moukden », la vieille capitale Mandchoue, qui décore l'autre muraille de son cabinet : « Il faudra qu'après la guerre je le fasse encadrer, ce petit obus, à la place même où il s'est

Digitized by Google

fixé. Il sera le témoin irréfutable de ces jours mauvais et aussi le digne pendant de cette noble cité tartare, dont un ancien « Grand Juge » me fit jadis présent. Je l'ornerai d'une banderole d'argent sur laquelle je ferai graver son calibre et la date précise de son entrée chez moi. Plus tard quand les vice-rois du Tchili rendront visite au Consul de France les interlocuteurs auront là un sujet de conversation tout trouvé, une entrée en matière véritablement peu banale... » Et la belle figure de M. du Chaylard s'anime et s'éclaire à cette idée qu'un jour prochain son successeur pourra tirer pour l'influence française un parti merveilleux de nos misères présentes.

— Savez-vous, mon cher capitaine, que je commence à avoir ici un vrai musée d'artillerie ?

En effet, sa cheminée, que je n'avais point remarquée, est ornée de projectiles de tous les calibres et de tous les modèles tombés depuis le 17 juin sur le Consulat ou dans ses jardins. Je remarque aussi, dans un coin de la pièce, des armes de toutes sortes, entre autres des sabres de Boxeurs des premiers jours, armes très curieuses à lâmes doubles, enfermées dans un seul fourreau, et, aussi, un très grand nombre de « Manlichers » et de « Mausers » tout neufs, récoltés un peu partout autour du Consulat..

Vers midi et demi les coups de canon ne nous arrivent plus que par intervalles assez espacés et nous reprenons nos travaux. Au moment où je vais dîner, un de mes hommes m'annonce que le bombardement a tué le plus beau de nos bœufs dans la cour

Digitized by Google

de la *Municipalité,* où nous avons, depuis hier, parqué notre troupeau. Tant mieux ! ce sera le premier service que les Chinois nous auront rendu. Je le fais dépecer de suite et ordonne qu'on double la ration de fourrage des autres bêtes que le bombardement affole et fait trembler de tous leurs membres...

La maison du docteur Depasse a beaucoup souffert, elle aussi, de ce feu violent. Le jardin est inondé d'éclats d'obus, les murs sont crevés un peu partout, et deux de ses domestiques ont été grièvement blessés au premier étage, tandis qu'ils portaient de l'eau dans la chambre de notre ami. Quoique le bombardement soit pour ainsi dire momentanément arrêté et que les projectiles ne nous soient plus adressés qu'avec des intervalles considérables, je trouve qu'il ne serait pas inutile de mettre ici, comme ce matin, au Consulat, le plus grand nombre possible de murs entre notre salle de repas et les excellentes batteries chinoises du canal de Lutaï. Je propose donc au docteur Depasse de transporter purement et simplement dans son salon la grande table de sa salle à manger. Le docteur n'est pas du tout de mon avis ; il proteste de toutes ses forces, prévoyant, fort justement, que, malgré toutes les précautions que nous pourrons prendre, nous mettrons fatalement son salon dans un affreux état, et il lutte autant que faire se peut contre mon idée. Mais je suis entêté et j'insiste, avec de si bonnes raisons, que je rallie tous les suffrages. Alors désolé, mais toujours vraiment charmant et on ne peut plus aimable, il donne lui-même aux « boys » les ordres

Digitized by Google

de déménagement. Les tapis sont roulés, les bibelots rares serrés dans des caisses et, seules, restent appendues aux murailles, deux superbes tapisseries chinoises. Ce remue-ménage brusquement décidé a mis tout le monde de bonne humeur et le déjeuner commence dans la gaieté générale. On entame tous les sujets, on rit, on discute, et l'on souligne l'invraisemblable pluie de mitraille dont viennent de nous gratifier les batteries chinoises, lorsqu'un bruit de tonnerre interrompt brusquement nos réflexions. C'est encore un obus qui sûrement vient d'entrer chez nous. Il a fait trop de bruit pour avoir éclaté dans le jardin. La crainte de l'incendie nous met en un instant debout et je cours à la salle à manger. Oh ! le lamentable spectacle que celui que j'ai sous les yeux ! Cette pièce si coquette et si fraiche, que nous avons évacuée il y a une demi-heure à peine, est remplie de poussière et criblée d'éclats. La suspension, brisée, est tombée à terre, la jolie vaisselle de fine porcelaine à filets d'or, que Depasse nous réservait pour le repas officiel de la délivrance, est en miettes dans le buffet de chêne éventré, et le cou-cou, lui-même, appliqué au mur de brique, a reçu, en plein cadran, un morceau d'acier qui l'a tout écrasé. Près de moi le docteur regarde d'un air consterné ce désastre. Il me fait remarquer qu'il n'y a pas vingt centimètres carrés de murs qui n'aient reçu des éclats, et je lui demande ce qu'il pense à présent de mon idée de changer de salle à manger.

— Mon Dieu ! mon cher Daoulas, je crois tout

Digitized by Google

bonnement que si nous étions restés là, il eut été inutile de nous apporter le café !

Brave ami ! si mal récompensé de son enthousiasme pour les Célestes, et si gai quand même et toujours dans les pires moments !

L'après-midi s'annonçant assez calme, Laurent file avec vingt hommes faire la relève de l'Ecole de Médecine, tandis qu'avec les marins du *Descartes* nous poursuivons activement la confection de nos fours. Nous sommes en plein travail et mon brave matelot boulanger Lieutaud est enchanté de la tournure que prend l'ouvrage qu'il dirige, lorsque des hommes du *Pascal*, qui sans doute maraudaient dans les chambres vides de notre palais, viennent m'annoncer qu'ils ont découvert, dans les communs de l'Amirauté, une vaste pièce contenant trois fours. Trois fours ! mais c'est une providence, c'est le ciel qui nous les envoie, et vite nous abandonnons le travail pour aller nous rendre compte de l'admirable aubaine. Ils existent bien en effet ces fours ; ils sont même en parfait état de conservation, et je constate, une fois encore, que cet excellent amiral Yeh avait dans son yamen tout ce qu'il fallait pour se passer des diables étrangers. Pour comble de bonheur, il nous arrive des boulangers très experts. C'est M. Ly, le précieux interprète du Consulat, qui nous les amène. Ce sont, me dit-il, les boulangers ordinaires de la Concession, dont les fours et les boutiques ont été détruits dans les quartiers chinois et qui n'ont pas voulu fuir, comme leurs compatriotes. Ils m'offrent leurs services en ne deman-

Digitized by Google

dant pour leur peine que la nourriture et notre protection. Rapidement je fais nettoyer la pièce qui est d'une propreté douteuse et, sous l'habile direction de mon excellent boulanger, les fours vont fonctionner immédiatement. Il faut avoir mangé, pendant quelque temps, de la viande sans pain pour comprendre à quel point nous sommes heureux de cette solution imprévue. Mes trois chinois sont, je me hâte de le dire, au moins aussi heureux que nous. Ravis d'être désormais à l'abri d'une exécution sommaire, leur joie ne connaît plus de bornes lorsque je leur fais dire qu'ils seront payés de leur peine en bon argent monnayé si je suis satisfait de leur façon de faire et si leur travail répond exactement à leur savoir d'antan.

Tout va très bien à l'Amirauté; mais il n'en est malheureusement pas de même du côté de Takou-road. Laurent me fait, en effet, prévenir, à la fin de l'après-midi, qu'il vient d'avoir trois blessés dans une reconnaissance au bord du fleuve. Deux matelots du *Descartes* ont eu la poitrine traversée et le capitaine Guillaumat, qui dirigeait en personne la reconnaissance, a été blessé d'une balle au sommet du bras gauche. Je ne tarde pas à recevoir, d'ailleurs, des renseignements plus précis.

En arrivant, vers trois heures, à l'Ecole de Médecine, pour y faire la relève, notre camarade y a trouvé le capitaine qui lui a manifesté le désir de parcourir le terrain situé en avant de l'Ecole et au nord de celle-ci. M. Guillaumat jugeant, non sans raison, que ce terrain serait, sans doute,

Digitized by Google

plus tard, destiné à servir de champ de bataille aux alliés lorsque, devenus plus nombreux, ils se décideraient à attaquer définitivement la ville chinoise, a voulu le connaître par avance et a emmené, pour ce faire, tout le détachement de ce matin. Seulement, au lieu de tourner, tout de suite, à gauche, au bas de l'Ecole, pour déboucher immédiatement



RUINES DU QUARTIER CHINOIS DE LA CONCESSION FRANÇAISE

dans la plaine, il a descendu toute la rue et, malgré le danger d'une marche dans la direction des faubourgs chinois, a tenu à reconnaître, au bord de la rivière, les maisons brûlées d'où les Russes ont été si terriblement fusillés il y a deux jours. Ce qui était à craindre est survenu presque aussitôt. A peine le détachement a-t-il paru, au coude de la rivière, qu'une grêle de balles lui est venue du quartier détruit. C'est

Digitized by Google

en vain que le capitaine a fait répondre par des feux de salve ; les Chinois, bien abrités, dans les ruines, sont restés invisibles et le tir de nos hommes n'a servi de rien. Au contraire, deux coups de canon sont, au bout d'un instant, partis de ces mêmes maisons à moins de deux cents mètres, sans occasionner heureusement d'accidents. Alors, voulant en avoir le cœur net, le capitaine, après avoir mis tant bien que mal tout son monde à l'abri, s'est rendu avec Laurent au parapet du coude de la rivière pour essayer de découvrir l'emplacement exact de ces canons. Ils n'ont rien vu ni l'un ni l'autre ; mais ils ont malheureusement été aperçus et les Célestes leur ont envoyé, coup sur coup, deux obus à mitraille qui sont tombés dans la rivière exactement à leur hauteur. Le capitaine Guillaumat a reçu pour sa part une balle dans le bras, et, sur les instances de notre camarade, s'est retiré accompagné d'un homme en le priant de rassembler le détachement et de le ramener à l'Ecole de Médecine.

Resté seul, notre camarade a groupé ses marins derrière les plus proches maisons et les a fait partir au pas gymnastique, comptant que l'égrènement naturel de la marche ferait franchir sans trop de pertes à sa petite troupe les trente ou quarante mètres à parcourir à découvert. Il avait résonné juste ; mais compté sans la vigilance chinoise qui s'est exercée une fois de plus à nos dépens.

Une fusillade si intense et si brusque a salué l'apparition du détachement que la course s'est changée

Digitized by Google

presque aussitôt en débandade. Deux hommes de l'arrière, cependant, tombent, grièvement atteints. D'un seul commandement, d'un cri plutôt, Laurent arrête la galopade éperdue, ramène en arrière la troupe tout entière et, sous un feu d'enfer, lui fait ramasser ses blessés. Mais, dans ce retour, les intervalles se sont rompus, les marins se trouvent subitement réunis en groupes compacts; qu'un obus tombe dans ces masses très denses et c'est une catastrophe terrible. Le hasard heureux veut qu'il n'en soit pas ainsi et, sans de nouvelles pertes, les quarante marins peuvent atteindre un nouvel abri. La petite troupe alors se remet en ordre et, les blessés en avant, fait une entrée convenable à l'Ecole de Médecine.

A l'hôpital, où je viens de voir nos deux nouveaux blessés, le docteur Houillon m'a déclaré que le moins gravement atteint s'en tirera peut-être; mais que l'autre, le malheureux Guivarch, est irrémédiablement perdu. Mauvaise après-midi encore. Nous jouons décidément de malheur. Notre faible détachement est vraiment bien décimé.

Nous finirions par être attristés vraiment par ces impressions pénibles si le docteur Depasse n'avait à cœur de nous remettre en train avec les airs toujours nouveaux de son graphophone, si notre camarade Douguet ne nous forçait à rire de ses plus folles chansons. Quelle extraordinaire gaieté vraiment, et quel ressort !

26 Juin. — La nuit qui vient de s'écouler a été on ne peut plus silencieuse, et nous nous demandons au

Digitized by Google

réveil si nous ne sommes pas redevables de cette tranquillité si absolue à la concentration de toutes les forces chinoises contre les troupes de l'amiral Seymour et la colonne russe envoyée hier au soir à son secours. Ce silence inaccoutumé ne laisse pas que de nous inquiéter un peu. Nous ne sommes pas habitués à de pareils répits et, sur cette terre de Chine, plus que partout ailleurs, en ce moment surtout, l'absence de toute démonstration belliqueuse et de tout bruit recèle, à coup sûr, une vilaine surprise, un danger imminent.

Vers huit heures du matin une nouvelle invraisemblable, transmise de sentinelle en sentinelle, m'arrive à l'Amirauté : La colonne Seymour débouche, m'assure-t-on, de la gare en ruines et va faire son entrée sur les Concessions ! Le temps de bondir chez le Consul général, de courir avec lui au pont de bateaux, et nous arrivons pour assister à un spectacle inoubliable, qui ne me sortira jamais de la mémoire.

Une file énorme de brancards paraît sur la rive gauche du fleuve et s'engage bientôt sur le pont des jonques, dont le tablier est dénivelé au delà de toute idée, et c'est avec une extrême lenteur que le lugubre convoi défile devant nous. Presque tous les blessés qui passent sont Anglais ou Américains. Ils sont portés par leurs compatriotes, dans des toiles de hamacs fixées à de longs bambous, et le Consul général d'Angleterre, qui vient d'arriver, les arrête un instant, leur offre des biscuits et leur verse, lui-même, un petit verre de rhum. M. du Chaylard suit du regard tout ce manège et je lis sur son visage une indes-

Digitized by Google

criptible ironie. Sans doute il meurt d'envie de demander à son collègue si, vraiment, il ne pense pas qu'il avait raison, l'autre jour, lorsqu'à la conférence des chefs militaires il traitait d' « insigne folie » le départ de la colonne pour Pékin.

Le général Stœssel, précédé de son fanion, arrive à ce moment au galop par le quai de France, suivi de quatre ou cinq officiers de son état-major. C'est le moment précis où, derrière les brancards, apparaît un troupeau informe d'Anglais et d'Américains mêlés, hâves, déguenillés et couverts de boue ; cette foule désordonnée présente un aspect lamentable, un véritable aspect de déroute. L'amiral Seymour passe tout à fait inaperçu, noyé dans cette troupe débandée, et nous le cherchons encore, en vain, lorsque survient, dans un ordre parfait, et presque au pas de parade, le détachement de marins allemands. Derrière eux, les Français paraissent à leur tour. Eux aussi défilent bien en ordre, en rang sur quatre, le commandant de Marolles en tête, et les officiers sur le flanc de la compagnie. On dirait vraiment qu'ils reviennent d'une promenade militaire ou d'une manœuvre de nuit un peu longue, et à les voir passer ainsi, eux que nous avons cru perdus, la tête haute, l'air vaillant malgré l'extrême fatigue, nous sentons se mêler à notre joie un réel sentiment d'orgueil. Les Japonais ferment la marche et j'ai le loisir d'admirer leur allure martiale, leur propreté méticuleuse, incompréhensible après une semblable retraite, leur ordre parfait enfin, tandis que le commandant de Marolles s'approche du

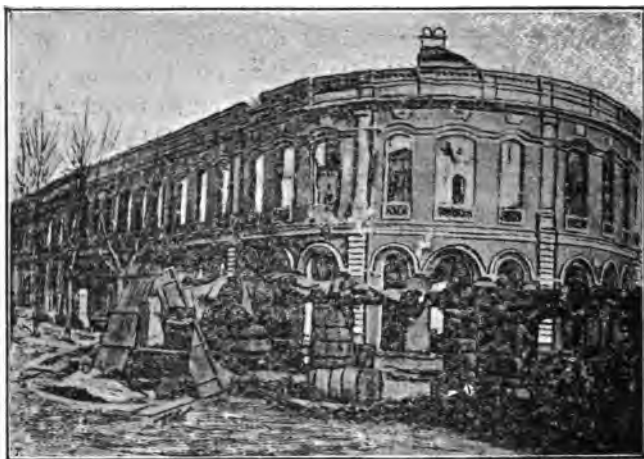
Digitized by Google

Consul général et l'interroge. Comme nos camarades, dont nous venons de serrer les mains au passage, il est tout étonné de nous trouver là, nous dont il ne soupçonnait nullement la présence. Je lui dis notre joie sincère de le voir revenu sain et sauf de cette invraisemblable aventure et, tout en l'accompagnant à notre cantonnement, je le mets sommairement au courant de nos faits et gestes principaux à Tien-Tsin pendant ses deux semaines d'absence. Il est tout surpris de trouver détruite la gare, où il s'embarqua naguère si tranquillement, de voir notre Concession en ruines, toutes les maisons du quai brûlées ou éventrées, crevées par les coups de canon, et, chemin faisant, il me conte à son tour, l'odyssée miraculeuse, l'incendie obligatoire des deux convois, pour ne pas les laisser tomber aux mains de l'ennemi, et la pénible, la périlleuse retraite de la colonne le long du fleuve jusqu'à l'arsenal de Si-Kou. Nos camarades viennent d'échapper à de très grands dangers ; mais tandis que j'écoute le commandant, je ne puis cacher mon étonnement de voir les Chinois respecter, de façon si complète, l'entrée de la colonne sur les Concessions. Que font-ils donc, ce matin, pour ne pas envoyer un seul projectile sur ce pont de bateaux où, d'ordinaire, aucun de nos hommes ne peut apparaître sans être aussitôt couvert de mitraille ou salué au passage d'une grêle de coups de fusil ? Mystère !... Le calme est si profond sous le beau soleil d'été, les Célestes respectent si bien l'installation de nos camarades et de leurs hommes dans les immenses salles vides du yamen de

Digitized by Google

l'Amiral que le commandant de Marolles, étonné aussi de ce silence, me demande s'il en est généralement ainsi.

Hélas ! non, ce n'est là vraisemblablement qu'une courte trève, semblable à celles dont on nous gratifie de temps en temps, lorsque la débauche de munitions a été par trop grande, l'action trop vive, et que les



RUINES ET BARRICADES AU COIN DU QUAI DE FRANCE

Impériaux se voient acculés à la nécessité de procéder à un réapprovisionnement général de leurs parcs ou désirent, eux aussi, se reposer de leurs propres fatigues. L'état de la pauvre Concession française est là qui crie nos misères récentes et, plus que toutes les ruines, la liste déjà longue de nos morts et de nos blessés est une preuve éloquente des assauts répétés que nous avons subis. Les pertes de la petite

Digitized by Google

garnison française de Tien-Tsin sont à ce jour de cinq tués et douze blessés. Le détachement de la colonne Seymour n'a qu'un mort et dix blessés, quoique nos camarades formassent un contingent légèrement supérieur au nôtre ; mais le chiffre total, pour la colonne, est très élevé.

L'amiral Seymour a eu 62 morts et 231 blessés. Les Anglais à eux seuls entrent dans ce total pour le chiffre énorme de 97 blessés, et cela m'apparaît d'autant plus extraordinaire que c'est, paraît-il, le détachement français qui s'est presque toujours trouvé en avant-garde. Toutes proportions gardées nos matelots ont donc été sensiblement moins éprouvés que le contingent britannique. Cela tient à deux causes que tout le monde reconnaît : le tir des Chinois et les médiocres qualités militaires de nos voisins. Nos camarades, en effet, confirment un fait, que nous avons été déjà à même de remarquer personnellement à Tien-Tsin, l'habitude qu'ont les troupes impériales de se servir presque toujours de hausses un peu fortes ; ils atteignent ainsi les groupes de l'arrière et ce sont les réserves qui finissent parfois par être les plus exposées.

Toute cette journée se passe en installations : Nos camarades, les lieutenants de vaisseau Ronarc'h et Petit, l'enseigne de vaisseau Dubois, les aspirants de Pontevès et Golay et le docteur Autric font déblayer des chambres voisines des nôtres et acceptent avec reconnaissance l'hospitalité que leur offre, pour les repas, un négociant français, M. Blas, dont la

Digitized by Google

maison fait, dans la rue du Chemin de Fer, vis-à-vis à celle du docteur Depasse. Ils déjeuneront et dîneront chez lui, et, de la sorte, nous serons toujours tout près les uns des autres. Le commandant de Marolles, lui, va habiter chez un autre commerçant français, M. Philippot, qui met à sa disposition un appartement au premier étage de sa villa. De cette façon il sera presque au milieu de nous et pourra en quelques instants nous communiquer ses ordres. Il est entendu que ce soir nous assurerons le service de veille afin de permettre à la colonne de se reposer de son extrême fatigue.

Ainsi nous voilà donc tous enfin réunis ! Le retour de la colonne nous rend nos camarades, fait disparaître le souci angoissant qui, depuis tant de jours, nous oppressait, et apporte à la défense des Concessions un renfort inespéré de près de deux mille hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE X

Réorganisation de la garnison française. — Attaque du camp russe par les troupes chinoises. — Reprise du bombardement des Concessions. — Mort de Guivarch. — Le détachement du *Descartes* évacue le Consulat de France pour camper à l'Amirauté. — Tentative des Boxeurs contre nos cantonnements. — Ordres du jour de l'amiral Seymour et du commandant de Marolles.

Le commandant de Marolles a pris ce matin le commandement effectif de la garnison française ; le règne du capitaine Guillaumat n'aura pas été long. D'ailleurs sa blessure, très nette au début et peu grave en apparence, est en train de prendre mauvaise tournure, et le docteur Houillon pense qu'une opération sera peut-être nécessaire avant de l'évacuer sur Takou. Les hommes de la colonne, auxquels un jour de repos supplémentaire est encore accordé, en profitent pour mettre de l'ordre dans les quelques vêtements qu'ils ont pu sauver du désastre, lors de la destruction des convois, et, après avoir lavé le linge, ils visitent leurs armes qu'ils n'ont pu démonter depuis quinze jours.

Le capitaine de vaisseau réorganise la petite garnison et la forme en deux compagnies auxquelles incomberont, alternativement, le service de la ligne de feu et le service intérieur de l'Amirauté. Les hommes dont j'avais jusqu'ici le commandement supérieur, et qui étaient respectivement placés sous les ordres de Laurent et de Douguet, formeront, à

Digitized by Google

partir d'aujourd'hui, la première compagnie de marche; les marins du *Jean-Bart* et du *d'Entrecasteaux*, qui formaient le contingent français de la colonne internationale, constitueront la deuxième compagnie sous les ordres de mon camarade, le lieutenant de vaisseau Petit. Les enseignes et les aspirants commanderont les sections de ces deux compagnies. Le commandant de Marolles nous avertit, en même temps, qu'il passera demain une revue de tous les marins présents à Tien-Tsin.

C'est au Consulat que ces divers ordres me sont apportés. Je m'y suis rendu pour essayer de juger de l'importance d'un gros incendie qu'on m'a signalé dans la Concession anglaise, incendie qui est sûrement dû à la malveillance puisque les batteries chinoises sont silencieuses, et qui démontre, une fois de plus, combien nous avons eu raison de congédier nos domestiques chinois. On le voit très bien du mirador, et je suis enchanté de le dominer ainsi et de pouvoir aisément l'observer. Il est évident que les soldats anglais s'en rendront vite maîtres et il n'est pas nécessaire que nous nous disposions à leur apporter notre aide. Je m'apprête à descendre de mon observatoire, lorsqu'en regardant du côté du pont russe je vois, à mon grand étonnement, se dessiner un mouvement de troupes, assez sérieux, en avant du camp de nos alliés. J'ai tout de suite l'explication de ce remue-ménage. Au nord du grand arsenal de l'Est, un corps assez dense de réguliers chinois se meut dans la plaine marécageuse et se dirige vers les cantonne-

Digitized by Google

ments du général Stœssel. C'est sans doute une tentative des troupes impériales pour reprendre l'arsenal de l'Est, et je vais avoir la satisfaction, vraiment peu ordinaire, de suivre, à la jumelle, et de façon très précise, cet engagement lointain.

Les Chinois, qui descendent du canal de Lutaï, manœuvrent sensiblement au delà du mur en terre. Ils avancent en masses profondes et je distingue nettement, dans cette formation dangereuse et imprudente, les grands étendards triangulaires discolores jaune et rouge qui révèlent la présence des généraux chinois au milieu de leurs régiments. Ils claquent fièrement au vent du matin, ces deux drapeaux personnels, ils émergent bien haut et bien droit des lignes sombres des réguliers, et les Russes auront sans doute fort à faire pour les capturer. Nos amis se déploient immédiatement en tirailleurs sur le mur en terre, et six canons sont mis en batterie derrière le parapet.

Les Célestes avancent toujours ; mais en deux groupes à présent. Le dernier s'est arrêté en soutien pendant que le premier s'approche et se fractionne au fur et à mesure de la marche en avant. Tous leurs mouvements se succèdent sous mes yeux avec une méthode parfaite ; les officiers chinois déploient leurs hommes comme à l'exercice et n'oublient pas un seul des articles consignés dans nos propres manuels. Je suis absolument stupéfait de les voir opérer avec tant d'ordre et de régularité. Arrivée à 400 mètres environ du mur en terre, l'infanterie chinoise commence le feu et, tout de suite, à leur tour, les

Digitized by Google

tirailleurs sibériens qui, bien abrités, l'ont laissée s'approcher, lui répondent par un feu nourri. La fusillade crépite avec une fureur incroyable, les balles perdues tombent à quelques mètres de moi jusque dans les tas de sel; mais la ligne des impériaux est trop découverte et subit en quelques instants des pertes cruelles. Les réguliers ne se découragent pourtant pas. Tandis qu'ils s'abritent et se dissimulent le mieux possible dans les moindres accidents de terrain, les compagnies de soutien du deuxième bataillon se déploient, successivement, dans la plaine et comblent, sans se lasser, les vides de plus en plus grands de la ligne de feu; leur tir devenu très précis et très dense gêne considérablement les Russes et voici que, tout à coup, le second groupe de Chinois, qui a semblé, jusqu'ici, suivre en curieux le déroulement de l'action, s'ébranle à son tour et vient, en colonnes de compagnies, prendre sa part du combat. Seulement, à l'instant même où le fractionnement de ces renforts commence, la batterie russe ouvre sur lui un feu des plus violents. Je vois les Célestes tomber comme des châteaux de cartes, les obus éclater au milieu des compagnies massées, déterminer d'énormes trouées dans leurs rangs. En quelques instants ils subissent des pertes effrayantes, irréparables aussi; un flottement, d'abord très imprécis, se dessine dans les troupes de soutien, mais il grandit bientôt très vite et se termine enfin par une lente retraite vers le nord. La ligne de tirailleurs, abandonnée, fléchit à son tour, se rabat à angle droit

Digitized by Google

sur un chemin en remblai, perpendiculaire à leur ligne primitive d'attaque, et je vois les deux drapeaux, tenus bien droit jusque là, s'incliner horizontalement vers la terre et disparaître brusquement derrière un talus. L'attaque chinoise est manquée ; mais elle m'a donné une fois de plus une idée du cas qu'il faut faire des renseignements que l'on nous donne ici.

Que de fois ne m'a-t-on pas répété que les Chinois n'attaquaient jamais en plaine !!! Ils viennent cependant d'attaquer devant moi, avec une rare décision, sur un terrain dépourvu d'accidents appréciables, une troupe bien retranchée, bien défilée derrière un mur !? Les Chinois n'apparaissent jamais la nuit, avait-on dit, aussi, et, pourtant, toutes les nuits ils nous ont canonnés et fusillés sans trêve. Ce sont encore là de douces légendes dont nos ennemis se chargent de nous démontrer la fausseté et qu'il nous faudra reléguer au magasin des accessoires. Longtemps je suis des yeux les réguliers dans leur retraite vers les batteries de Lutaï ; ils semblent gênés dans leurs mouvements par les morts et les blessés qu'en nombre considérable ils emmènent. Les Russes ne les poursuivent pas, redescendent de leurs positions et rentrent dans leurs cantonnements. Le combat a duré près d'une heure et me semble avoir été meurtrier.

Lorsque je rentre à l'Amirauté pour raconter à mes camarades le spectacle auquel je viens d'assister, les batteries chinoises, sans doute pour se venger de l'échec de leurs troupes, recommencent le bombar-

Digitized by Google

dement des Concessions. Il est aussi violent, aussi furieux qu'avant-hier; mais, commencé à onze heures, il cesse vers une heure et demie sans nous avoir blessé personne. Un obus en revanche occasionne un commencement d'incendie chez M. Philippot et blesse, dans le « go-down », qui fait suite à sa villa, deux de ses domestiques qui s'y croyaient à l'abri.

Si court qu'il ait été, ce bombardement intensif provoque dans la journée une démarche de notre commandant près des Russes, démarche inutile ; car depuis que la colonne Seymour est rentrée le général Stœssel semble vouloir se borner à rester sur la défensive. Comme ce sont nos alliés qui disposent des plus gros effectifs, force nous est bien de les imiter et de rester comme eux, immobiles. Peut-être cela changera-t-il quand arriveront, d'Indo-Chine, les renforts que nous y avons demandés, qui sont partis depuis longtemps et que nous attendons avec la plus vive impatience.

Une chose aussi nous intrigue : Que peut bien devenir le chef d'escadron Vidal, notre attaché militaire à Pékin, dont la présence ici nous serait d'une utilité si grande ? Il possédait une villa à « Chin-Wan-Tao » sur le bord de la mer et s'il s'y est rendu, n'y aurait-il pas été massacré ? La petite maison de notre attaché militaire faisait partie de tout un village de villas, et je me souviens combien nous avions trouvé surprenant, en jetant l'ancre, il y a quelques semaines dans la baie « Shallow », de voir s'échelonner tous ces châlets européens sur le pro-

Digitized by Google

montoir granitique qui la termine. La mer ne gèle presque jamais complètement dans ces parages et l'eau y est d'une limpidité presque parfaite, qui contraste singulièrement avec la teinte boueuse du golfe du Pe-Tchili. C'est la raison majeure qui a poussé les ministres plénipotentiaires d'Europe à Pékin à élever là ces maisons de campagne, où, l'été, ils viennent, dans la solitude des sables, respirer l'air de la mer et fuir momentanément l'atroce « vent jaune » qui, durant la saison, jette sur la capitale céleste son étouffante et fine pluie de poussière mongole...

Toutes ces habitations si coquettes doivent être actuellement incendiées et pillées ; mais aussi n'y avait-il pas quelque imprudence à les élever si près de Shan-haï-Kouan, la grande forteresse chinoise ?

Le bombardement semble complètement arrêté cette après-midi et j'en profite pour aller faire avant le soir ma tournée quotidienne à l'hôpital. Au moment où j'arrive un de nos deux blessés du 25, le malheureux Guivarch, est entré en agonie ; des mots bretons, incohérents, sans suite aucune, sortent encore de sa gorge serrée, des mots dans lesquels je distingue des réminiscences de landes, de prairies, de ferme lointaine qu'il ne reverra, hélas ! jamais, jamais plus. Et pendant que, sous mes yeux, il s'éteint, sans souffrance, j'ai le regret immense d'être arrivé trop tard, de n'avoir pu recueillir les recommandations suprêmes qu'il m'eut peut-être faites pour ceux qui, là-bas, vont le pleurer sur cette terre bretonne — la mienne aussi. Son camarade Forest, blessé près de

Digitized by Google

lui d'une balle au côté droit, a été moins gravement atteint et le docteur Houillon me dit qu'il pense pouvoir le sauver. Mon second-maître Delaporte, lui aussi, va mieux, il commence à boire le lait qu'on lui donne en quantité très faible et on ne désespère plus de son rétablissement. S'il s'en tire tout à fait, il pourra dire qu'il sera revenu de loin. Tous nos autres blessés du 18 reprennent visiblement des forces et, seul, le canonnier Le Brun, grièvement blessé au bas-ventre, souffre encore beaucoup et donne des inquiétudes.

Je rentre à l'Amirauté pour annoncer la mort de notre matelot, faire établir au Consulat son acte de décès et aussi donner des ordres pour qu'on lui prépare le plus vite possible un cercueil convenable. C'est que les décompositions sont ici très rapides sous le soleil implacable qui, chaque jour, s'élève dans le ciel lourd, et la prudence la plus élémentaire nous oblige à nous séparer très vite de nos morts.

— Encore une tombe, s'écrie le Consul général, elles deviennent vraiment bien nombreuses quand on les compare aux maigres résultats obtenus.

Ce n'est que trop vrai, hélas ! les résultats jusqu'ici sont en effet plutôt médiocres. Espérons que l'avenir nous en réserve de meilleurs.

28 Juin. — Nous sommes rentrés assez tard hier au soir de chez Depasse, si bien que nous n'avons pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit. Vers une heure du matin, les chinois ont attaqué la compagnie russe de garde à la gare et ont soumis notre canton-

Digitized by Google

nement à une très vive fusillade qui n'a cessé qu'au jour. A deux heures, elle a pris une allure tellement extraordinaire, que le commandant de Marolles a donné l'ordre à nos deux compagnies de se tenir prêtes à marcher. Les tranchées de la gare, solidement occupées, n'ont cependant pas jugé nécessaire de demander du renfort et notre rôle s'est borné à attendre, l'arme au pied, sous les coups de feu. Au petit jour les Chinois, se rendant compte de l'insuccès de la tentative et de l'échec de la surprise, se sont, comme d'habitude, repliés sur leurs faubourgs. Les batteries de Lutaï les ont alors remplacés dans leur besogne manquée et, dès cinq heures du matin, ont recommencé le bombardement effréné des Concessions, de notre Concession devrais-je dire ; car c'est toujours nous qui sommes le but visé et malheureusement trop souvent atteint. On dirait vraiment que les troupes chinoises ont juré de nous réduire par la fatigue ; car elles semblent à présent prendre à tâche de nous rendre impossible tout sommeil réparateur. Ces fusillades et ces bombardements nocturnes sont, d'autre part, plus ennuyeux que les attaques de jour, et, quoique nous soyons déjà rompus à ces alertes, elles ne laissent pas que d'impressionner assez fortement nos hommes et, aussi, de les énerver.

Le bombardement a pris fin vers neuf heures, et la compagnie du *Jean-Bart* a pu continuer le déblaiement des locaux de l'Amirauté, commencé hier. Le détachement du *Descartes* a reçu du capitaine de vaisseau l'ordre d'évacuer les logements qu'il occupait

Digitized by Google

jusqu'ici au Consulat et de venir s'installer près des hommes du *Pascal* dans l'Ecole du Télégraphe, qui prolonge, en quelque sorte, l'Amirauté Notre camarade Douguet emploie toute la journée à ce déménagement. Tout ennuyeux qu'il soit, ce changement de domicile n'aura pas été en tous cas inutile pour la communauté; car il a permis aux hommes du *Descartes* de découvrir des préparatifs que nous ne soupçonnions pas et qui étaient aussi complets qu'originaux. Des boxeurs, ou des complices, parvenus jusque dans ces locaux, avaient disposé, à travers toutes les chambres, une sorte d'énorme câble formé avec des rubans de récepteurs de télégraphe Morse (!) Ce câble venait aboutir au local où nous avons placé nos caissons de fulmi-coton. De distance en distance, tous les deux mètres environ, le câble était soutenu par des cuvettes remplies de pétrole et entourées de débris de meubles bien secs. Il ne restait plus, quand on a découvert ces consciencieux préparatifs, qu'à mettre le feu à cette mèche d'un nouveau genre pour nous rôtir tous et nous faire sauter.

Le soir nous avons enterré Guivarc'h dans un grand terrain situé au coin de la rue Dillon et de la rue de France. Nous ne pouvons pas, en effet, continuer à travestir en cimetière la cour de la *Municipalité*. C'est la première tombe que nous creusons dans cet enclos où, dorénavant, viendront dormir aussi tous ceux d'entre nous que la destinée fauchera encore sur cette terre de Chine. Un piquet de marins a rendu les honneurs, le Consul général, M. et Mme d'Anthouard

Digitized by Google

et tous les Français encore présents ici ont accompagné notre matelot à sa dernière demeure, et le commandant de Marolles a dit sur sa tombe les paroles d'adieu. Des officiers et des soldats russes sont aussi venus se mêler à nous et nous avons été, une fois encore, très sensibles à cette marque de sympathie.



LA RUE DE FRANCE

Au moment où nous revenions du cimetière, un gros incendie qui devait couver depuis le bombardement de ce matin a éclaté rue du Chemin de Fer dans une maison voisine de celle de M. Blas. Les Russes aidés des hommes du d'*Entrecasteaux* ont réussi, avant la nuit, à isoler le foyer ; mais c'est encore une des belles maisons de la Concession qui est absolument perdue. Pauvre Concession française, qu'en restera-t-il si cela continue ainsi ?

Le commandant de Marolles a reçu aujourd'hui copie d'une lettre que l'amiral Seymour adresse à notre amiral. Elle est si flatteuse pour nos hommes qu'il l'a fait afficher dans les chambrées en y ajoutant, personnellement, ses félicitations dans un ordre du jour. Je n'ai pas résisté à la tentation d'imiter mes camarades qui les copiaient à titre documentaire et surtout à titre de souvenir. En voici les termes exacts et originaux ;

Digitized by Google

Tien-Tsin, 27 juin 1900.

La dernière expédition des marines alliées pour tenter d'atteindre Pékin et de secourir nos légations respectives étant maintenant terminée, en qualité d'officier de marine le plus ancien des forces des diverses nations engagées, j'ai l'honneur de m'adresser à ce sujet à Votre Excellence.

D'abord pour remercier officiellement Votre Excellence d'avoir envoyé des officiers et des hommes appartenant à l'escadre française pour accompagner ceux de Sa Majesté la Reine d'Angleterre et pour agir de concert avec eux.

Ensuite pour exprimer à Votre Excellence ma très haute considération de :

1° La valeur, l'entrain, la constance du commandant de Marolles et de tous ceux placés sous ses ordres dans leur coopération et dans l'assistance que j'ai reçues d'eux ;

2° L'énergie et le zèle déployés sans jamais défaillir en face des circonstances les plus variées, par les officiers et les marins français dont le courage a été à la hauteur de leurs brillantes traditions, et tel que je ne trouve pas de mots suffisants pour en faire l'éloge.

Bien qu'il puisse sembler n'être pas de mon ressort d'apprécier la conduite d'un officier qui n'est pas placé sous mon commandement, je ne puis terminer cette lettre, Excellence, sans vous exprimer quel prix j'attache à l'aide et au secours que j'ai reçus du commandant de Marolles, du *d'Entrecasteaux*, et de tous ses subordonnés, sans vous dire que dans les divers engagements auxquels ils ont pris part, avec nous, d'une manière digne des belles traditions de la grande marine nationale française, ils se sont montrés tels que j'étais sûr de les trouver. Que le

Digitized by Google

plaisir d'insister sur ce sujet me soit accordé encore une fois.

Dans le camp de l'ouest, près de H'Si-Ku, quand le commandant de Marolles accepta de prendre et d'occuper l'arsenal, en ce point le plus rapproché de Tien-Tsin, plein de matières inflammables et sous le feu des canons ennemis, c'était vraiment un poste du danger et de l'honneur; le commandant de Marolles, en outre, entreprit une reconnaissance avec ses seuls hommes le 25, vers la voie ferrée.

Je prierais Votre Excellence d'adresser mes remerciement au commandant de Marolles pour sa coopération pendant notre courte campagne, qui me rappelait notre heureuse alliance avec votre grande nation en Crimée et ici. Laissez-moi ajouter mon espoir que celle-ci, quoique d'un degré moindre, ne sera pas sans influence sur l'amitié de la France et de l'Angleterre, amitié certainement désirable pour la civilisation du monde.

Recevez, etc.

Signé : SEYMOUR, *vice-amiral*.

A la suite de cette lettre vient l'ordre du jour de notre commandant. Il est ainsi conçu :

Le commandant supérieur est fier, comme le seront tous les hommes de la colonne, d'un témoignage aussi autorisé accordé par l'amiral, dont ils ont admiré la bravoure maintes fois, notamment quand il marchait au milieu d'eux à l'assaut des villages au nord de Pei-Tsang, en comparant leur entrain à celui de la vieille infanterie française.

Depuis le retour de la colonne, le commandant supérieur a appris ce qu'ont fait les officiers et les hommes restés à Tien-Tsin. Il a constaté lui-même, ces jours der-

Digitized by Google

niers, que tous ont apporté la même vigueur et le même dévouement au service de la Patrie. Il sait que, dans les épreuves à venir, il peut compter sur tous pour soutenir devant les étrangers qui nous entourent le bon renom de notre marine et l'honneur du pavillon de la France.

Le commandant supérieur,

DE MAROLLES.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

A la recherche d'un plan de la ville chinoise. — Chez le perruquier ; pauvre figaro ! — Arrivée de notre chaloupe, retour de Takou. — Le chef d'escadron Vidal. — Le père Maviel. — Nouvelles invraisemblables. — Attaque chinoise annoncée, vaine attente. — Le graphophone du docteur Depasse. — Les Anglais bombardent le fort dit de la Boucle. — Le chef d'escadron Vidal chargé de la défense.

29 Juin. — Journée radieuse que celle-ci, journée ensoleillée et, par surcroît, pleine d'évènements tout à fait imprévus. A peine quelques coups de feu tirés au hasard par des isolés quelconques et venant on ne sait d'où. Maintenant que nous sommes plus nombreux, le capitaine de vaisseau a décidé que l'on remplacerait tous les jours les matelots de l'Ecole de Médecine, et le mouvement a commencé, ce matin, par une section du *Pascal*, sous les ordres de Laurent. Le commandant désirant un plan complet des postes internationaux de la défense, j'ai demandé à notre camarade de faire son possible, durant les quelques loisirs qu'il peut avoir là-bas, pour relever, autant que faire se pourra, les postes répartis sur le front ouest de notre Concession et les effectifs des grand'gardes étrangères qui varient beaucoup tous les jours. Il m'a promis de m'envoyer ces renseignements ce soir, et, de mon côté, je m'occuperai de fixer tous les autres de façon à obtenir un ensemble parfait.

Digitized by Google

Dans la matinée, je me suis décidé à me faire couper la barbe et les cheveux. Je commençais à ressembler par trop à mes ancêtres des forêts gauloises et bien m'en a pris ; car notre unique barbier doit partir ce soir même pour Takou. Il y avait foule chez cet excellent enfant de Milan — tous les perruquiers qu'on rencontre sur la côte de Chine sont inévitablement originaires de la Lombardie ou du Piémont — et je n'ai dû de passer tout de suite avant deux grands diables d'anglais mécontents, qu'à la protection spéciale dont j'ai entouré jusqu'ici la famille de notre figaro. Sa maison, installée en vedette sur le quai de France, presque devant la grille du Consulat, a reçu je ne sais combien de projectiles depuis le début du siège, et c'est miracle qu'elle n'ait pas été incendiée, qu'elle soit encore debout. Lorsque le bombardement est très violent notre perruquier abandonne momentanément sa bicoque et va rejoindre sa femme, réfugiée dans les sous-sols de l'hôtel de la Poste ; mais dès que le feu se ralentit il se retrouve devant ses hautes glaces, tondeuses et ciseaux en main.

— Voyez-vous, capitaine, c'est la ruine pour ma famille et pour moi, cette guerre ! Toutes nos économies suffiront à peine à payer notre voyage et notre séjour au Japon. C'est bien triste, allez !

Je le console de mon mieux, lui fais espérer que des jours meilleurs surviendront bientôt, que peut-être avec de l'adresse il fera alors fortune, et le quitte, assez étonné de voir qu'il ne me demande qu'une modeste piastre pour son travail sous les obus. Décidément cet italien n'est pas un exploiteur.

Digitized by Google

En sortant, j'assiste à l'arrivée de notre chaloupe à vapeur. Elle ramène le mécanicien principal Mognier, le commandant Vidal et un lazariste, le père Maviel, qui a rempli, à Tchéfou, les fonctions de vice-consul de France, en l'absence du titulaire, parti en mission dans l'intérieur du Shantung, et dont on n'a plus aucune nouvelle. Tandis que notre attaché militaire converse avec le Consul général et le commandant de Marolles j'écoute, avec une stupéfaction profonde et une incrédulité non dissimulée, les nouvelles fantastiques que, dans un groupe de colons, notre missionnaire détaille avec le plus grand sérieux.

La plus extraordinaire de toutes, celle sur laquelle on insiste, d'ailleurs, le plus, est la suivante : En passant aux îles Miao-Tao, archipel qui barre presque complètement l'entrée du golfe du Pe-Tchili, il affirme avoir vu le grand cuirassé américain l'*Orégon*, le bâtiment légendaire de la guerre hispano-américaine, échoué sur un récif et surveillé de très près par deux grands croiseurs chinois ! Ceux-ci, ajoute-t-il, avaient arboré au grand mât le pavillon des Etats-Unis et faisaient, en embarcation, le va-et-vient entre eux et l'*Orégon* pour l'alléger de son charbon et de toutes ses munitions. Cette histoire me semble tellement prodigieuse que je me demande si le malheureux vice-consul n'a pas attrapé en route un pernicieux coup de soleil. Ce qui est plus certain, pour le moment, c'est la froideur non déguisée avec laquelle il est reçu par ses coréligionnaires. Le pauvre diable, venu ici gaiement, avec l'idée de nous servir d'aumônier, est,

Digitized by Google

en effet, mal tombé. Il arrive juste au moment où nous trouvons qu'il y a déjà trop de prêtres et de missionnaires, sur la Concession, et où nous cherchons par tous les moyens à évacuer, sur Takou, les femmes, les enfants, tous les non-combattants et les bouches inutiles. Il est évident qu'il eut mieux fait de rester à Tchéfou, sous la protection des canons de toute une division franco-anglaise, que de venir augmenter, ici, le nombre des indisponibles...

Nous prenons congé du père Maviel et passons à l'Amirauté avant d'aller déjeuner. Le commandant Vidal nous y rejoint quelques instants plus tard et m'annonce que nous allons être attaqués, un peu après midi, par des forces chinoises considérables, et que nous ferons bien de prendre, par suite, nos dispositions en conséquence. Ses espions accoutumés lui ont apporté la nouvelle de cette attaque, et, nous allons avoir, paraît-il, sur les bras, toutes les troupes du général Mâ, qui nous attaqueront de tous les côtés à la fois. Diable ! voilà qui est grave et je lui manifeste la nécessité d'en prévenir tout de suite Laurent. Il me répond que c'est inutile, qu'il va y aller lui-même à l'instant.

Cette nouvelle si brusque ne laisse pas que de m'inquiéter beaucoup. L'Ecole de Médecine est, en effet, dans l'impossibilité absolue de supporter une attaque sérieuse, poussée à fond, et je crois de mon devoir d'en prévenir le capitaine de vaisseau. M. Philippot me dit qu'il vient, précisément, de partir vers Takou-road avec le commandant Vidal. Le ren-

Digitized by Google

seignement est donc sérieux. Je ne puis cependant m'empêcher de songer que notre attaché militaire a recueilli, bien vite, des informations qui nous font singulièrement défaut d'ordinaire et, malgré tout, je n'ai qu'une confiance relative dans cet avertissement. D'ailleurs, nous verrons bien ce qui arrivera. Mangeons d'abord, il faut manger pour vivre, affirme Harpagon, *à fortiori* pour affronter plusieurs heures de combat.

Tout en dévorant nos conserves, nous échangeons nos idées sur l'évènement grave qui va survenir. Je crois que mes camarades, et en particulier M. Mahé, sont plutôt sceptiques et fort peu préoccupés. Les heures, d'ailleurs, s'écoulent dans le silence le plus complet. C'est une coïncidence qui ne manque pas d'une certaine ironie; car jamais encore nous n'avons été aussi peu inquiétés que depuis ce matin. Ce calme cependant n'empêche nullement de prendre les précautions les plus grandes. A toutes les têtes de rues nous surélevons nos barricades en balles de coton comprimé, et nos adversaires ne les enlèveront, certes, pas facilement. Les Russes prévenus comme nous, nous prêtent main forte, doublent leurs postes extrêmes et prennent aussi des dispositions extraordinaires pour repousser un assaut général. Tout le monde a présent à la mémoire l'extrême péril couru le 18 juin, alors que l'attaque ne se produisait que d'un seul côté, sur la gare. Depuis, il est certain que les troupes impériales se sont considérablement renforcées et doivent être à même de prononcer des attaques simultanées sur plusieurs points des Concessions.

Digitized by Google

Vers trois heures, l'attaché militaire revenant à l'Amirauté nous dit que les Chinois ne nous attaqueront, sans doute, qu'à la nuit tombante ; mais que nous ferons bien de nous tenir en garde contre une surprise possible. Je pense que la surprise est passée et qu'on ne nous y prendra plus. Et la nuit arrive profonde et bleue, silencieuse au point que, sans les cris des sentinelles qui, de temps en temps, se répondent, nul de nous ne songerait que nous sommes étroitement assiégés et menacés des pires dangers.

Le dîner de ce soir qui, de nouveau, nous réunit tous au complet chez le docteur Depasse, est loin d'être morose. Il n'y manque que le capitaine Guillaumat, dont la présence parmi nous n'aura été que de bien courte durée. Notre camarade de la légion a subi, hier, une opération fort douloureuse et on l'a fait partir pour Ta-Kou à bord de la chaloupe à vapeur du Consulat qui, sous les ordres de l'aspirant Golay, a appareillé au crépuscule, évacuant sur l'escadre quelques-uns de nos blessés transportables et quelques familles d'ici. Au courant du repas, Mognier nous raconte son odyssée de l'autre jour. Le canot à vapeur anglais sur lequel il avait pris passage a mis six heures pour descendre jusqu'à Shu-lien-Shan ; les soldats américains de l'escorte et l'équipage de la chaloupe se sont enivrés, dès la nuit venue, et l'homme de barre les a échoués à quatre reprises différentes. De temps en temps, dans les ténèbres, le canot heurtait des jonques coulées ou des barrages, s'enlisait dans les berges et ne se remettait que péni-

Digitized by Google

blement en route. Finalement, au bas d'un village situé au bord de l'eau, la chaloupe reçut un certain nombre de coups de fusil tout à fait inoffensifs, mais dont l'équipage anglais et les soldats américains profitèrent pour refuser d'aller plus loin. Un nouvel échouage ne tarda pas à se produire quelques minutes plus tard, sur la rive gauche, qui décida notre camarade à abandonner tous ces gens ivres, et sur le refus des soldats de le suivre, il se dirigea seul, avec ses dépêches, à travers la brousse jusqu'au petit village de Shu-lien-Shan. Il y arriva sans encombre, et le commandant russe, campé dans cette station, lui donna une escorte pour descendre jusqu'à Tong-Kou.

C'est un périlleux voyage qu'il vient d'accomplir là, avec un certain bonheur, et nous sablons le champagne en son honneur. Au café le docteur Depasse nous déclare que, pour nous dédommager des travaux fatigants de défense, auxquels nous nous sommes livrés toute la journée, et fêter le retour à Tien-Tsin de notre première chaloupe à vapeur, il y aura concert dans un instant. En un tour de main, la table est débarrassée et nous applaudissons d'enthousiasme les airs graphophoniques désopilants collectionnés par notre ami et les folles chansons montmartroises de l'infatigable Douguet. Quel ressort ! quelle voix ! quelle gaieté !

— Quand on licenciera la marine et qu'on vendra nos bâtiments de combat je suis assuré, nous dit-il, de ne pas mourir de faim. Je poserai ma candidature à l'Opéra et je compte sur vous pour la claque !...

Digitized by Google

Et, tous en chœur, nous reprenons avec lui la chanson des camps :

Allons ! Margotton la jolie
Verse-nous, verse-nous du vin
du vin !
Quand on a bu le cœur oublie
Il est une heure dans la vie,
Que je veux oublier.
Allons ! Margot, verse du vin !...
....

Dans le grand silence brusque qui, par contraste, tombe à la suite de la dernière strophe, un bruissement vague, insolite, arrive tout à coup à nos oreilles. On dirait des rats, une multitude de rats rongeant avec ensemble un meuble dans un coin. Non, c'est tout simplement dehors, dans les ténèbres, près de nos fenêtres ouvertes sur la nuit, les pas de tous les domestiques chinois du docteur et de leurs amis d'à-côté qui font, malgré mille précautions, crier le gravier des allées. Les malheureux, terrifiés par les canonnades incessantes, certains d'être massacrés et torturés par leurs concitoyens si les Concessions succombent, viennent ainsi écouter silencieusement notre joie, se réchauffer à notre enthousiasme un peu de commande, respirer l'atmosphère de confiance absolue qui paraît, comme aujourd'hui, nous envelopper tous les soirs. Et le docteur Depasse auquel nous annonçons la présence de ses gens leur dit qu'ils peuvent rester là et leur fait porter les reliefs de notre dîner.

M. Mahé, lui aussi, est allé à la maraude toute cette après-midi, et il nous apporte des renseignements sur

Digitized by Google

ce qui s'est passé à la limite du quartier brûlé. Des Anglais ont dévalisé de fond en comble des magasins de la rue de France, des Russes ont pénétré en face de notre Consulat chez un Allemand et s'y sont emparés de toutes sortes d'objets qu'ils ont partagés avec des camarades. Enfin le théâtre chinois a été pillé avec le plus grand soin.

Laurent m'a fait porter la carte que je lui avais demandée ce matin et m'informe que toute la journée un nombre incalculable de coolies chinois ont fait le va-et-vient entre l'arsenal de l'Ouest et la Cité murée. C'est sans doute la nécessité de ce ravitaillement qui a obligé les troupes impériales à nous laisser momentanément tranquilles. A différentes reprises nous avons remarqué ces mouvements de fourmilière entre le grand arsenal et la ville chinoise ; le doute pour nous n'est pas permis, nous sommes certains que ce sont des munitions qu'on transporte ainsi à l'armée ennemie ; mais nous avons eu beau faire et dire, on ne s'est jamais décidé à marcher sur cet arsenal.

Les Anglais ont activement poussé aujourd'hui le montage de deux pièces de marine sur le mur en terre, derrière « Recreation-ground » et disent qu'ils commenceront, dès demain matin, le feu sur les ouvrages chinois.

30 Juin. — Le jour se lève aujourd'hui gris et pâle, plus morne encore que de coutume, et ce n'est que vers six heures que le soleil, dissipant la brume, nous permet de voir se dérouler au loin la grande ligne sombre de la Cité murée et les parapets jaunes des

Digitized by Google

ouvrages chinois qui la prolongent. La batterie anglaise du mur en terre commence alors le feu sur le gros fort bétonné qui domine les faubourgs et, au bout de quelque temps, réussit à atteindre la tour centrale qui s'élève, toute blanche, au milieu des batteries chinoises et leur sert d'observatoire. Le fort, dans lequel, pour la première fois, tombent enfin nos projectiles, semble surpris, tout d'abord, et reste un moment silencieux. En revanche, la batterie installée dans l'ancienne Concession japonaise répond immédiatement aux deux pièces anglaises et fait sur elle un feu d'enfer, heureusement sans résultat. Puis, à son tour, c'est le grand fort qui entre en action. Notre étonnement est grand de voir que ce n'est point sur la batterie britannique qu'il concentre son feu et que c'est encore sur la Concession française qu'il éparpille, inutilement cette fois, ses obus.

Pauvre Concession française, qu'a-t-elle donc fait pour mériter un tel excès d'honneur ? Militairement parlant, je ne comprends pas du tout cette façon de faire des chinois. Est-ce pour détruire nos maisons qu'ils s'en prennent à nous avec tant de précision et d'opiniâtreté ? Mais c'est depuis longtemps chose faite et il ne reste presque plus rien à démolir chez nous ! Est-ce pour nous tuer du monde ? Puisqu'ils sont si bien renseignés, ils savent que nous avons peu d'hommes groupés dans la Concession même et que c'est au camp russe que pour un tel objet il faudrait s'adresser ! Serait-ce donc pour nous démoraliser ? J'espère que s'ils ont pu en avoir, jadis, l'idée, c'est

Digitized by Google

un rêve qui, dans leur cervelle, a dû s'effacer depuis longtemps ! Non, vraiment, je ne comprends pas du tout leur acharnement, à moins que nous ne soyons, pour eux, des diables vraiment supérieurs aux autres diables, ce qui après tout se pourrait fort bien, puisque dans leurs proclamations au début du siège ils nous appelaient « Ta-fa » la « Grande France », la France très dangereuse qu'il fallait combattre et chasser d'abord !...



RUE DU BARON-GROS

Ce feu violent ne nous blesse heureusement personne et je ne puis que trouver vraiment extraordinaire cette chance incroyable que nous avons jusqu'ici. C'est par tonnes d'acier qu'il faudrait compter les projectiles tombés déjà sur la Concession française, et, pourtant, ce bombardement si furieusement constant ne nous a encore tué que trois hommes, à la *Municipalité*, dans

Digitized by Google

les premiers jours du siège. Il est vrai que les Russes ont eu à déplorer des pertes beaucoup plus lourdes ; mais le total des morts n'est, malgré tout, nullement en rapport avec le nombre vraiment incroyable d'obus adressés à notre Concession. Les incendies et les dégâts matériels de toutes sortes occasionnés par le bombardement sont, en revanche, bien nombreux et bien considérables et l'on pourrait dire que pas une maison n'est indemne autour de nous, n'a été atteinte et défoncée par les batteries chinoises.

Vers neuf heures le feu cesse tout à fait, après une dernière salve des canons de Lutaï. Les Célestes estiment sans doute qu'ils ont fait pour ce matin une assez grosse dépense de munitions ; et peut-être se figurent-ils qu'ils ont fait taire le feu de la batterie anglaise. Celle-ci n'a pas en effet continué le bombardement des ouvrages chinois, et s'est tue au bout d'environ deux heures. C'est que nous sommes bien loin d'être aussi riches que nos ennemis en munitions de guerre, et il nous faut ménager nos ressources, être très prudents, tant que le ravitaillement par la rivière n'aura pas pris un caractère normal.

Ce matin, les anglais auront été assez heureux dans leur tir. Le grand fort de la Boucle, sur lequel ils ont tout d'abord concentré leur feu, a dû pas mal souffrir, tandis qu'eux-mêmes s'en sont tirés sans la moindre éclaboussure.

Le calme revenu, nous procédons à la relève de l'Ecole de Médecine. C'est le tour du d'*Entrecasteaux*, aujourd'hui, et la section de ce navire s'en va, sous les

Digitized by Google

ordres de l'adjudant Billant, prendre la place de Laurent et des hommes du *Pascal*. Mon camarade me dit, au retour, qu'il n'a presque pas été inquiété cette nuit et, malgré les menaces chinoises, seuls, des soldats isolés sont venus, comme d'ordinaire, tirailler sur nos sentinelles de l'Ecole. Depuis longtemps déjà nous ne prêtons plus qu'une faible importance à ces coups de fusil. Toutes les nuits sont invariablement égayées par ces alertes appuyées, de temps à autre, par quelques coups de canon. L'heure seule, l'heure tardive à laquelle elles se produisent, d'ordinaire, nous est une gêne, parce que cela nous empêche de dormir. Par les nuits claires, elles ont lieu généralement après le coucher de la lune; et, quand la nuit est noire, de onze heures à trois heures du matin. L'impression qui, chez nous, domine, est que ces alertes nocturnes ne sont causées ni par les Boxeurs du début ni par de véritables réguliers. Les détonations des fusils dénotent des armes trop nouvelles pour être des fusils de Boxeurs et, d'autre part, la dissémination des attaques est telle que nous ne pouvons nous croire en présence d'une troupe un peu dense, d'une troupe constituée.

L'opinion des médecins et des étudiants chinois de l'Ecole de Médecine doit être la bonne. Ils sont payés pour connaître mieux que personne la façon de faire de leurs compatriotes, et nous nous rangeons à leur avis. Ces médecins pensent qu'un certain nombre de soldats chinois quittent les rangs après chaque engagement sérieux, non suivi du succès attendu, et,

Digitized by Google

devenus déserteurs, sont contraints de vivre à l'aventure en terrorisant l'habitant, et en fuyant avec le même soin jaloux les troupes impériales régulières aussi bien que les bandes errantes de boxeurs. S'ils viennent ainsi tirailler sur les sentinelles des avant-postes Européens, c'est qu'ils ont un fusil et des cartouches et qu'ils s'en servent en guise de passe-temps. Cela nous semble d'autant plus probable que, tirant au hasard dans la nuit, quelquefois presque à bout portant sur nos factionnaires, ils n'ont jamais atteint personne et leurs balles sont toujours allées se perdre très loin de nous.

Notre camarade Laurent a eu l'occasion d'observer un jour le cas suivant : De neuf heures du soir à quatre heures du matin un seul tireur, ou tout au moins un seul tireur à la fois, placé dans des maisons au nord de l'Ecole de Médecine tirait dans la direction de « Recreation-ground » sans jamais atteindre ni même effleurer la galerie vitrée de l'Ecole où se tenaient nos sentinelles. Toutes les balles allaient à « Recreation-ground » — à mille mètres au moins du tireur ! — et se succédaient méthodiquement par série de cinq, nombre de balles contenues dans le chargeur chinois. Ce tireur était trop bien armé pour être un Boxeur et à coup sûr ce n'était pas non plus un régulier, faisant partie d'une troupe constituée, pour s'amuser ainsi tout une nuit à tirer isolément dans les ruines d'une maison.

Nous partageons complètement l'opinion des Chinois de l'Ecole ; mais nous n'en restons pas moins à

Digitized by Google

chaque fois sur le qui-vive, en prévision d'une attaque véritable qui pourrait fort bien nous venir un jour de ce côté.

Tandis que nous causons sur la porte de l'Amirauté et que notre camarade nous raconte sa garde, le capitaine de vaisseau passe et nous demande si nous ne possédons pas un plan de la ville chinoise, qu'un jour prochain il faudra bien attaquer et tenter d'enlever. Ma foi, non, nous n'en possédons pas ; il nous serait, évidemment, on ne peut plus précieux dans les circonstances que nous traversons ; mais personne, jusqu'ici, n'a pu ni nous en procurer ni même nous fournir des renseignements suffisants pour nous permettre d'en établir un de façon approximative. Nos amis de Tien-Tsin étaient si loin de soupçonner la possibilité des hostililés survenues qu'ils ne se sont jamais inquiétés de bien connaître l'immense ville qui s'étale dans la plaine à trois kilomètres de nous. Habitués, d'ailleurs, à voir leurs « compradores » chinois se déranger pour venir à leurs bureaux de la Concession, ils n'allaient, eux-mêmes, que très rarement à la Cité murée et, encore, leur trajet s'effectuait-il généralement de nuit et en chaise à porteurs, si bien qu'ils n'ont pu nous donner aucun avis utile et, encore moins, des renseignements militaires.

— Tant pis ! c'est dommage, murmure le capitaine de vaisseau en s'éloignant.

Tout à coup, Laurent qui a réfléchi, me dit à l'oreille ;

Digitized by Google

— Quels étourdis nous faisons ! mais rien n'est plus facile que de l'avoir, ce plan ! Il suffit d'aller tout bêtement le demander à ceux qui ne peuvent manquer de l'avoir ! Dire que nous n'avons pas songé à cette mine d'informations !

Et, tout droit, il m'entraîne à la maison des missionnaires. En deux mots nous les mettons au courant du motif qui nous amène et comme nous avons toujours eu avec eux les meilleures relations, ils se hâtent de nous être agréables.

Nous le tenons donc, notre fameux plan, admirablement exact et soigné, et, sous la dictée des Pères, nous ajoutons les renseignements verbaux que, fort aimablement, ils nous donnent sur les meilleurs chemins d'accès à la mystérieuse ville chinoise.

Dans la soirée, le commandant de Marolles publie un ordre aux termes duquel il charge de la défense le chef d'escadron Vidal. Vers six heures et demie, en prévision d'une forte attaque qui doit, paraît-il, avoir lieu dans la nuit, tous les postes sont doublés ainsi que les sentinelles. Cette fois-ci ce sont les Japonais qui nous ont fait prévenir et leur renseignement doit être exact ; car force nous est bien d'avouer que, jusqu'à présent, ce sont les seules troupes qui semblent être au courant des dispositions chinoises, les seules qui vraiment savent tout ce qu'il faut savoir, et où elles veulent aller...

Nos hommes couchent cette nuit tout habillés et tout équipés, et nous les imitons afin d'être prêts au premier signal.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Grand déjeuner chez M. Philippot. — Evacuation des bouches inutiles sur Takou. — Les renforts français arrivent ! — Traversée de Saïgon à Takou. — Le colonel Ytasse ; la batterie Joseph. — Les Japonais jettent un pont de bateaux sur le fleuve. — La batterie Joseph bombarde le yamen du vice-roi. — Bombardement intensif des Concessions. — Encore le feu au Consulat de France. — Vaine attaque de la gare par les Chinois. — Pertes sérieuses des Russes et des Japonais.

1er *Juillet*. — Nous avons entendu, la nuit passée, une légère fusillade du côté de l'Ecole de Médecine ; elle nous a paru un peu plus dense que celles des nuits précédentes ; mais elle a cessé vers trois heures, sans que personne ne soit venu nous demander secours, et nous avons repris, jusqu'au jour, notre sommeil un instant interrompu.

Ce matin, l'adjudant Billant, qui a passé la nuit à l'Ecole, m'a mis au courant de ce qui a eu lieu. Hier au soir, en nous quittant, le commandant Vidal est allé à notre avant-poste donner l'ordre de construire rapidement des barricades supplémentaires dans le bas de Takou-road et de créer des estrades et des banquettes pour tireurs debout. Toute la nuit nos hommes ont veillé à cette barricade, derrière ces abris trop hâtivement construits et très insuffisants, tandis que les autres hommes se tenaient en soutien dans l'enceinte de l'Ecole de Médecine. Vers deux heures, comme toujours, les éternels rôdeurs sont venus tâter le terrain ; mais, quelques instants plus tard, ils ont

Digitized by Google

été suivi de groupes plus compacts de réguliers, qui se sont livrés, dans la nuit, à une fusillade assez vive sur les vérandahs de l'Ecole, heureusement inoccupées cette fois, et sur la barricade élevée par nos hommes. Les marins n'ont pas riposté, attendant une attaque plus décisive. Le feu continuant cependant assez nourri, une compagnie japonaise, postée non loin de là, est venue, précédée de quelques cavaliers, offrir ses services à notre avant-poste. Il est à noter qu'ils sont toujours les premiers à courir au danger, à venir à notre aide, les braves petits nippons, et c'est toujours avec leur amabilité coutumière qu'ils se mettent à notre disposition, en nous demandant si leur présence ne nous dérange pas. Non certes, ils ne nous ennuient pas, et c'est de grand cœur que, ce soir, en particulier, notre adjudant les a accueillis.

Le feu ayant cessé peu après leur arrivée, ils sont repartis au petit jour, avisant notre chef de poste qu'ils ne s'éloignaient pas beaucoup, et qu'ils restaient à sa disposition en cas d'alertes nouvelles pour le soutenir jusqu'au moment où notre cantonnement de l'Amirauté, averti de l'attaque, pourrait envoyer du monde à son secours. L'adjudant m'a dit avoir reconnu dans les officiers qui lui faisaient ces offres, si empressées et si aimables, un officier d'ordonnance du général japonais arrivé hier à Tien-Tsin.

L'offre gracieuse a été aujourd'hui inutile, car le jour s'est levé sur la plaine déserte et grise, vide de tout soldat chinois. Les Japonais et les Anglo-Américains ont employé la matinée à détruire toutes les

Digitized by Google

maisons chinoises trop voisines des postes avancés européens. Ils espèrent ainsi rendre plus difficiles et plus meurtrières pour l'ennemi ces continuelles attaques nocturnes.

Je déjeune ce matin chez M. Philippot. La table, qui tient toute la largeur de la grande salle à manger, est à peine suffisante pour le nombre des convives qui ont répondu à l'invitation de notre amphitryon. C'est le déjeuner d'adieu offert à l'occasion du départ pour Takou de tous les Français et Françaises qui désirent s'en aller. On a appris, depuis hier, que la rivière est, à présent, aussi sûre que possible et qu'on peut la parcourir sans réel danger. Les alliés ont pris et occupé le fort de Sin-Tcheng sur la rive droite du Peï-Ho ; Shu-lien-Shan est fortement occupé par les Russes, et les villages qui s'échelonnent le long de la rivière ont, d'eux-mêmes, arboré les drapeaux alliés pour se placer sous leur protection. Les plus importants de ces villages sont d'ailleurs occupés par les Européens. Il n'y a donc plus de raison pour ne pas commencer l'évacuation des bouches inutiles par la chaloupe à vapeur du Consulat.

La joie est générale, et, certainement, personne ne pense plus que les Chinois sont si près de nous. M. Philippot, seul, nous le rappelle en nous montrant la grande glace de sa cheminée, étoilée, hier matin, par un projectile. Avant de venir pénétrer là près de la pendule et y faire explosion, il a traversé tout le salon qui donne sur le quai de France, émietté, sur le tapis, de très rares potiches, soigneusement collectionnées,

Digitized by Google

et fait un trou presque parfait dans la haute tenture pendue à la porte à deux battants. Par bonheur personne, à cette heure, ne se trouvait dans la salle à manger et les dégâts ont été purement matériels. Un autre obus de 80 m/m, celui-là, a explosé ce matin au premier étage de la villa, dans la chambre à coucher du Commandant de Marolles, qui n'a dû la vie qu'à sa vieille habitude maritime de se lever de très-bon matin. Et ainsi, toujours les bons Célestes nous obligent à constater la précision extrême avec laquelle ils tirent tout spécialement sur les locaux occupés par les Français. L'après-midi se passe, en bavardages de toutes sortes, en derniers préparatifs de départ et, à quatre heures nous allons, en bande, accompagner à l'embarcadère nos compatriotes qui s'en vont vers la mer.

Le péril, couru en commun depuis tant de jours, nous a si vite et si étroitement rapprochés les uns des autres que les effusions les plus sincères et les plus imprévues ont lieu sur l'appontement ; les poignées de main les plus vigoureuses ne semblant pas suffisantes on s'embrasse de tous les côtés. Cela nous parait, à présent, la chose du monde la plus naturelle et je ne suis pas autrement surpris d'être moi-même l'objet de l'accolade d'une jeune femme charmante, fugitive échappée de Pao-Ting-Fou, et qui vînt, avec d'autres colons, à l'Hôtel-de-Ville, nous souhaiter, il y a quinze jours, la bienvenue. Que de morts et que de ruines accumulées autour de nous depuis ce jour !...

Tout le monde embarqué, la chaloupe démarre et

Digitized by Google

descend rapidement la rivière. A peine les mouchoirs ont-il cessé de s'agiter et le canot a-t-il disparu au tournant de la Concession allemande, que quelqu'un s'écrie, tout à coup, au milieu de nous : Ecoutez ! voilà les renforts français qui arrivent ! — Les conversations cessent brusquement. En effet, c'est bien, dans le lointain, la sonnerie si connue des clairons de l'infanterie de marine qui nous arrive du bas des Concessions. En un clin d'œil Douguet a bondi au cantonnement et, pendant que nous courons, Laurent et moi, au-devant des nôtres, par la rue Saint-Louis, notre jeune camarade arrive à temps, avec la section de service, pour rendre les honneurs aux renforts, dont la tête paraît déjà.

Nos troupes ont passé par Victoria-road, traversé toute la Concession anglaise, aux acclamations frénétiques de tous les étrangers accourus pour les voir, et elles débouchent sur notre Concession. C'est tout un bataillon, en tenue de campagne de treillis bleu, commandé par le lieutenant-colonel Ytasse, et suivi d'une batterie d'artillerie de marine de montagne sous les ordres du capitaine Joseph. De part et d'autre on porte les armes, les clairons, qui n'en peuvent plus, font un effort encore et, dans le crépuscule qui déjà teinte les lointains de grisailles douces, la sonnerie éclate, alerte et vive, emplit la ville européenne, et se répercute le long de Takou-road jusqu'aux batteries chinoises, dissimulées, là-bas, au tournant de la rivière, dans les premiers amas de maisons brûlées. Oh ! quelle

Digitized by Google

profonde, quelle indicible joie d'entendre enfin ces notes vibrantes, ces clairons de «chez nous» sonnant ici la rescousse guerrière ! Notre cœur fraternise étroitement, en cette minute, avec celui de nos camarades qui passent et, dans notre être intime, se glisse, avec un espoir de succès invincible désormais, un légitime sentiment d'orgueil à voir nos soldats si crânes et si vaillants après l'extraordinaire marche forcée qu'ils viennent de faire. Et puis, leur venue va nous mettre en bien meilleure posture : nous ne serons plus, désormais, la pauvre petite poignée d'hommes dont on ne se préoccupe guère, la petite troupe française véritablement noyée dans les troupes étrangères...

Au coin de la rue Saint-Louis la dislocation a lieu, l'infanterie va cantonner directement à l'Ecole anglaise de notre Concession, en face de l'Ecole de Médecine, et nous conduisons, à la demande du capitaine de vaisseau, la batterie de campagne à notre ancien campement de la *Municipalité.* Les artilleurs installent leur parc en face de chez nous, dans un terrain muré qui appartient à M. Philippot, et eux-mêmes se logent provisoirement dans les locaux de l'Hôtel-de-Ville.

La batterie qui vient de nous arriver est une batterie mixte d'Indo-Chine armée par des Annamites et des Français ; c'est une organisation toute nouvelle qui aura l'occasion de faire ses preuves ici. Les pièces sont traînées par de belles mules du Tonkin, et ces animaux superbes contrastent étrangement avec les montures des officiers d'artillerie qui sont des

Digitized by Google

chevaux d'Annam pleins de feu et d'entrain ; mais plus petits encore que les cavales mongoles des cosaques de Sibérie.

Les officiers de la batterie sont, par un hasard heureux, des amis de Cochinchine, et nos hommes, à leur tour, découvrent, dans l'armement des pièces, des camarades de Saïgon. Aussi la joie est-elle générale et ne tarde-t-elle pas à dégénérer en un véritable enthousiasme. Les mules et les chevaux ont soif ? Bien vite nos marins se précipitent à la rivière et, comme par enchantement, chaque quadrupède est mis en possession d'une grande baille remplie d'eau. Puis c'est le tour des soldats. En campagne, il en est ainsi ; les animaux d'abord, les cavaliers après. Pour ce soir, ces derniers n'auront pas à se plaindre ; car, sans le moindre mot, sans le plus petit ordre de notre part, nos marins apportent, de tous côtés, à leurs camarades éreintés, leur pain frais du matin, leur vin, leur eau bouillie et leur thé. Eux, ils mangeront gaiement du biscuit et boiront de l'eau non filtrée... Cela n'a l'air de rien, ce petit sacrifice ; mais nous qui savons combien nos hommes sont fatigués et privés eux-mêmes, nous trouvons très bien cette libéralité très réelle, accomplie si simplement. De notre côté, lorsque tout est prêt, nous entraînons dîner nos camarades qui nous racontent leur montée à Tien-Tsin.

Au reçu de la dépêche pressante de M. du Chaylard, le gouverneur général, M. Doumer, a tout de suite fait embarquer à Saïgon le premier bataillon disponible

Digitized by Google

sur un des vieux annexes des Messageries maritimes, le *Tanaïs*, et, le lendemain, ce navire partait pour Takou sous l'escorte de l'aviso le *Kersaint*. Ils ont mis douze jours à remonter jusqu'à Takou, traversant d'abord des calmes relatifs, pour être ensuite littéralement mangés par la mousson de nord-est. En arrivant aux îles Miao-Tao, à l'entrée du Pe-Tchili, ils ont rencontré les deux grands croiseurs chinois, décrits par le père Maviel, mouillés près de l'*Orégon*, échoué, et, ne sachant pas du tout ce que cela voulait dire, le *Kersaint* a signalé au *Tanaïs* de presser sa marche et de se placer au delà de lui. Par bonheur les chinois n'ont fait aucune démonstration hostile, et convoyeur et convoyé ont continué leur route sans être aucunement inquiétés. Le moindre coup de canon, la moindre poursuite de l'un de ces croiseurs impériaux et nos deux bâtiments étaient coulés avec tous nos renforts ! Je frémis quand je songe à cette catastrophe qui, logiquement, aurait dû se produire. Mais la logique ne saurait, heureusement pour nous, entrer en ligne de compte dans ce pays étrange, où le sud et le centre ignorent, ou feignent d'ignorer ce qui se passe au septentrion.

A Takou, dès l'arrivée, la mise à terre a commencé le soir et a été terminée dans la nuit. Le matin on s'est mis en route et, le crépuscule venu, on a campé à Shu-lien-Shan. Au point du jour, la marche forcée a repris le long du remblai de la voie ferrée détruite. Cette dernière partie de la route a été épouvantable ; la marche a été accablante sous un soleil torride, dans une plaine

Digitized by Google

sillonnée d'arroyos débordés et rendue complètement marécageuse par les pluies torrentielles des dernières nuits. Nous sommes en effet au beau milieu de la saison des pluies et chaque jour amène son grain violent et régulier qui convertit la plaine imperméable du Tchili en un immense marais.

Les Annamites ont fait preuve d'une grande endurance, eux aussi, dans cet effort surhumain. Habitués à toujours cheminer pieds nus, quelques-uns d'entre eux, en marchant sur le granit coupant du remblai de la voie, se sont fait des blessures assez profondes, dont ils ne se plaignent d'ailleurs nullement. Enfin le plus dur est fait et s'il plaît aux Celestes ils pourront demain se reposer un peu des péripéties successives de leur pénible et long voyage.

En reconduisant chez eux nos camarades, qui tombent de fatigue, nous les prévenons que leur cantonnement n'est en réalité que provisoire. Les Chinois ne tarderont certainement pas, en effet, à être prévenus de leur présence en cet endroit et il leur sera impossible de s'y installer définitivement sans danger pour leurs hommes et leurs caissons de mélinite. Demain nous tâcherons de leur trouver un emplacement mieux abrité.

Nous nous disposons à quitter nos amis lorsqu'arrivent, par le quai de France, une cinquantaine de soldats conduits ou plutôt rassemblés par un sous-lieutenant. Ce sont les traînards et les éclopés du bataillon et, comme il est trop tard pour les envoyer à l'Ecole de Takou-road, nous leur faisons donner à manger et à boire et les gardons à

Digitized by Google

la *Municipalité*. Le commandant de Marolles auquel nous rendons compte de l'opération nous approuve complètement.

Tandis que nous nous occupions à installer nos nouveaux renforts, les Japonais de leur côté ne sont pas restés inactifs. Ils ont, dans leur seule après-midi jeté un très solide pont de bateaux sur le fleuve, en amont de celui des Russes, au bas de la Concession anglaise, et, de cette façon, le pont de la gare, dont le passage est si meurtrier, ne servira plus qu'en cas de danger extrême et imminent.

2 Juillet. — La nuit s'est écoulée sans incidents et seules les fusillades ordinaires se sont reproduites dans le lointain du côté de l'Ecole de Médecine. Les soldats d'infanterie de marine, non encore prévenus de ces alertes habituelles, se sont laissés entraîner à répondre aux isolés chinois ; mais ils se feront vite à ces démonstrations inoffensives et sans tarder ils ne s'en soucieront pas plus que nous. Maintenant que nos troupes campent en nombre près de l'Ecole de Médecine, nous sommes tranquilles de ce coté.

Vers sept heures du matin, la batterie anglaise du mur en terre reprend méthodiquement le bombardement de la ville chinoise ; cette attaque nous vaut aussitôt une riposte serrée et, dans le parc de notre artillerie, un obus de 80 m/m éventre un mulet à l'attache et blesse grièvement un artilleur annamite qui distribuait le fourrage. Le chef d'escadron Vidal donne alors l'ordre au capitaine Joseph de canonner les pièces chinoises. La batterie prend position sur le quai de France

Digitized by Google

devant la tête du pont de la gare et essaie de faire taire les batteries du canal de Lutaï. Celles-ci, trop fortement inquiétées, cessent le feu au bout d'un moment et nos pièces changent d'objectif, tirent à toute volée sur le gros fort de la Boucle. Mal leur en prend ; car les Célestes ont leur tir admirablement repéré depuis plusieurs jours et, au moment où nos canons envoient, avant de se retirer, leur dernier projectile, un obus chinois tombe au milieu de la batterie, tue un des servants, et ampute horriblement un autre artilleur. On emporte le malheureux qui vient d'avoir le bras droit et la jambe gauche enlevés, les doigts de la main gauche et du pied droit écrasés ! Pauvre loque humaine ! n'aurait-il pas été à souhaiter que l'infortuné disparut sur le coup ?

La batterie évacue le poste devenu trop dangereux et rentre au cantonnement. Nos artilleurs, mal renseignés, n'ont pu, cette fois, faire de bonne besogne ; mais ils se proposent de se dédommager sans tarder. Les batteries de Lutaï sont, hélas ! toujours actives et nous le prouvent par la grèle de projectiles dont elles nous couvrent toute l'après-midi. Le capitaine Joseph trouve, avec raison, que son parc est trop exposé et obtient du commandant de la Défense d'évacuer la *Municipalité* et d'aller cantonner dans les grands, bâtiments de l'ancienne douane chinoise.

Pour la première fois depuis le début du siège, les batteries impériales nous auront fait subir des pertes très sensibles. Nous avons, pour notre part, un tué et deux blessés, les alliés ont de leur côté douze morts

Digitized by Google

et un grand nombre de blessés. Les Russes, à eux seuls, ont eu dans leur camp trois tués et seize tirailleurs blessés, dont plusieurs grièvement, tant dans la tranchée de la gare que derrière le mur en terre où ils se sont établis. Le capitaine Netchovolodoff, que je vois le soir au Consulat, me dit que le général Stœssel est très affecté de ces pertes ; mais n'a, jusqu'ici, donné aucun ordre de mouvements pour demain.

3 Juillet. — Dès 4 heures du matin, les batteries chinoises reprennent le bombardement intensif des Concessions. L'Amirauté, que nous occupons, et le Consulat de France qui nous touche semblent être, plus encore, pour ainsi dire que de coutume, le point de concentration choisi par le fort de la Boucle et les batteries de Lutaï. Il pleut, en effet, dans cet espace relativement restreint, un nombre de projectiles invraisemblable. Le quai de France est, lui-même, rendu intenable, balayé littéralement dans toute sa longueur depuis le pont de la gare jusqu'au delà de la Concession anglaise. Vers sept heures du matin, un obus, qui éclate dans le jardin, blesse, à la cuisse, le matelot Josse qui traversait la cour du cantonnement. A partir de ce moment, le feu devient tellement intense que le commandant de Marolles nous donne l'ordre d'aller nous mettre à l'abri derrière le mur sud du Consulat et nous y trouvons des Cosaques qui s'y sont réfugiés avec leurs chevaux, en attendant les évènements. Le pauvre Consulat n'est pas mieux traité que l'Amirauté. Une pluie extraordinaire de projectiles de tous calibres défonce les jardins,

Digitized by Google

éventre les communs, crevasse les épaisses murailles de la façade nord, et fait tomber à nos pieds des débris de la corniche de la terrasse. Un peu avant neuf heures un commencement d'incendie éclate au-dessus du premier étage et nos marins l'éteignent aussitôt. Quelques minutes plus tard, la canonnade cesse brusquement comme par enchantement. Ouf ! nous respirons ; les Chinois ont dû nous expédier, dans ces quelques heures, la totalité des munitions préparées dans la nuit et, sans doute, ils vont nous laisser un peu tranquilles.

Nous mettons à profit cette trêve inattendue et courons à notre cantonnement pour constater les dégâts accomplis. Ils sont énormes, et notre malheureux yamen n'a plus figure de maison habitable. Hasard providentiel, les chambrées de nos compagnies n'ont reçu que deux ou trois coups insignifiants et les chambres seules, que nous occupons personnellement sur l'arrière de l'immense immeuble, en face du terrain vague de M. Philipot, ont été sérieusement endommagées. La *Municipalité* a protégé de sa masse les locaux occupés par les marins du *Jean-Bart* et du d'*Entrecasteaux*, et les salles où campent les sections de ma compagnie ont été préservées dans une large mesure par une belle villa qui s'élève devant elles, de l'autre côté de la rue. En revanche, si tout est relativement bien au rez-de-chaussée, il n'en est pas de même au premier étage. Celui-ci est littéralement en ruine et Douguet, qui voulait absolument s'y installer, jadis, de façon permanente, s'applaudit, aujour-

Digitized by Google

d'hui, de m'avoir écouté et d'avoir choisi raisonnablement comme nous une chambre au niveau du sol.

Le tir très tendu des pièces chinoises a tout bouleversé sur nos têtes, l'escalier central est troué comme une écumoire, les meubles du grand salon de l'amiral, culbutés ça et là, ont les pieds et les dossiers brisés, leur belle soie cerise est déchirée par les obus ; les glaces énormes sont étoilées en tous les sens et, dans une chambre voisine qui contenait des livres de tactique et des manuels en très grand nombre, un culot de projectile de 80 m/m, encore tout chaud, a commencé à mettre le feu dans un tas de paperasses tombées en désordre près d'une bibliothèque. Je fais tout de suite éteindre ce feu et j'emporte le morceau d'acier que je garderai en souvenir. Ce débris de projectile me prouve à quel point les munitions chinoises sont de fabrication récente. — C'est un culot d'obus segmenté, projectile spécial que nous ne fabriquons nous-mêmes en France que depuis peu de temps. — Nous n'avons, d'ailleurs, nul besoin de ce témoignage pour confirmer notre opinion à ce sujet. Nous savons de reste à quel point les Impériaux sont approvisionnés. Dès le 17 juin, lors de la prise de l'« Ecole militaire » chinoise, les matelots allemands ont pu échanger leurs fusils Mausers contre d'autres fusils du même modèle « transformés », qu'ils n'avaient pas encore entre les mains, et ils se sont également emparés d'un stock de caisses de cartouches vraiment considérable.

Après le déluge de fer qu'ils nous ont envoyé ce

Digitized by Google

matin, les Célestes nous laissent déjeuner tranquillement. Personne n'a été, cette fois, blessé chez le docteur Depasse, quoique sa pauvre villa ait reçu un nombre très grand de coups de canon. Notre ami nous dit que l'hôpital où il se trouvait ce matin a été assez éprouvé lui aussi, les obus chinois n'y ont heureusement occasionné que des dégâts matériels ; mais on n'en a pas moins craint pour les blessés. Si cela continue il faudra se mettre en quête d'un autre immeuble pour les abriter. Il n'est pas admissible, en effet, que ces malheureux, déjà grièvement atteints, pour la plupart, soit encore exposés à être achevés dans leurs lits par le bombardement ou soumis a de nouvelles et inutiles angoisses.

A midi et demi, au moment où nous achevons notre repas, les batteries chinoises recommencent le bombardement. Cette fois, cependant, c'est plus particulièrement la gare qu'ils canonnent et les obus, qui tombent un peu partout dans notre Concession, sont plutôt des coups trop longs dépassant le but que des coups qui nous sont intentionnellement destinés. Nous ne tardons pas à avoir l'explication de la concentration du feu sur la rive gauche.

Vers une heure, en effet, une très forte attaque de l'infanterie chinoise se prononce sur la gare, quoi qu'elle soit d'autre part généralisée d'abord. Les coups de fusil, très nombreux, viennent d'un peu partout, de la direction de Lutaï, des tas de sel de la rive gauche, au-dessus du pont de la gare, à moins de cent mètres de nous, et, surtout, des maisons

Digitized by Google

brûlées les plus proches du bas de Takou-road, dans l'ancienne Concession japonaise. Le feu atteint rapidement une intensité telle que le capitaine de vaisseau envoie le premier peloton de la première compagnie, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Dubois, près du pont de la gare, prêt à le franchir au premier signal. La batterie Joseph descend, à son tour, au bas de la rue du Chemin de Fer avec le commandant Vidal et le capitaine de vaisseau qui veut se rendre compte par lui-même de la situation.

Au moment où il arrive et se renseigne au quai de France, les Russes font dire qu'ils tiennent très bien tête à l'ennemi et que, pour le moment, les Japonais les soutenant, de nouveaux renforts seraient inutiles et impossible à abriter ; les tranchées sont en effet occupées dans toute leur longueur.

Les détonations indiquent d'ailleurs à la gare un état stationnaire ; mais les chinois des maisons brûlées font un feu d'enfer sur tout ce qui apparaît sur le quai de France. Une trentaine d'Anglais qui essaient de faire franchir le pont de bateaux à une de leurs pièces légères de marine reçoivent des feux nourris qui les déciment en un instant. Ils persistent cependant dans leur entreprise et réussissent à conduire leur canon dans la cour des marchandises. Au bout d'une heure, environ, de cette fusillade intense, les Japonais se rendant compte que les Chinois ne tenteront pas l'effort définitif, abandonnent la gare et rentrent dans les Concessions. Un officier à cheval les commande. A peine a-t-il paru à la tête du pont de bateaux avec

Digitized by Google

ses troupes qu'une balle le jette à terre, grièvement blessé, augmentant ainsi, sous nos yeux, les pertes déjà bien lourdes des braves petits nippons. Ils viennent d'avoir sept morts et quinze blessés dans ce court engagement, et c'est énorme. Ils défilent devant nous, encadrant leurs brancards sanglants, et descendent vers le bas des Concessions.

Notre Consul général a offert spontanément au général japonais de faire soigner ses hommes à l'hôpital français et celui-ci a aussitôt accepté cette offre avec reconnaissance. A présent que les Russes ont repris leurs blessés, nous pouvons disposer de quelques lits pour les soldats japonais qui seront mieux chez nous que dans leurs ambulances provisoires. Elles sont pourtant très bien, celles-ci, et force nous est d'avouer que de tous les détachements alliés qui nous environnent c'est celui du Japon qui a le service médical le mieux assuré.

Les troupes russes qui sont postées dans les tranchées centrales ont moins de morts que les Japonais; mais, lorsque vers trois heures, les Chinois, renonçant à pousser leur attaque à fond, se replient sur leurs batteries et sur leurs faubourgs, nous apprenons que nos alliés ont un nombre très élevé de blessés. Les pertes russes sont très lourdes pour la journée, si lourdes que le général Stœssel annonce à la conférence qui suit le combat, qu'il essaiera, demain matin, d'enlever les batteries du canal de Lutaï responsables, à son avis, de tout ce mal.

Pour cette attaque décisive, le général a besoin de

Digitized by Google

tout son monde et il est convenu qu'à partir de demain matin les troupes russes cesseront d'occuper la gare ; cette position est beaucoup trop en l'air et trop éloignée de leur camp, et, désormais, ils y seront remplacés par une compagnie de notre infanterie de marine, cent Japonais et autant d'Anglais.

Enfin, les Russes vont marcher ! Ce sera la deuxième fois qu'ils prendront l'offensive ; car depuis l'attaque du grand arsenal de l'Est, ils sont restés immobiles, se bornant à une défensive opiniâtre ; mais souvent bien meurtrière, comme l'a été celle d'aujourd'hui. Le plan élaboré par le général Stœssel est logique et, s'il réussit à le mettre à exécution, il ne manquera pas d'avoir des conséquences très heureuses. Il consiste, partant de l'arsenal de l'Est, à marcher vers le nord, à traverser le canal de Lutaï pour tourner les batteries chinoises et s'en emparer. S'il y réussit il mettra du même coup le grand fort de la Boucle du Peï-Ho en mauvaise posture et pourra peut-être le réduire. Le général Stœssel emmènera toute son artillerie et demande, en outre, au commandant de Marolles de lui prêter nos six pièces de 80 m/m pour appuyer son mouvement. La demande est tout de suite agréée et la batterie française part, après le souper, pour le camp russe afin d'être prête à marcher dès le petit jour.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

L'Infanterie de marine, les Japonais et les Sicks remplacent les Russes à la gare. — A travers les ruines de la Concession. — Brusque attaque de la gare par l'armée chinoise. — La compagnie de marins *(Pascal, Descartes)* part pour la gare. — La paillotte du commandant de Marolles. — Terrible bombardement de la gare et de notre Concession. — Mort du capitaine Hilaire. — Défense héroïque des tranchées. — Situation intenable. — Un grain malencontreux. — Six heures de combat. — L'armée chinoise est refoulée sur ses faubourgs. — Lourdes pertes des alliés. — L'aspirant de Ruffi de Pontevès grièvement blessé.

4 Juillet. — Une fusillade assez vive nous a tenus sur pied de huit heures à onze heures la nuit dernière; mais le silence s'est fait ensuite, complet, absolu, et nous avons pu dormir paisiblement. Une fois n'est pas coutume et nous avons apprécié, à leur juste valeur, ces quelques heures de bienfaisant sommeil.

C'est tout dispos que je me suis réveillé ce matin pour assister à l'exécution du mouvement de troupes convenu hier au soir. A sept heures, une centaine de Japonais sont venus former les faisceaux dans le jardin du Consulat et, en attendant l'arrivée de notre compagnie d'infanterie de marine, j'ai causé fort agréablement avec les officiers du détachement nippon. Deux d'entre eux, parlant un anglais très correct et très pur, nous avons pu échanger quelques vues sur la situation qui nous est faite par les généraux

Digitized by Google

chinois. L'avis de mes interlocuteurs est que les troupes célestes ont donné les 18 et 19 juin leur effort maximum. Le général Nieh n'a pas pu nous enlever ce jour-là avec ses douze mille hommes alors que nous étions livrés à nos seules ressources, peu nombreux et maigrement approvisionnés en munitions; désormais leurs attaques seront vaines. Certes ils continueront contre nos lignes leurs tentatives accoutumées, ils nous tueront le plus de monde possible tous les jours; mais ils ne réussiront pas à nous refouler dans les Concessions. Les officiers japonais pensent, en outre, que le moment serait venu, pour les alliés, de prendre à leur tour une offensive vigoureuse et ils sont persuadés que, malgré leur nombre, de beaucoup supérieur à celui de nos troupes, les Chinois ne tiendraient pas jusqu'au bout devant une attaque générale du front de leurs positions combinée avec un mouvement tournant bien marqué sur la Ville murée. Ils approuvent sans réserve le mouvement décidé par les Russes tout en regrettant beaucoup qu'ils ne se soient pas, pour cette opération, concertés avec les autres troupes internationales. Entre temps ils me donnent, pour appuyer leur raisonnement, une foule de renseignements précieux, des détails que je ne soupçonnais pas et qui m'étonnent, et je me rends compte que ces petits nippons, à l'air placide et indifférent, sont les seuls à savoir, avec la topographie exacte des lieux, mille choses intéressantes, au premier rang desquelles sont les dissensions profondes qui existent au quartier général chinois. La

Digitized by Google

similitude d'écriture et, aussi, de langue leur facilite évidemment, plus qu'aux autres, le service difficile des renseignements ; mais il n'en est pas moins vrai que le nôtre est vraiment par trop rudimentaire, comparé au leur.

Plus je vais et plus ma conviction s'affirme que, depuis notre arrivée ici, les Japonais sont les seuls à connaître exactement, au jour le jour, les effectifs réels que nous avons devant nous et, aussi, les différents projets d'attaque qu'on élabore contre les Concessions. Ils prévoient tout et, méticuleux dans leur service en campagne, comme dans leur vie privée, ils n'oublient rien de ce qui peut leur être utile. Les moindres gradés sont munis d'une carte de Tien-Tsin que je les ai souvent vus consulter et annoter et, ce matin, chacun des soldats que j'ai sous les yeux emporte, avec son sac et ses ustensiles de cuisine, un petit fagot de bois bien ficelé pour faire cuire ses aliments. Cela peut paraître d'une minutie un peu ridicule à nos soldats de France ; aux yeux des Japonais c'est une précaution indispensable pour pouvoir faire cuire leur riz dans ce pays où il est impossible de trouver un arbre ou un morceau de bois. J'en fais, en souriant, la remarque à nos alliés et ils me répondent que leurs soldats préfèrent cette nourriture chaude à nos boîtes d'endaubage ou de « corned-beaf ».

L'infanterie de marine, débouchant de la rue Saint-Louis, passe en ce moment sur le quai de France et les nippons courent immédiatement aux faisceaux et partent à sa suite. Puis ce sont les grands Sicks qui

Digitized by Google

arrivent à leur tour par le « Bund » anglais. Les troupes du Mikado m'apparaissent, tout à coup, plus petites encore à côté de ces grands diables d'Indiens ; mais un tel air de courage tranquille, de crânerie résolue se dégage de leur masse compacte et admirablement ordonnée que c'est à eux que vont, tout droit, et ma confiance et un peu mon enthousiasme. Alertes et rapides, ils ont disparu en un clin d'œil tandis que, lourdement, devant moi, passent à présent les troupes de l'Inde. Ils sont énormes ces soldats indiens, longs comme des jours sans pain, prolongés encore par le turban indéfini qui s'enroule et s'étage, ainsi que des tours successives, sur leur visage de bronze. Ils sont sanglés dans leurs vêtements kaki, et leurs jambes sont guêtrées jusqu'au-dessous du genou. Ainsi vêtus, ils semblent d'une maigreur d'ascètes ; on serait tenté de croire qu'ils ont oublié leurs mollets là-bas, en partant, et l'idée vient que ces grands soldats qui déambulent avec une lenteur compassée sont plutôt des soldats de parade que des hommes véritablement entraînés pour l'action.

Le défilé terminé je vais à l'hôpital voir ce que deviennent nos blessés ; ma compagnie est aujourd'hui de service extérieur, si bien qu'il me faut rester dans les environs immédiats de mon cantonnement, tout en jouissant d'une liberté complète. Je sais que mes hommes sont prêts pour une alerte possible et je flâne et m'attarde à bavarder avec mes invalides.

Digitized by Google

La sœur qui me reçoit à la porte de la chapelle, aujourd'hui tout à fait vide de moribonds, me dit que le docteur Houillon est satisfait de la tournure heureuse que prennent les blessures de nos marins.

Leur guérison complète à tous n'est plus qu'une question de jours ou de semaines et seul notre blessé d'hier, le matelot Josse, n'a pu être opéré. On l'a endormi hier au soir ; mais il a été impossible de lui enlever l'éclat d'obus qu'il a dans la cuisse et on le recherchera de nouveau tout à l'heure. A travers les salles que les frères tiennent admirablement propres, je m'attarde auprès de chaque marin et ma joie grandit de voir le plaisir que leur fait ma visite. Je leur raconte ce qui se passe, ce qu'on fait, et tout cela les distrait un moment dans la monotonie de leurs journées toutes pareilles et très longues.

Il fait ce matin un temps splendide qui contribue à chasser les pensers moroses, et, moi-même, j'en ressens un bien-être réel. Dans la cour de l'hôpital de larges bordures d'anémones du Japon mettent leurs couleurs tendres, des lauriers roses embaument l'air et si, tout près, la salle d'opérations n'alignait ses tables de marbre et ne laissait échapper par ses vastes baies entr'ouvertes, un relent vague de sang répandu, on se croirait dans un jardin de France un jour de fin de printemps...

Malgré la chaleur qui croît de plus en plus et tourne à l'orage, j'éprouve un réel plaisir à me dégourdir les jambes, à me promener ce matin tout seul aux environs de notre cantonnement. Les rues que je

Digitized by Google

traverse sont vides, désertes absolument, personne en ce moment n'y passe et, seules, nos sentinelles à col bleu vont et viennent devant la porte de l'hôpital consulaire ou devant deux ou trois magasins importants, encore ouverts, qu'elles gardent contre d'éventuels pillages. Sous le soleil cru ces rues droites et bien percées, jadis si bien tenues, aujourd'hui abandonnées, apparaissent encore plus lamentables. Le service de la voirie, suspendu depuis trois semaines, laisse où ils tombent les débris les plus variés, et, ainsi, chaque jour, s'amoncellent ou s'éparpillent un peu plus au gré du bombardement ou des nocturnes et inévitables pillages, les briques roses des façades émiétées par les obus, les tessons de bouteilles vidées à la hâte, les caisses éventrées emplies encore de leur paille de bourrage et, aussi, ce qui est plus grave à cause de la chaleur torride, les ordures ménagères que personne n'enlève plus et que des imprudents continuent à jeter au ruisseau depuis longtemps desséché. Toutes les maisons sont closes et silencieuses; toutes les façades sont défoncées, à moitié démolies; les fenêtres crevées laissent pendre des persiennes à leurs dernières ferrures et, un peu partout, les débris croulants d'une villa incendiée font comme un grand trou noir qui met une note sombre dans la blancheur éclatante des murailles successives.

Sur la corniche effritée d'une de ces maisons un chat, un pauvre petit chat étique miaule tout à coup à mon passage, et je me prends à le regarder et à

Digitized by Google

m'arrêter un moment pour écouter sa plainte triste d'animal perdu. On lui a brûlé sa maison, à lui aussi, on a détruit le doux foyer où il avait coutume de pousser ses ronronnements paisibles, et maintenant il gémit, seul être vivant demeuré fidèle à ces ruines. Dans ses yeux agrandis on lit l'épouvante des bombardements, du bruit strident des projectiles qui éclatent, et ses miaulements semblent m'interroger vraiment, me demander pourquoi tous ces désastres et quand cela finira. Quand cela finira ? Ma foi nul autour de moi ne pourrait te le dire, pauvre minet famélique, et bien des hommes, sans doute, avant la trêve finale, arroseront encore de leur sang vermeil les affreuses boues jaunes des plaines qui nous entourent.

Ma promenade solitaire m'a éloigné du Consulat de France et lorsque je débouche sur le Bund britannique, d'ordinaire si propre, et aujourd'hui si encombré et si sale, je tombe au milieu d'une agitation que je ne soupçonnais pas. Deux sections du d'*Entrecasteaux* sous les ordres de l'aspirant de Pontevès sont occupées, ainsi qu'un grand nombre de Japonais, à construire un pont de bateaux supplémentaire sur le Peï-Ho. C'est une très bonne idée, car nous n'aurons jamais trop de communications avec la rive gauche. Je m'attarde un peu à contempler tout ce remue-ménage et bientôt il est midi. La petite cloche de l'hôpital jette dans l'air ses appels multipliés, me rappelle que je me suis oublié dans toutes ces rues en ruines et que chez le docteur Depasse mes camarades doivent depuis longtemps m'attendre.

Digitized by Google

Qu'étiez-vous donc devenu ? me demandent-ils, lorsque j'arrive, nous commencions à craindre que vous n'ayiez reçu un mauvais coup dans quelque coin isolé.

— Non ! je suis seulement allé voir nos blessés et j'ai fait le grand tour, en flânant par la rue Saint-Louis et la Concession anglaise...

Et je leur raconte dans quel état j'ai trouvé toute la partie sud de notre pauvre Concession, combien notre quai, du côté du Bund anglais, a été maltraité par les projectiles, et j'essaie de leur décrire l'aspect désolé de ville morte qu'ont pris les quartiers Européens.

Mais, comme moi, ils savent très bien tout cela et n'y attachent plus qu'une importance secondaire. Le repas est gai ; maintenant que chaque jour qui passe amène quelques renforts, la question de l'offensive prend une réelle importance et, tout naturellement, chacun de nous expose les projets qu'il a en tête pour le jour de l'action décisive et de l'attaque générale de la ville chinoise. Entre temps, si nos vues sont différentes sur bien des points, il y en a un sur lequel nous sommes tous d'accord : nous reconnaissons que plus le temps s'écoule et plus les attaques chinoises se font nombreuses et ardentes, nous laissant de moins en moins de répit.

Aussi nous étonnons-nous aujourd'hui, en particulier, de la tranquillité parfaite de la nuit dernière et de cette demi-journée. A une heure et demie, nous rejoignons nos hommes. Un grain très lourd et très

Digitized by Google

noir s'élève au-dessus de la Cité murée, envahit lentement tout le ciel et, poussé peu à peu vers les Concessions européennes, masque complètement le soleil. Il est évident que nous ne tarderons pas à recevoir un déluge. Les hommes se hâtent de ramasser le linge qu'ils ont mis à sécher et tout le monde se dispose à se mettre à l'abri, lorsque, tout à coup, une vive fusillade éclate dans la direction de la gare. Tout de suite, nous nous armons pour être prêts à partir au premier appel. Un moment les coups de feu paraissent plus dispersés, plus irréguliers ; mais ce n'est qu'un ralentissement de très courte durée et bientôt les batteries de Lutaï ouvrent à leur tour le feu.

Plus de doute, c'est une attaque en règle, et tandis que Douguet fait rapidement équiper et approvisionner ses hommes, je pars avec Laurent et ses sections pour gagner le bas de la rue du Chemin de Fer, où l'ordre du capitaine de vaisseau prescrit aux soutiens de se porter en cas d'attaque. Le temps de descendre rapidement jusqu'aux quais et déjà le feu des Chinois a atteint toute son intensité. C'est un mouvement résolu des Célestes vers les tranchées de la gare, que peut-être ils croyaient abandonnées, une réédition, en tous cas, de la tentative infructueuse d'hier et qui, sans doute, sera aussi sanglante.

A peine sommes-nous arrivés que la pluie commence. Les premières gouttes, larges comme des pièces de vingt sous, tombent d'abord espacées, font flaquer la poussière jaune, marquent la rue de tâches brunes, et bientôt c'est l'averse, l'abominable déluge

Digitized by Google

prévu. En un instant, nous sommes trempés des pieds à la tête, gelés aussi ; car nous n'avons sur nous que nos vêtements de toile grise, et le grain a naturellement amené un très grand abaissement de température. Nous grelottons littéralement et maudissons de tout notre cœur ces affreux Célestes qui nous font mouiller ainsi.

Devant nous, le petit poste permanent d'infanterie de marine s'est installé tant bien que mal à l'abri sous une misérable paillotte, au bord du quai, sans souci des projectiles qui le balayent et des coups de fusil qui tombent de tous côtés. Les batteries chinoises, placées dans les maisons brûlées du bas de Takou-road, ignorent à coup sûr l'invraisemblable présence de nos soldats sous ces nattes loqueteuses ; car elles ne semblent pas les viser. Pour nous, nous nous défilons de notre mieux le long des maisons de droite du bas de la rue ; mais nous n'en recevons pas moins des fragments de tuiles et de briques arrachés aux parties hautes des maisons par les coups trop longs des batteries de Lutaï qui passent au-dessus de nos têtes. Notre camarade Douguet nous rejoint avec ses deux sections au moment où les tranchées de la gare font prévenir qu'elles sont très vigoureusement attaquées par des forces considérables. Je fais aussitôt partir Laurent pour les renforcer en le priant de me faire renseigner sur la situation dès qu'il aura pu la juger avec exactitude. L'aspirant Roquebert l'accompagne. Ils partent immédiatement au pas gymnastique sous la pluie battante, arrivent au pont de

Digitized by Google

bateaux, qu'ils traversent comme la flèche sans aucune perte, et, bientôt, les deux sections ont disparu dans les maisons ruinées qui avoisinent la gare. Un soldat d'infanterie de marine survient à ce moment, pénètre dans la paillotte et repart presqu'aussitôt, en courant, vers le pont des jonques. Que se passe-t-il ? Qu'a-t-il raconté ? Je traverse le quai, à mon tour, et le sergent du petit poste m'annonce que c'est le capitaine Hilaire qui vient d'être tué à la gare en changeant de tranchée. Je reviens à mes hommes et fais part de la triste nouvelle au commandant de Marolles qui nous a rejoint. Je lui demande à partir avec les sections du *Descartes*.

— Non, pas en ce moment, me dit-il ; tout à l'heure, lorsque les sections du *Pascal* seront sur le point de manquer de munitions vous irez les relever avec vos sections fraîches et vous ferez rentrer Laurent. Vous pouvez en attendant vous placer à gauche de la rue, vos hommes y seront peut-être moins exposés.

Nous changeons de place ; mais ne tardons pas à revenir à notre premier emplacement. Les balles des lignes d'attaque et les obus qui dépassent la gare tombent, en effet, en plus grand nombre encore de ce côté, tandis que les canons de Lutaï enfilent directement la rue dans toute sa longueur et rendent notre situation extrêmement dangereuse.

Vers deux heures, une demi-compagnie de troupes indiennes, venant de Takou-road, défile entre le petit poste et nous. Les grands Sicks vont de leur pas compassé et lent avec, sur l'épaule, leur petit mous-

Digitized by Google

queton qui, par contraste, semble entre leurs mains un jouet d'enfant, et ils traînent à leur suite tout un matériel de camp.

Derrière eux vient un unique brancard, et je réfléchis qu'il serait bien insuffisant pour le désastre possible que causerait dans cette troupe massée le moindre projectile, lorsque, précisément, je vois, au milieu de la deuxième section, un soldat atteint d'une balle au front tomber tout de son long la face contre terre. Les rangs s'entr'ouvent, la marche continue et les brancardiers s'arrêtent, emportent le mort.

Comment se fait-il que pas un seul autre de ces hommes ne soit victime du déluge de balles qui pleuvent de tous côtés. C'est miraculeux vraiment ! Et je les vois passer le pont avec le même flegme, la même indolence saccadée, ne laissant derrière eux qu'un autre blessé que deux soldats ramènent dans la rue du Chemin de Fer.

Le capitaine de vaisseau s'installe dans la paillotte à côté des soldats du petit poste, afin d'être plus tôt renseigné sur les phases successives du combat.

Le feu continue avec une violence inouïe de part et d'autre, la fusillade crépite sans la moindre interruption et, tandis que les Shrapnels éclatent de plus en plus nombreux sur nos têtes et dans nos environs immédiats, les balles nous arrivent en véritables rafales. On dirait que les Chinois mettent aujourd'hui un acharnement particulier dans leur tentative contre nos tranchées, qu'ils ont confiance dans leur nombre et que, cette fois, ils ont vraiment entrepris de nous

Digitized by Google

enlever. Ils ont déjà été si près de réussir à maintes reprises qu'après tout leur espoir s'explique, ne peut sembler tout à fait fou. Ils savent aussi, à n'en pas douter, que les Russes, ce matin, ont évacué la gare, peut-être l'ont-ils crue momentanément abandonnée et se figurent-ils encore, sous nos coups de fusil, que le détachement qui, actuellement l'occupe, est d'un effectif plus faible que celui des jours précédents.

A trois heures, le commandant de Marolles me donne enfin l'ordre de partir et de renvoyer, aussitôt arrivé, les sections du *Pascal* qui combattent depuis une heure et dont les cartouchières doivent commencer à être quelque peu vides. En quelques enjambées nous sommes au pont de bateaux que nous franchissons au pas de course. Une grêle de coups de fusil partis du coude de la rivière nous salue au passage ; mais notre égrènement forcé nous a protégés sans doute et aussi la rapidité du mouvement; car personne, heureusement, n'est atteint. Nous reformons nos rangs rompus derrière une maison qui prolonge le pont des jonques, et nous nous apprêtons à nous engager dans l'unique sentier en remblai qui conduit à la gare, lorsque nous voyons venir à nous, à contre-sens, une section de marins anglais.

Mieux vaut que nous les laissions passer, dis-je à Douguet, nous éviterons ainsi du désordre ; il est de mon avis et nous attendons, malgré la pluie de projectiles qui tombe ici plus drue encore qu'au bas de la rue du Chemin de Fer ; mais après cette section en vient une autre et j'en aperçois une troisième qui se

Digitized by Google

dispose à suivre le même chemin. Cette fois nous perdons patience et nous nous engageons, sur deux files, entre un mur assez élevé, qui nous abrite à gauche, et des marécages à droite dans lesquels on enfoncerait certainement jusqu'à mi-corps. Le chemin est si étroit que mes hommes ont toutes les peines du monde à y passer deux de front, encore glissent-ils et tombent-ils par moment dans les flaques de boue noire. Quelques minutes de cet exercice désagréable et nous arrivons à la dernière maison qui précède la cour de la gare. Devant celle-ci, des marins du *Centurion* [1] mal alignés se reculent pour faire place à leur section que nous venons de refouler. A leur droite sont groupés des midship-men, enfants presque imberbes, un peu pâles ; mais qui font bonne contenance.

Enfin, nous voici dans les débris de la gare ; mais à peine y faisons-nous notre apparition que nous recevons un feu roulant qui, par bonheur, passe tout entier au-dessus de nous.

— Baissez-vous ! me crie un lieutenant d'infanterie de marine, vous allez vous faire massacrer. Obliquez vite à gauche !

Notre camarade a raison, nos vêtements blancs se détachent à merveille sur les murs noircis de la gare et nous sommes une cible remarquable pour l'ennemi. En deux bonds, nous franchissons les rails et nous nous trouvons relativement abrités. Homme par homme, les marins se faufilent dans la tranchée qui

(1) Cuirassé anglais mouillé à Takou.

Digitized by Google

prolonge celle de la voie ferrée jusqu'au magasin des machines et, en un clin d'œil, tout le monde est à son poste, le mouvement terminé sans aucune perte.



LA GARE LE SOIR DU 4 JUILLET

Les tranchées qui déroulent devant nous leur ligne irrégulière sont de deux sortes bien distinctes. Celle qui est occupée par l'infanterie de marine est formée par le quai de débarquement, en pierres de taille, au-dessus duquel les Russes ont disposé des ballots jointifs de coton comprimé, cerclé de fer; les wagons de la compagnie Tien-Tsin-Pékin étant très élevés sur rails, le quai a, lui aussi, une hauteur assez grande et forme un excellent abri contre la mousqueterie chinoise. Il n'en est malheureusement pas de même de celle que nous occupons. Celle-ci a été creusée par les Russes un peu en demi-cercle, en avant de la voie, au bout du quai qu'elle relie, vers la droite, au

Digitized by Google

magasin des machines ainsi qu'à divers entrepôts. Ce sont des trous pour tireurs à genoux et debout plutôt qu'une véritable tranchée-abri, trous défilés derrière une barricade de ballots de coton comprimé semblables à ceux du quai de débarquement. Tout cela a été fait pour des Russes si bien que c'est un peu haut pour nous. D'autre part aucune pente n'a été prévue dans ce terrain, de sorte que les trous sont remplis d'eau bourbeuse et que nous allons nous offrir gratuitement un bain de siège de plusieurs heures, encore aggravé par la douche froide qui nous tombe sur la tête sans discontinuer.

Les sections du *Descartes* installées, je crie à Laurent de faire évacuer ses hommes et de rentrer avec eux dans les Concessions. Il fait aussitôt partir ses marins, un à un, tandis que je fais de mon côté commencer le mouvement par la section de l'aspirant Roquebert, la plus rapprochée de moi. Mais à ce moment chaque homme qui paraît est salué par une telle fusillade, et la canonnade devient si précise que j'interrompts presque aussitôt le départ. Laurent, de son côté, trouve le mouvement inutilement dangereux et me demande à garder son monde dans la tranchée jusqu'à ce qu'il fasse moins chaud. La fusillade prend, en effet, à présent une allure terrible; les feux de salve alternent ou se mêlent avec les feux rapides de l'ennemi. Une section d'artillerie de campagne chinoise nous adresse alternativement des obus à balles et des obus percutants, et de véritables trombes de fer nous arrivent aux tranchées.

Digitized by Google

A quelques pas de moi, le lieutenant d'infanterie de marine Piquerez, qui a pris le commandement des « marsouins » depuis la mort du capitaine Hilaire, est assis au milieu de ses hommes, abrité comme eux, de la pluie par une toiture pittoresque faite avec le fer blanc des caisses de farine et de biscuits, laissées là par les Russes. Je vais à lui et le prie de me mettre au courant de la situation, de m'indiquer les divers groupes qui nous entourent ou nous soutiennent.

La situation est très simple, me dit-il, la voici en deux mots :

Il a été convenu que nous tiendrions ici, coûte que coûte, devant la gare, jusqu'au magasin des machines. A notre gauche, les Japonais sont postés dans les premières maisons brûlées du faubourg et nous débordent en avant, et à notre droite, au delà du magasin des machines, sont les Anglais avec une mitrailleuse.

— Les Anglais ? Mais non, ils sont partis, nous les avons croisés en venant !

— Ce n'est pas possible, s'écrie Piquerez, vous devez vous tromper !

— Je vous affirme qu'ils n'y sont plus !

— Mais alors il faut tout de suite envoyer du monde à leur place ! Si les Chinois s'aperçoivent qu'il n'y a personne de ce côté, ils vont nous prendre en enfilade et nous sommes perdus !

Piquerez a raison et nous détachons immédiatement quelques hommes pour occuper à grands intervalles la place abandonnée.

Digitized by Google

A présent, j'ai tout le loisir d'examiner, dans mes jumelles, ce qui se passe autour de nous. En face de nos tranchées, à quatre ou cinq cents mètres, les réguliers chinois en nombre considérable, mais très disséminés, sont abrités dans des retranchements, creusés à la hâte, ou derrière les innombrables tombeaux qui parsèment la plaine. C'est le champ de bataille que j'ai parcouru le soir du 18 juin et que nous avons, déjà à cette époque, trouvé sillonné de tranchées profondes et d'ouvrages parfaits.

Les plus grands tertres, les plus gros tombeaux servent d'abris à de petits groupes de tirailleurs impériaux, et les tumuli ordinaires protègent des tireurs isolés. Plus loin, au delà des lignes chinoises, à douze ou treize cents mètres environ, une section de deux pièces, postées sur une éminence, nous crible de projectiles. L'infanterie céleste, de son côté, fait sur nous un feu d'enfer ; mais par bonheur, il est mal ajusté et ne nous a encore occasionné que de faibles pertes. Il n'en est pas de même de la maudite batterie qui nous gêne si terriblement, nous a tué déjà tant d'hommes et, dès le début, a causé la mort du capitaine Hilaire. Je songe, à part moi, aux vaines statistiques des ouvrages militaires et constate que par bonheur il faut pour tuer un homme dépenser plus de vingt fois son poids d'acier.

Quelques instants sont à peine écoulés qu'il tombe un grain de pluie si violent qu'on n'y voit plus qu'à quelques pas. Dans une rapide éclaircie nous distinguons de nombreux groupes sombres, ce qui nous fait

Digitized by Google

supposer que les réguliers sont tout près et profitent du grain pour nous marcher dessus. Aussi, le déluge recommençant de plus belle, nous décidons-nous, malgré le peu de cartouches dont nous disposons encore, à faire dans les ténèbres, à hauteur d'homme, des feux de salve très rapprochés.

La densité très grande de notre feu a-t-elle empêché les réguliers d'arriver au contact ? Peut-être ! Quoi qu'il en soit, lorsque, l'orage diminuant, nous voyons de nouveau clair autour de nous, nous constatons que les tireurs chinois sont arrivés à moins de deux cents mètres de nos tranchées et, qu'admirablement abrités derrière les tombes et les moindres accidents de terrain, ils tirent bien moins rapidement que tout à l'heure ; mais, avec une précision beaucoup plus grande. Les pièces chinoises, elles, tirent à pleine vitesse et très régulièrement, aussi notre situation devient-elle de plus en plus critique sous ce feu si bien ajusté. Les obus percutants explosent sur la façade en ruine de la gare et les éclats et les culots nous viennent dans le dos, tandis que les obus à balles éclatent sur notre tête et couvrent, à chaque fois, une zone de nos tranchées ; tous les coups portent, à présent, avec une précision dont nous ne tardons pas à avoir l'explication.

A deux cents mètres environ en avant de nos lignes, bien abrité derrière un tombeau, un chinois tient dressé un drapeau rouge qui reste vertical et immobile tant que les coups sont bons en direction ; mais qui s'incline brusquement à 45° à droite ou à gauche

Digitized by Google

selon que le projectile tombe en dehors de l'une ou de l'autre de nos ailes.

Derrière les maisons brûlées d'un village, situé un peu sur notre droite, se dresse, d'autre part, un long bambou, semblable à une énorme canne à pêche, qui reste vertical lorsque les coups éclatent bien sur nos tranchées, mais qui s'incline aussi à droite ou à gauche lorsque les coups sont trop longs et vont tomber dans la Concession française, ou lorsqu'ils sont trop courts et risquent d'atteindre les lignes chinoises qui nous fusillent.

Le drapeau s'était d'abord placé devant le magasin des machines, où les Anglais avaient installé un canon « Maxim », et, tout aussitôt, ce magasin avait été criblé d'obus; au bout de quelques coups de réglage, un projectile, entrant juste dans la fenêtre où était la pièce, l'obligea à se retirer après avoir tué ou blessé tous les hommes de l'armement.

Le fanion s'abaissa aussitôt; mais, quelques minutes plus tard, il se relevait de nouveau, cette fois juste devant nos tranchées. Depuis ce moment tout le feu des chinois est concentré sur nous.

Ce signal nous énerve, au delà de toute expression, et plusieurs de nos hommes le surveillent attentivement, se promettent de ne pas manquer le soldat qui le porte, pour peu qu'il se montre.

Entre temps on plaisante dans les tranchées; les marins parient à qui abattra ce pavillon de malheur lorsque, tout à coup, le chinois qui le tient dressé commet la grosse imprudence d'aventurer le haut du

Digitized by Google

corps en dehors de son abri. Prompt comme l'éclair, notre camarade Douguet l'a aperçu, l'a visé avec son mousqueton et... le coup est parti. Le drapeau tombe dans la boue, l'homme doit être mortellement frappé; mais aussitôt un autre a pris sa place et, de nouveau, dans la pluie qui toujours tombe, la maudite loque rouge flotte au même endroit.



MAGASIN DES MACHINES APRÈS LE 4 JUILLET

La fusillade continue terrible à présent, non plus seulement par sa densité, mais surtout par sa précision. Les Chinois ont rectifié les hausses et tous les coups passent au ras du talus des tranchées ou traversent les balles de coton. Un de nos matelots, le malheureux Le Visage, est mortellement blessé. Une balle lui est entrée dans la bouche, tandis qu'il répondait à une question de Laurent, et, traversant la

Digitized by Google

région maxillaire, est allée sortir sous la nuque. On se le passe de main en main et je le reçois, moi-même, à l'aile gauche de notre tranchée. Deux hommes le soutiennent et, quoique perdant son sang en abondance, il a le courage de marcher encore, de se baisser pour passer sous un wagon et remonter le revers du terre-plein de la gare.

Tandis que nos trois hommes s'acheminent le plus vite possible vers l'hôpital, j'écris, à la hâte, un petit mot au commandant de Marolles pour lui demander d'urgence une caisse de cartouches et des renforts. Je crains, en effet, que les Chinois ne se décident à nous charger à la baïonnette quand viendra le crépuscule et nous serons dans ce cas trop peu nombreux pour leur résister. Les deux estafettes auxquelles je confie ce papier — afin que l'un des deux au moins arrive — expliqueront au capitaine de vaisseau la situation critique dans laquelle nous nous trouvons, et reviendront avec les munitions. A peine sont-ils partis qu'un autre de mes hommes est grièvement atteint. C'est Licutaud, notre boulanger, cette fois, qui a la tête traversée par une balle. L'œil est crevé, le projectile est sorti sous l'oreille. Je le fais évacuer à son tour. Le pauvre diable n'aura pas eu de chance. Trois fois, il m'a demandé à quitter sa boulangerie pour venir lui aussi à la ligne de feu. J'ai refusé d'abord, jugeant sa présence indispensable à côté de nos boulangers chinois ; mais il est si obstinément revenu à la charge que j'ai fini par céder : j'ai été vraiment bien mal inspiré.

Digitized by Google

Vers cinq heures, environ, au moment où, pour la seconde fois, un de nos fusiliers abat le pavillon indicateur de la batterie, une des deux estafettes reparaît dans les ruines de la gare en traînant péniblement sur le sol une caisse de munitions. Je lui crie de la laisser là, et de venir nous rejoindre. Il saute sur la voie et tout aussitôt je l'interroge :

— Pourquoi reviens-tu seul ? Où est resté ton camarade ?...

— Renouff, capitaine ? il est mort !

— Comment mort ?

— Oui, au moment où nous allions arriver, un obus a éclaté au-dessus de nous dans la cour de la gare et lui a enlevé le dessus de la tête, alors, j'ai traîné le pauvre bougre le long du mur et je me suis dit que, puisqu'il était mort, il valait mieux le laisser là et vous apporter d'abord la caisse de cartouches. — Si vous voulez, je vais retourner, à présent, pour porter mon camarade sur la Concession !

— Brave garçon, va ! et quelle joie j'éprouve à les sentir tous pareils à toi, ces marins qui m'entourent !

Non, reste, je vais envoyer quelqu'un prévenir afin qu'on l'emporte chez nous !

Et tandis qu'il se faufile dans la tranchée il me dit qu'il a aussi porté mon petit billet au commandant de Marolles et qu'on va m'envoyer, tout de suite, le plus de monde possible et d'autres caisses de munitions.

En effet, tandis que deux matelots descendent la caisse et que nous faisons passer, de main en main,

Digitized by Google

les paquets de cartouches d'un bout à l'autre de la tranchée, je vois apparaître dans les ruines de la gare une compagnie fraîche de soldats japonais. J'en suis surpris d'abord ; car je m'attendais à voir venir à notre aide la compagnie de mon camarade Petit, en réserve à l'Amirauté ; mais je comprends bientôt ce qui s'est passé. Mon appel était trop pressant pour souffrir une perte de temps quelconque, et le commandant de Marolles, voyant passer sur le quai de France une compagnie nipponne, n'a pas hésité à demander à son chef de venir nous prêter main-forte. Les Japonais, selon leur habitude, ont été enchantés de pouvoir se rendre utiles et sont aussitôt accourus à la gare.

Je leur fais signe d'obliquer à droite pour prendre la place laissée vide par les Anglais ; mais leur commandant me répond par un geste négatif, et disparaît rapidement à gauche dans les maisons brûlées. Sans doute, il a ses raisons pour manœuvrer ainsi. Au bout d'un moment, relativement court, une fusillade extrêmement nourrie part du faubourg chinois. Pour nous qui commençons à être familiarisés avec les détonations si différentes des diverses armes des troupes qui nous entourent, l'hésitation n'est pas possible. Ce sont là des coups de feu tirés par des fusils « Murata », ce sont donc les Japonais qui prennent de flanc les tranchées chinoises et qui, hardiment, entreprennent de les tourner. Excellente idée d'ailleurs, tactique qui, avec les Chinois, ne manque jamais son effet. Surpris, décontenancés, les

Digitized by Google

Célestes font d'abord bravement face aux nouveaux arrivants, tandis que les canons qui nous font face nous abandonnent provisoirement, et les couvrent de projectiles. Mais c'est peine perdue. Les Impériaux ont quitté leurs abris et, à notre tour, nous faisons sur eux un feu d'enfer. A moins de deux cents mètres tous nos coups portent; pourtant les réguliers tombent sans lâcher pied. Peu à peu, cependant, leur fusillade diminue; visiblement découragés, ils abandonnent le terrain et, malgré leurs pertes qui doivent être fort lourdes, se replient méthodiquement et en bon ordre sur les dernières maisons des extrêmes faubourgs. La section d'artillerie chinoise ralentit, elle aussi, peu à peu son tir et, vers sept heures, le feu cesse complètement des deux côtés.

Les sections d'infanterie de marine restent de garde à la gare, en attendant les troupes fraîches qui vont venir les relever, et je rentre, sans encombre, avec mes marins sur la Concession française.

Une fois de plus, les troupes impériales ont échoué dans leur tentative sur la gare; force nous est, cependant, d'avouer que pour la deuxième fois, elle a failli être enlevée.

Cette affaire, où les Chinois ont fait une dépense de munitions véritablement extraordinaire et presque incroyable, nous coûte huit morts et trente blessés.

Les Japonais, encore plus éprouvés que nous, ont perdu le cinquième de leur effectif. Quant aux Anglais, j'ai vu passer quelques-uns de leurs blessés; mais leurs pertes ne doivent pas être bien considé-

Digitized by Google

rables puisqu'ils ont quitté la gare dès le début de l'action.

A l'Amirauté où nous rentrons à la nuit close, gelés et crottés de lamentable façon, le capitaine de vaisseau vient nous questionner sur les diverses péripéties de notre après-midi. En échange des renseignements que nous lui donnons, il nous met au courant de ce qui s'est passé sur la Concession. Dès le début du combat, l'aspirant de Pontevès, auquel il avait donné l'ordre de rentrer avec ses sections à l'Amirauté, a été grièvement blessé sur le quai de France devant le Consulat. Notre jeune camarade faisait passer ses hommes au pas gymnastique d'abri en abri sous une grêle de balles et suivait la dernière fraction de ses marins, lorsqu'en parcourant un espace découvert, il eut la jambe traversée par une balle à la hauteur du genou. Sans une hésitation, deux quartiers-maîtres revinrent en arrière et emportèrent leur officier.

Le capitaine de vaisseau nous dit aussi que les Russes n'ont pas bougé de toute la journée. Ils ont trouvé le terrain trop détrempé pour exécuter le mouvement projeté sur les ouvrages de Lutaï et n'ont malheureusement renvoyé la batterie Joseph qu'à cinq heures, beaucoup trop tard pour qu'elle put venir à la gare, où elle nous eut été d'une si grande utilité. Nous nous en sommes tirés quand même ; mais ce n'aura pas été sans peine.

En procédant avec délices à une toilette complète, dont nous avons vraiment besoin après ce bain de

Digitized by Google

boue prolongé, nous échangeons nos impressions Laurent et moi. Un fait nous apparaît très évident. C'est que nous devons aujourd'hui la vie au manque d'audace de nos ennemis. Si les Chinois avaient été enlevés, au bon moment, par leurs officiers et nous avaient donné l'assaut, la gare était perdue, nous étions massacrés dans nos tranchées ou refoulés sur les Concessions. L'indécision incompréhensible des réguliers nous aura encore une fois servi au delà de toute espérance et nous pouvons nous en estimer heureux ; il n'y a certainement pas, en effet, de troupe bien commandée qui, arrivant à deux cents mètres d'une ligne ennemie, ne lui donne l'assaut et n'arrive au contact.

Cette journée nous a aussi permis de constater l'extrême rapidité avec laquelle les artilleurs chinois repèrent nos positions, et, surtout, l'étonnante habileté de l'infanterie chinoise à profiter des moindres accidents de terrain pour se dissimuler. C'est certainement une bonne leçon pratique que les Célestes auront, aujourd'hui, donnée, sans le savoir, à nos soldats et à nos matelots.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

La batterie Joseph bombarde le yamen du vice-roi; cinquante-six coups en neuf minutes! — Mahé hérite! — Enterrement du capitaine Hilaire et de nos tués du 4 juillet. — Le docteur Depasse tombe malade. — Fusillade matinale aux avant-postes. — Visite à l'Ecole de Médecine. — Le colonel Ytasse. — Le canonnier Caillet.

5 Juillet. — La nuit a été tout à fait calme et nous avons pu dormir tranquillement et nous reposer des fatigues causées par le combat d'hier. Ce matin encore les Chinois demeurent inactifs et nous laissent respirer. Sans doute ils éprouvent, comme nous, le besoin de se refaire après ces deux journées de batailles acharnées. Le temps est magnifique, la pluie d'hier a rafraîchi l'atmosphère et chacun vaque avec plaisir à ses occupations. Pendant que Laurent et Douguet font démonter les armes, salies par la pluie et la boue, je vais voir à l'hôpital nos blessés de la veille. L'un d'eux, le brave Le Visage, a été emporté par une hémorragie; l'autre, Lieutaud, est complètement fou. Chose singulière, il me reconnaît pourtant au passage et, tandis, qu'à voix basse, j'entretiens la sœur de son état, il m'interpelle brusquement :

— Ah! capitaine, je savais bien quand même qu'ils n'auraient pas ma peau! Le projectile qu'ils m'ont envoyé m'a éclaté là, juste devant la figure, un peu plus j'étais tué! Ils m'ont bien un peu brûlé l'œil, évidemment; mais ce ne sera pas grand chose...

Digitized by Google

Et, tandis que je lui prends la main et le calme sur sa couchette, le pauvre diable passe doucement la main libre sur le gros pansement qui masque son œil perdu.

Le docteur Houillon que je rencontre dans les couloirs me dit que mon brave boulanger mourra probablement ou, ce qui serait aussi triste, ne recouvrera jamais la raison ; il trouve d'ailleurs, avec moi, vraiment extraordinaire que la balle qui lui a traversé la tête ne l'ait pas tué sur le coup.

L'hôpital, jadis presque vide, s'est de nouveau rempli et tous les lits sont occupés par nos blessés ou par des soldats japonais. Les braves nippons nous ont si bien aidés hier et si délibérément dégagés que c'est bien le moins que nous les aidions à soigner leurs blessés.

Au premier étage, M. de Pontevès est allongé, la jambe cassée, il me dit ne pas souffrir beaucoup et avoir reçu l'assurance que sa blessure serait probablement guérie dans une quarantaine de jours. Tant mieux, et vraiment c'est une chance inespérée ; car je craignais fort que la balle qui lui a traversé la jambe si près du genou ne le rendit impotent pour toute sa vie. Son évacuation sur Takou aura lieu tout à l'heure, et il partira à bord de la chaloupe du Consulat ainsi qu'un certain nombre de nos blessés transportables. En attendant qu'on vienne le prendre je reste lui tenir compagnie et il me raconte qu'il a encore couru cette nuit un assez grand danger. Tenu éveillé par sa blessure, il avait laissé sa lumière allumée et ne prêtait qu'une très faible attention à

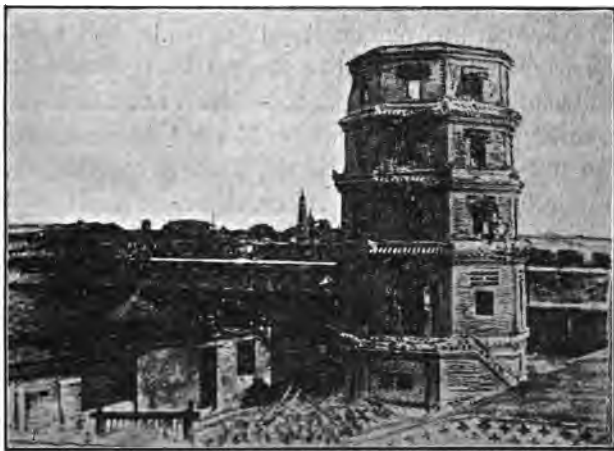
Digitized by Google

des coups de fusil tirés, par série de cinq, non loin de l'hôpital, lorsque, brusquement, une balle entra par la fenêtre en brisant une vitre dont elle projeta les débris sur son lit, une seconde suivit presque immédiatement la première et vint se loger dans la muraille au-dessus de lui. Il éteignit aussitôt sa lampe et attendit. Le feu cessa un moment et recommença un peu plus tard ; mais dans une autre direction, sans doute sur un autre point éclairé. Ce tireur isolé, faufilé dans les tas de sel en face du Consulat, devait être armé d'un manlicher, dont le chargeur contient cinq cartouches, et s'amusait ainsi à sa façon à sonner le couvre-feu.

Au moment où je reviens par la rue de Saint-Louis je rencontre la batterie française qui va prendre position sur le quai de France, en amont du pont de la gare, pour bombarder la ville chinoise, en prenant cette fois pour objectif le yamen du vice-roi. Enfermé dans la boucle du Peï-Ho, il déroule à droite de la Cité murée ses hautes murailles grises et ses toits retroussés, ornementés de chimères ; sa masse est très reconnaissable au milieu des maisons basses des faubourgs qui l'enserrent et qu'elle domine de tous côtés. Cette fois les précautions ont été prises, les distances repérées, les hausses placées d'avance, et notre batterie déverse en neuf minutes, et sans aucune perte, cinquante-six obus à la mélinite sur le palais vice-royal. Surpris, sans doute, par cette attaque si vivement menée, le gros fort chinois ne répond que longtemps après le départ de nos canons. Quelques obus tombent dans

Digitized by Google

le jardin du docteur Depasse, la rue du Chemin de Fer, la rue du Baron-Gros et un projectile, un seul, traverse sans éclater — Dieu merci ! — le cantonnement de la compagnie du *Jean Bart*. Les ouvrages chinois tirent lentement comme sans conviction et à regret, et le feu semble sur le point de cesser complètement, lorsqu'apparaît, venant de Takou, un long convoi de canots de l'escadre remorqués par la cha-



MIRADOR DU FORT DE LA BOUCLE

loupe à vapeur du Consulat, sous les ordres de l'aspirant Golay. Ce long ruban d'embarcations toutes blanches a été aperçu du lointain mirador chinois, et le fort de la Boucle lui décoche aussitôt quelques projectiles qui tombent à sa hauteur dans la rivière et sur le quai de France devant l'appontement. L'un d'eux éclate près des hommes qui débarquent et fracasse le

Digitized by Google

bras droit de l'un de nos matelots. Deux ou trois obus tombent encore et défoncent le jardin du Consulat de France ; mais bientôt les ouvrages chinois se taisent et tout rentre dans le calme absolu. Les batteries de Lutaï, contrairement à leur habitude, n'ont pas du tout tiré. Elles ont dû épuiser, hier, leur stock de munitions et passeront probablement toute la journée à se réapprovisionner.

Le déjeuner, ce matin, chez le docteur Depasse, est égayé par un évènement qui emprunte aux circonstances dans lesquelles il se produit un côté amusant et drolatique. Notre camarade Mahé nous annonce, avec le plus grand sérieux, qu'il vient de recevoir de son notaire l'avis qu'il hérite, d'une tante éloignée, une jolie propriété sise en Bretagne au bord de la mer. Aucun courrier, que nous sachions, n'est, ce matin, remonté de Takou, et nous nous imaginons tout d'abord que notre intrépide fournisseur de glace a entrepris de s'amuser à nos dépens. Mais non, vraiment, l'héritage est réel et il nous montre les papiers timbrés qui en font foi. Brave ami ! sa joie fait plaisir à voir, et nous sommes vraiment tout heureux pour lui de ce bonheur qui, de si loin, lui arrive.

— Attention ! Mahé, il s'agit de ne pas vous faire casser la tête par les Célestes, à présent !

— Ne craignez rien, mes amis, avant qu'ils n'aient ma carcasse, je compte bien en démolir encore quelques douzaines.

Notre camarade est un tireur d'élite, un franc-

Digitized by Google

tireur, pourrions-nous dire ; car il agit toujours isolément et compte déjà à son actif un nombre respectable de réguliers et de boxeurs.

Au dessert, le champagne coule et les vœux les plus amusants s'échangent au cliquetis des coupes, en l'honneur de la soudaine et inattendue fortune.

A l'abri de la chaleur torride, il fait bon être ainsi dans ce grand salon empli de gaieté et l'on oublierait vite ses inquiétudes et ses fatigues, même la présence cependant toute proche des Chinois, si les grandes tentures de soie bleue appendues aux murailles ne nous les montraient roulant des yeux féroces et brandissant des instruments de torture.

Ainsi que nous l'avions prévu, l'après-midi se passe dans le calme absolu et tandis que nos hommes s'occupent à mille travaux divers, j'accepte l'offre que me fait Mahé d'aller faire avec lui un tour au théâtre chinois de la rue Grillon. Il y a un mois, lorsque je vins à ce théâtre avec nos amis d'ici, l'immense salle dorée était pleine de monde. Sur la scène deux acteurs qui me semblèrent être de toutes jeunes filles, au délicieux visage, mimaient précieusement une interminable scène d'amour. L'un d'eux portait un costume de mandarin éblouissant, l'autre des robes de soie merveilleuses, présents, paraît-il, de riches amateurs chinois. Et plus je les regardais, plus je suivais avec attention leurs gestes gracieux et mignards, plus j'avais peine à croire que ces mièvres comédiennes appartenaient en réalité au sexe fort. Il en était ainsi, cependant, malgré l'illusion complète — les hommes seuls sur

Digitized by Google

toute la terre de Chine ayant le droit de se faire histrions. — J'avais gardé de cette soirée une impression d'amusement étrange et sans la musique impitoyablement criarde et suraiguë qui brise, à l'accompagnement ininterrompu du gong, les tympans d'Occidentaux les mieux trempés, il m'eût été très agréable de la renouveler souvent.

Aujourd'hui le charme d'antan a fait place à l'affreuse réalité. La salle est vide; les bancs, brisés et culbutés dans un désordre indescriptible, jonchent le sol de tous côtés et, sur la scène, des débris de costumes et d'accessoires sont éparpillés un peu partout. Des projectiles ont éventré les murs et il n'est pas jusqu'à la petite loge que nous occupâmes, et où l'on vint, avec mille politesses, nous apporter le thé traditionnel, qui n'ait ses balustrades et ses cloisons brisées. Les coulisses, surtout, offrent un aspect lamentable, elles ont été sans doute les premières violées avec les loges des acteurs. Tout a été pillé, brisé, arraché à la hâte par les fuyards et seul, dans un petit coin, oublié ou plutôt superstitieusement respecté par les vandales, sur sa console, un petit boudha de bois doré met sur cette dévastation son immuable sourire...

Au moment où je rentre à l'Amirauté, mes camarades s'apprêtent à se rendre à l'enterrement du capitaine Hilaire et de nos hommes tués dans le combat d'hier, et nous nous dirigeons ensemble vers l'hôpital d'où le cortège doit partir. Le Consul général arrive presque aussitôt, accompagné de

Digitized by Google

M. d'Anthouard, pour conduire le deuil, entre le commandant de Marolles et le lieutenant-colonel Ytasse. Tous les officiers que leur service ne retient ni aux postes extérieurs ni aux grand'gardes sont là, ainsi que les matelots et les soldats qui connaissaient particulièrement les morts. Les Russes et les Japonais qui, plus que les autres troupes, à l'exclusion même des autres troupes étrangères, pourrait-on dire, nous ont toujours encadrés dans nos divers engagements et sont venus nous prêter main-forte chaque fois que nous avons été trop vigoureusement assaillis, ont envoyé aux obsèques de fortes délégations d'officiers. Les Russes ont, en outre, envoyé un détachement de cosaques de Sibérie qui prolongent, des deux côtés du long convoi, les files de nos marins et de nos soldats, en armes, chargés de rendre les honneurs. La levée du corps a lieu, les chants liturgiques s'élèvent, graves, dans l'air tranquille du soir et, l'un après l'autre, les cercueils suivent celui du capitaine Hilaire, sortent par la grande porte de l'hôpital entre les hauts fusains bien taillés et les bordures d'anémones sanglantes.

La foule qui nous entoure aujourd'hui est la même que celle des autres jours, un peu plus clairsemée, pourtant, à cause des évacuations quotidiennes sur Takou ; mais ce sont les mêmes visages des mêmes Français d'ici qui, depuis trois semaines, se réunissent derrière des convois semblables, dans la même pensée, pour le même devoir. Seulement, à présent les cérémonies funèbres se succèdent de façon inquiétante

Digitized by Google

et, chaque jour, les bières qui emportent les corps mutilés de nos hommes forment des convois singulièrement plus longs. Dans cette foule d'uniformes, couleur safran ou bleu sombre, les toilettes d'été de quelques femmes mettent une note plus claire, et nous reconnaissons celles qui, toujours, viennent partager notre tristesse, ainsi que les cornettes des sœurs de l'hôpital qui accompagnent invariablement au cimetière les malheureux hommes qu'elles ont entourés de soins et qu'elles ont aidés à mourir.

L'enclos où nous enterrons depuis quelque temps nos morts ne tardera pas, si cela continue, à être tout à fait rempli. Aussi, aujourd'hui, pour ménager la place à ceux d'entre nous qui, plus tard, viendront encore reposer là, on a creusé une fosse plus large dans laquelle on descend côte à côte les corps de nos deux matelots. Compagnons d'exil dans ces pays jaunes, ils dormiront ensemble leur dernier sommeil. Tout près d'eux le capitaine Hilaire est enseveli dans une tranchée particulière. Les prières sont dites très lentement sur nos morts, et lentement aussi les discours qui suivent.

Si les Chinois nous savaient là, réunis en nombre semblable, nous deviendrions instantanément, à coup sûr, l'objet d'un bombardement très précis et peut-être d'autres tombes deviendraient-elles aussitôt nécessaire ; mais ils ignorent notre présence et seule, non loin de nous, du côté de l'Ecole de médecine et du bas de Takou-road, la fusillade qui a repris depuis quelques instants éclate, comme d'habitude. Les

Digitized by Google

balles perdues tirées au hasard dans notre direction passent au-dessus de nos têtes, accompagnant, de leur sifflement strident, le chant grave des prêtres, ou s'aplatissant, avec un bruit mat, sur les hautes branches d'arbres qui croissent dans cet enclos.

Le Consul général parle d'abord, Sa voix énergique et vibrante dit un très noble adieu à nos pauvres disparus, exalte leur vie si humble, leur courage sans défaillance, émet la certitude que ceux qui restent vengeront les morts, continueront avec enthousiasme la défense de ce lambeau de terre française, pour laquelle tant des nôtres sont tombés déjà. Et c'est le lieutenant Piquerez qui simplement, avec une émotion mal contenue, nous raconte ensuite la mort de son capitaine mortellement frappé en pleine poitrine d'un éclat d'obus au début du feu. Il était, ajoute-t-il, intelligent, courageux et bon, la destinée lui a donné la mort la plus belle pour un soldat et lui-même, devant ces tombes, il n'éprouve qu'un désir : tomber, s'il doit mourir bientôt, comme ces braves, d'un coup de feu, face à l'ennemi.

Le crépuscule déjà se prononce, et c'est dans la brume du soir que les groupes, quittant successivement le cimetière, s'égrènent le long des rues momentanément animées par leur présence. Ici l'odeur âcre et infecte des quartiers brûlés, faite de cadavres en putréfaction et de suie pulvérisée, emplit plus intensément l'air, et nous prend plus fortement à la gorge ; aussi est-ce plus rapidement que nous nous éloignons vers notre cantonnement dont l'amotsphère est moins saturée de ces émanations putrides.

Digitized by Google

Il est tard déjà, lorsque nous nous réunissons pour dîner ; notre ami Mahé nous dit que le docteur Depasse ne nous tiendra pas compagnie, il s'est alité, en proie à une forte fièvre, et le docteur Houillon lui a prescrit le repos le plus absolu. Cette nouvelle imprévue attriste un peu notre repas. Nous l'aimons, en effet, beaucoup, notre ami. Depuis trois semaines que nous vivons chez lui, à ses côtés, nous avons pu apprécier la noblesse de son caractère, son amabilité exquise et ses délicates attentions. Malgré le mal incurable dont il se sait atteint son courage ne faiblit pas une minute, non plus que sa gaieté, et nous admirons vraiment la force de caractère qu'il lui faut déployer pour demeurer quand même le bout-en-train de nos réunions, le ressort caché, mais toujours actif, de notre persévérante bonne humeur.



LA RUE DE TIEN TSIN

Nous rentrons tôt à l'Amirauté. En route, nous croisons une section du d'*Entrecasteaux* qui, sous les ordres de l'adjudant Billant, va passer la nuit au coin de la rue du Chemin de Fer et du quai de France. Tous les soirs, à présent, le commandant de la Défense fait camper, en cet endroit, une fraction de nos compagnies. Il juge, avec raison, depuis les

Digitized by Google

attaques récentes, qu'il est bon d'avoir, là, des renforts reliant la gare aux avant-postes de l'infanterie de marine, installés au bas de la rue de Tien-Tsin près du fleuve, et à même de se porter rapidement sur la rive gauche en cas d'attaque nocturne inopinée.

6 Juillet. — Nous avons dormi très tranquillement, cette nuit, jusqu'à trois heures du matin ; mais une fois encore les Chinois vertueux nous ont obligés à voir, comme eux, se lever l'aurore. Cette fois, nous avons été brusquement mis sur pied par une fusillade extrêmement vive, très rapprochée de nous, et agrémentée de quelques coups de canon tirés par le gros fort chinois. Le commandant de Marolles, simplement accompagné de son ordonnance, est allé se rendre compte de ce qui se passait. Les balles pleuvaient avec une telle intensité dans la rue du Chemin de Fer, dans les environs de la maison Depasse et les parages de notre camp, que je me demande comment le capitaine de vaisseau ni aucun de nous n'a été blessé.

Nous avons attendu jusqu'à six heures l'ordre de marche, qui n'est pas venu, et la section de grand'-garde est bientôt rentrée elle-même, après la complète cessation du feu. L'adjudant Billant, qui la commandait, m'a mis au courant de ce qui est arrivé. Cette attaque subite de notre poste de soutien, attaque qui se produit pour la première fois, est due, croit-il, à une imprudence commise par un de ses hommes, qui s'est aventuré avec de la lumière au

Digitized by Google

premier étage de l'immeuble, où se tiennent, toutes les nuits, les hommes de renfort. Il a donné ainsi une indication précise aux sentinelles chinoises les plus proches, et des réguliers, en nombre assez considérable, sont venus prendre position en face de la rue du Chemin de Fer, bien défilés dans les tas de sel de la rive gauche.

Dès que la première lueur de l'aube leur a permis de distinguer les objets, ils ont commencé une fusillade effrénée sur les barricades des rues perpendiculaires au quai de France que leur feu enfilait dans toute leur longueur. Trois projectiles de 15 c/m bien envoyés sont, entre temps, venus tomber mathématiquement sur le local occupé par nos matelots. L'un d'eux a traversé complètement les murailles de briques et est venu se fixer, sans éclater, dans les boiseries de la salle, près d'un groupe de marins. Nos hommes ont ainsi échappé à une mort certaine. Je remarque à présent que, de temps à autre, les obus qui nous arrivent n'éclatent pas toujours, les gros projectiles surtout, et c'est déjà bien heureux qu'ils se bornent à incendier, néanmoins, les maisons inhabitées sur lesquelles ils tombent.

Tandis que les réguliers attaquaient de face les soutiens du quai de France, une autre fraction assez importante de Célestes a tenté de pénétrer sur notre Concession par les maisons brûlées du bas de Takou-road. Elle s'est heurtée à nos avant-postes d'infanterie de marine qui ont chargé les réguliers à la baïonnette et les ont rejetés, avec des pertes sensibles, dans l'ancien faubourg japonais.

Digitized by Google

La batterie chinoise dissimulée au coude de la rivière, celle-là même qui nous rend si délicat le passage du pont de la gare, s'est malheureusement mise de la partie pour couvrir la retraite de ses compatriotes et un de ses obus nous a tué trois soldats et blessé grièvement un quatrième. Du côté de la gare, les Chinois n'ont pas osé traverser l'espace découvert qui sépare les derniers tas de sel des tranchées que nous occupons et marcher sur celles-ci pour les prendre à revers. Tout s'est borné, de ce côté, à la terrible fusillade de notre grand'garde. Vers neuf heures la batterie Joseph venant prendre position sur le quai de France a recommencé le bombardement du yamen du vice-roi et, plus spécialement, celui du gros fort, interrompu hier matin. Elle a fait, nous semble-t-il, de bonne besogne ; car un de ses obus a démoli le premier étage du mirador qui sert d'observatoire au gros ouvrage, en même temps que de postes de combat à quelques canons à tir rapide de 57 $^{m}/_{m}$ et de 47 $^{m}/_{m}$. Notre batterie a pu, comme hier, se retirer sans pertes avant la réplique des canons chinois qui n'a d'ailleurs été que de courte durée.

L'après-midi est très calme, comme la journée d'hier, et chacun de nous profite de ce répit pour se promener un peu par les rues, sortir de ce qui-vive perpétuel. Il y a longtemps que je ne suis pas allé à l'Ecole de médecine et j'entreprends de m'y rendre pour voir ce qui s'y passe, ce qu'on a fait dans Takou-road depuis l'arrivée de nos soldats. Dans la cour d'honneur de l'Ecole, le colonel Ytasse cause aimablement,

Digitized by Google

lorsque j'arrive, au milieu d'un groupe formé du docteur Carmouze, médecin du bataillon, de M. Huet, de Laurent et de Roquebert. Le directeur chinois de l'Ecole, le bon docteur Lin, est là aussi, qui écoute attentivement ce qui se raconte et tente de se renseigner sur l'avenir probable.

Le colonel Ytasse a jadis été chargé de l'instruction des officiers-élèves au bataillon des fusiliers de Lorient, il a gardé un bon souvenir de cette époque, et aime à se retrouver au milieu des marins. Laurent qui, précisément, servit alors sous ses ordres me présente aussitôt, et le colonel m'accueille fort aimablement. Il a l'air enchanté de se trouver avec nous dans cette aventure, d'être arrivé avant la fin des opérations surtout, et il taquine le docteur Carmouze qui, durant la marche forcée de Takou à Tien-Tsin, le suppliait de temps à autre de donner du repos à ses hommes.

— Voyez-vous, docteur, les médecins sont des hommes excellents, beaucoup trop bons, et qui, même en campagne, n'arrivent jamais à dépouiller complètement le côté professionnel de leur caractère, ce je ne sais quoi qu'ils ont acquis à force de voir trop de souffrances autour d'eux ; aussi, quand on fait la guerre, il ne faut pas trop les écouter. Votre rôle a vous est de toujours insister pour qu'on dédouble les étapes, le rôle du chef militaire consiste au contraire, quand il le faut, à forcer les marches, si pénibles soient-elles, pour atteindre rapidement — avec le moins de traînards possible — l'objectif désigné. Un retard de quelques heures occasionne parfois une

Digitized by Google

catastrophe.... Je crois, mon cher docteur, que si je vous avais écouté nous aurions été les Grouchy de la colonne, et qui sait ? peut-être ne serions-nous pas encore ici ?...

Tout le monde sourit de la boutade, l'ami Carmouze le premier.

La causerie continue, générale, chacun y met son mot, on fait des projets, on discute, le colonel approuve ou combat nos opinions, puis tout à coup :

— Vous avez eu avant-hier une forte secousse à la gare, messieurs, et nos pertes ont été cruelles ?

— Oui, mon colonel, et d'autant plus pénibles que nous n'avons pas eu le plaisir de déloger nous-mêmes les réguliers de leurs tumuli et de leurs tranchées. Sortir de nos lignes était impossible, sans nous faire massacrer tous, et ce sont les Japonais qui ont eu la joie de les obliger à quitter leurs abris et de les refouler sur leurs faubourgs. Ce qui m'étonne c'est qu'arrivés si près de nous — ils n'étaient guère à plus de deux cents mètres de notre ligne — ils ne se soient pas décidés à nous donner l'assaut.

— Non, cela n'est pas étonnant. Les Chinois n'aiment pas l'arme blanche. C'est une lacune de leur instruction militaire et aussi de leur tempérament. Il est seulement à craindre que, petit à petit, à force de lutter presque avec succès contre les étrangers, cette lacune ne se comble, et alors, étant donné leur nombre, nous serons vraiment en vilaine posture... Mais nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci ! Pour le moment tous ces combats, qui leur montrent

Digitized by Google

l'inutilité de leurs tentatives, ont pour vous l'avantage précieux de vous former l'œil et de vous apprendre à manier judicieusement vos hommes. N'est-ce pas que cela ressemble peu à ce que vous avez lu dans vos manuels ?...

— En effet, mon colonel !

— Eh bien ! monsieur Laurent, vous qui fûtes un de mes meilleurs auditeurs à Lorient, rappelez-vous quand vous retournerez au bataillon, non plus comme élève, mais comme professeur, que rien ne ressemble aussi peu à la réalité que ce que l'on nous apprend et arrange avec tant de soin dans les livres. On vous a toujours et partout préconisé l'emploi de grosses masses d'infanterie et dès les plus petits engagements vous vous voyez dans la nécessité de disperser vos hommes autour de vous. Ces Chinois qui disposent de troupes nombreuses nous donnent des leçons pratiques ; ils n'ont jamais failli vous enlever et vous déborder que par l'emploi bien compris de lignes successives de tirailleurs, bien abrités, tirant bien et profitant pour marcher sur vous, de tous les obstacles naturels et des circonstances de temps. L'artillerie ne peut pas grand chose contre des formations pareilles et, vous en avez un exemple frappant dans le nombre de morts relativement faible des journées du 3 et 4 juillet surtout, où les batteries chinoises ont fait pleuvoir sur vos tranchées un nombre d'obus vraiment fantastique.

Le colonel a raison ; mais il n'en est pas moins vrai que nous avons trouvé ce déluge d'obus à balles

Digitized by Google

souverainement gênant et désagréable. Nous causons aussi de l'attaque de ce matin, où l'infanterie de marine a donné avec tant d'enthousiasme.

— Oh ! cela n'a pas été grand chose, j'ai laissé faire les avant-postes, ils sont revenus avec des baïonnettes un peu rougies, et cela leur fait plaisir, leur fait aussi prendre un peu patience. Il leur faut cela, à ces grands enfants, après un long repos...

Les contingents américains, qui ont un petit poste à nous toucher, se distraient d'une façon différente. Leurs sentinelles sont placées sur le clocher carré de l'église méthodiste adjacente à l'Ecole de médecine et, par-dessus celle-ci, ils s'amusent à tirer sans interruption tout le long du jour sur les êtres vivants qu'ils aperçoivent dans la plaine, que ce soient de rares Chinois s'aventurant hors des maisons brûlées, des cochons noirs ou des chiens jaunes, faméliques, errant, au loin, à la recherche d'une introuvable pitance. Leur fusil a une détonation très sèche, désagréable au possible qui, à la longue, devient insupportable et les Chinois sont, sans doute, agacés aussi, comme nous, de tout ce bruit inutile ; car de temps en temps ils envoient à l'adresse de notre Ecole, qui n'en peut mais, quatre ou cinq coups de canon de petit calibre fort dangereux. Cela suffit, d'ailleurs, pour faire momentanément rentrer sous terre ces enragés tireurs.

La rue de Takou que je remonte dans toute sa longueur pour rentrer au cantonnement, en passant par l' « hôtel de la Poste », est remplie de ces petits postes

Digitized by Google

américains. Leurs factionnaires la jalonnent jusqu'aux premiers postes anglais de l'extra-Concession, et je m'amuse du salut qu'ils me font successivement au passage. Ce salut est tout différent du nôtre, moins militaire peut-être ; mais plus simple et plus pratique aussi. Au lieu de porter l'arme comme presque tous les soldats des armées étrangères, la sentinelle américaine fait face à la personne qu'elle salue, porte la main gauche, à plat, sur la crosse du fusil qu'elle a sur l'épaule droite, et reste immobile dans cette attitude jusqu'à ce que le salut ait été rendu. Ceci fait, la main gauche retombe et le soldat de l'Union reprend, flegmatique, sa marche un instant interrompue.

Ma promenade est déjà terminée et, comme il est encore trop tôt pour rentrer, je vais passer à l'hôpital les quelques moments qui me séparent de l'heure du dîner. On a, depuis deux jours, déménagé ceux de nos blessés qui ont le plus de chance de se rétablir, dans un temps relativement court, et on les a logés dans une maison neuve, récemment achevée, faisant face à la rue de l'Amirauté. Ils voisinent là avec quelques Russes encore soignés chez nous, des Japonais et des blessés de notre infanterie de marine. Nos soldats et nos marins ont une salle à part et semblent heureux d'être ainsi réunis, de pouvoir causer, au cours des interminables journées, de tout ce qui leur est cher, de tout ce qui, aussi, les préoccupe. Leur moral est parfait et plusieurs plaisantent même sur la nature de la blessure reçue, déjà en voie de guérison.

Dans le bâtiment principal donnant sur le jardin ceux des nôtres qui sont grièvement blessés occupent

Digitized by Google

les mêmes chambres et les mêmes salles qu'au début. Mon second maître Delaporte continue à aller mieux et le docteur Houillon répond, pour ainsi dire, de lui; il n'en est pas de même de notre pauvre boulanger qui souffre terriblement et déraisonne, à présent, complètement. En allant prendre de ses nouvelles, au bout de la salle où sont étendus nos blessés les plus récents, il m'est donné d'entendre une réflexion inouïe, qui me stupéfie et que j'aurais du remords, vraiment, à ne pas noter au passage :

— Eh ! bien, mon vieux, dit à son camarade de souffrance, l'artilleur Caillet, blessé le 2 juillet sur le quai de France, à nous deux nous pourrons faire une cigarette à présent !...

L'homme qui vient de parler ainsi, à quelques pas de moi, a été ce jour là amputé du bras droit et de la jambe gauche, et a eu les doigts de la main gauche et du pied droit écrasés par le même obus chinois ! Son camarade interpellé n'est autre que notre matelot Affre, du *Descartes*, blessé, il y a deux jours, en débarquant à Tien-Tsin, et qui a subi, hier, l'amputation du bras gauche ! Que ne ferait-on pas avec de pareils hommes qui, diminués du cinquième ou du quart de leur individu, ont encore le triste courage de se livrer à de pareilles plaisanteries ! ? Oui, ils sont bien réellement braves entre les braves, tous ces vaillants qui ont fait et font, chaque jour, que le nom de notre chère France est respecté et craint par dessus tout dans cet immense Empire, où on le proclame et on le salue comme d'essence céleste, et grand entre les grands pays !

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Toilette de la Concession. — Défilé de cadavres dans le Peï-Ho. — Arrivée de Ta-Kou du premier convoi de ravitaillement. — Mécontentement général des alliés. — Les Anglais accaparent les moyens de transport. — Projet d'attaque des ouvrages chinois. — La compagnie du *Descartes* vient habiter l'Ecole du Télégraphe. — Inspection du commandant supérieur. — Projet d'attaque des Japonais sur l'arsenal de l'Ouest. — Arrivée de l'avant-garde du deuxième bataillon d'infanterie de marine. — Dangereuse odyssée.

7 *Juillet.* — En compensation de la tranquille après-midi d'hier, les Chinois nous ont fait passer une nuit bien mauvaise. De minuit jusqu'à l'aube ils ont fait pleuvoir sur notre Concession une grêle de balles telle que le capitaine de vaisseau a tenu sur pied nos deux compagnies, prêtes à marcher au cas où l'ennemi profiterait des ténèbres pour franchir le Peï-Ho et passer sur la rive droite ; mais aucune attaque ne s'est dessinée sur nos avant-postes et nous en avons été quittes pour une veille inutile.

A la netteté des détonations il nous a été facile de reconnaître que les réguliers chinois ont, cette fois, tâté le terrain de très-près, et qu'ils sont venus, en nombre considérable, se poster en face de nous dans les tas de sel. Leur tentative nocturne s'est bornée à cette reconnaissance générale et les batteries chinoises ne nous ont envoyé que quelques obus, tombés pour la plupart sur le quai de France, devant la *Municipa*

Digitized by Google

lité. Dans la rue de l'Amirauté, une de nos sentinelles a eu la jambe traversée par une des nombreuses balles tombées dans nos environs.

L'aube radieuse se levant sur tout ce bruit l'a fait cesser comme par enchantement ; mais nous a permis de constater que pour la première fois des Chinois se sont aventurés jusqu'à la tête de pont de la gare et ont essayer d'incendier quelques-unes des jonques qui le forment. Désormais il nous faudra veiller avec le plus grand soin pour empêcher le retour des incendiaires. La destruction, même momentanée de ce pont, coïncidant avec une attaque sérieuse de la gare mettrait notre compagnie de grand'garde dans une situation périlleuse, en obligeant les premiers soutiens à faire le grand tour par le pont des Russes, jeté en face de l'Ecole militaire, très-loin de notre Concession.

La matinée se passe aujourd'hui en corvées diverses. Les sections du *d'Entrecasteaux* s'occupent à jeter à la rivière les chevaux tués par le dernier bombardement, restés là où les projectiles les éventrèrent, et que la chaleur commence à décomposer. Ces chevaux appartiennent pour la plupart à un cirque venu à Tien-Tsin quelques jours avant les premiers exploits boxeurs. C'est la première fois qu'un cirque s'aventure dans le Pe-Tchili et, vraiment, il n'a pas eu de chance. Les premiers coups de canon ont dispersé la troupe dont le plus bel ornement, un nègre, remarquable par sa force et aussi sa laideur, est seul demeuré ici. Il erre de Concession en Concession et vole tout ce qu'il trouve. Les chevaux, assez nombreux,

Digitized by Google

ont été réquisitionnés par les Russes. Quelques-uns ont servi à remplacer les montures des Cosaques tués le 18 juin ; les autres sont restés parqués dans un terrain vague, derrière la villa Depasse, en attendant des maîtres d'occasion. Plusieurs, effrayés par le bombardement, ont fui par les rues où, pour la plupart, ils ont trouvé la mort.

Tandis que nos camarades surveillent ce service indispensable de voirie, d'autres détachements débarrassent les jonques emplies de sel, attachées aux piliers de l'appontement du Consulat de France et qui nous seront plus tard d'une aide précieuse. Lorsque nos marins les auront vidées et nettoyées à fond, nos charpentiers les aménageront pour recevoir nos blessés les plus transportables que le commandement désire évacuer sur Takou aussitôt que possible.

Le soleil ardent rend ce travail particulièrement pénible et, pour aller plus vite, nos hommes jettent dans le fleuve le chargement salin.

Des cadavres chinois défilent, ce matin, en grand nombre et nous nous demandons si ce sont les soldats tués ces jours-ci dans les attaques de la gare, qu'on n'a pas eu le temps d'ensevelir et qu'on a jetés à la rivière, ou des chrétiens que les boxeurs ont précipité dans le fleuve après les avoir torturés. Il y en a, en effet, qui n'ont plus forme humaine ; des troncs sans tête succèdent aux corps sans jambes ou sans bras, et, çà et là, émergent des faces mongoles noires et tuméfiées par l'immersion prolongée, et dont les yeux sortent de l'orbite, dont la bouche est tordue

Digitized by Google

par l'atroce rictus de la suprême douleur. Oh ! l'horrible spectacle que, tous les jours, le fleuve déroule ainsi sous nos yeux ! A la longue, l'inévitable accoutumance y rend nos marins indifférents, et tous ces tristes débris qui passent provoquent même parfois chez quelques-uns de bien lugubres plaisanteries.

— Tiens ? Jean, regarde donc celui-là qui dérive, pour sûr qu'il a dû mourir hydropique !

Et comme le cadavre emporté dans les remous de courant s'approche de la jonque et que les travailleurs s'apprêtent à le repousser dans le lit du fleuve :

— Surtout n'allez pas le crever avec votre perche, les amis ! cela sentirait trop mauvais !

— S'ils étaient plus frais on pourrait les conserver, crie un autre ; voilà trois heures que nous leur fabriquons de la saumure !

Et tous ces plaisants, d'ordinaire si respectueux de la mort, ne tarissent pas de jeux de mots sur ces débris humains.

Lorsque, le travail terminé, nous rentrons pour dîner, j'apprends que le général Stœssel a fait demander la batterie française pour essayer de réaliser, demain matin, le projet qu'il n'avait pu mettre à exécution le 4 juillet. Le capitaine Joseph est aussitôt parti pour le camp russe avec ses six pièces de montagne et ses caissons emplis de mélinite. Les Anglais, de leur côté, se sont livrés, ce matin, à un bombardement en règle de la Cité murée, du gros fort bétonné du faubourg et, aussi, de l'arsenal de

Digitized by Google

l'Ouest. Ils ont, me dit-on, endommagé le fort et mis le feu à l'arsenal ; mais l'incendie n'a été, sur ce point, que de courte durée et les Chinois ont réussi à s'en rendre maîtres assez rapidement.

Les Célestes nous laissent tranquilles aujourd'hui, et c'est une véritable bonne fortune. Vers deux heures, en effet, le canot à vapeur du *Jean-Bart*, armé en guerre, arrive au pont russe remorquant toute une file d'embarcations de l'escadre. Une demi-heure plus tard, il est devant le Consulat. Dans les embarcations et les jonques plates qu'il a traînées péniblement depuis Takou s'amoncellent les sacs de la compagnie d'avant-garde du deuxième bataillon d'infanterie de marine, des caisses de munitions pour notre batterie et celle qui remonte avec le deuxième bataillon, des provisions diverses, et sept ou huit barriques de vin pour les soldats et marins de Tien-Tsin.

Enfin voilà donc le premier ravitaillement sérieux arrivé. Ce n'est pas dommage ! Malheureusement lorsque nos matelots commencent le déchargement de tout ce matériel on s'aperçoit que les jonques, très vieilles et fort disjointes, ont fait de l'eau, que beaucoup de sacs ont été trempés par l'eau du fleuve et, chose plus grave, que quelques caisses de « mélinite » ont été détériorées en même temps. Décidément il est écrit que rien de ce qui nous concerne ne se fera sans anicroche. On fait contre mauvaise fortune bon cœur et la prochaine arrivée du deuxième bataillon, dont ce convoi annonce l'imminence, donnant du courage aux plus fatigués, le matériel et les bagages sont tous débarqués et mis à l'abri avant la nuit.

Digitized by Google

Le convoi qui vient d'arriver nous a apporté de Takou un sac de lettres et, pour mon compte personnel, je reçois trois courriers d'un seul coup. Oh ! ces bonnes missives de nos aimés lointains quelle tendresse et quel réconfort elles nous apportent ici au milieu des ruines, des alertes continuelles, des fatigues et des dangers de chaque jour ! Les lettres dévorées, l'aspirant qui a piloté le convoi est tout aussitôt assailli de questions de toutes sortes, et notre jeune camarade nous met au courant de ce qui se fait et se dit à Tong-Kou.

Les Anglais, paraît-il, s'y sont mis tout le monde à dos. Ils ont, tous les jours, des querelles très vives avec les Japonais et surtout avec les Russes. La raison principale de ces conflits nombreux est l'extraordinaire accaparement de tous les moyens de transport, auquel ils se sont livrés dès le premier jour. Tous les grands vapeurs à fonds plats, construits récemment, sur l'ordre et avec l'argent de Ly-Hung-Tchang, pour faire le cabotage le long de la côte de Chine, et, particulièrement, de la partie comprise entre Sang-Haï et Tong-Kou ont, paraît-il, été saisis par eux et naviguent actuellement sous pavillon britannique. Ces bâtiments sont les seuls auxquels leur faible tirant d'eau permet de franchir la barre à mi-marée si bien que les autres nations sont momentanément dépourvues de sérieux moyens de communication avec leurs escadres et sont forcées d'utiliser, pour leurs transbordements, par des temps souvent peu maniables, leurs chaloupes et leurs canots à vapeur.

Digitized by Google

Dès le début des hostilités, les Chinois, décidés à opposer aux alliés une résistance opiniâtre, ont coupé toutes les digues latérales du Peï-Ho et ouvert toutes grandes les écluses des bassins de chasse et de régulation du fleuve. Cette opération si raisonnée des autorités impériales a eu pour résultat immédiat d'ensabler la rivière à tous ses coudes et de faire monter de plus d'un mètre le niveau de la barre à Ta-Kou, si bien que, depuis lors, les bâtiments de très faible tirant-d'eau peuvent seuls la franchir et pénétrer dans la rivière.

Les officiers britanniques ont fait mieux encore : ils ont mis la main sur les meilleures jonques de moyen tonnage qui toutes portent, à présent, en grosses lettres, sur leurs flancs, l'invariable formule « *of Barfleur* » — « relevant du cuirassé *Barfleur* ».

Le 17 juin, nous dit encore notre jeune camarade, les Anglais s'étaient réservé deux des quatre contre-torpilleurs « Schichau » tout neufs, mouillés devant Tong-Kou ; mais la conférence des amiraux alliés les a forcés à rendre gorge, et chaque grande puissance en a réclamé et obtenu un. L'amiral a baptisé du nom de *Ta-Kou* celui qui nous était échu et qui, dit-on, a donné une vitesse de trente nœuds aux essais, et paraît être le meilleur du groupe saisi.

A notre tour, nous apportons ce soir, au dîner, des nouvelles tout à fait importantes et que nos camarades écoutent et commentent sérieusement. L'attaché militaire nous a fait part cet après-midi d'un plan d'attaque de la ville chinoise qu'il a élaboré et qu'il

Digitized by Google

compte soumettre au capitaine de vaisseau pour le mettre à exécution le plus rapidement possible. L'attention générale des Européens s'est toujours plus spécialement portée vers le grand fort de la Boucle du fleuve, dont la masse imposante abrite des pièces de gros calibre, et qu'on rend presque seul responsable des désastres subis par les Concessions. C'est lui qui, le 17 juin, ouvrit le feu sur nous et nous envoya les premiers obus de 15 c/m sur le quai de France, c'est à lui aussi que, depuis lors, on attribue les énormes incendies qui ont dévoré successivement nos plus grands établissements et nos plus belles maisons.

A notre humble avis, cette opinion si bien ancrée dans l'esprit du plus grand nombre est fortement entâchée d'erreur.

Les marins estiment, au contraire, que les batteries immobiles de Lutaï nous ont fait, et nous font encore, chaque jour, beaucoup plus de mal que le grand fort. Placées dans l'angle du mur en terre et du canal de Lutaï, elles font face au sommet nord-est des Concessions et balayent sous un angle relativement aigu toute la rivière et le quai de France, aussi bien au nord que devant le Consulat. Les batteries volantes, elles-mêmes, nous ont occasionné bien plus de pertes que les canons du fort et, parmi elles, les plus meurtrières ont été sans contredit celle qui a élu domicile dans l'ancien quartier japonais et celle qui, le 4 juillet et les jours précédents, se déplaçait devant les tranchées de la gare, le long du mur en terre,

Digitized by Google

entre les batteries fixes de Lutaï et le grand arsenal de l'Est.

Les Russes, d'ailleurs, semblent penser comme nous puisqu'ils voulaient, le 4 juillet, marcher sur ces batteries et qu'ils songent à recommencer, demain, la tentative remise ce jour-là.

Il nous paraît évident que la prise de ces pièces aurait pour les alliés deux avantages très réels : D'abord les Chinois seraient ainsi rejetés au delà du canal et nous serions maîtres de la plaine des tombeaux et du remblai de la voie ferrée (ce qui aurait, sans doute, pour conséquence l'évacuation par les troupes chinoises des faubourgs de la rive gauche du Peï-Ho) et, en second lieu, la chute de ces ouvrages mettrait le fort de la Boucle en mauvaise posture, puisque ceux-ci le commandent directement. Quoi qu'il en soit le plan de notre attaché militaire est tout différent de celui des alliés et consiste uniquement à marcher sur le fort central et à s'en emparer : Toutes nos troupes, formées en une colonne d'assaut, sortiraient de la Concession par Takou-road, enlèveraient les canons abrités dans les maisons du faubourg japonais, remonteraient le long du fleuve pour s'enfoncer, comme un coin, au cœur de l'immense agglomération chinoise et passer le canal impérial sur le pont métallique du vice-roi, entre la Cité murée et les faubourgs de l'Est.

Cet effort accompli, la colonne tournerait à droite, en suivant la berge du fleuve, et enlèverait le fort de vive force. Ce projet audacieux, très hardi même,

Digitized by Google

aurait de grandes chances de succès si l'attaque centrale de nos troupes était appuyée, à droite, par un mouvement tournant des Russes sur les batteries de Lutaï et une action des autres alliés, à gauche, sur l'arsenal de l'Ouest et la Cité murée. Mené par nos seules forces, sans entente préalable avec les troupes internationales, et sans diversion de leur part, il m'apparaît bien périlleux et voué, sans doute, à un insuccès meurtrier. Durs et nombreux sont en effet les obstacles à vaincre. Nous savons depuis longtemps, par nos espions, que la rive droite du fleuve, en amont de Takou-road, est, à intervalles presque réguliers, de cinquante mètres en cinquante mètres, hérissée de barricades qui s'échelonnent jusqu'au coude de la rivière; d'autre part, en admettant que nos soldats atteignent sans trop de pertes le pont du vice-roi, rien ne nous dit que ce pont n'aura pas été détruit par l'ennemi avant notre arrivée. Si, par miracle, il existe encore et qu'on puisse le franchir, il faudra s'engager aussitôt sur un quai fort peu large, sous le feu des murailles de la Cité close et celui des faubourgs de la rive gauche, évidemment emplis de soldats. Il restera, alors, à donner l'assaut au fort dans lequel on n'aura point fait brèche et qui est entouré d'une double enceinte murée.

Non, décidément, le projet ne nous sourit guère et ne nous semble pas, d'une façon générale, réunir les conditions raisonnables et les chances normales de réussite. Sa mise en pratique dépendra d'ailleurs de la décision du commandant supérieur; elle reste, en

Digitized by Google

tous cas, subordonnée à l'arrivée du deuxième bataillon qui doit être, à l'heure actuelle, parti de Takou.

Cette journée, tout à fait quelconque et dépourvue d'intérêt, s'achève par l'exécution, au bout du wharf du Consulat de France, de deux espions chinois surpris, ce matin, dans les sous-sols de la *Municipalité* où ils s'étaient cachés. Après des interrogatoires minutieux, on a fini par découvrir qu'ils n'étaient ni marchands de bois, ni chrétiens, comme ils le prétendaient, tout d'abord, avec assurance; mais tous deux originaires d'un des villages « boxeurs » les plus fanatiques du Shantung méridional, qu'ils avaient séjourné à Pao-Ting-Fou pendant les massacres et qu'ils n'avaient quitté cette ville que depuis quelques jours pour venir opérer ici. On les a confondus facilement et on leur a fait avouer qu'ils avaient franchi, la nuit dernière, le fleuve à la faveur des ténèbres, sans être aperçus, et qu'ils comptaient retourner ce soir au camp du général Mâ, après s'être renseignés sur nos forces, et avoir mis le feu à la *Municipalité*.

Sûrs d'être condamnés à mort, mais de ne pas être torturés, ils ont énergiquement refusé de nous donner le moindre renseignement sur nos ennemis, et, toute la journée, ils ont gardé à notre égard une attitude on ne peut plus insolemment méprisante. Ils ont d'ailleurs marché au supplice sans la moindre défaillance, avec une indifférence extraordinaire et sans l'apparence du plus petit regret. Quelle force chez ces gens-là pour qui la mort n'est qu'un accident ordinaire, semble ne pas devoir compter !

Digitized by Google

8 Juillet. — Ce matin, de bonne heure, le commandant de Marolles prévint les capitaines de compagnie qu'il visiterait, vers neuf heures, les divers locaux habités par nos hommes, et qu'il passerait, ensuite, en revue, dans la cour de l'Amirauté, tous les marins présents au camp.

Cette inspection, toute simple et bien naturelle, a permis à plusieurs de nos hommes d'échapper à une mort pour ainsi dire certaine. Tous les marins de ma compagnie étaient, en effet, occupés à mettre de l'ordre dans les chambrées ou à changer, contre des vêtements propres, leurs vêtements gris salis par les corvées des jours précédents, lorsque, coup sur coup, en quelques secondes, sept projectiles sont venus, dans le calme matinal, s'écraser sur la façade du casernement des marins du *Descartes* ou éclater au-dessus de l'espace, très étroit, qui sépare ce bâtiment des chambrées occupées par le *Pascal*. C'est dans cette petite cour que sont disposées, tous les matins, les bailles d'eau douce pour le lavage des hommes et de leur linge et, régulièrement, il s'y trouve entre sept heures et neuf heures, une vingtaine de matelots réunis. Les Chinois, à coup sûr, ont fini par l'apprendre et ils ont, sans doute, voulu nous prouver qu'ils étaient au courant de ce petit détail de notre service intérieur; quoiqu'il en soit, nos hommes l'ont échappé belle et, pour une fois, ils peuvent bénir, sincèrement, l'inspection du commandant.

Les sept projectiles tombés dans ce petit espace,

Digitized by Google

sont trois obus de 80$^{m}/_{m}$ tirés par l'éternelle section de campagne qui se promène audacieusement au nord « du mur en terre » en face de nous et quatre de 57 $^{m}/_{m}$ qui nous viennent, sans aucun doute, des pièces postées dans le mirador même du grand fort chinois. Nous causions fort tranquillement au centre de la vérandah, qui court le long de mon cantonnement particulier, lorsque s'est produit ce déluge subit de projectiles, si bien qu'aucun de nous, non plus, n'a été touché. Ce bombardement partiel, et de si courte durée, nous intrigue énormément ; la coïncidence de ces deux feux convergents nous fortifie dans l'idée que les batteries chinoises, même mobiles, sont constamment reliées entre elles téléphoniquement, et qu'il serait à désirer vraiment qu'on manœuvre pour leur interdire, de façon absolue, la partie sud de la plaine des tombeaux.

L'inspection terminée, je suis allé faire un tour au Consulat, où j'ai appris que le mouvement projeté par les Russes n'avait pas eu lieu et que le général Stœssel avait renvoyé, à son cantonnement de la Douane, la batterie Joseph, après une attente inutile de vingt-quatre heures. Décidément nos alliés n'ont plus l'air de vouloir bouger. Netchovolodoff, auquel je ne puis m'empêcher de manifester l'étonnement dans lequel me plonge cette inexplicable inertie, me dit qu'au moment de se mettre en route on s'est aperçu qu'on ne disposait pas du matériel voulu pour faire passer rapidement le canal de Lutaï aux troupes sibériennes, et que le mouvement décidé est remis à une date ultérieure et indéterminée.

Digitized by Google

Je ne tarde pas à apprendre que le général Stœssel comptait passer le canal sur un pont très solide installé au nord de l'arsenal de l'Est ; mais, depuis deux jours, les Chinois l'ont précisément démoli, afin d'éviter d'être tournés de ce côté et force sera désormais à nos alliés d'en reconstruire un autre pour mener à bien leur entreprise deux fois abandonnée.

Tandis que les Russes restent immobiles et que nous attendons nos renforts, les Anglais et les Japonais préparent une attaque sérieuse sur l'arsenal de l'Ouest. A l'imitation des Russes, ils n'ont prévenu personne de la tentative qu'ils vont faire et qui, cependant, pourrait entraîner, pour tout le monde, l'obligation absolue de marcher aussi. Ces façons de faire me paraissent extraordinaires, vraiment. Ne semblerait-il pas que chacun se méfie de son voisin et désire lui cacher, plus encore qu'à l'ennemi commun, le secret des opérations décidées ?

Les conciliabules et les conseils de guerre des premiers jours n'ont évidemment pas donné de résultats bien brillants, mais ce n'est pas, me semble-t-il, une raison suffisante pour que chacun s'isole de la sorte, opère selon son idée du moment, en considérant ses alliés comme des rivaux malintentionnés ou de pseudo-adversaires. Plus nous allons, et plus il en est ainsi, cependant, et je me demande si cette façon de faire ne finira pas par nous jouer un mauvais tour.

A table, où nous nous rendons maintenant d'assez bonne heure, — nous avons remarqué que les batte-

Digitized by Google

ries chinoises se taisent, d'ordinaire, de onze heures trente à midi et demi, et avons décidé de changer notre heure de repas pour la faire coïncider avec celle du dîner présumé des Célestes — nous nous entretenons de l'attaque projetée des Japonais. Nous les savons trop décidés et trop bien conduits pour douter un instant qu'ils ne se rendent maîtres de l'arsenal ; mais nous craignons toutefois que ce ne soit pas sans peine, ni sans de durs sacrifices. Cette attaque rationnelle vers l'ouest devrait coïncider avec une marche sérieuse sur le canal de Lutaï ; mais rien n'est prévu de ce côté, et il est probable que le bénéfice que les forces alliées retireront de ce mouvement ne sera que momentané et assez médiocre.

Depuis le temps que, du haut de l'Ecole de médecine, nous voyons, en effet, le va-et-vient incessant des innombrables coolies chinois entre cet arsenal et la Cité murée, tout permet de supposer que les magasins sont, maintenant, à peu près vides et que toutes les munitions utilisables en ont été enlevées. Quoiqu'il en soit, nous prendrons des précautions sérieuses pour demain matin et renforcerons le poste de l'Ecole de médecine, tandis que le lieutenant-colonel Ytasse se tiendra prêt à marcher, au besoin, du côté de Takou-road.

Dès ce matin, l'adjudant Billant, de service à l'Ecole, a commencé, avec une section de matelots, la construction de barricades solides qui mettront le bataillon d'infanterie de marine à l'abri d'une attaque tournante par la grande place qui s'étend sur ses

Digitized by Google

derrières dans le quartier chinois. Des sentinelles seront, ce soir, placées en grand nombre pour empêcher, de ce côté, toute infiltration chinoise à la faveur de la nuit.

Chose étrange, les Célestes soupçonnent, dirait-on, ces précautions nouvelles ; car toute l'après-midi, ils tiraillent avec obstination du côté de nos travailleurs ; mais, ne réussissent, heureusement, à blesser personne.

Vers quatre heures environ, tandis qu'à l'abri de de la grande chaleur je rédige tranquillement mon courrier, dans le cabinet même de l'amiral Yeh, sur le bureau encore orné de tous les bibelots moitié chinois, moitié européens, qu'il y a laissés dans sa fuite, un planton vient m'avertir qu'un gros détachement de soldats d'infanterie de marine débarque sur le quai de France. Ces renforts sont donc venus par le fleuve pour arriver ainsi au cœur de la Concession française !...

En effet, au moment où j'atteins la grille du Consulat général, les derniers hommes descendent à terre devant la rue Saint-Louis. C'est la compagnie d'avant-garde du 2me bataillon, dont les bagages sont arrivés hier en si piteux état.

Les pauvres diables n'ont pas l'air brillant, eux non plus, et je m'en étonne puisqu'ils sont remontés jusqu'à nous en embarcations. L'aspirant qui commande le convoi des canots me donne, bientôt, la clef du mystère.

Ainsi que le 1er bataillon, les hommes que j'ai

Digitized by Google

devant moi, ont été embarqués en vingt-quatre heures pour le Pe-Tchili. Ils ont fait le voyage, par forte mousson, sur une misérable « annexe » des « Messageries maritimes », où ils ont été entassés, comme leurs camarades, d'irraisonnable façon. Ceux qui n'étaient pas déjà très solides à Saïgon, sont devenus tout à fait malades en cours de route, et plusieurs dysentériques vont, dès ce soir, grossir le nombre déjà très grand de nos blessés et de nos indisponibles à l'hôpital. Le débarquement du bataillon a commencé, paraît-il, dès le mouillage de l' « annexe » devant la barre, et, après une nuit passée au bivouac, à Ta-Kou, la compagnie d'avant-garde s'est embarquée, à Tong-Kou, pour atteindre, lentement, Shu-lien-Shan en chemin de fer. A partir de ce point, où la présence permanente d'un bataillon russe et de notre petit canon du *Jean-Bart* a suffi pour empêcher la destruction de la voie, jusqu'à Tong-Kou, la ligne ferrée n'existe plus, et seul, le remblai, trop difficile et trop long à démolir, déroule à travers le pays inondé son ruban de pierres jaunes vers le lointain Tien-Tsin. Après un repos d'une heure, consacré au dîner, il a fallu se remettre tout de suite en route, en plein midi, afin d'atteindre les « Concessions » avant la nuit.

Les conséquences de cette marche obligatoire, sous un soleil de plomb, ne se sont pas fait attendre. En moins d'une heure, trois hommes sont tombés mortellement frappés d'insolation. A la hâte, on a enterré les malheureux le long du talus de la voie détruite,

Digitized by Google

et on s'est courageusement remis en route. Mais, bientôt, les fondrières creusées de tous côtés dans ce terrain argileux et imperméable, les arroyos débordés, les marécages successifs à traverser, avec de l'eau jusqu'au ventre, n'ont pas tardé à avoir raison des énergies les plus farouches, et la compagnie, harassée, n'en pouvant plus, sous l'extrême chaleur, a pris le parti de camper, jusqu'au lendemain, au bord du fleuve, à l'un de ses coudes brusques, vers la voie ferrée. Un convoi d'embarcations armées en guerre, qui remontait avec du matériel à Tien-Tsin, apercevant, une heure plus tard, cette troupe nombreuse, habillée de treillis bleu, campée sur la berge, l'a prise tout d'abord pour une compagnie de réguliers chinois et a failli l'attaquer à coups de canons de 47 m/m. C'eut été vraiment de la malchance pour nos soldats ! Heureusement, au mouvement des mouchoirs follement agités et des mains levées, l'aspirant les a reconnus à temps et une catastrophe a été ainsi évitée.

La compagnie, fourbue, s'est embarquée tant bien que mal dans les embarcations et a pu achever ainsi, par eau, sa dernière étape.

Voilà, certes, plus de péripéties qu'il n'en est besoin pour justifier amplement la mine éreintée de nos troupes d'Indo-Chine, et c'est, on peut le prévoir, avec une joie bien compréhensible qu'ils vont, ce soir, manger chaud et à leur faim, et dormir, relativement tranquilles, sous la protection de nos avant-postes.

9 Juillet. — La nuit qui vient de s'écouler a été

Digitized by Google

l'une des plus paisibles que nous ayons passées depuis le commencement du siège. Ce n'est, en effet, que vers trois heures et demie du matin qu'une fusillade, assez nourrie, a éclaté du côté de l'Ecole de médecine. Quelques feux de salve de nos avant-postes sur les groupes de tirailleurs chinois des maisons brûlées les ont assez rapidement dispersés et obligés à rentrer dans les faubourgs. Ces attaques soudaines ainsi dirigées, à l'aube, sur nos grand'gardes, semblent avoir pour objet probable de vérifier si leurs emplacements n'ont pas été modifiés pendant la nuit et si la ceinture de protection est toujours aussi sérieuse, compte un nombre de fusils aussi important. Il nous est difficile de trouver d'autres raisons plausibles à ces alertes presque quotidiennes, puisque, d'ordinaire, elles ne durent qu'un moment et ne se traduisent jamais par des engagements sérieux. Elles ne laissent pas, cependant, que de nous tenir sur le qui-vive et, toujours, nous prenons nos mesures pour le cas où ces tâtonnements ne seraient, un beau jour, que le prélude d'une offensive décidée de forces chinoises importantes.

A cinq heures du matin, la colonne anglo-japonaise préparée hier, forte de quinze cents hommes et de douze pièces de campagne, s'est mise en route vers l'arsenal de l'Ouest. Aussitôt sorties des Concessions, à quelques centaines de mètres de « Récréation-Ground », les troupes alliées ont pris leurs formations de combat préliminaires dans la plaine, et nous avons pu suivre, avec le plus vif intérêt, d'abord le déploie-

Digitized by Google

ment, puis l'échelonnement de leurs lignes, perpendiculaires au mur en terre, flanquées, à l'aile gauche, au delà de ce mur, par l'artillerie anglaise et, à droite, par les batteries de campagne nipponnes, face à l'arsenal.

A moitié route, vers sept heures environ, l'infanterie japonaise ouvre le feu sur les tranchées chinoises, creusées en avant de l'arsenal, et, malgré la



RUINES DE L'HOTEL DE LA « RUE DE FRANCE »

réponse violente de celles-ci, elle marche bravement sur elles. Les batteries nipponnes font pleuvoir, en même temps, une telle quantité d'obus sur les Célestes, qu'à travers nos jumelles nous les voyons abandonner leurs lignes et se réfugier dans leur grand arsenal. L'action à ce moment bat son plein, la fusillade crépite sur toute la longueur de la ligne d'attaque et,

Digitized by Google

tandis que les Nippons concentrent désormais leur feu sur le petit fortin qui commande le mur en terre et défend, à 200 mètres, au sud, les approches de l'arsenal, les Anglais canonnent vigoureusement un groupe lointain de maisons, derrière lesquelles paraissent se dissimuler des troupes chinoises assez nombreuses. Le feu ne tarde pas à éclater dans ce village d'où sortent bientôt, en effet, des groupes de soldats assez denses qui s'éloignent et vont s'abriter dans des bouquets d'arbres disséminés à l'horizon de la plaine. Tout danger d'intervention ennemie de ce côté semblant conjuré, la ligne anglaise s'infléchit, alors, vers le mur en terre pour tourner l'arsenal. Au moment même où ce mouvement se prononce, le pavillon japonais est arboré sur le fortin et, bientôt après, les couleurs britanniques et nipponnes flottent sur l'arsenal, évacué par les Chinois.

L'action, si heureusement couronnée par le succès, aura été rapidement conduite, logiquement et sans hésitation. La matinée est bonne pour les alliés et, ce qui n'est pas de mince importance, elle n'aura pas coûté cher. Les blessés qu'on évacue sont peu nombreux et tous Japonais. Devant la densité et la longueur imposante des lignes d'attaque, la petite garnison du fort chinois n'a fait qu'ébaucher, sans conviction, une résistance, de forme, et, craignant d'être tournée et coupée de la ville, elle s'est repliée, sans doute, avec des pertes peu graves, à l'abri de la longue digue qui relie l'arsenal à la porte Sud de la Cité murée.

Combien, devant ce succès facile, grandit notre

Digitized by Google

regret de n'avoir point enlevé depuis longtemps cet arsenal ! Nous y aurions récolté une abondante moisson de munitions et de matériel de guerre, tandis que les assaillants d'aujourd'hui n'y auront, probablement, trouvé que des magasins vides, abandonnés de gaieté de cœur par l'ennemi. La résistance des Chinois a été illusoire et vaine devant l'attaque décidée de la colonne anglo-japonaise ; mais les réguliers des faubourgs plus proches ont essayé de se venger, sur nous, de la défaite de leurs compatriotes, et de nous faire payer le plus cher possible, à l'Ecole de médecine, notre curiosité.

Peut-être les chinois ont-ils, d'ailleurs, cru de bonne foi à un commencement d'attaque générale de leurs positions par les alliés, et ne nous ont-ils envoyé toute cette mitraille que pour nous arrêter dans un projet de marche possible le long du Peï-Ho. S'ils ont ainsi raisonné, ils ont eu pour eux la logique, et ce sont les alliés qui en auront, une fois de plus, manqué en ne combinant pas une attaque quelconque avec celle des Japonais.

Quoiqu'il en soit, il est une chose certaine, c'est que nos positions de l'Ecole de médecine ont reçu, pendant le combat lointain des Anglo-Nippons, un nombre fantastique de coups de fusil et d'obus de 47 m/m, et il est invraisemblable qu'aucun de nos hommes n'ait été atteint par ce déluge d'acier. En dépit, en effet, de l'ordre général de se tenir à l'abri des murs en briques, bien des curieux qui s'étaient procuré, je ne sais comment, des jumelles, passaient,

Digitized by Google

à chaque instant, la tête au-dessus des parapets pour suivre les péripéties de la marche vers l'arsenal de l'Ouest et fournissaient, ainsi, d'excellentes cibles aux tireurs chinois du bas de la rivière.

Pour notre compte personnel, nous avons pu constater que les gerbes produites en avant de nous par les obus des canons à tir rapide étaient relativement petites, ce qui prouve, de nouveau, combien leur tir sur nous est toujours bien repéré. La batterie Joseph, postée dans Takou-road, au-dessous de l'Ecole, en a fait l'expérience. Deux obus sont venus, coup sur coup, exploser sur la crête du mur de briques qui lui servait d'épaulement pendant son tir, et ont couvert les armements des pièces de poussière et de débris.

Je m'attendais de leur part à une certaine émotion bien naturelle et bien compréhensible. Il n'en a rien été et j'ai eu l'agréable surprise de voir nos Tonkinois « s'épousseter » tout simplement de la main et continuer le service de la batterie le plus tranquillement du monde.

Leur sang-froid d'aujourd'hui, après leur courageuse marche forcée du début du siège, m'a fait comprendre toute la sagesse de la mesure qui a créé ces batteries mixtes indo-chinoises, et combien nous avons raison d'en accroître de plus en plus le nombre. Un jour viendra sûrement, plus rapproché peut-être qu'on ne le pense, où elles seront d'une aide précieuse, et peut-être indispensable à la défense de notre belle colonie ou aux expéditions que nous serons inévita-

Digitized by Google

blement appelés à mener sur nos frontières de l'Ouest ou du Nord.

Au début du déjeuner, pendant que nous devisons de l'opération de ce matin, notre ami Mahé arrive un peu en retard, contre son habitude, avec le chargement de glace qu'il est allé chercher. Il nous dit s'être attardé dans la Concession anglaise, où les troupes britanniques effectuaient leur rentrée, laissant la garde de l'arsenal conquis aux Japonais, dont le pavillon flotte seul, à présent, dans le lointain. Les soldats anglais ne lui ont donné aucun détail sur leur combat, ce qui corrobore notre conviction que, de leur côté, tout au moins, l'action n'a pas été chaude. S'il en avait été autrement nos voisins n'auraient pas manqué de crier bien haut leurs pertes, de vanter les efforts et la bravoure de leurs soldats.

L'après-midi se passe dans le calme absolu. Il fait, comme ce matin, un temps splendide, un beau soleil sans nuage et cette atmosphère limpide, ce ciel d'une pureté merveilleuse, contrastent étrangement avec les ruines qui nous entourent, le déploiement, chaque jour plus grand, des soldats de toutes nations qui arrivent, l'activité fébrile des convois qu'on décharge, et du matériel de guerre, à présent considérable, qui s'empile le long des berges du Peï-Ho.

A quatre heures, tandis que nous flânons sur le quai de France, le 2me bataillon d'infanterie de marine et une batterie d'artillerie arrivent sur notre Concession, avec le colonel de Pélacot. Le bataillon est, paraît-il, allé tout d'abord faire tête au camp russe, d'où

Digitized by Google

le général Stœssel lui a donné un officier pour l'accompagner jusqu'au pont de bateaux jeté devant l'Ecole militaire chinoise. Il a poussé l'amabilité jusqu'à le faire précéder par la musique du régiment des Cosaques sibériens. Au pont, les Russes se sont retirés, en indiquant le chemin restant à faire ; mais les officiers au lieu de suivre tout simplement le quai de la rive droite ont commis l'imprudence de se renseigner, chemin faisant, près d'un matelot russe qui, de bonne foi, a conduit les troupes au bas de Takou-road, au campement du lieutenant-colonel Ytasse. Deux compagnies se sont installées aussitôt près de leurs camarades ; mais le reste du bataillon a été obligé de rebrousser chemin pour revenir cantonner avec nos hommes à l'Amirauté.

Ce va-et-vient inutile n'a été qu'une promenade supplémentaire pour la deuxième fraction du bataillon; mais les traînards se sont malheureusement égarés dans les ruelles sans nombre du quartier brûlé, où il a fallu aller les rechercher, et la nuit commençait à se faire quand les derniers hommes perdus dans ces ruines ont pu être recueillis et ramenés au cantonnement.

Nos camarades nous disent que le 3me bataillon ne tardera pas à arriver à son tour ; au moment où ils quittaient Takou, les embarcations de l'escadre commençaient sa mise à terre.

— Allons, tant mieux ! nous allons finir par faire bonne figure, nous aussi, et vraiment ce ne sera pas dommage !

Digitized by Google

Lorsque notre effectif sera aussi important que ceux des étrangers qui nous entourent, notre voix sera sans doute plus écoutée dans les conseils alliés et, peut-être, suffira-t-elle à rompre cette apathie générale, cette inaction qui, à la longue, nous paraît vraiment extraordinaire et inexplicable....

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Promenade au bas des Concessions. — Discipline des marins. — Un matelot qui a du sang-froid. — Audace croissante des Chinois. — La villa du chef d'escadron Vidal. — Visite au Secrétaire de l'amiral Yeh. — Confiance des Chinois en M. du Chaylard.

10 Juillet. — Depuis deux jours, les Chinois semblent avoir disparu et nous laissent jouir on ne peut plus paisiblement du repos nocturne généralement bien gagné. Les journées, en effet, se passent à présent en travaux de force et en corvées extérieures de toutes sortes, à la suite desquels les détachements sont enchantés de pouvoir dormir en toute sécurité. Ce ne sont plus les travaux de défense qui absorbent les journées des généraux alliés; mais bien des préparatifs très sérieux en vue de prendre sans tarder et avec les plus grandes chances de succès une offensive déterminée.

Dans ma promenade matinale au delà du pont russe j'ai trouvé les Anglais occupés au débarquement de plusieurs pièces de marine de 100 m/m, venues, par le fleuve, dans de grosses allèges et qu'ils vont monter sur des affûts de bois massif cerclés de fer, en tout semblables à ceux dont ils se sont servis au siège de Ladysmith. Ce ne sera ni très élégant, ni très manœuvrable; mais ce sera assez solide pour leur permettre de troubler à leur tour la quiétude trop longue des ouvrages chinois.

Digitized by Google

J'ai assisté, aussi, au débarquement, sur la rive gauche, de deux batteries de campagne russes, venant de Vladivostock, et un officier d'artillerie m'a dit qu'il en arriverait d'autres dans trois ou quatre jours. Enfin, en revenant à l'Amirauté, j'ai traversé une armée de « coolies » et de soldats japonais déchargeant, le long de la berge, un matériel de guerre tel qu'il suppose l'arrivée prochaine d'énormes renforts nippons. De notre côté, notre nombre augmente aussi, peu à peu, et quand le 3me bataillon qu'on attend sera arrivé, l'effectif des troupes françaises ne sera plus une quantité négligeable.

En rentrant au cantonnement, je me suis arrêté chez M. Philippot, où j'ai aperçu le capitaine de vaisseau en conférence avec le colonel de Pélacot. Notre ami m'a appris officieusement qu'il était décidé que le commandant de Marolles rentrerait à bord avec les marins, aussitôt l'arrivée du dernier bataillon d'Indo-Chine, et qu'il céderait le commandement de la garnison au colonel. Le mouvement a même, paraît-il, failli s'exécuter dès demain matin ; mais le colonel a préféré donner vingt-quatre heures de repos à ses troupes, et sa prise de commandement n'aura lieu que plus tard. Aujourd'hui, il compte, en compagnie du capitaine de vaisseau, passer l'après-midi à visiter la Concession française, les cantonnements installés un peu partout dans les locaux épargnés par l'incendie ou le bombardement et, aussi, les avant-postes qui sont de l'autre côté du fleuve.

La nouvelle de ce départ imminent que j'apporte

Digitized by Google

à mes camarades ne laisse pas que de beaucoup surprendre et d'être souverainement désagréable à tous. Nos hommes étaient faits maintenant à leur nouveau genre de vie, l'originalité de leur situation leur plaisait beaucoup et, après le péril si grand du début, les attaques successives d'à présent, meurtrières il est vrai, mais dégagées de toute idée de désastre possible ne les gênaient plus outre-mesure. Nous, les officiers, nous prévoyions ce qui, aujourd'hui, arrive et nous n'en sommes pas autrement étonnés. Nous regrettons seulement, après avoir été si longtemps tout seuls à la peine, de ne pas demeurer encore un peu afin de prendre notre part, si faible soit-elle, du triomphe définitif qui ne saurait plus tarder. Nos hommes aguerris depuis un mois, ne feraient point, pensons nous, mauvaise figure au milieu de leurs camarades de l'infanterie de marine, et, chaque jour, il arrive à l'un d'eux des aventures au milieu desquelles ils font preuve d'une présence d'esprit et d'un sang-froid que ne renieraient certainement pas les vieux grognards d'antan.

Hier, encore, un incident peu banal a marqué le service général des avant-postes et m'a prouvé, une fois de plus, à quel point mes marins sont entraînés et disciplinés.

Au début du siège, avant l'arrivée, si lente à notre gré, des premières caisses d'approvisionnements nous n'avions à notre disposition que 315 cartouches par homme, et j'avais cru nécessaire et prudent de faire remarquer à nos marins combien

Digitized by Google

il serait dangereux de puiser à l'étourdie dans leurs cartouchières. J'avais manifesté le désir qu'autant que possible on ne fit feu qu'avec la semi-certitude d'abattre un chinois, et surtout, étant donnée l'extrême fatigue des hommes obligés à des veilles constantes, que les sentinelles ne nous fissent pas prendre les armes par d'inutiles alertes. L'épuisement de nos munitions me semblait être un grand danger, non



LES BORDS DU PEÏ HO

que nous n'eussions pu, à l'imitation des Allemands, puiser dans le stock de l'Ecole militaire chinoise des mausers et des manlichers tout neufs avec un nombre considérable de caisses de cartouches ; mais je préférais voir aux mains de nos hommes l'excellente arme à laquelle ils sont accoutumés plutôt que des fusils inconnus d'eux. La recommandation a été bien comprise et nous a mise pendant un mois à l'abri des alarmes nocturnes que, depuis leur arrivée, les jeunes

Digitized by Google

soldats d'infanterie de marine ont provoquées à maintes reprises, sans but et sans raison. Ils se feront vite, comme nos matelots, aux fusillades perdues et bientôt n'y répondront certainement plus.

La nuit dernière, une de mes sentinelles a poussé singulièrement loin l'application de cette consigne des premiers jours. Elle était en faction devant la maison de notre attaché militaire, lorsque tout à coup, dans l'ombre épaisse, elle crut apercevoir un soldat chinois qui, l'arme à la main, s'avançait dans sa direction en rasant avec une prudence d'Apache le mur auquel elle était elle-même adossée. Lui envoyer un coup de fusil ? C'était le manquer peut-être et, sans doute, attirer à cette limite des maisons brûlées, des Chinois dissimulés de tous côtés.

Notre homme, aussitôt, écarte cette première idée et prend un autre parti. Il se cache, s'efface complètement dans le renfoncement de la porte du jardin et attend son ennemi. Un instant se passe — un siècle ! — le sable crie, le Céleste doit être à bonne portée : notre matelot sort de sa cachette et se trouve nez à nez avec son Chinois. Prompt comme l'éclair, il l'étend à ses pieds d'un coup de baïonnette. La surprise a été si brusque que pas un cri n'a été poussé, pas un bruit n'a révélé dans la nuit ce drame rapide.

Lorsque, relevé de sa garde, je demande, intrigué, à notre matelot pourquoi il n'a pas fait feu et n'a pas donné l'éveil :

— Oh ! capitaine, me répond-il, sa carcasse ne valait pas une balle, allez ! et puis, ce n'était pas la

Digitized by Google

peine, pour ce moricaud *(sic)* de réveiller les camarades !

Les camarades de l'Amirauté ont, en effet, dormi tranquilles ; mais il n'en a pas été de même de nos compagnies de Takou-road. Des Chinois, boxeurs ou réguliers, ont réussi, malgré la vigilance si grande des sentinelles, à se glisser chez nous et peut-être le soldat éventré par notre factionnaire n'était-il qu'un éclaireur chargé de piloter chez nous un groupe de compatriotes aventureux. Ce qui est certain, c'est que, vers trois heures du matin, les bandits se sont faufilés derrière le casernement de l'infanterie de marine et ont réussi à mettre le feu aux quatre coins du théâtre chinois. Leur audace ne connaît plus de bornes, vraiment, et ces surprises deviennent, à la longue, singulièrement irritantes et désagréables.

Le chef d'escadron Vidal en sait, pour sa part, quelque chose. Malgré la présence constante d'une sentinelle dans le jardin qui précède sa propriété, ses appartements ont été en partie cambriolés au petit jour par des inconnus et il est venu demander au colonel de lui accorder un second factionnaire.

C'est la deuxième fois, d'ailleurs, que sa jolie villa est ainsi soigneusement dévalisée et il est fort probable que la réputation de collectionneur d'objets d'art de notre attaché militaire n'est pas tout à fait étrangère à ces visites domiciliaires trop répétées et trop fructueuses.

Depuis que nous avons abandonné l'hôtel municipal pour venir camper à l'Amirauté, le secrétaire

Digitized by Google

particulier de l'amiral Yeh vit absolument retiré, on pourrait dire invisible et prisonnier volontaire, dans les appartements personnels qu'il occupait, ici, avant notre arrivée. Voici bientôt un mois qu'il reçoit, comme nous, sans s'émouvoir, les coups de canon que ses compatriotes adressent, sans compter, à son superbe yamen et il attend aussi l'issue de ces hostilités assez imprévues et si brusquement commencées.

Au début de notre séjour dans ce palais, et afin d'éviter aux femmes et aux enfants de ce mandarin, peu banal, la curiosité bien compréhensible, mais forcément indiscrète de nos hommes, j'avais prié ce fonctionnaire impérial de se confiner chez lui et de nous transmettre, par écrit, les communications qu'il aurait à nous faire. A différentes reprises, il nous fit demander, ainsi, de lui faire donner, si possible, pour lui et les siens — les malheureux étaient onze entassés dans ce coin du yamen — les détritus des bestiaux que nous abattions et les restes de riz dont nos hommes ne voudraient pas. A chaque fois nous leur fîmes porter les mêmes vivres que ceux que nous mangions nous-mêmes, et les pauvres diables nous en témoignèrent une vive reconnaissance.

Aujourd'hui, le chef de famille nous demande, en très pur anglais, de vouloir bien aller chez lui afin qu'avant de partir pour Shanghaï, ainsi qu'il en a obtenu l'autorisation du Consul général, il puisse nous remercier de vive voix de ce que nous avons fait pour lui.

La curiosité aidant, nous décidons d'y aller

Digitized by Google

ensemble, Laurent et moi, et, tout de suite, le mandarin vient à nous, aimable et la main tendue. L'entrevue a lieu dans la première cour; mais, par les trous nombreux qui se multiplient dans les vitres de papier, toute la maisonnée évidemment nous regarde. Les femmes, craintivement d'abord, apparaissent sur le seuil tenant serrés contre elles leurs délicieux bébés épouvantés par nos figures barbues; mais, peu à peu, les plus grands s'approchent et, comme nous les caressons en souriant, les mères et les jeunes filles suivent, s'avancent à pas menus sur les dalles unies, nous adressent d'incompréhensibles formules de politesse chinoise et font des courbettes multipliées qui disent, sans doute, toute leur gratitude. Nous nous amusons beaucoup de cette visite impromptue, et nous trouvons très original, à la réflexion, mon camarade et moi, d'être ainsi entourés par cette famille ennemie au milieu même de notre camp. Nous remarquons qu'ils ont tous mis leurs beaux atours de cérémonie pour nous recevoir et qu'ils nous inspectent avec une curiosité au moins égale à celle qui nous a fait venir. Les enfants, surtout, nous regardent de leurs petits yeux bridés, engoncés dans leurs robes de soie, qui cachent leurs menottes, la tête casquée de l'incroyable petit bonnet à pendeloques de perles qui tombent sur leurs joues, artificiellement carminées déjà.

Pour eux nous sommes, bien sûr, des gens extraordinaires dans nos vêtements légers de toile blanche, des diables étrangers redoutables à cause de nos yeux

Digitized by Google

bleus et, grâce à notre barbe, forcément un peu longue, des ancêtres très respectables et très vieux. (1)

Le secrétaire de l'amiral nous fait asseoir, et, tandis qu'on nous offre l'inévitable thé que nous avalons sans crainte, sûrs de son excellence, il nous fait une offre que nous acceptons immédiatement. Il craint qu'après son départ, et notre remplacement à l'Amirauté par des inconnus, ses appartements ne soient plus ou moins mis au pillage, et il voudrait sauver, de façon certaine, ce qu'il y a de précieux chez lui ; mais qu'il ne peut malheureusement emporter : les vieux livres chinois de sa bibliothèque, auxquels il tient par dessus tout. « Ils sont très rares, nous dit-il, il y a là des ouvrages très anciens, qu'on ne retrouve plus, et, comme il a eu toutes les peines du monde à les collectionner, il nous prie d'intercéder auprès de M. du Chaylard, qu'il sait être un érudit, afin qu'il consente à apposer, sur ses vitrines, les inviolables scellés du Consulat de France.

La demande de ce lettré est bien naturelle, et nous aurions vraiment mauvaise grâce à ne pas y consentir. Nous lui promettons donc que ce sera fait dès ce soir et que jusqu'à son départ un de nos factionnaires protègera sa porte.

Très intelligent, ce Chinois ! et très malin aussi. Il faut qu'il ait de nous une opinion bien exacte pour savoir qu'un Français recule toujours devant la rupture non obligatoire de nos scellés. Si tous les

(1) La coutume chinoise veut que l'on ne commence à porter la barbe qu'à partir de 40 ans environ. Tout étranger possesseur d'une barbe un peu longue, leur paraît par suite un vénérable vieillard.

Digitized by Google

dirigeants de ce pays jaune possédaient la finesse de cet homme, nous ne serions pas ici, et ce n'est certes pas lui qui aurait lancé la Chine dans cette aventure dont elle ne peut, évidemment, sortir, que vaincue et humiliée pour longtemps.

Le Consul général que je vais voir, comme tous les soirs, et auquel je transmets la fameuse demande, m'accorde immédiatement ce que je désire et ordonne à M. Ly, l'interprète du Consulat, d'aller, tout de suite, chez le secrétaire apposer les scellés partout où il le désirera.

Il a l'air un peu nerveux et ennuyé aujourd'hui, M. du Chaylard, et je ne tarde pas à apprendre par son entourage le sujet de son mécontentement. Il a été mis au courant du projet de départ des marins, dès l'arrivée du 3me bataillon, et cela lui est un peu désagréable de voir remplacer au Consulat de France, la garde de matelots, à laquelle il était habitué depuis plus d'un mois, par des soldats de l'infanterie de marine. Les professeurs de l'Ecole de médecine avertis, eux aussi, sont venus lui demander qu'on veuille bien leur laisser des marins, et plusieurs habitants de la Concession française se sont joints à eux dans l'expression du même désir.

Le Consul général s'est alors adressé au colonel pour lui demander le maintien à Tien-Tsin de ces deux gardes, exclusivement composées de matelots. La raison de ces démarches réside, sans doute, dans quelques désordres insignifiants et peu sérieux, mais dont quelques soldats, nouvellement arrivés, se sont

Digitized by Google

rendus coupables. Nous qui sommes ici depuis longtemps, qui avons eu le temps de nous organiser tant bien que mal, et de nous procurer, au moins, les choses nécessaires, nous sommes très indulgents et excusons volontiers ces actes certainement répréhensibles, mais qui n'ont, en somme, pour cause que le désir de se munir des objets les plus indispensables à la vie.

Les troupes de renfort qui ont été expédiées d'Indo-Chine, très précipitamment, sont arrivées ici dépourvues de tout, pour ainsi dire, avec très peu de vivres et leur seule tenue de campagne en treillis bleu. Aussi la tentation est-elle bien forte pour nos soldats de puiser dans des maisons aux trois quarts brûlées, et depuis longtemps abandonnées par leurs propriétaires, les objets utiles à leur bien-être relatif. Tout cela n'est évidemment pas très grave ; mais l'énervement général grossit les moindres peccadilles.

Toute question de ridicule amour-propre et de vain esprit de corps mis à part, nous sommes, cependant, très heureux de voir les habitants de Tien-Tsin rendre ainsi indirectement hommage à la correction parfaite, à la discipline et au bon esprit de nos hommes, au moment même où leur rôle ici peut être considéré comme terminé, et ce nous est une joie de recueillir ainsi ce témoignage d'estime.

Assez tard dans la soirée, le colonel de Pélacot répond au Consul général que, selon son désir, une trentaine de matelots resteront à ses ordres, et que l'Ecole de médecine continuera à être occupée par son habituel détachement de marins. Le reste partira avec le capitaine de vaisseau, le 12 juillet, pour rejoindre l'escadre à Takou.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Violente attaque des Chinois sur la gare. — Le commandant Brenot. — Nos tranchées prises en enfilade. — Situation intenable. — Les Japonais à la rescousse. — Brusque arrêt de l'offensive chinoise. — Dernières auditions de graphophone chez le docteur Depasse. — Arrivée du 8me bataillon d'infanterie de marine.

11 Juillet. — Vers quatre heures du matin, dans l'aube indécise, une fusillade assez nourrie; mais d'abord lointaine et intermittente, éclate brusquement du côté de la gare et met immédiatement nos compagnies sur pied. Toutes les fois, en effet, qu'une attaque se produit de ce côté, elle ne tarde pas à devenir très sérieuse, très meurtrière et à exiger au bout de peu de temps des renforts nombreux. Cette fois encore la supposition se vérifie et, une heure s'est à peine écoulée, que les batteries chinoises entrent vigoureusement en action et nous promettent une chaude journée.

Le capitaine d'infanterie de marine, qui commande à la gare, fait prévenir qu'il est attaqué par des forces très importantes et demande des renforts immédiats qui lui paraissent indispensables. Il informe, en effet, que les Anglais qui prolongent sa droite sont très vivement impressionnés par la vigueur de l'action et parlent déjà de se retirer si le feu continue sur les tranchées avec une intensité et une efficacité aussi terribles. Réduit à ses seules forces, il ne croit pas

Digitized by Google

pouvoir tenir longtemps si on ne lui envoie pas d'aide.

Le colonel de Pélacot ordonne au commandant Brenot de se porter à son secours avec les deux compagnies qui campent près de nous à l'Amirauté et se rend lui-même, accompagné du capitaine de vaisseau, au bas de la rue du Chemin de Fer avec les compagnies de réserve. Le quartier japonais prévenu, lui aussi, expédie à la gare un assez fort détachement que suivent à quelques minutes d'intervalle une centaine de Sicks avec des brancards.

Je songe que les tranchées vont être bien petites pour tout ce monde, beaucoup trop courtes évidemment, et qu'il va être on ne peut plus dangereux de les prolonger sous le feu terrible de l'infanterie chinoise. Rien, en effet, n'a été changé à la gare depuis la sanglante journée du 4 juillet; les barricades en balles de coton n'ont pas été augmentées; la tranchée de droite, que nous occupions, déroule, en débordant un peu le magasin des machines, son même arc de cercle, relativement court, qui se soude aux petites tranchées-abris anglaises et, sur la gauche, vers les premières maisons des faubourgs, les Nippons n'ont pas, que je sache, développé le front de leur défense d'alors. Il est évident que nous allons avoir de lourdes pertes, et que si les Chinois ont, ainsi qu'on nous l'assure, développé, devant nous, une ligne plus étendue que jamais, c'est avec l'idée d'essayer de tourner nos ailes pour nous prendre en enfilade. La position de leur artillerie mobile fait prévoir cette manœuvre dès le début.

Digitized by Google

En effet, tandis que le bombardement du front des tranchées semble être, aujourd'hui, dévolu aux seules batteries fixes du canal de Lutaï, les Chinois ont posté leurs sections de campagne le plus près possible des faubourgs afin de prendre nos tranchées de flanc, parallèlement au quai du chemin de fer. Cette disposition nous occasionne, en un instant, des pertes



RUINES DE LA CONCESSION FRANÇAISE

énormes. L'attaque de l'infanterie se fait, en même temps, plus violente, plus acharnée. Les obus et les balles arrivent sans interruption, inondent le quai de France, le pont des jonques, toutes les rues de notre Concession et traversent comme du papier les murs de briques des maisons.

La fusillade éclate, sèche, stridente, sans une seconde de répit, coupée par le déchirement des feux

Digitized by Google

de salve et le grondement du grand fort chinois. C'est un roulement continu, un crépitement infernal mêlé aux bruits les plus divers de cheminées qui tombent, de pans de murs déjà lézardés par l'incendie ou ébranlés par les obus et qui s'écroulent sous le choc nouveau. La situation des troupes alliées à la gare devient terrible et je pense que les Chinois, en renouvelant, ce matin, avec des forces plus nombreuses la tactique des 3 et 4 juillet, où ils nous approchèrent de si près, doivent avoir la volonté bien arrêtée d'enlever, cette fois, nos retranchements. Leur position est, d'ailleurs, bien meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Ils ont creusé, durant les nuits précédentes, de profondes tranchées obliques qui relient leurs lignes entre elles et avec les tombeaux principaux, si bien qu'ils circulent à couvert et reçoivent, sans pertes, de leurs soutiens bien abrités, les renforts nécessaires pour combler leurs vides.

C'est, à n'en pas douter, à ces travaux d'approche nocturnes, constatés ce matin seulement, que nous devons le repos, à peu près parfait, dans lequel nous avons vécu depuis deux jours. Nous le payons cher aujourd'hui.

Brusquement, vers sept heures, sans raison apparente, les batteries chinoises ralentissent le feu et le cessent même presque complètement. Qu'est-ce à dire ? Les artilleurs célestes auraient-ils, inconsidérément, dépensé leurs premiers approvisionnements? Ou exécutent-ils un mouvement que nous ne voyons

Digitized by Google

pas ? L'infanterie, en tout cas, continue le combat avec un acharnement rare et, ce qui est plus dangereux, elle gagne peu à peu du terrain.

Les Japonais croient pouvoir profiter du répit que leur laissent les batteries chinoises pour envoyer à la gare un fort convoi de munitions. Trois voitures basses sortent de la cour de la Banque nipponne et se dirigent hâtivement vers le pont de bàteaux. Des sections de soldats les encadrent, courent au pas gymnastique des deux côtés et facilitent aux chevaux et aux caissons l'escalade des premières jonques. Ils ne vont, hélas, pas loin, impunément. Un obus à mitraille, parti du bas de Takou-road, tue net le cheval de la première voiture, blesse mortellement l'officier qui la précède et jette à terre quatre hommes du convoi. En un clin d'œil, le cheval est jeté à la rivière et la voiture garée pour laisser passer celles qui la suivent. Elles passent, en effet, la seconde indemne ; mais, la troisième reçoit, au moment d'atteindre la rive gauche, une série de coups de fusil, tirés des tas de sel tout proches, et le cheval qui la traîne tombe aussi pour ne plus se relever. Sans l'ombre d'une émotion apparente les nippons dételent rapidement la voiture, la poussent avec ensemble et, sous une grêle de balles, lui font franchir la dernière jonque. Le convoi est passé, il disparaît vers la gare ; mais, neuf Japonais ont payé de leur vie le passage audacieux du pont de bateaux. Et, tandis qu'avec le même courage tranquille, les brancardiers nippons ramassent leurs morts et les

Digitized by Google

emportent, nous pensons que ces petits japonais aux gestes menus, adroits et précieux, invariablement souriants sous les balles qui pleuvent et les fauchent, sont des soldats de premier ordre et parfaitement intrépides.

Le convoi vient à peine d'atteindre la gare que la canonnade et la fusillade reprennent avec rage, redoublent encore d'intensité. Les morts et les blessés, impossible à évacuer sous ce feu d'enfer, encombrent les tranchées. Les troupes indiennes peu habituées à des pertes aussi grandes sont de plus en plus démoralisées par la violence du feu et ne songent plus qu'à s'abriter de leur mieux. Leurs officiers ont toute les peines du monde à les faire tirer, sentent qu'ils ne les ont plus dans la main et que sans tarder elles vont leur échapper.

Une estafette arrive au quai de France avec un mot du commandant Brenot pour le colonel.

Situation intenable, dit laconiquement ce billet, les batteries chinoises enfilent les tranchées, les Anglais parlent de se retirer, les Sicks sont sur le point de faiblir, que faire ? Et le colonel de Pélacot répond aussitôt sans hésitation :

— Tenez quand même, coûte que coûte, j'envoie l'artillerie vous appuyer sur la droite !

Le chef d'escadron Vidal part immédiatement et va donner l'ordre à la batterie Joseph de franchir le Peï-Ho au pont russe et de venir prendre position de façon à battre le mieux possible les canons chinois de l'aile gauche et à les obliger à se retirer.

Digitized by Google

L'artillerie cantonnée à la Douane, et déjà toute attelée, part au galop pour exécuter le mouvement ; mais le danger presse, il devient imminent et le détour à faire va prendre près d'une demi-heure.

Notre batterie arrivera-t-elle à temps pour arrêter l'assaut des Chinois, conjurer l'évacuation de la gare ? Tout le monde se le demande avec inquiétude, lorsque tout à coup il nous semble que l'infanterie ralentit son feu. L'artillerie ennemie, qui tirait à pleine vitesse, espace, elle aussi, ses coups et, bientôt, se tait tout à fait. Que se passe-t-il donc qui arrête de façon si imprévue l'infernale fusillade ? Les Russes marchent-ils de leur camp sur le derrière des Chinois ? Non, les Russes n'ont pas bougé et les Chinois cessent le combat de leur propre mouvement, estimant sans doute qu'il a assez duré. Il est huit heures. Quelques coups de fusil partent encore de ci de là ; mais la vraie bataille est terminée jusqu'au prochain engagement.

Une fois de plus, les Célestes n'ont pas osé pousser l'attaque à fond, profiter de la supériorité écrasante que leur donnait le nombre et la disposition du terrain pour marcher sur les alliés décimés et leur arracher la victoire. Leur incohérence extraordinaire et inexplicable nous a sauvés de nouveau...

Au lointain des tombes, les lignes chinoises se replient sous notre feu qui n'a pas cessé ; mais il nous est impossible de songer à les poursuivre, et, bientôt, sur l'immense plaine le silence se fait plus impressionnant que jamais après le crépitement de la fusil-

Digitized by Google

lade et les éclatements incessants d'obus. Le changement de décor est si brusque que chacun reste sur ses positions, continue à occuper les tranchées, en se demandant si ce revirement inattendu ne cache pas une mauvaise surprise. Mais bientôt les alliés se rendent à l'évidence et constatent que l'ennemi s'est vraiment retiré. Alors, chaque détachement procède au dénombrement de ses morts et de ses blessés et à leur évacuation sur la rive droite du fleuve. Les Japonais, plus exposés encore que nos soldats au feu des batteries de l'aile gauche, ont une centaine d'hommes hors de combat, les Anglais en ont perdu vingt-deux et nos soldats rentrent sur la Concession française avec douze morts et trente-quatre blessés. Ce sont les pertes les plus cruelles que les alliés aient subi depuis la sanglante journée du 18 juin, et elles nous apparaissent d'autant plus pénibles qu'elles ont eu lieu sans compensation d'aucune sorte, puisque nous n'avons fait en somme que tenir à grand'peine sur nos positions.

Le colonel de Pélacot est très frappé de cette matinée si meurtrière, où les Chinois ont déployé sous ses yeux une vigueur étonnante et une si grande habileté ; aussi manifeste-t-il au capitaine de vaisseau le désir de conserver à Tien-Tsin une cinquantaine de marins pour remplacer les vides de l'infanterie de marine. Le commandant de Marolles accède avec plaisir à cette demande et décide, qu'en exécution des ordres de l'amiral, les autres hommes rejoindront l'escadre dans la journée de demain.

Digitized by Google

La notification officielle de cet ordre est un vrai crève-cœur pour nos braves matelots ; ils espéraient vaguement que quelque chose d'imprévu surgirait qui rendrait ici leur présence encore nécessaire, et c'est avec un regret difficile à dépeindre qu'ils commencent peu à peu leurs préparatits de départ. Cette fin de journée, si mouvementée à son début, paraît bien courte à nos hommes qui n'avaient nullement envisagé cette évacuation inopinée, et chacun se hâte à présent d'empiler, dans les traditionnelles petites malles chinoises en peau de cochon, les quelques brimborions bizarres, dénichés au cours de leurs allées et venues dans les quartiers chinois.

Au milieu des chambrées, les officiers vont et viennent, donnent des conseils, calment les quelques discussions inévitables qui s'élèvent, et, sans être très grand clerc, il est facile de voir combien grand est l'ennui que leur apporte, ce soir, cette inéluctable mesure. Peu à peu, la nuit vient, cependant, qui jette sur ce déménagement général sa note paisible et sombre.

Dans le salon du docteur Depasse se réunissent, très tard, autour de la table accoutumée, les compagnons de lutte des premiers jours, qui seront les disparus de demain. L'âme exquise de notre ami a compris toute la tristesse qu'en notre cœur met ce brusque départ. Aussi a-t-il tenu à présider notre réunion dernière, malgré la fièvre ardente qui le dévore et maintenant ne le quitte plus. Pauvre ami qui souffre, se sait perdu, et trouve, cependant encore,

Digitized by Google

le suprême courage d'égayer les dernières minutes que nous passons ensemble sous son toit hospitalier afin, que, plus tard, dispersés sur le sol de France, que lui-même ne foulera vraisemblablement plus, nous conservions longtemps le souvenir ineffaçable du grand charme qui nous vînt de lui...

Malgré la vague mélancolie qui forcément plane et nous emplit l'être, cette soirée des adieux est très animée pourtant. Depasse se multiplie et, à la demande générale, enclanche une dernière fois son graphophone.

— Joli bijou de France, combien de fois nous auras-tu égayés au long des jours moroses, amusés au retour des expéditions meurtrières, distraits de nos préoccupations et de nos inquiétudes !...

Tous nos amis d'ici nous entourent. Ils ont tenu à venir nous serrer la main, nous dire leur ennui de nous voir partir et nous sommes heureux, vraiment, de cette sympathie, née d'hier, qui nous enveloppe et que nous sentons très vive.

Tandis que je rêve dans mon coin à tout ce qui depuis un mois s'est déroulé d'évènements autour de cette maison, les cylindres de cire jettent dans le silence relatif les notes nazillardes d'une marche militaire.

Tout à coup, un de mes hommes fait irruption dans le salon et me sort de ma songerie. Il m'annonce que le 3me bataillon d'infanterie de marine arrive sur la Concession, et que deux de ses compagnies s'installent, paraît-il, sans autre forme dans nos

Digitized by Google

propres chambrées. La nouvelle suffit à nous faire immédiatement lever la séance. C'est que cela doit singulièrement brouiller les dispositions de départ de nos hommes, cette arrivée soudaine ! et il est prudent d'aller voir de suite comment les nouveaux venus s'arrangent à nos dépens. Mon Dieu, c'est aussi calme et ordonné que cela puisse être, et nos soldats, harassés par une longue étape, achevée dans la nuit, ne songent qu'à dormir le plus vite et le plus commodément possible à côté de nos marins, en attendant le jour. Il n'y a rien à faire et le mieux est de les imiter : aussi est-ce le parti très sage que nous ne tardons pas à prendre, tandis que dans les moindres recoins du grand yamen en ruines le silence se fait de plus en plus profond.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Départ des marins pour Takou. — Projet d'attaque générale des ouvrages chinois par les alliés. — Offensive décidée. — Les Français, les Japonais, les Anglais et les Américains marchent sur la Citée murée, les Russes et Allemands sur les batteries de Lutaï. — Un combat de onze heures. — Bataille acharnée. — Prise de Tien-Tsin et de tous les ouvrages chinois. — Les Concessions enfin délivrées. — Occupation méthodique de Tien-Tsin par les vainqueurs.

12 Juillet. — La dernière nuit passée par nos marins sur la Concession française aura été une des plus tranquilles que nous ayons encore eue et c'est par une matinée radieuse que leur embarquement s'effectue au quai de France dans deux jonques disposées depuis hier pour eux. La chaloupe à vapeur du Consulat les remorquera jusqu'à Tong-Kou. Tous les blessés transportables partent par ce convoi et dans la chambre de la chaloupe prennent place les amputés récents, ainsi que les blessés les plus graves et les plus affaiblis que l'escadre dirigera ensuite sur l'hôpital japonais d'Hiroshima.

L'installation n'est certes pas très luxueuse, ni très confortable ; mais la bonne humeur générale fait passer sur les inconvénients les plus évidents et l'on se tasse, tant bien que mal, par-dessus les bagages, sous les paillottes assez misérables chargées d'arrêter au passage les rayons brûlants du pernicieux soleil.

Le Consul général a tenu à venir faire ses adieux

Digitized by Google

au commandant de Marolles et à serrer la main des officiers partants, et tous sont on ne peut plus sensibles à ce témoignage de réelle sympathie, grandie, développée dans le péril commun, qui lie, plus intimement encore qu'il ne paraît, M. du Chaylard aux marins de la défense première. Des amis aussi sont accourus nombreux pour ce départ, malgré le danger du bombardement qui salue, de façon générale, toute organisation de convoi sur le fleuve.

Cette fois, — les Chinois sont sans doute occupés ailleurs — c'est sans encombre que le départ a lieu, aussitôt l'arrivée des derniers blessés. Très vite, aidées par le courant, la chaloupe et les jonques franchissent le pont russe au milieu des vivats de nos alliés et, bientôt, le convoi disparaît au lointain des berges jaunes marbrées de tâches sombres qui sont des groupes de soldats de toutes nations occupés à des déchargements. Ainsi qu'en tous les départs, il semble qu'il y ait malgré tout dans celui-ci une assez vague tristesse, faite de ces mille choses indéfinissables, de ces mille riens qui soudent fortement entre eux les éléments d'une troupe chargée d'atteindre un but unique et bien déterminé. Ce sentiment est si fort, ce matin, qu'il semble qu'il y ait arrachement brusque, scission pénible entre le gros de la troupe déjà disparue et le groupe de camarades qui demeurent sur la Concession.

L'après-midi se passe en corvée de toutes natures et les cinquante marins laissés pour combler les vides du sanglant combat d'hier matin reçoivent l'ordre de

Digitized by Google

débarquer, avant la nuit, les bagages et les approvisionnements du 3me bataillon, ainsi que les munitions arrivées avec lui dans les embarcations de l'escadre.

Sous le soleil torride, le travail manque d'agrément et la fatigue est vraiment très grande. Pourtant, c'est avec une ardeur digne d'éloges que nos marins déchargent les jonques, empilent sur le quai de France les caisses de munitions et les vivres des troupes qui viennent d'arriver. La fourmilière fonctionne sans interruption, avec une intensité surprenante et, tandis que les marins mettent à terre les impedimenta de toutes sortes, les soldats surviennent qui les enlèvent au fur et à mesure, et disparaissent avec leurs chargements dans l'intérieur de la Concession. Jamais encore, depuis leur entrée dans ces ruines, nos troupes n'ont déployé une semblable activité joyeuse. C'est qu'une nouvelle très vague, très incertaine d'abord, circule au milieu des travailleurs. Venue on ne sait comment, elle a pris cependant consistance et c'est elle qui surchauffe et excite les zèles. On dit que si l'ordre est de se hâter et de tout achever, avant ce soir, c'est que l'on va prendre, précisément à la faveur des ténèbres, les dispositions définitives pour une attaque générale des ouvrages chinois, et qu'il faut que nos bataillons et nos batteries de campagne soient approvisionnés le plus vite possible et mis, avant le jour, en possession de tous leurs moyens d'action.

Il y a du vrai dans ce que nos marins et nos soldats se murmurent à l'oreille. La résolution d'une attaque

Digitized by Google

décisive des forces célestes est bien réellement prise et, seuls, les détails d'exécution demeurent encore le secret de l'Etat-major.

Frappé des lourdes pertes que, sans compensation d'aucune sorte, nous subissons tous les jours d'un côté ou de l'autre, attristé de voir l'état lamentable de notre Concession, pour ainsi dire presque détruite, le colonel de Pélacot a provoqué, aujourd'hui, une conférence de tous les chefs des détachements alliés.

Dès le début, le commandant français, dont la voix est d'autant plus écoutée, qu'il dispose à présent d'effectif très sérieux, a fait un tableau net et concis de la situation. Il a montré la Concession française incendiée et en ruines, les maisons encore debout, criblées d'obus et rendues inhabitables par les fusillades continuelles, les pertes effrayantes subies par les alliés sans aucun résultat, et l'impossibilité de laisser plus longtemps les groupements de soldats, à présent très denses, exposés au bombardement incessant des Chinois. Il a mis en lumière l'accroissement continu des forces ennemies, grossies tous les jours d'éléments nouveaux venus des provinces voisines et, surtout, l'audace dangereusement grandissante des généraux chinois devant l'inaction prolongée des alliés.

Dénombrant alors les bataillons dont on dispose, le colonel de Pélacot a conclu qu'il était possible et désirable d'abandonner la défensive passive sur laquelle on se tient depuis vingt-cinq jours pour passer, enfin, à une offensive vigoureuse, et procéder

Digitized by Google

sans retard à une attaque de la Cité murée et des ouvrages chinois.

L'exposé si clair et si saisissant du colonel a produit une grande impression sur les généraux alliés. Une discussion assez confuse et assez touffue a suivi sa proposition. Les Anglais et les Allemands, peu nombreux, et fort peu éprouvés jusqu'ici, n'ont nullement paru enthousiasmés de l'idée française et les Russes qui, depuis le 1er juillet, n'ont pas bougé et se sont systématiquement tenus à l'écart dans leur camp — malgré les pertes sensibles que les obus chinois leur y ont fait subir à maintes reprises — les Russes, eux-mêmes, ont, tout d'abord, fait preuve de l'inertie inexplicable qui commence à étonner tout le monde ici. On connaît assez leur extraordinaire bravoure et leur intrépidité admirable pour ne pas douter d'eux, aussi l'impression générale est-elle que le commandant des forces russes obéit à des ordres spéciaux. Les malintentionnés assurent que son inaction a pour but de retarder la marche des alliés vers le Nord, d'immobiliser le plus longtemps possible devant les Concessions, les meilleures troupes de l'Empire, afin que les provinces du Nord tombent successivement aux mains des troupes sibériennes qui, depuis longtemps déjà, ont passé l'« Amour ». Les Anglais vont plus loin et prétendent que nos amis caressent l'idée d'entrer seuls à Pékin par le Nord.

Toutes ces critiques et ces suppositions se valent, elles naissent inévitablement de la cohabitation forcée de troupes si différentes de caractère, de race et

Digitized by Google

d'esprit; mais ce qui est évident c'est que le général Stœssel a paru plutôt contrarié qu'enchanté vraiment de l'initiative de notre colonel. Seulement aujourd'hui tout le monde s'est heurté en vain à la volonté inébranlable du commandant français, résolu à attaquer, dès demain, les troupes chinoises, avec ou sans l'aide des alliés. Les Japonais, jusqu'à ce moment silencieux et attentifs, ont immédiatement déclaré — avec leur façon si polie de présenter les choses — que puisque les Français allaient marcher, ils désiraient qu'il leur fut permis de les accompagner, et, qu'en tous cas, ils pouvaient compter absolument sur eux.

Cette décision a entraîné l'adhésion générale et, séance tenante, le principe d'une attaque décisive des forces chinoises étant enfin admis, on a discuté les diverses propositions émises pour mener à bien cette entreprise si périlleuse et si hardie. On a fini par adopter le plan suivant : Toutes les troupes prendront part à l'action qui comprendra deux opérations différentes, mais simultanées — une attaque de front et une attaque par mouvement tournant. L'attaque de front aura lieu sur la Cité murée de Tien-Tsin et les faubourgs qui la prolongent au sud ; le mouvement tournant, très ample, aura pour but les batteries du canal de Lutaï et le grand fort de la Boucle du Peï-Ho.

Les attaques combinées commenceront à quatre heures demain matin. Si la journée ne suffit pas pour obtenir la victoire, le mouvement sera, coûte que coûte, continué le lendemain. L'attaque de la Cité murée sera faite par les Français, les Japonais, les

Digitized by Google

Anglais et les Américains. Ces troupes quitteront les Concessions, avant l'aube, de façon à s'emparer, au petit jour, de l'arsenal de l'Ouest. Les Japonais qui l'occupaient l'ont, en effet, évacué, s'y trouvant trop en l'air et trop éloignés de leur quartier général, et les Chinois sont aussitôt revenus en prendre possession. Aussitôt que l'arsenal sera tombé aux mains des alliés on marchera sur la ville chinoise, en utilisant, pour l'atteindre, l'étroite digue qui conduit, à travers des marécages, directement de l'arsenal à la porte Sud de la Cité murée et aux faubourgs qui la débordent. Si les circonstances le permettent on fera brèche immédiatement et on donnera l'assaut. Dans le cas contraire, on se fortifiera sur le champ de bataille pour y passer la nuit et reprendre l'action le 14 au matin.

Tandis que le gros des troupes alliées exécutera ce mouvement de front sur le mur Sud de la ville chinoise, le lieutenant-colonel Ytasse, à la tête des quatre compagnies du 1er bataillon, remontera le long du Peï-Ho pour menacer la face orientale de la Cité murée, et, s'enfonçant au cœur des faubourgs qui dévalent le long des berges, s'y établira dans une position favorable, en restant impérativement sur place. Il attirera à lui le plus possible de l'effort des Chinois, de façon à soulager et à favoriser la marche de la colonne principale et à faciliter son attaque sur la porte Sud. Les troupes qui prendront part à ces deux opérations comprendront : pour l'attaque centrale, le bataillon du colonel Ytasse ; pour l'aile gauche

Digitized by Google

le 2me bataillon d'infanterie de marine, sous les ordres du chef de bataillon Feldmann, et notre 13me batterie de montagne, arrivée hier de Takou, deux bataillons d'infanterie japonaise avec deux batteries et un bataillon et une batterie d'Anglo-Américains. Les troupes en ligne, dans les opérations de la rive droite, formeront donc un total de 3,500 hommes environ, soutenus par quatre batteries de 80 m/m. En même temps, aura lieu, sur la rive gauche, le grand mouvement tournant sur lequel on compte pour déconcerter l'ennemi. Ce mouvement sera exécuté par une compagnie allemande — leur effectif ne leur permettant pas un plus gros effort — la totalité des forces russes et la batterie française arrivée ici le 1er juillet et commandée par le capitaine Joseph.

A différentes reprises, le général Stœssel a eu l'occasion d'apprécier les sérieuses qualités de cette batterie et il a été demandé au colonel de Pélacot de vouloir bien l'adjoindre à ses propres batteries pour le mouvement projeté.

Les opérations sur la rive gauche consisteront à mettre simplement à exécution les projets adoptés depuis déjà plusieurs jours et toujours différés. On marchera sur les batteries de Lutaï et on s'en emparera, tandis que la plus grande partie des troupes sibériennes franchira le canal et attaquera à revers les ouvrages chinois. Aussitôt qu'on sera maître des batteries de Lutaï, on s'en servira pour canonner le grand fort de la Boucle, pendant que les troupes russes l'attaqueront par le nord. Aussitôt la chute des batteries de Lutaï,

Digitized by Google

les troupes alliées renverront la batterie française sur la rive droite pour aider à faire la brèche dans le mur d'enceinte de la Cité chinoise. L'effort décisif aura lieu sur le grand fort chinois considéré comme objectif final et point de concentration. Les troupes de la colonne du Sud, ayant pris la ville, la traverseront pour s'y rendre, après avoir, toutefois, assuré d'abord l'occupation effective des remparts de la Cité. Les troupes du Nord y viendront de leur côté.

Tel est le plan général d'attaque adopté aujourd'hui. Que donnera-t-il ? Nul ne le sait. En prévision d'une contre-attaque possible par la gare, le champ de bataille favori des Impériaux, le 3me bataillon d'infanterie de marine restera sous les ordres du commandant Roux à la garde de notre Concession.

L'heure est grave. Les forces à vaincre — sur une immense étendue et avec des effectifs relativement restreints — sont formées des meilleurs contingents de l'armée chinoise, de soldats presque habitués à la victoire depuis un mois. Le général Nieh qui commandait le 1er corps a été disgracié après ses défaites des 18 et 19 juin — défaites qu'il ne tint qu'à lui de transformer en victoires — et bravement il est venu depuis se faire tuer aux avant-postes. Le général Mâ qui lui a succédé, le fameux musulman du Sud, est un homme qui nous hait de façon singulière et il nous donnera du fil à retordre, plus peut-être que nous ne le pensons. Personne d'ailleurs ne se fait d'illusion. Les alliés auront à refouler demain 22.000 hommes parfaitement armés, approvisionnés de façon extraordinaire et

Digitized by Google

formidablement retranchés. Ils disposent, pour cet effort, de 4.000 hommes sur la rive droite, et de 2.500 hommes sur la rive gauche du Peï-Ho. C'est une tentative désespérée, une question de vie ou de mort. Puisse cette offensive nécessaire, dont dépend le sort des Concessions, être couronnée de succès ! Il y va de la vie de plusieurs milliers d'hommes et du bon renom des armes d'Occident.

La nuit sans lune, la nuit sombre du Pe-Tchili tombe sur les Concessions européennes. Les étoiles seules marquent de clous d'or la voûte profonde, indifférentes à ce remue-ménage de fourmilière humaine, à tous ces préparatifs de destruction et de mort, et, dans les chambrées, les hommes s'endorment près de leurs armes, confiants dans le succès final.

13 Juillet. — Il est trois heures du matin et pas un coup de fusil n'est venu troubler le repos de nos troupes sur la Concession. Les hommes se lèvent, s'habillent, s'équipent en silence à la lueur des grosses lanternes hexagonales qui, de loin en loin, jettent à travers les hautes colonnes de cèdre du cantonnement leurs lueurs vascillantes, et bientôt, une à une, les compagnies se mettent en marche dans la nuit vers le carrefour de « Temperance Hall ». Au bout d'une heure la concentration est terminée et le mouvement général en avant commence comme il a été convenu. Le bataillon Feldmann, suivi de la batterie du capitaine Julien, traverse la Concession britannique jusqu'au mur en terre, dont il franchit la porte et tourne aussitôt à droite pour s'engager dans l'étroit

Digitized by Google

sentier qui court au pied de la muraille et que borde, à gauche, un canal peu large, mais assez profond. Les Japonais, suivis des Anglo-Américains, ont précédé nos troupes, et marchent à découvert dans la plaine en se dirigeant comme elles, mais par un circuit plus ample, vers le premier objectif qui est l'arsenal de l'Ouest.

Il fait un calme absolu. L'aube est encore indécise et la brume matinale, un peu fraîche, qui s'élève des marécages et flotte sur le ruban ardoisé du canal favorise à merveille la marche rapide des alliés. Notre colonne s'avance au pas accéléré, les hommes en rangs sur quatre et dans un silence parfait ; — c'est la consigne formelle — mais dans ces files profondes d'hommes déterminés on sent courir une joie réelle faite du très gros plaisir de marcher enfin à l'ennemi. Depuis un mois que ces maudites faces jaunes nous harcèlent nuit et jour et nous tuent du monde, on s'est toujours borné à les recevoir le plus rudement possible et à les refouler. Aujourd'hui ce sera à leur tour de se défendre et l'idée de la revanche à prendre illumine tous les visages, rend tout le monde heureux. Personne, en effet, ne songe à mesurer le péril que l'on va courir, et, malgré l'énormité de la tâche entreprise, il n'est pas un de nos soldats qui mette une seconde en doute la certitude du succès final. Chacun marche avec ses pensées, et un peu machinalement derrière le camarade qui précède, ainsi qu'à la manœuvre, dans un chemin creux de « chez nous ».

Tout à coup les détonations sèches de quelques

Digitized by Google

coups de feu retentissent au loin, presque tout de suite suivies d'une fusillade nourrie, de véritables feux roulants. Ils viennent de la direction de l'Ecole de médecine et prennent bientôt de grosses proportions. C'est le colonel Ytasse qui engage le combat au bas de notre Concession. Fidèle au programme tracé il a descendu Takou-road, s'est avancé dans les premières maisons des faubourgs en suivant la berge du fleuve et, protégé, lui aussi, par la brume matinale, est tombé à l'improviste sur le flanc gauche de l'ennemi.

Les avant-postes chinois surpris dans leur quiétude accoutumée par cette brusque attaque du bataillon, se sont tout d'abord repliés en désordre ; mais ils n'ont pas tardé à se ressaisir. Avec une rapidité extrême des renforts considérables leur sont venus, décidés à barrer la route à la pointe menaçante que nos soldats prononcent délibérément au cœur même de leurs positions. Un combat terrible s'engage, aussitôt, sur ce point, combat de rue dans toute sa beauté, où force est, à nos soldats, d'enlever devant eux maison par maison, enclos par enclos, jardin par jardin, de foncer à la baïonnette sur des groupes de fanatiques qui refusent de lâcher pied et les fusillent à bout portant. Les pertes sont, tout de suite, très sérieuses ; mais rien n'arrête l'ardeur de nos « marsouins » et après les canons sur plate-formes fixes installés au coude de la rivière — ces canons qui nous ont fait tant de mal à chaque passage de pont de la gare — les compagnies enlèvent successivement les

Digitized by Google

admirables barricades que les Chinois ont élevées perpendiculairement au fleuve et d'où ils nous fusillaient si aisément à l'Ecole de médecine. La lutte est acharnée, et si les Célestes finissent cependant par plier devant notre effort, ce n'est que pour aller aussitôt se reformer plus loin dans de plus sûrs abris, des positions meilleures.

Les deux compagnies de l'aile gauche qui n'ont pu trouver place dans les faubourgs et s'avancent à découvert dans la plaine sont particulièrement éprouvées et de nombreux morts jonchent le sol; mais l'héroïque bataillon progresse toujours et sous de véritables trombes de balles qui le déciment finit par atteindre un groupe de maisons assez compact que le colonel a choisi comme objectif. C'est là qu'il va falloir tenir tout le jour, et sans faire un seul pas en avant, afin seulement d'occuper l'ennemi le plus longtemps possible.

Les compagnies s'y déploient et s'y établissent de leur mieux, en utilisant, pour s'abriter, les moindres obstacles qu'elles rencontrent. Mais les murailles des maisons, les enclos de briques, les tombes qui bossuent la plaine aux approches immédiates des faubourgs ne protègent que faiblement une petite fraction du bataillon et nos soldats se hâtent de creuser, sous les balles et les obus qui leur arrivent en rafales, des tranchées-abri au fond desquelles ils se dissimuleront, et d'où ils pourront riposter plus efficacement au feu d'enfer des réguliers. L'ordre est de tirer beaucoup afin de tromper l'ennemi sur

Digitized by Google

l'importance de l'attaque que le bataillon mène le long du fleuve et d'attirer de ce côté les meilleures unités chinoises.

A vrai dire, la recommandation paraît tout d'abord inutile ; la tactique adoptée réussit au delà de toute espérance et l'Etat-major céleste concentre des forces considérables devant l'audacieux bataillon.

Le colonel Ytasse, cependant, paie de plus en plus cher la tâche souverainement ingrate qui lui est dévolue et qu'il remplit avec tant d'entrain. Ses pertes sont énormes. Une fusillade infernale, accompagnée d'un bombardement très précis, sèment la mort dans ses rangs ; mais rien ne le ferait reculer d'une semelle. Monté sur un petit tertre il suit attentivement à la jumelle les moindres déplacements de l'ennemi dont il a refoulé les premières lignes à 200 mètres de lui. De sa voix tranquille et calme, il donne des ordres aux officiers les plus proches, les fait transmettre d'échelon en échelon jusqu'à l'extrémité de la position pour les unités les plus reculées, et il est étonnant d'insouciance presque souriante au milieu de l'ouragan de fer qui passe, et qui miraculeusement semble s'écarter de lui.

— Espacez vos hommes, lieutenant, ils sont trop serrés et faites dire à la première compagnie que je désire la voir tirer plus spécialement sur les troupes que l'on voit se mouvoir là-bas du côté de la grande usine... Dites aussi que d'une façon générale on n'est pas assez abrité.

Les bâtiments sombres que le colonel vient de

Digitized by Google

désigner à ses officiers, cachent des troupes régulières nombreuses que d'autres fractions rejoignent et grossissent continuellement. Ils sont situés à 400 mètres environ du bataillon. Une haute cheminée grise émerge de ce groupe de grandes bâtisses et domine très loin la plaine monotone. Les Chinois ont hissé au sommet de ce mirador d'un nouveau genre, un observateur qui les avertit téléphoniquement des moindres gestes de nos soldats. Est-ce à ses renseignements qu'il faut attribuer le changement de front soudain qu'opère visiblement l'ennemi ? Ou bien, n'est-ce pas le soleil qui est le grand révélateur et le grand coupable, le soleil qui vient d'apparaître au-dessus de l'horizon et qui, tout de suite ardent, a vite fait de dissiper le rideau d'ouate brumeuse qui protégeait et couvrait au loin la marche active des alliés ? Quoi qu'il en soit, les Chinois viennent d'apercevoir brusquement les grosses masses japonaises qui manœuvrent au delà du mur en terre et qui sont déjà très rapprochées de l'arsenal de l'Ouest. Ils comprennent évidemment qu'ils ont été joués ; mais ils ne soupçonnent certainement pas encore l'importance réelle de l'attaque générale que les troupes combinées mènent contre leurs positions. L'artillerie céleste abandonne pourtant, sans hésiter, le bataillon Ytasse que des forces nombreuses tiennent, semble-t-il, en échec le long du fleuve, et ouvre immédiatement un feu violent sur les bataillons japonais.

Les batteries chinoises sont installées, partie dans les premières maisons des faubourgs qui débordent

Digitized by Google

la ville, au midi, et partie sur le rempart même de la Cité murée, d'où elles dominent admirablement toute l'étendue. Leur tir est excellent, les distances sont repérées avec une rapidité très grande si bien que les pièces nipponnes, qui ripostent de leur mieux, sont très vite encadrées et obligées à chaque instant de faire des bonds en avant ou de côté. Leur tir en est rendu plus difficile et plus incertain. Les coups pleuvent sur les profondes formations japonaises et y creusent des brèches terribles ; mais le mouvement général n'en est pas un instant ralenti.

Nos soldats cependant accélèrent leur marche le long du mur en terre, complètement ignorés des Chinois. Cette sécurité presque complète ne tarde malheureusement pas à cesser brusquement.

Le canal que l'on suit reçoit, en effet, à moins de 400 mètres de l'arsenal, un affluent de droite qui vient de la Cité murée et traverse le retranchement. Pour le franchir et reprendre, de l'autre côté, l'abri du mur en terre, il faut passer un pont jeté au sommet du remblai et, par suite, se découvrir. La première compagnie s'y précipite au pas gymnastique ; mais si rapide que soit le mouvement, nos soldats n'en sont pas moins aperçus et reçoivent immédiatement de l'arsenal de l'Ouest des feux de salve très meurtriers. A ce moment précis arrive, à la colonne, une immense clameur poussée par les Nippons et les Anglo-Américains. Qu'est-ce à dire ? Serait-ce un avertissement que les alliés envoient à notre bataillon ? Des troupes chinoises s'avanceraient-elles sur lui

de l'autre côté du mur ? C'est l'idée qui vient à chacun et en un clin d'œil le talus est escaladé, la crête du retranchement se couronne de nos soldats. La ligne française révèle ainsi imprudemment aux observateurs célestes sa véritable profondeur et l'importance réelle du grand mouvement tournant que l'on prononce sur l'arsenal de l'Ouest.

Ce ne sont cependant pas les mouvements des Impériaux qui ont provoqué ces cris ; les troupes chinoises, très lointaines, semblent toutes concentrées le long du fleuve devant le bataillon Ytasse, qu'elles débordent légèrement à gauche ; mais bien une immense colonne de fumée noire qui se dresse à une invraisemblable hauteur dans le ciel clair du matin. Semblable à un colossal cryptogame, elle étend au sommet d'une tige d'un noir d'encre une ombelle grise démesurée sur la rive gauche du Peï-Ho. C'est une très grosse poudrière que les troupes russes viennent de faire sauter près du canal de Lutaï, en plein faubourg chinois, et c'est cette explosion formidable qu'ont salué les hourrahs frénétiques des Nippons. La secousse a été terrible et, chose singulière, nos hommes ne l'ont ni ressentie, ni entendue.

Par un phénomène d'acoustique très curieux, l'épais mur en terre, longé par la colonne, a rompu ou arrêté les ondes sonores, et les vibrations atmosphériques se sont propagées très haut au-dessus de nos soldats. Cette explosion inattendue qui, mieux que tout, révèle l'activité des Russes sur la rive gauche stimule, au delà de toute idée, l'enthousiasme

Digitized by Google

général et c'est avec une ardeur inconcevable qu'on achève de parcourir, à travers une fusillade et une canonnade insensées, l'espace découvert qui sépare les assaillants de l'arsenal de l'Ouest. Un nombre hélas ! bien grand de morts et de blessés jalonne déjà le terrain conquis ; mais l'arsenal est enlevé en quelques minutes. Lorsque les portes sont défoncées, on pénètre dans l'enceinte intérieure ; on n'y surprend que quelques Chinois retardataires qui n'ont pas eu le temps de fuir, qu'on massacre aussitôt et que l'on jette dans le canal.

Le bataillon Feldmann est arrivé premier ; sans s'arrêter, il traverse l'arsenal du sud au nord, passe deux fois le canal sur des ponts ravissants que les Célestes n'ont pas pris la précaution de détruire et se trouve tout à coup à la porte septentrionale par laquelle les Chinois viennent de se sauver. Tandis que les compagnies se reforment, se remettent en ordre, que le colonel de Pélacot se renseigne sur le nombre des morts, les troupes japonaises font à leur tour leur entrée dans l'arsenal.

L'unique chemin praticable qui conduit de celui-ci à la la porte Sud de la Ville murée, est constitué par une digue assez haute, mais très étroite, qui se déroule sur une longueur de 1.500 mètres environ au milieu de terrains bas et marécageux, rendus impraticables par les pluies périodiques de ces derniers jours. Il est impossible de songer à manœuvrer dans ces terrains inondés. D'autre part, la mince chaussée que l'on a devant soi est semée à grands intervalles de petits groupes de

Digitized by Google

maisons où les Chinois se sont solidement retranchés en nombre considérable et d'où ils font déjà sur l'arsenal un feu des plus nourris. Les batteries impériales, de leur côté, concentrent à présent leur tir sur les magasins et les ateliers où elles supposent que les alliés vont se retrancher et se reposer. Elles se trompent singulièrement. Le colonel de Pélacot avec l'esprit de décision qui le caractérise vient, en effet, de se résoudre à enlever immédiatement et coûte que coûte, toutes les agglomérations de la digue et à atteindre à tout prix les premières maisons du faubourg de la Cité. Par fraction, nos troupes vont se lancer sur la chaussée et, sans tirer un coup de fusil, franchiront les espaces à découvert et enlèveront à la baïonnette les groupes successifs de maisons. Au fur et à mesure que les troupes d'assaut auront conquis un pâté de masures et s'élanceront sur le suivant, d'autres fractions viendront les remplacer dans le groupe abandonné.

La batterie de campagne, commandée par le capitaine Julien, reçoit l'ordre de préparer de suite l'attaque de notre infanterie, en bombardant successivement toutes ces agglomérations. L'opération que l'on va tenter est dangereuse à l'excès et va nous coûter des pertes énormes, mais il faut se rendre à l'évidence. C'est la seule méthode qui ait quelque chance d'assurer rapidement le succès.

Le mouvement résolu commence immédiatement. La 13me batterie sort de l'arsenal, choisit une position favorable et, sans s'inquiéter du feu terrible que

Digitized by Google

les canons chinois dirigent aussitôt sur elle, canonne vigoureusement à 200 mètres le groupe de maisons le plus voisin. Une batterie japonaise vient se placer près d'elle et l'aider si bien dans sa besogne, qu'au bout de quelques minutes le terrain semble suffisamment préparé. Les premières sections enlevées par le capitaine Martin paraissent alors sur la jetée et se ruent au pas gymnastique vers les premières maisons. Les Chinois ne peuvent en croire leurs yeux. Cette folie héroïque les surprend un instant, trop court, hélas ! car, tout de suite, ils font pleuvoir sur l'audacieux peloton une grêle de balles invraisemblable. Les hommes tombent comme des mouches sous ce feu d'enfer ; mais la troupe héroïque n'en continue pas moins sa course éperdue, et, bientôt, elle prend pied dans les maisons. Les Chinois, épouvantés de tant d'audace, s'enfuient à toutes jambes vers le groupe suivant et, bien abrités, recommencent à tenir tête aux « diables étrangers ». Le premier échelon est gagné et, sans perdre une minute, nos soldats ouvrent le feu sur le groupe suivant. Ce bond de 200 mètres à découvert nous a coûté une quinzaine de morts dont les cadavres jonchent le remblai.

Les Japonais ont assisté sans mot dire à cette charge épique de notre 1re compagnie ; ils se rendent compte que, si meurtrier qu'il doive être, c'est par ce chemin que tout le bataillon passera, et ils constatent avec regret que la jetée est trop étroite pour leur permettre de passer en même temps que nos

soldats. Pourtant ils ne veulent à aucun prix rester en arrière et paraître nous servir de « soutiens ». Que vont-ils faire? Leur parti est vite pris. Tandis que nos premières sections occupent solidement le premier groupe des maisons de la digue et s'y fortifient sous une canonnade furieuse, on voit tout à coup les compagnies japonaises quitter l'une après l'autre l'arsenal et descendre tranquillement dans la plaine bourbeuse à droite de la chaussée. Sous le feu violent de l'infanterie chinoise, complètement à découvert, sans autres abris que quelques tombes, çà et là éparses et quelques mouvements de terrain, les compagnies nipponnes se déploient dans le plus grand ordre face à la Ville murée et aux retranchements chinois. Sans l'ombre d'une hésitation la ligne japonaise avance dans la boue jusqu'à mi-jambe et ne s'arrête qu'une fois parvenue à la hauteur des maisons occupées par nos soldats sur le remblai.

Ce qu'ils font là est à la fois admirable et fou ; mais quelles que soient les pertes terribles que leur coûte immédiatement cette manœuvre héroïque, il est impossible de ne pas admirer le calme tranquille avec lequel elle s'accomplit.

Les morts tracent dans le marécage une ligne lugubre ! Qu'importe ! puisque l'honneur est satisfait ! Une fois de plus, le général nippon reste fidèle à l'invariable conduite que l'Etat-major du Mikado a adoptée depuis le début de la guerre et dont il ne s'est pas départi un seul jour, à la volonté ferme et bien arrêtée de se trouver toujours aux postes les plus périlleux,

Digitized by Google

à côté des soldats d'Occident. Le drapeau de l'Empire du Soleil Levant doit marcher partout à l'avant-garde au milieu des étendards des nations de l'Europe, avant eux si c'est possible, après eux jamais ! et quels que soient les énormes sacrifices que coûteront aux troupes mikadonales l'application rigoureuse de cette orgueilleuse formule on peut être assuré qu'elles n'y failliront pas.

Nos soldats, cependant, ont fait un nouveau bond sur la digue, et devant cette charge furieuse et irrésistible les Chinois ont encore une fois lâché pied, se sont repliés sur le groupe suivant. Aussitôt l'immense ligne japonaise s'ébranle et se porte, elle aussi, en avant. A chaque bond de nos compagnies correspond ainsi dans le marécage un bond semblable des bataillons nippons. Cette marche si décidée des Japonais soulage évidemment beaucoup la tâche de nos soldats sur le remblai ; mais chaque ligne qu'ils abandonnent est marquée dans la boue par une effrayante quantité de morts, et ces pertes énormes deviennent véritablement inquiétantes pour le nombre si restreint des assaillants.

Cependant à l'aile gauche, de l'autre côté de la digue, les Américains ont imité les Japonais et se sont aussi déployés dans la plaine ; mais ils se sont à peine avancés à deux cents mètres de l'arsenal et, tandis que le feu des Célestes se concentre tout entier sur les troupes franco-japonaises, ils ne reçoivent que quelques coups de fusil et ne subissent que des pertes très légères. Leur général est

Digitized by Google

cependant tué, légèrement en arrière, paraît-il, de la ligne de feu. Derrière les Américains, les Anglais se décident enfin à sortir de l'arsenal; mais ils restent tout à fait en arrière et n'avancent qu'en soutiens, au fur et à mesure que les troupes franco-japonaises réussissent à gagner du terrain. Celles-ci avancent toujours; mais au prix de sacrifices effrayants. Le feu continue partout avec une violence inouïe et c'est sans une seconde de répit un véritable déluge de balles et d'obus. Les Chinois tirent avec une précision extrême et tiennent partout avec acharnement. Un instant la batterie japonaise qui tire sur les faubourgs est l'objet d'une canonnade si violente et si exacte que les servants ne pouvant plus tenir abandonnent les pièces et les caissons et se jettent au milieu des fantassins qui les avoisinent.

Pendant que les lignes chinoises résistent ainsi aux Japonais l'artillerie céleste, installée sur le mur de la Cité, canonne à outrance les divers groupes de masures de la digue, dans lesquelles nos soldats se sont abrités, et rend leur occupation très dangereuse. Toute la digue est en ce moment au pouvoir du bataillon Feldmann. La 1re compagnie a réussi à refouler l'aile gauche des réguliers et à atteindre la limite du faubourg; la 4me compagnie qui forme la réserve est avancée à 300 mètres au nord de l'arsenal et les 2me et 3me compagnies occupent tout le revers du remblai d'où elles fusillent de leur mieux les Chinois qui se montrent. Mais c'est surtout à l'extrémité de la digue que le combat est acharné et violent. Nos

Digitized by Google

soldats qui ont fini par s'implanter dans les premières maisons du faubourg ne réussissent à s'y maintenir qu'avec une peine extrême et au prix de sacrifices vraiment très lourds. C'est sur ce point, comme tout à l'heure devant les compagnies du colonel Ytasse, la guerre de rue dans toute son horreur. Il faut enlever maison par maison, quartier par quartier, comme à l'aile droite, le long du Peï-Ho, et ne s'aventurer, ne faire un pas en avant qu'après s'être assuré que derrière soi l'ennemi n'existe plus. Ici le fanatisme boxeur vient en aide aux soldats réguliers et il se produit des luttes individuelles terribles, des corps à corps véritables dans les cours et dans les chambres des maisons, à tous les détours des ruelles étroites et tortueuses. L'ennemi est partout et résiste avec un courage désespéré. Les coups de feu viennent de toutes les directions : des fenêtres, des toitures, des embrasures des portes et des barricades élevées en toute hâte par les Chinois à tous les carrefours. Nos hommes tombent de plus en plus nombreux, sans pouvoir répondre avec une efficacité suffisante, à cette fusillade infernale d'un ennemi pour ainsi dire invisible. Pourtant à force d'opiniâtreté et d'admirable courage la compagnie d'avant-garde, si décimée, conquiert les dernières agglomérations qui limitent la plaine et s'y établit solidement. Les sections de tête, conduites par le lieutenant Piquerez, parviennent au prix d'efforts inouïs à occuper un petit yamen dont elles viennent de chasser les réguliers et elles s'y retranchent.

Digitized by Google

Au milieu de la salle d'honneur nos hommes se reposent un instant, et notre camarade, heureux du résultat de la matinée, qui l'a conduit à 300 mètres de la Cité murée, entrevoit nettement le succès définitif. Assis au milieu de ses soldats il s'entretient gaiement avec eux, confiant dans la vigilance des quelques hommes qui, dehors, surveillent les abords du yamen. Tout à coup, au milieu des conversations animées, deux coups de feu éclatent au plafond même de la salle. Le lieutenant Piquerez s'affaisse sur son siège tué net, le crâne traversé par une balle, tandis que son clairon tombe à terre mortellement atteint à ses côtés.

En un clin d'œil tout le monde est dehors, la maison cernée, et l'on arrive à temps pour surprendre deux Chinois qui se sauvent par les toits. Une grêle de balles les fait rouler sur les tuiles vernissées au bord desquelles ils essayent un instant de s'accrocher désespérément, mais bientôt ils lâchent prise et viennent s'écraser sur le sol où on les larde de coups de baïonnette.

Pauvre Piquerez ! Après tant d'héroïsme déployé, après avoir traversé tant d'engagements meurtriers sans une égratignure, la fatalité le fait tomber presque dans un guet-apens, avant la prise de cette mystérieuse Cité qui était son rêve... Son rêve! il était placé plus haut encore ; comme tant d'autres vaillants qui jonchent la morne plaine, il trouve la mort aux avant-postes et la destinée exauce, hélas ! l'admirable souhait qu'il formait le 5 juillet sur la tombe du capi-

Digitized by Google

taine Hilaire, de tomber comme lui, d'un seul coup, en tête d'une colonne d'assaut.

La situation cependant commence à se dessiner meilleure. Maintenant que le bataillon est échelonné et relativement abrité le long de la chaussée, que la ligne japonaise s'est considérablement rapprochée des faubourgs, le tir des Impériaux est plus hésitant et beaucoup moins dense, et les alliés eux-mêmes ne tiraillent plus qu'à intervalles irréguliers. Seule la batterie Julien qui a tant facilité la marche en avant de nos soldats, tire de temps à autre en se repliant le long de la digue. Elle a épuisé tous ses obus à mélinite et se rabat sur la réserve dans l'espoir de se réapprovisionner ; mais le combat a été si vigoureusement et énergiquement mené, l'espace qui sépare les Concessions de la ligne d'attaque est si étendu que les approvisionnements ne sont pas encore arrivés à l'arsenal de l'Ouest. Alors, pour tuer le temps, la batterie décoche aux lignes chinoises les obus à balles qui restent dans les caissons. C'est plutôt par intimidation qu'elle procède qu'avec l'espoir d'atteindre un résultat sérieux sur les Chinois bien abrités ; mais l'intervention de nos pièces attire, malheureusement, sur la 4me compagnie, près de laquelle elles sont en position, un feu momentanément très nourri qui tue ou blesse plusieurs soldats. Le capitaine Julien est lui-même blessé ainsi que trois ou quatre servants au moment où le chef d'escadron Vidal lui donne l'ordre de reculer définitivement jusqu'à l'arsenal. Le feu se ralentit alors partout.

Digitized by Google

Il est neuf heures; le soleil, très haut, darde ses rayons brûlants sur l'immense champ de bataille et accable les plus vaillants. La chaleur est torride et la fatigue générale très grande. Depuis cinq heures on se bat et on marche sans discontinuer; les munitions, d'autre part, commencent à devenir assez rares, le colonel de Pélacot se résigne à ne pas pousser plus avant l'attaque pour le moment. Il donne l'ordre d'arrêter partout le mouvement; mais de tenir coûte que coûte sur les positions conquises, de façon à attendre la nuit. Quand les ténèbres seront venues, on élèvera partout de véritables retranchements pour être à même de repousser un retour offensif de l'ennemi; les troupes seront réapprovisionnées en vivres et en munitions et les morts et les blessés évacués sur les Concessions. Au point du jour, quand les troupes seront reposées, on reprendra le mouvement décisif en avant.

Le colonel fait part de sa résolution au général japonais qui décide aussitôt de maintenir ses troupes sur les positions conquises. Un clairon est chargé de porter cet ordre à la ligne japonaise parvenue tout entière à la limite des faubourgs. Notre Nippon enjambe le remblai; mais il est tout de suite accueilli par une telle grêle de balles qu'il se rend compte de l'impossibilité d'arriver indemne jusqu'à ses compatriotes en traversant la plaine dans toute sa largeur. Son parti est vite pris : avec une décision rare, il se déshabille et se jette dans le canal. Son clairon entre les dents, protégé contre la fusillade par la faible

Digitized by Google

surélévation des berges, il se dirige à la nage, le plus tranquillement du monde, vers les lointains faubourgs.

Cependant les Anglais et les Américains qui supposaient l'attaque abandonnée et commençaient leur mouvement de retraite sur les Concessions, ont appris la détermination des commandants français et japonais. Tout de suite, ils reviennent à leurs positions et se fortifient dans la plaine en attendant les évènements. La journée va s'écouler désormais ainsi accablante et d'une longueur interminable. Les coups de feu isolés qui partent, de ci de là, et auxquels nos soldats ne répondent même plus, dénotent seuls à la limite des faubourgs la présence des troupes chinoises qui semblent plus spécialement concentrées à présent entre le Peï-Ho et la face orientale de la Cité murée. Le calme se fait de plus en plus, les soldats causent, allongés à terre, en attendant la nuit.

Brusquement, vers une heure, une fusillade terrible éclate à l'aile droite des Japonais. Elle vient de la grande usine située entre l'extrémité de la ligne nipponne et le bataillon du colonel Ytasse. Les Chinois qui se sont tenus tranquilles pendant deux heures ont mis à profit le répit que leur ont laissé les alliés. Ils ont crénelé les murs de l'énorme usine, à la limite des faubourgs du Peï-Ho, et c'est de cette position qu'ils fusillent et canonnent la tranchée japonaise qu'ils prennent en enfilade dans toute sa longueur. Mais les Nippons ne sont pas gens à lâcher pied. Surpris, ils font une conversion de leur aile droite et à leur tour font bravement face à ce nouveau

Digitized by Google

danger. Leur feu est tellement ardent, tellement nourri, qu'il finit par avoir raison de l'adversaire : les Chinois au bout d'une heure abandonnent la lutte devant le mouvement offensif des Nippons. Dès lors, le combat semble momentanément terminé et le silence se fait, le silence définitif, cette fois, qui dure jusqu'au soir. Oh ! la morne et longue après-midi sous le soleil de plomb ! Avec quelle impatience sont attendues les ténèbres qui permettront de nouveau le mouvement des alliés !... Presque sans crépuscule, elle arrive enfin, la nuit tant désirée, et, sur l'immense champ de bataille, jette son obscurité profonde.

Le colonel de Pélacot, revenu à l'Amirauté, donne l'ordre de procéder immédiatement au relèvement des morts et des blessés. Depuis ce matin les malheureux sont restés couchés dans la boue à la place même où ils sont tombés. Le feu si précis et si violent des Célestes a rendu impossible toute tentative faite pour les évacuer, et on se hâte de les sauver à présent, à la faveur des ténèbres. Une compagnie d'infanterie de marine et deux sections de marins, sous les ordres de Laurent, partent avec des brancards afin de mener à bien la lugubre besogne.

L'obscurité presque parfaite rend très difficiles les recherches dans cet immense marécage, sur lequel une pluie fine et froide tombe sans discontinuer. De tous côtés, on heurte des cadavres ou des dormeurs égarés au milieu des morts. Parfois à l'étonnement général on découvre au milieu des tués et des blessés qu'on relève, des soldats américains mêlés à nos

Digitized by Google

soldats, qui dorment fort tranquillement et manifestent un certain mécontentement d'être ainsi réveillés par nos brancardiers. Un des premiers blessés que nos ambulanciers emportent n'est autre que le chef d'escadron Vidal [1] qui vient d'être atteint il y a une heure par une balle à l'épaule et qui souffre cruellement. On le dirige immédiatement sur l'hôpital du Consulat.

Toute la nuit nos marins font ainsi le va-et-vient entre la plaine et la Concession française, salués par des coups de feu qui partent irrégulièrement et au hasard des faubourgs célestes ou de la Cité murée. L'espace à parcourir est très grand et le temps perdu en allées et venues très considérable. Aussi, malgré tout le dévouement et toute la bonne volonté de nos matelots, n'est-ce que tout à fait à l'aube que les derniers blessés prennent le chemin des Concessions.

Depuis longtemps déjà les Japonais ont tous leurs morts. Méticuleux, minutieux, prévoyants, au delà de tout ce que l'on pourrait imaginer, ils ont, dès le crépuscule, installé à l'abri du mur en terre une ambulance provisoire sur laquelle ils évacuent d'abord leurs blessés. Cette précaution leur diminue de moitié le chemin à faire, si bien qu'à minuit il ne reste plus dans la lugubre plaine ni un cadavre ni un blessé nippon. En moins de deux heures, ils ont ramassé trois cents hommes et les ont évacués au delà de l'arsenal !

(1) Le chef d'escadron Vidal a été promu à cette occasion lieutenant-colonel.

Digitized by Google

Tandis que nos matelots relèvent les morts et apportent des vivres, du vin et de l'alcool aux soldats blottis dans les tranchées, le colonel de Pélacot fait réapprovisionner complètement les deux bataillons qui ont combattu tout le jour. Estimant, avec raison, que le bataillon Ytasse couvre suffisamment la Concession française et, redoutant une attaque possible des Chinois par un mouvement tournant sur l'arsenal de l'Ouest et les derrières complètement dégarnis des alliés, il donne l'ordre au 3me bataillon de se transporter dans l'enceinte même de l'arsenal. Le commandant Roux couvrira de la sorte les assaillants dans la direction du sud et sera plus à même d'appuyer énergiquement, le cas échéant, le mouvement décisif qu'on va tenter au point du jour. A deux heures du matin, l'opération est terminée et les trois bataillons français se trouvent aux avant-postes prêts pour la marche générale en avant : Le bataillon Ytasse est solidement établi le long du Peï-Ho en pleins faubourgs chinois, le bataillon Feldmann a ses premières compagnies à trois cents mètres de la porte Sud de la Cité murée, le bataillon Roux occupe l'arsenal de l'Ouest et protège les derrières des alliés. Les Japonais relient les avant-postes français entre eux et ont profité des ténèbres pour concentrer, près du remblai occupé par nos troupes, une batterie de campagne et deux bataillons. Telle est la situation des alliés sur la rive droite à trois heures du matin.

Pendant que cette lutte acharnée se déroulait sous les murailles de la Cité fermée, qu'au prix d'énormes

Digitized by Google

sacrifices les franco-japonais ne conquéraient, en onze heures de combat, que 900 mètres de terrain, les troupes russes exécutaient fidèlement, sur la rive gauche, le grand mouvement tournant qui avait pour but la chûte des batteries de Lutaï et du grand fort bétonné de la Boucle du Peï-Ho.

Ces troupes, placées directement sous les ordres du général Stœssel, étaient composées en grande partie de soldats russes de toutes armes — quatre bataillons de tirailleurs sibériens, de la cavalerie cosaque, deux batteries de campagne de 80 m/m et des sections de pontonniers — elles comprenaient cependant, en outre, une compagnie de marins allemands et la 12me batterie d'artillerie de montagne française de 80 m/m sous les ordres du capitaine Joseph.

A dix heures du soir, le général Stœssel, levant le camp, se met en route vers l'arsenal de l'Est. La colonne le traverse du sud au nord, et continue sa marche vers le canal de Lutaï sans être le moindrement inquiétée par l'ennemi. La campagne que l'on parcourt est une plaine dénudée, semée de maigres herbages, coupée de digues nombreuses et de petits canaux d'irrigation et, aussi, d'une infinité de muretins légers délimitant des champs de sorgho détruits. C'est une réduction triste et maussade de ce Pe-Tchili si étonnamment morne d'une uniformité si désespérante.

A minuit, la colonne se fractionne et deux régiments russes, exclusivement formés de troupes sibériennes, obliquent vers l'Est pour passer le canal de

Digitized by Google

Lutaï et prendre à revers les fameuses batteries fixes qui, depuis un mois, nous canonnent terriblement. Le général Stœssel demeure à la tête des troupes restantes qui attaqueront, au petit jour, sur la rive droite, les ouvrages chinois.

On marche depuis trois heures assez surpris de ne pas rencontrer l'ennemi. A l'Orient, le ciel blanchit, annonçant l'aube prochaine. Le général Stœssel donne l'ordre de conversion générale vers l'Ouest. Les troupes alliées marchent vers le mur en terre, couvertes à distance par la cavalerie cosaque. Le circuit est très grand et la marche vers les faubourgs de Lutaï dure depuis déjà deux heures, lorsque l'on se heurte enfin à la cavalerie chinoise patrouillant à l'Est du mur en terre, et qui se retire immédiatement devant les cavaliers de l'« Amour ».

Le jour s'est fait. Devant les bataillons russes se déroule le rempart de terre, haute muraille jaunâtre qui s'appuie au Nord sur le canal de Lutaï et déploie à perte de vue vers les Concessions sa silhouette indéfinie. Au delà, entre le mur et les faubourgs, dans l'angle ormé par le canal, les Chinois ont installé leur camp principal. A l'aile droite des assaillants, en deçà du canal, un gros village étale ses maisons grises. Il semble inoffensif et inhabité. C'est pourtant de sa direction que sont venues les attaques successives contre les Concessions, et c'est bien sur lui que se sont repliées, le 18 juin, l'infanterie et l'artillerie chinoises refoulées par les Russes et les Français. Aussi, malgré son aspect paisible, est-ce vers lui que

Digitized by Google

se tournent tous les regards. Le général Stœssel en l'examinant attentivement à la jumelle y découvre un long paratonnerre qui étincelle, doré par le soleil levant. Qu'est-ce à dire ? Un paratonnerre dans un village chinois ? Cela ne s'est jamais vu et, sans doute, cet indice de civilisation occidentale abrite une poudrière abondamment pourvue des meilleurs explosifs. Le général fait immédiatement ouvrir le feu de ses pièces de campagne sur le groupe de maisons suspect. L'artillerie russe tire pendant vingt minutes ; mais n'obtient aucun résultat sérieux. Alors un peu énervé, le général vient rejoindre au galop la batterie Joseph restée en réserve.

— Pouvez-vous, mon ami, essayer de faire sauter « cette chose », dit-il à notre camarade, cette maison que domine un paratonnerre ?

— Certainement, mon général ; mais si c'est bien, comme vous le pensez, une poudrière et si elle explose, elle peut blesser grièvement vos soldats qui sont trop rapprochés.

— Qu'à cela ne tienne, nous allons reculer.

Les régiments sibériens s'écartent et deux pièces de notre batterie sont pointées sur l'inquiétant objectif. Les deux premiers obus percutants tombent au pied même du mur d'enceinte de la maison. Le troisième projectile chargé à la mélinite atteint le but. Une explosion énorme se produit aussitôt qui rase les maisons du village, bouscule les rangs des Sibériens, désarçonne le général Stœssel et le jette dans une mare voisine du canal. Trempé, couvert de vase,

Digitized by Google

le bras foulé par la chûte qu'il vient de faire, le commandant russe accourt à la batterie Joseph et embrasse avec enthousiasme les officiers français.

Mais l'épouvantable explosion qui vient de se produire a révélé aux Célestes la grave importance de l'attaque qu'on mène de ce côté contre eux. Les batteries de Lutaï ouvrent aussitôt le feu sur les compagnies allemandes et russes qui encadrent les pièces de montagne du capitaine Joseph. Elles semblent négliger intentionnellement les bataillons russes formés derrière la ligne d'attaque et qui constituent toute la réserve. Le feu des Chinois est très violent et commencé par un tir percutant se continue par un tir fusant qui occasionne tout de suite aux alliés des pertes sérieuses. La batterie Joseph, masquée par le mur en terre, ne peut répondre efficacement à ce feu si violent et si bien repéré. Elle se décide au bout d'un moment à aller se placer en position d'attente à 150 mètres de la muraille abritée de la vue de l'ennemi par un petit groupe de maisons. Le capitaine Joseph est blessé à l'épaule d'un éclat d'obus, un canonnier reçoit dans le bras une balle de boîte à mitraille. Les régiments sibériens ont cependant franchi le canal de Lutaï et prononcent par le nord leur attaque sur les batteries fixes de la rive gauche. Le général les aide par une marche décisive en avant. Encadrée par les Russes et les Allemands la batterie française canonne et défonce la porte fortifiée du mur en terre que les alliés franchissent sous le feu terrible des réguliers. Les Chinois

Digitized by Google

ont, en effet, abandonné leur vaste camp retranché ; mais ils couronnent les crêtes de leurs ouvrages et occupent très solidement les faubourgs de la rive gauche du Peï-Ho. Bien abrités, ils font un feu d'enfer sur les alliés. Tout à coup, ils s'aperçoivent du mouvement tournant des Sibériens ; alors, dans un effort désespéré, ils tentent de diriger vers le Nord toutes ces pièces qui, depuis un mois, balayent les Concessions. Vaine tentative, les canons ont été montés pour tirer vers le Sud et c'est inutilement que les artilleurs chinois essayent d'arrêter les profondes masses russes qui s'avancent vers eux et les prennent à revers. Exaspérés de cette impuissance, ils reviennent à la colonne du Sud qu'ils criblent de projectiles, tandis que leur infanterie fait l'impossible pour arrêter dans leur marche résolue les vaillants bataillons sibériens. Ils vont droit devant eux, ceux-ci, à l'assaut des plates-formes bétonnées et dans ces colonnes d'hommes qui se rapprochent, ces colonnes profondes que les feux de salve déciment effroyablement, on sent une volonté souveraine, une force en marche que rien ne peut arrêter. Bientôt les baïonnettes étincellent, avec des cris sauvages les chasseurs de Sibérie se ruent à l'assaut. Au milieu d'une fusillade terrible presque à bout portant, la trombe humaine escalade les parapets. Des clameurs étranges, des hourrahs retentissent, les Sibériens ont enlevé le fort de l'Est. Mais les Chinois qui se sont réfugiés dans la batterie centrale et la batterie de l'Ouest ouvrent immédiatement le feu sur le fort conquis. Un duel d'artillerie

Digitized by Google

commence entre les trois forts, tandis que les bataillons russes poursuivant leur marche vers l'ouest tentent de couper la retraite aux Célestes en tournant les deux derniers ouvrages. Ce mouvement hardi des Sibériens, exécuté au prix de pertes énormes, détermine enfin le recul définitif des Chinois. Découragés, les artilleurs abandonnent leurs pièces, se sauvent vers les premières maisons et traversent hâtivement le Peï-Ho. Quelques instants plus tard, le pavillon des Tsars flotte au-dessus des trois forts.

Au delà du Peï-Ho on aperçoit bientôt des colonnes d'infanterie chinoise qui traversent les faubourgs et paraissent battre en retraite dans la direction de Si-Kou. Serait-ce l'évacuation de Tien-Tsin qui commence? La batterie Joseph leur envoie quelques obus, et presque aussitôt les colonnes disparaissent.

Le combat sur la rive gauche est fini, il reste bien encore à conquérir le grand fort de la Boucle; mais, cet ouvrage qui aurait pu gêner considérablement la marche des assaillants n'a pris qu'une part insignifiante à la bataille et s'est borné à canonner, à longs intervalles, la Concession française, son objectif favori. Son attaque est remise à plus tard. Les troupes sont, en effet, fatiguées par la longue marche de nuit qu'elles viennent de faire et ces quatre heures de combat sous un soleil de plomb. Le général arrête le mouvement en avant et donne l'ordre de se fortifier sur le champ de bataille en attendant la nuit; au point du jour on reprendra l'action et on franchira le Peï-Ho. Puis, il renvoie à son cantonnement de la

Digitized by Google

Concession française la batterie Joseph, non sans avoir de nouveau serré la main de nos officiers et leur avoir renouvelé sa gratitude pour l'aide précieuse qu'ils lui ont portée.

Ainsi donc, les alliés ont réussi de point en point à exécuter le programme prévu pour la journée du 13. Sur la rive gauche, les Russes sont maîtres de tous



LE FORT DE LA BOUCLE DIT FORT BLANC

les ouvrages de Lutaï et prennent à revers le grand fort bétonné ; sur la rive droite, la plaine, la digue et l'arsenal de l'Ouest sont aux mains des alliés et trois cents mètres seulement les séparent de la Cité murée; mais, le plus difficile, semble-t-il, reste à faire et ce n'est pas sans inquiétude que les commandants internationaux songent à l'effort qu'il va falloir accomplir pour pénétrer dans Tien-Tsin. La ville est

Digitized by Google

entourée par une très haute et très épaisse muraille de terre dont les revêtements extérieurs et intérieurs formés de briques crues font un rempart excellent contre une troupe dépourvue d'artillerie puissante, ce qui est précisément le cas des alliés. Aussi, ne pouvant songer à faire brèche, dans cette enceinte, avec des 80 m/m de montagne, va-t-il falloir à tout prix faire sauter les énormes portes de la ville et enlever les défenses accumulées en cet endroit. Si les réguliers déploient la même énergie que celle dont ils ont fait preuve aujourd'hui, ce ne sera pas chose facile. Aussi les commandants alliés ne dissimulent-ils pas une réelle inquiétude.

Les pertes subies dans la journée sont énormes et dépassent de beaucoup toutes les prévisions ; elles ne s'élèvent pas à moins de 800 hommes tués ou blessés. Le combat de la rive gauche a coûté aux Russes 180 hommes et aux Allemands une vingtaine. Sur la rive droite, les Japonais ont à eux seuls 400 hommes tués ou blessés, — ils sont, il est vrai, de beaucoup les plus éprouvés, — les Français ont 132 hommes hors de combat, 18 morts et 114 blessés dont 8 officiers. Les Anglais et les Américains qui n'ont pour ainsi dire pas combattu n'ont qu'une trentaine de morts ou de blessés. Ce sont cependant leurs généraux qui hésitent à continuer le mouvement en avant et proposent de se replier sur les Concessions. Mais les autres commandants alliés sont résolus à pousser, coûte que coûte, l'opération jusqu'au bout, et la décision prise de continuer l'attaque au petit jour est maintenue énergiquement.

Digitized by Google

14 Juillet. — Il est trois heures du matin quand arrive, à l'extrémité de la digue, l'escouade de marins-torpilleurs japonais qui doit, tout à l'heure, tenter de pétarder la première porte de la Cité murée. Depuis quelque temps, la fusillade intermittente et irrégulière des Chinois a complètement cessé. Et, sous la protection des sentinelles, les soldats alliés dorment encore dans la plaine en attendant le jour. Bientôt, cependant, l'ordre de réveil est envoyé partout, les hommes se relèvent, se secouent, se reforment et toutes les troupes immobiles, dans la nuit, attendent, avec impatience, le signal de l'attaque générale et de la marche en avant. Depuis une demi-heure environ, une forte avant-garde japonaise s'est enfoncée dans les faubourgs, suivie à quelque distance des petits avant-trains nippons chargés d'explosifs. Chose singulière, pas un coup de fusil n'a salué le départ de cette reconnaissance et le silence de mort qui, depuis quelques heures, plane sur les faubourgs n'a pas été troublé par une seule détonation. Il se passe, à coup sûr, quelque chose d'étrange ; car, enfin, les alliés sont partout au contact de l'ennemi !

Une aube pâle, brumeuse, indécise commence à indiquer vaguement les contours des maisons et la haute silhouette de l'enceinte murée, lorsque tout à coup un officier japonais accompagné de quelques hommes arrive en courant aux avant-postes français :

— Le commandant français, je vous prie ? Où est le commandant français ?

Le capitaine de la 3me compagnie interpellé de la

Digitized by Google

sorte désigne le commandant Feldmann à l'officier nippon.

— Nous venons de faire sauter la porte de la ville, mon commandant ; elle flambe en ce moment, on peut aller de l'avant, la route est libre.

La nouvelle vole de bouche en bouche et Français et Japonais se précipitent baïonnette au canon dans l'énorme faubourg. Stupéfaction générale il est vide, abandonné complètement. Il n'y a plus âme qui vive dans cette agglomération suburbaine, profonde de trois cents mètres, et non seulement les réguliers l'ont évacuée pendant la nuit, mais la population elle-même en a totalement disparu.

Il avait raison l'officier nippon, la route est libre et c'est sans tirer un coup de fusil qu'on arrive à la porte de la ville. Les Japonais ont fait d'excellente besogne. Les lourds et massifs vantaux achèvent de se consumer et jonchent le sol de leurs débris, des fragments de bois flambent et crépitent au cintre et sur les parois. Pêle-mêle les soldats français et japonais s'élancent dans la brèche ardente et prennent pied dans la Cité. Une grêle de coups de feu les accueille tirés à bout portant par les Boxeurs. On charge à la baïonnette et, en un clin d'œil, les fanatiques massacrés jonchent le sol. Les compagnies se succèdent, s'engouffrent sans interruption sous les épaisses voûtes des larges murailles ; c'est une marée humaine, ardente, follement enthousiaste qui monte sans cesse, et escalade par les rampes intérieures les remparts inviolés. En quelques minutes, les murailles

Digitized by Google

sont aux mains des alliés. Les Nippons couronnent vers l'est le mur méridional, les Français s'étendent à l'ouest et vers le nord.

Dès que la possession de l'immense quadrilatère paraît assuré, les troupes franco-japonaises descendent dans la ville et la traversent vers l'est et vers le nord. Il faut, en effet, sans perdre une minute, marcher sur la boucle du fleuve où les Chinois tiennent encore. Le grand fort bétonné domine tout cet espace de ses hautes murailles grises et tire encore, de temps à autre, à grands intervalles. Quand les Franco-Japonais débouchent de la porte du nord et de la porte de l'est, il fait grand jour et ils découvrent les masses russes qui descendent, elles aussi, vers le dernier objectif. Le fort tire alors ses trois derniers coups, les deux premiers obus sont pour le Consulat de France, qui vient d'arborer son pavillon, et le troisième projectile éclate sur la maison de M. Philippot. La colonne franco-japonaise au sud, les Russes au nord franchissent, en même temps, le Peï-Ho, et marchent sur le fort. On y entre sans coup férir, les pièces sont tièdes encore, mais l'ouvrage est vide de défenseurs.

Alors, mais alors seulement, les alliés comprennent qu'ils sont victorieux partout et une joie folle éclate dans tous les rangs. Elle se manifeste par des hurrahs frénétiques, des acclamations sans fin. Les murailles du fort se pavoisent de drapeaux de toutes les nations. Cette fois, c'est bien la victoire définitive, et la main des vainqueurs va peser lourdement sur Tien-Tsin conquise. Déjà, les Anglais et les Américains sont

Digitized by Google

descendus dans la ville et en ont commencé individuellement le pillage. Les Japonais les imitent, bientôt suivis des Russes et enfin de nos soldats.

Le péril couru a été si grand, le succès final si chèrement acheté qu'à tous la répression paraît légitime, l'expropriation violente un droit naturel et Tien-Tsin mise à sac, malgré les efforts désespérés des généraux



LE FORT NOIR ET LES RUINES DE LA CATHÉDRALE

et des chefs, expie cruellement les dangers qu'elle a fait, tout un long mois, courir aux Concessions étrangères....

Pauvre grande Cité, naguère encore si florissante et si prospère, lamentablement vide et déserte aujourd'hui, occupée militairement par l'étranger.

Durant quatre semaines, les Boxeurs y ont parlé en maîtres, volant, pillant, rançonnant sans merci leurs compatriotes affolés, brûlant, aussi, au hasard, pour

Digitized by Google

le plaisir de terroriser et de détruire, massacrant sans pitié tout pauvre diable soupçonné d'avoir eu, dans le passé, la moindre relation avec les « diables d'Occident! »

Ceux qui, malgré tout, sont restés et, qu'à présent, l'on dépouille et l'on massacre appelaient, sans doute, de tous leurs vœux les « guerriers d'au delà des mers », les soldats invincibles dans l'humanité desquels ils avaient confiance....

Pour les attendre, ils se sont terrés, barricadés et cachés dans le coin le plus reculé de leurs tortueuses demeures. Les provisions épuisées ils n'ont pas osé sortir pour les renouveler, par crainte des Boxeurs, et nos soldats les découvrent couchés à terre, serrés les uns contre les autres, dans un état de maigreur indéfinissable, squelettes effrayants attendant la mort....

Dans les cours c'est un spectacle différent. Ici ce sont des canons qui s'entassent, des pièces légères toutes attelées avec leurs caissons remplis de projectiles, n'attendant que le signal du départ. Les mulets et les chevaux — les petits chevaux de Mongolie en tout semblables aux montures des Cosaques de l'« Amour » — hennissent quand on arrive, impatients de sortir, de se retrouver dans la poussière et dans le bruit.

Et partout, dans toutes les cours ce sont des batteries de campagne pareilles, des pièces toutes neuves que les alliés numérotaient presque, tant ils les supposaient peu nombreuses !

Digitized by Google

Sur le quai, la cathédrale dresse les débris noircis de ses murailles et de sa tour. La haine des Boxeurs s'est ici révélée dans toute son étendue. L'incendie n'ayant pas eu tout à fait raison du grand portail, les bandits se sont acharnés à sa destruction et ils l'ont, à la longue, démoli brique à brique. Chose curieuse, ils ont respecté les tablettes impériales qui en autorisaient l'érection et celles-ci sont restées là, intactes, encastrées dans les piliers énormes rappelant l'expiation de 1870.

Dans la rue principale, coupée par une porte-pagode sacro-sainte très ancienne, les boutiquiers sont déjà revenus et, vraiment, ce n'est pas une des moindres surprises de voir les petits marchands ambulants, accotés aux murs en ruines, vendre au milieu des cadavres leurs sucreries et leurs bonbons roses ou attiser, comme aux jours heureux, le feu de leurs fourneaux minuscules sur lesquels bouillonne le thé !

La vie, suspendue depuis un mois, a repris en une heure, paisible et douce, comme autrefois, et si les cadavres étaient moins nombreux au tournant des ruelles, si des soldats de tous pays ne vous coudoyaient au passage, si de l'amoncellement des ruines ne se dégageait cette odeur de pourriture et de mort, on se croirait en excursion banale dans une ville chinoise quelconque un jour de grand soleil....

Brest, 1902.

Digitized by Google

Rue Dillon
Rue Dillon
Banque japonaise
Municipalité Franç.
Rue de l'Amiral
De France
Douanes Chin.
Pagode chin.
Rue St. Louis
Conc. Anglaise
Mur en
Lu-Taï
Batteries
Retranché (Chinois)
Pékin
Porte
+ Position Approximative De la Poudrière
Faubourg
Marécag
Faubourg aux
Mur en Terre
Marécages
Batterie (Chinoise)
Arroya
oir d'Eau
Arsenal De l'Est (Chinois)
Chemin de Fer de Tien-Tsin à Tong-Ku
N
O
S
Chinoise
Camp Russe
TIEN-T
Echelle en
0 1000
200 400 600 900
versité Allemande

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Les photographies des pages 93, 138, 229, 319, 339, 385 et 390 sont extraites de l'ouvrage LA CHINE A TERRE & EN BALLON, album édité chez Berger-Levrault et Cie, et publié par les Officiers du Génie du corps expéditionnaire au profit des veuves et orphelins des soldats du génie tués à l'ennemi.

Digitized by Google

BREST

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE P. GADREAU

26, rue Monge et rue du Petit-Moulin, 3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3426 — h.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



MAY 1964 H

239384



Digitized by Google

Digitized by Google